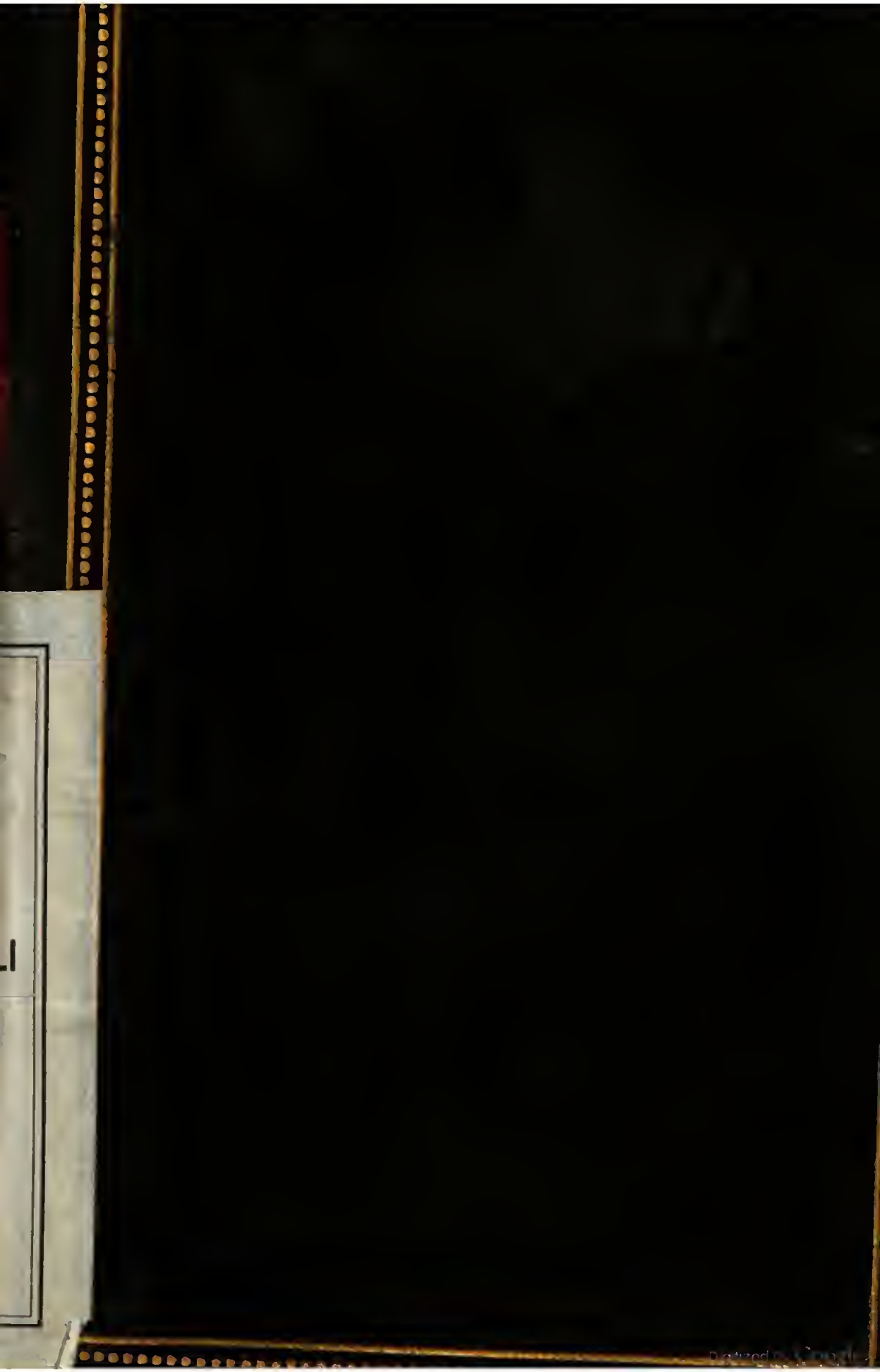


BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI

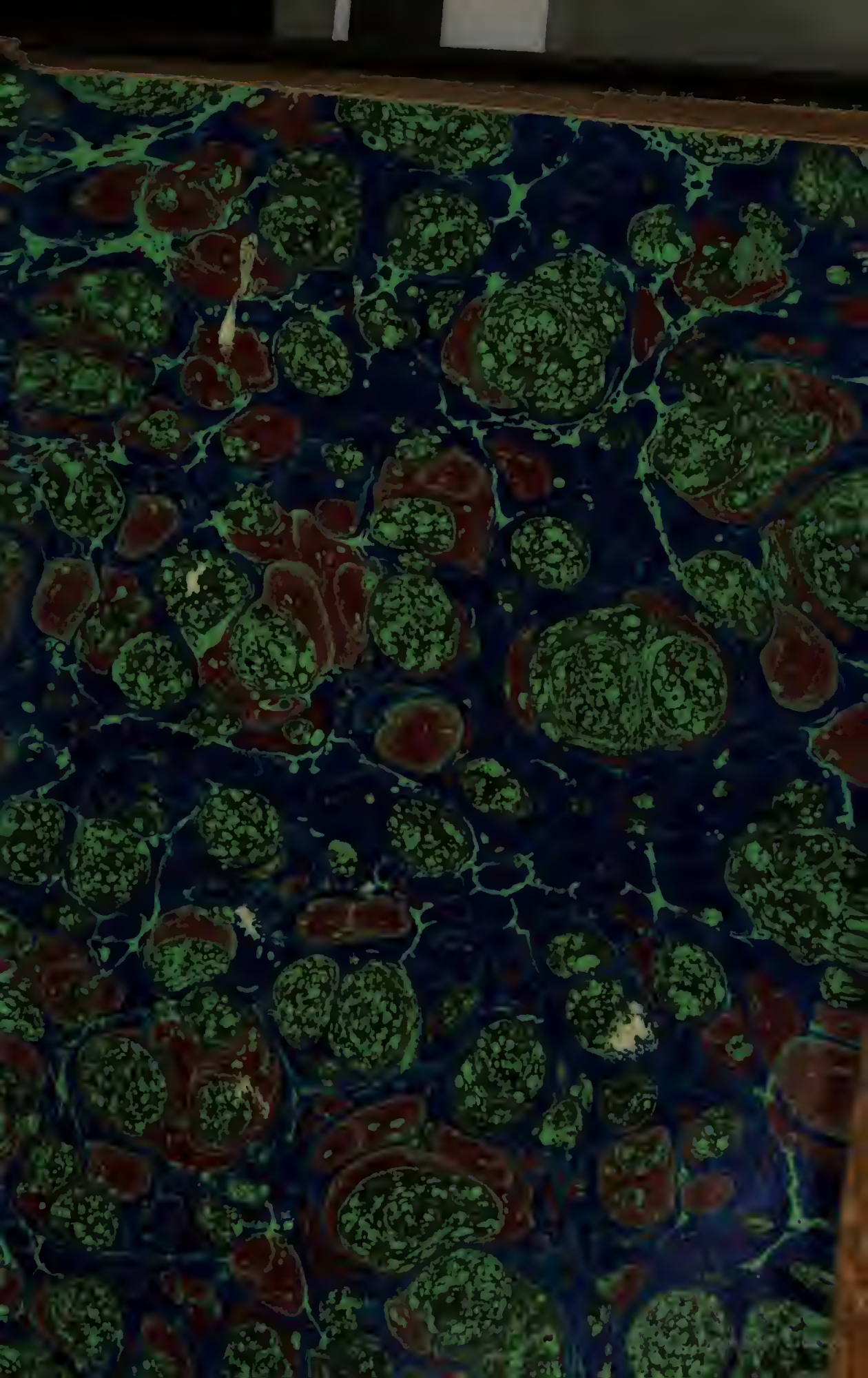
III. SALA

B

XII

10

g. S. 43. XII. 11



CONTES
de la
REINE
MARGUERITE

BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

CONTES
ET
NOUVELLES
DE
MARGUERITE
DE
VALOIS,
REINE DE NAVARRE;

Mis en beau langage accommodé au goût de ce temps, & enrichis de FIGURES en TAILLE-DOUCE.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA · LUCCHESI
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

A AMSTERDAM,
Chez GEORGE GALLET.

M. DC. XCVIII.

PREFACE
DE LA
REINE DE NAVARRE.

LE premier jour de Septembre que les bains des monts Pyrenées commencent d'avoir de la vertu, pluſieurs perſonnes, tant de France, d'Eſpagne, que d'ailleurs ſe trouverent à ceux de Caulderets, les uns pour boire des eaux, les autres pour s'y baigner, & les autres pour prendre de la bouë; choſes ſi merveilleuſes, que les malades abandonnez des Mede-

cins s'en retournent gueris. Ma prétention n'eſt pas de vous parler ni de la ſituation, ni de la vertu des bains, mais ſeulement de raconter ce qui ſert à la matiere que je veux écrire. Les malades demeurerent à ces bains-là, juſques à ce que par leur amendement ils reconnurent qu'ils pouvoient s'en retourner. Mais vers le tems de ce retour vinrent des pluyes ſi exceſſives & ſi extraordinaires, qu'il ſembloit que Dieu eût oublié la promeſſe qu'il avoit faite à Noé, de ne détruire plus le monde par eau. Les maiſons de Caulderets furent ſi remplies d'eau, qu'il fut impoſſible d'y demeurer. Ceux qui étoient venus d'Eſpagne, s'en retournerent par les montagnes du mieux qu'il leur fut poſſible, & ceux qui ſavoient les chemins, furent ceux qui ſe tirerent le mieux d'afaire. Mais les François penſant

s'en

s'en retourner à Therbes auſſi facilement qu'ils en étoient venus, trouverent les petits ruiſſeaux ſi enflez, qu'à peine pûrent-ils les paſſer à gué. Mais quand il falut paſſer le Gave Bearnois, qui en allant n'avoit pas deux pieds de profondeur, il ſe trouva ſi grand & ſi impetueux, qu'ils furent obligez de ſe détourner pour aller chercher des ponts : Mais comme ces ponts n'étoient que de bois, ils furent emportez par la violence de l'eau. Quelques-uns ſe mirent en devoir de rompre la vehemence du cours pour ſe joindre pluſieurs de compagnie; mais ils furent emportez avec tant de rapidité, que les autres n'eurent pas envie de les ſuivre. Ils ſe ſeparerent donc, ou pour chercher un autre chemin ou parce qu'ils ne ſe trouvererent pas de même avis. Les uns traverſerent les mon-

tagnes, & passant par l'Arragon vinrent dans la Comté de Roussillon, & de là à Narbonne : Les autres s'en allerent droit à Barcelone, & passerent par mer les uns à Marseille, les autres à Aiguesmortes. Une veuve de longue experience nommée Oysille, resolut de bannir de son esprit la crainte des mauvais chemins, & se rendit à Nôtre-Dame de Serrance, persuadée que s'il y avoit moyen d'échaper d'un danger les Moines devoient le trouver. Elle eut des peines infinies ; mais enfin elle y arriva, aprés avoir passé par des lieux presque impratiquables, & si dificiles à monter & à décendre, que nonobstant son grand âge & sa pesanteur, elle fut contrainte de faire la plus grande partie du chemin à pied. Mais la pitié fut que la plûpart de ses gens & de ses chevaux moururent

rent en chemin, & qu'avec un homme & une femme ſeulement elle arriva à Serrance, où elle fut reçue des Religieux avec beaucoup de charité.

Il y avoit auſſi parmi les François deux Gentilshommes qui étoient allez aux bains plus pour accompagner les Dames qu'ils aimoient, que pour le beſoin qu'ils avoient de ſe baigner. Ces Gentilshommes voyant que la compagnie partoit, & que les maris de leurs maîtreſſes les emmenoient ſéparément, jugerent à propos de les ſuivre de loin ſans s'en ouvrir à perſonne. Les deux Gentilshommes mariez étant un ſoir arrivez avec leurs femmes chez un homme plus Bandit que Paiſan. Les deux jeunes Gentilshommes qui s'étoient logez à une Borderie tout proche entendant un grand bruit vers le minuit ſe leverent

avec leurs valets, & demanderent à leur hôte ce que c'étoit que ce tumulte. Le pauvre homme qui n'étoit pas ſans peur leur dit, que c'étoit des garnemens qui venoient partager la proye qui étoit chez le Bandit leur voiſin. Les Gentilshommes prirent incontinent leurs armes, & coururent avec leurs valets au ſecours des Dames, s'eſtimant beaucoup plus heureux de mourir avec elles, que de vivre ſans elles. En arrivant chez le Bandit ils trouverent la premiere porte rompue, & les deux Gentilshommes & leurs femmes ſe défendant vigoureuſement. Mais comme le nombre des Bandits étoit le plus grand, & que les Gentilshommes mariez étoient fort bleſſez, & avoient déja perdu une bonne partie de leurs valets, ils commencerent à prendre le parti de ſe retirer. Les Amans mettant la

tête

tête aux fenétres virent les deux Dames pleurant & criant ſi fort, que la pitié & l'amour leur inſpirant un nouveau courage, ils ſe jetterent ſur les Bandits comme deux ours enragez qui décendent des montagnes, & fraperent avec tant de fureur, qu'un grand nombre des Bandits étant déja ſur le carreau, le reſte lâcha le pied, & ſe retira en lieu qui ne lui étoit pas inconnu. Les Gentilshommes ayant défait ces garnemens, dont l'hôte étoit l'un des morts, & ayant appris que l'hôteſſe valoit encore moins que ſon mari, l'envoyerent aprés lui par un coup d'épée, & étant entrez dans une chambre baſſe ils trouverent un des Gentilshommes mariez qui rendoit l'eſprit. L'autre n'avoit point eu de mal, & en avoit été quitte pour ſes habits percez & pour ſon épée rompue. Le Gentilhomme

voyant

voyant le ſecours que ces deux lui avoient donné, aprés les avoir embraſſez & remerciez, les pria de ne le point abandonner ; ce qu'ils lui accorderent bien volontiers. Aprés avoir fait enterrer le mort, & conſolé ſa femme du mieux qu'ils pûrent, ils partirent ſous les auſpices de la Providence ne ſachant où ils alloient.

Si vous voulez ſavoir le nom des trois Gentilshommes ; le marié ſe nommoit Hircan, & ſa femme Parlamente. La veuve avoit nom Longarine : L'un des jeunes Gentilshommes s'appelloit Dagoucin, & l'autre Saffredant. Ils furent à cheval toute la journée, & découvrirent ſur le ſoir un clocher où ils ſe rendirent du mieux qu'ils pûrent, non ſans travail & ſans peine. L'Abé & les Moines les reçurent humainement. L'Abaye ſe nomme ſaint Savin. L'Abé

bé qui étoit de fort bonne maiſon les logea honorablement dans ſon appartement, & les pria de lui raconter leurs aventures. Aprés lui en avoir fait le recit, il leur dit, qu'ils n'étoient pas les ſeuls infortunez, & qu'il y avoit dans une autre chambre deux Demoiſelles qui avoient eu pareille ou plus fâcheuſe deſtinée. Les hommes, ajoûta l'Abé, ont encore quelque compaſſion, mais les bétes n'en ont point: Et ces pauvres Dames à demi-lieuë en deça de Peyrchite ont rencontré un ours qui décendoit de la montagne, & ont pris la fuite à toute bride en ſorte que leurs chevaux ſont tombez morts ſous elles en entrant ici. Deux de leurs femmes arrivées long-tems aprés elles, leur ont appris que l'ours avoit tué tous leurs Domeſtiques. Les deux Dames & les trois Gentilshommes entrerent enſuite dans la chambre

des

des Demoiſelles. Ils les trouverent pleurant, & virent que c'étoit Nomerfide & Emarſuitte. Ils s'embraſſerent les uns les autres, & aprés s'être conté leurs aventures, ils commencerent à ſe conſoler par les ſages exhortations du bon Abé, comptant pour beaucoup de s'être ſi heureuſement retrouvez. Le lendemain ils entendirent la Meſſe avec beaucoup de dévotion, & rendirent graces à Dieu des perils dont il les avoit délivrez. Dans le tems que tout le monde étoit à la Meſſe, on vit entrer dans l'Egliſe un homme en chemiſe, fuyant comme ſi quelqu'un l'eût pourſuivi, & criant au ſecours. Hircan & les autres Gentilshommes allerent d'abord à lui pour voir ce que c'étoit, & virent deux hommes qui le ſuivoient l'épée à la main. Ceux-ci voyant tant de gens voulurent prendre la fuite, mais Hircan & ſa compagnie les ſuivirent

virent de si prés, qu'ils y laissérent la vie. Hircan de retour il se trouva que l'homme en chemise étoit un de leurs compagnons nommé Guebron. Il leur conta comme étant à une Borderie prés de Peyrchite il étoit arrivé trois hommes qui l'avoient pris au lit; qu'il avoit sauté en chemise à son épée, & blessé tellement un d'eux, qu'il avoit demeuré sur la place; que tandis que les deux autres étoient occupez à secourir leur compagnon, Guebron se voyant un contre deux, lui nud & eux armez, crut que le plus sûr étoit de chercher son salut dans la fuite, d'autant mieux que ses habits ne l'empéchoient point de fuïr. Il loüa Dieu de sa délivrance, & remercia ceux qui l'avoient vengé de son ennemi. Aprés qu'on eût entendu la Messe & dîné, ils envoyerent voir si l'on ne pourroit point passer la riviere de Gave. Voyant donc

donc qu'il étoit impoſſible de paſſer ils furent fort conſternez, quoi que l'Abé les priât pluſieurs fois de demeurer chez lui juſques à ce que les eaux fuſſent baiſſées; ce qu'ils ne voulurent jamais promettre que pour ce jour-là.

Sur le ſoir comme on alloit ſe coucher, il arriva un vieux Moine qui venoit regulierement tous les ans à Serrance à la Nôtre-Dame de Septembre. On lui demanda des nouvelles de ſon voyage. Il dit qu'à cauſe des groſſes eaux il étoit venu par les montagnes, & avoit paſſé par les plus mauvais chemins qu'il eût jamais vû : Mais qu'il avoit vû quelque choſe de bien triſte. C'eſt qu'il avoit rencontré un Gentilhomme nommé Simontault, lequel ennuyé du long débordement de la riviere avoit reſolu d'en tenter le paſſage comptant ſur la bonté de ſon cheval, & avoit fait mettre ſes Domeſti-

meſtiques autour de lui pour rompre l'eau : Mais qu'étant au gros courant les plus mal montez avoient été emportez & n'étoient plus revenus. Le Gentilhomme voyant l'accident arrivé aux ſiens ſe mit en devoir de regagner le rivage d'où il étoit parti. Son cheval tout bon qu'il étoit lui manqua au beſoin : Mais heureuſement cela arriva ſi prés du rivage, que le Cavalier, non ſans boire beaucoup d'eau, ſe trainant à quatre pieds ſe rendit enfin ſur les cailloux ; mais ſi las & ſi épuiſé, qu'à peine pouvoit-il ſe ſoûtenir.

Un Berger qui remenoit le ſoir ſes Brebis aux champs, le trouva aſſis ſur les pierres tout mouïllé, & non moins triſte des gens qu'il avoit vû perir, que d'avoir penſé perir lui-même. Le Berger qui comprit ſa neceſſité & à le voir & à l'entendre, le prit par la main, & le mena à ſa cabane, où il fit un petit feu, & le

ſecha du mieux qu'il pût. Le ſoir même la Providence mena à la cabane le vieux Religieux qui lui enſeigna le chemin de Nôtre-Dame de Serrance, & l'aſſûra qu'il y ſeroit mieux logé qu'ailleurs, & y trouveroit une veuve nommée Oyſille à laquelle il étoit arrivé une aventure auſſi fâcheuſe que la ſienne. La compagnie témoigna une joie extréme au nom d'Oyſille & de Simontault; & tout le monde loüa Dieu de ce qu'il avoit ſauvé les maîtres aprés la perte des ſerviteurs. Parlamente en eut une joie particuliere, car elle avoit eu autrefois de l'eſtime pour Simontault. Ils s'enquirent avec ſoin du chemin de Serrance, & quoi que le Vieillard le leur fît fort dificile, ils ne laiſſerent pas de partir dés le jour même, ſi bien pourvûs de toutes les choſes neceſſaires, qu'ils n'avoient plus rien à deſirer. L'Abé leur fournit les meilleurs chevaux qui fuſſent en Lavedan, de bonnes

ca-

capes de Bearn, force vivres, & bonne escorte pour les mener sûrement au travers des montagnes. On les passa plus à pied qu'à cheval, & l'on arriva enfin aprés bien des peines, & des travaux à Nôtre Dame de Serrance. Quoi que l'Abé fût d'assez mauvaise composition, il n'osa refuser de les loger craignant de désobliger le Seigneur de Bearn duquel il savoit qu'ils étoient considerez. Il leur fit donc le meilleur visage qu'il pût, & les mena voir la Dame Oysille & le Gentilhomme Simontault. Chacun eut également de la joie de se voir ainsi miraculeusement rassemblez, & la nuit se passa à loüer Dieu de la grace qu'il leur avoit faite. Aprés avoir pris vers le matin un peu de repos ils allerent entendre la Messe, & recevoir le Saint Sacrement d'union par le moyen duquel tous les Chrétiens sont unis en un, demandant à Dieu qui les avoit rassemblez par sa bon-

té ; la grace d'achever leur voyage à ſa gloire.

Aprés dîné l'on envoya ſavoir ſi les eaux avoient baiſſé ; mais trouvant au contraire qu'elles étoient plus hautes, & qu'ils ne ſauroient de long-tems paſſer ſûrement, ils reſolurent de faire faire un pont ſur le bout de deux rochers fort proches l'un de l'autre, & où il y a encore des planches ſur leſquelles paſſent les gens de pied, qui venant de Cleron ne veulent pas paſſer par le Gave. L'Abé bien aiſe qu'ils fiſſent une dépenſe qui augmenteroit le nombre des pelerins, leur fournit des ouvriers ; mais il étoit ſi avare qu'il n'y voulut pas mettre un denier du ſien. Mais les ouvriers ayant déclaré qu'il faloit du moins dix à douze jours à faire le pont, la compagnie commença de s'ennuyer. Parlamente femme de Hircan, toûjours active & jamais mélancolique, ayant demandé permiſ-

ſion

ſion à ſon mari de parler, dit à Madame Oyſille. Je m'étonne, Madame, que l'âge vous ayant aquis tant d'experience, que de l'heure qu'il eſt vous tenez lieu de mere aux femmes; je m'étonne, dis-je, que vous n'imaginiez quelque divertiſſement pour adoucir le chagrin que nous va cauſer un ſi long ſejour; car à moins que nous ne nous occupions à quelque choſe d'agreable & de vertueux, nous courons riſque de tomber malades. Longarine la jeune veuve ajoûta à cela; Le pis eſt encore que nous deviendrons fâcheuſes, qui eſt une maladie incurable; d'autant plûtôt qu'il n'y a perſonne de nous qui n'ait ſujet d'être extrémement triſte. Chacune n'a pas perdu ſon mari comme vous, répondit Emarſuitte en riant. Pour avoir perdu des Domeſtiques, il n'y a pas lieu à ſe deſeſperer, puis qu'on peut aiſément les remplacer. Cependant je ſuis bien

d'avis que nous paſſions le tems le plus agreablement que nous pourrons. Nomerfide ſa compagne dit, que c'étoit fort bien penſé ; & que ſi elle paſſoit un jour ſans divertiſſement elle ſeroit morte le lendemain. Les Gentilshommes trouverent la choſe de leur goût, & prierent la Dame Oyſille d'ordonner de ce qu'il y avoit à faire.

Vous me demandez une choſe, mes enfans, répondit la vieille Dame, que je trouve fort dificile. Vous voulez que j'invente un divertiſſement qui chaſſe vos ennuis. C'eſt un remede que j'ai cherché toute ma vie, & n'en ai jamais trouvé qu'un, qui eſt la lecture des ſaintes lettres. C'eſt dans cette lecture que l'eſprit trouve ſa vraye & parfaite joie ; & c'eſt de cette joie de l'eſprit que procedent le repos & la ſanté du corps. Si vous me demandez ce que je fais pour être ſi gaye & ſi ſaine dans un âge ſi avancé, je

vous

vous dirai qu'auſſi-tôt que je ſuis levée je lis la ſainte Ecriture. Je vois & je contemple la volonté de Dieu, qui a envoyé ſon Fils en terre pour nous prêcher cette ſainte Parole, & nous annoncer cette bonne nouvelle, qui nous promet de nous pardonner nos pechez, & de payer nos dettes en nous donnant ſon Fils qui nous a aimez, qui a ſoufert, & eſt enfin mort pour nous. Cette idée me donne tant de joie, que je prens mon Pſautier, & chante de cœur & prononce de bouche le plus humblement qu'il m'eſt poſſible, les beaux Cantiques que le Saint Eſprit a inſpirez à David & aux autres Auteurs ſacrez. Le plaiſir que j'en reçois me ravit tellement, que je regarde comme des biens les maux qui m'arrivent tous les jours, parce que j'ai dans le cœur par la foi celui qui a ſoufert tous ces maux pour moi. Avant ſoupé je me retire pareillement pour donner quel-

que leçon à mon ame. Le ſoir je fais la revûe de tout ce que j'ai fait durant la journée: Je demande pardon de mes fautes ; je remercie Dieu de ſes graces, & me couche en ſon amour, en ſa crainte, & en ſa paix, l'eſprit dégagé de toute crainte. Voilà, mes enfans, quel a été depuis long-tems mon divertiſſement. Aprés avoir bien cherché je n'en ai point trouvé de plus ſolide & de plus ſatisfaiſant. Il me ſemble donc que ſi vous vous voulez donner tous les matins une heure à la lecture, & faire vos oraiſons dévotement durant la Meſſe, vous trouverez dans cette ſolitude les charmes qui peuvent être dans toutes les villes. En éfet qui connoît Dieu trouve toutes choſes belles en lui, & ſans lui tout eſt laid & deſagreable: Ainſi je vous prie de me croire ſi vous voulez trouver des agrémens dans la vie.

Hir-

Hircan prit la parole & dit : Ceux qui ont lû la sainte Ecriture, comme je croi que nous avons fait, confesseront, Madame, que ce que vous dites est vrai : Mais il faut aussi que vous consideriez que nous ne sommes pas encore si mortifiez, que nous n'ayons besoin de quelque divertissement & exercice corporel. Quand nous sommes chez nous nous avons la chasse qui nous fait oublier mille folles pensées : Les Dames ont leur ménage & leurs ouvrages ; quelquefois même la dance, qui sont des exercices honnétes. Ainsi je suis d'avis pour ce qui regarde les hommes, que vous comme la plus ancienne, nous lisiez le matin l'histoire de la vie de Nôtre-Seigneur Jesus-Christ, & de ce qu'il a fait pour nous de grand & d'admirable. Aprés le dîné jusqu'à Vépres il faut choisir quelque passe-tems qui ne soit pas préjudiciable à l'ame,

& qui ſoit agreable au corps. C'eſt le moyen de paſſer gayement la journée. La Dame Oyſille répondit qu'elle avoit tant de peine d'oublier les vanitez, qu'elle craignoit de mal réüſſir dans le choix d'un pareil paſſe-tems, & qu'il faloit renvoyer la choſe à la pluralité des voix; & vous, Monſieur, dit-elle parlant à Hircan, vous opinerez s'il vous plaît le premier.

Pour moi, répondit Hircan, ſi je croyois que le paſſe-tems que je voudrois choiſir, fût auſſi agreable à quelqu'une de la compagnie qu'à moi, mon avis ſeroit bien-tôt dit: Mais comme je crains que cela ne fût pas, je vous déclare que je n'ai rien à dire, & que je m'en rapporte à ce que les autres diront. Ce diſcours fit rougir ſa femme Parlamente, parce qu'elle crut qu'il s'adreſſoit à elle. Peut-être, Hircan, répondit-elle un peu en colere,

lère, & riant à demi, que celle que vous croyez la plus dificile, trouveroit ſi elle vouloit de quoi ſe recompenſer : Mais laiſſons-là le paſſe-tems auquel deux ſeulement peuvent avoir part, & cherchons quelque choſe où tout le monde puiſſe entrer. Puiſque ma femme a ſi bien compris ma penſée, dit alors Hircan aux Dames, & qu'un divertiſſement particulier n'eſt pas de ſon goût, je croi qu'elle inventera mieux que perſonne un paſſe-tems qui accommodera tout le monde : Ainſi je déclare à l'avance que je ſuis de ſon ſentiment. Toute la compagnie en dit autant.

Parlamente voyant qu'on la laiſſoit maîtreſſe du jeu, leur dit. Si je me ſentois autant de capacité que les Anciens qui ont inventé les arts, s'imaginerois un divertiſſement qui rempliroit l'obligation où vous me mettez : Mais comme je me connois, & que je ſai que

j'ai

j'ai de la peine à me ſouvenir de ce qui s'eſt fait de bon autrefois, je m'eſtimerai heureuſe ſi je puis ſuivre de prés ceux qui ont déja fait ce que vous ſouhaitez. Je croi qu'il n'y a perſonne de vous qui n'ait lû les Nouvelles de Bocace nouvellement traduites en François. Le Roi trés-Chrétien François I. du nom, Monſeigneur le Dauphin, Madame la Dauphine, & Madame Marguerite en ont fait tant de cas, que ſi Bocace avoit pû les entendre, les loüanges que ces illuſtres perſonnes lui donnoient auroient dû le reſſuſciter. Je ſuis témoin que les deux Dames que je viens de nommer, & pluſieurs autres perſonnes de la Cour reſolurent d'imiter Bocace, ſi ce n'eſt en une choſe, qui eſt de n'écrire rien qui ne ſoit veritable. Monſeigneur & ces Dames arréterent d'abord d'en faire chacun dix, d'aſſembler juſques à dix perſonnes, & de choiſir celles

les qu'ils croiroient les plus capables de conter avec grace, les gens de lettres prealablement exclus, soit parce que Monseigneur ne voulut pas que l'art s'en mêlât, ou qu'il craignît que les fleurs de Rethorique fussent en quelque maniere prejudiciables à la verité de l'histoire. Mais les grandes afaires qui survinrent depuis au Roi, la paix conclue entre ce Prince & le Roi d'Angleterre, les couches de Madame la Dauphine, & plusieurs autres choses dignes d'occuper toute la Cour, firent oublier ce dessein: Mais comme nous avons du tems de reste nous l'executerons en attendant que nôtre pont soit achevé. Si vous le trouvez bon, nous irons depuis Midi jusqu'à quatre heures dans ce beau pré le long de la riviere de Gave, où les arbres font un couvert si épais, que le soleil ne sauroit le penetrer, ni nous incommoder par sa chaleur.

Là assis à nôtre aise chacun contera ce qu'il aura vû, ou entendu dire à des gens dignes de foi. Dix jours sufiront pour faire la centaine. Si Dieu veut que nôtre travail soit trouvé digne d'être vû des Seigneurs & Dames que je viens de nommer, nous le leur presenterons à nôtre retour, & je suis persuadée qu'un tel present ne leur déplaira pas. Toutefois si quelqu'un trouve quelque chose de plus agreable, je me rens à son opinion.

Toute la compagnie répondit, qu'on ne pouvoit imaginer rien de mieux, & chacun attendoit le lendemain avec impatience. Dés que le matin fut venu, ils allerent tous à la chambre de Madame Oysille qu'ils trouverent déja en Oraison. Ils donnerent une bonne heure à sa lecture, aprés cela ils entendirent la Messe, & à dix heures ils allerent dîner. Chacun ensuite se retira dans sa chambre, & y fit

ses

ſes petites afaires. A Midi chacun ne manqua pas de ſe rendre au pré, qui étoit ſi beau & ſi agreable, qu'il faudroit un Bocace pour en dépeindre tous les charmes. Il ſufit de dire qu'il n'y en eut jamais un pareil.

L'aſſemblée étant aſſiſe ſur l'herbe verte, ſi molle & ſi délicate, que perſonne n'avoit beſoin ni de carreau ni de tapis. Qui ſera celui de nous, dit alors Simontault, qui commandera aux autres ? Puiſque vous en avez fait l'ouverture, répondit Hircan, il eſt juſte de vous déferer le commandement; car au jeu tout le monde eſt égal. Plût à Dieu, repliqua Simontault, que je n'euſſe d'autre bien au monde que de pouvoir commander à une telle compagnie. Parlamente qui comprit fort bien ce que cela vouloit dire, ſe mit à touſſer. Hircan s'apperçût qu'elle avoit changé de couleur, & dit à Simontault qu'il commençât à conter,

ter, & qu'on l'écouteroit. Simontault ſolicité par toute la compagnie dit. J'ai été ſi mal recompenſé de mes longs ſervices, Meſdames, que pour me venger de l'amour & de la Belle qui me traite avec tant de cruauté, je vais faire un recueil des pieces que les femmes ont fait aux hommes; & en tout cela je ne dirai que la pure verité.

I. NOUVELLE.

Une femme d'Alençon ayant deux Amans, l'un pour le plaisir & l'autre pour le profit, fit tuer celui des deux qui s'apperceut le premier de ses galanteries, & obtint sa grace & celle de son mari qui étoit en fuite. Le mari pour sauver quelque argent s'adressa depuis à un Necromancien. La chose fut découverte & punie.

DU vivant du dernier Duc Charles il y avoit à Alençon un Procureur nommé

ſaint Aignan, qui avoit épouſé une femme du païs plus belle que vertueuſe. Quoi qu'avec ſa beauté elle eût beaucoup de legereté, elle ne laiſſa pas d'être fort pourſuivie d'un Prélat duquel par reſpect je tairai le nom. Le Prélat pour parvenir à ſes fins, ſeut ſi bien entretenir le mari, qu'il ne s'apperceut ni du manege de ſa femme, ni de celui du Prélat : bien loin de s'en appercevoir le Prélat fit ſi bien, que le mari oublia l'attachement qu'il avoit toûjours eu pour ſes maîtres. Il paſſa tout d'un coup de la fidélité à la perfidie, & en vint finalement aux invocations pour faire mourir la Ducheſſe. Le Prélat eut un long commerce avec cette malheureuſe femme, qui l'aimoit plûtôt par interêt que par amour ; à quoi elle étoit ſolicitée par ſon mari. Mais elle aimoit ſi fort le fils du Lieutenant géneral d'Alençon, qu'elle en étoit demi folle. Elle ſe ſervoit ſouvent du Prélat pour faire donner commiſſion à ſon mari, afin de pouvoir voir à ſon aiſe le fils du Lieutenant géneral. Ce commerce dura longtems, le Prélat étant pour la bourſe de la Belle, & l'autre pour ſon plaiſir. Elle juroit à ce dernier qu'elle ne recevoit bien le Prélat, que pour pouvoir lui continuer ſes careſſes avec plus de liberté. Quoi qu'elle fît le Prélat n'avoit eu que des paroles, & qu'il pouvoit compter que perſonne que lui n'en auroit jamais autre choſe. Un jour que le mari devoit aller chez le Prélat, elle lui demanda permiſſion d'aller à la campagne, diſant pour raiſon que l'air de la ville ne lui étoit

pas

pas bon. Elle ne fut pas plûtôt à sa métairie qu'elle écrivit au fils du Lieutenant de ne manquer pas à la venir trouver vers les dix heures du soir. Le jeune homme n'avoit garde d'y manquer ; mais en arrivant il trouva la servante qui avoit de coûtume de l'introduire, & qui lui dit, cherchez fortune ailleurs, Monsieur, car vôtre place est prise. Le Galant s'imaginant que le mari fût venu, demanda à la servante comme tout alloit. Cette fille voyant un homme bien fait, jeune & honnête ne peut s'empêcher de voir avec pitié qu'il aimât si fort, & qu'il fût si peu aimé, & de lui apprendre le manege de sa maîtresse, croyant qu'il se repentiroit de l'avoir tant aimée, & ne l'aimeroit plus si éperduëment. Elle lui dit que le Prélat ne faisoit que d'entrer, & qu'il étoit couché avec sa maîtresse: qu'elle avoit été trompée, & qu'elle n'attendoit cette visite que le lendemain ; mais que le Prélat ayant retenu le mari chez lui, s'étoit dérobé la nuit pour venir voir la Belle. Qui fut bien consterné ce fut le fils du Lieutenant, qui ne le pouvoit croire encore. Pour s'en éclaircir il se cacha dans une maison voisine, où il demeura en sentinelle jusqu'à trois heures aprés minuit. Il vit enfin sortir le Prélat, qui n'étoit pas si bien déguisé qu'il ne le reconnût mieux qu'il n'auroit voulu. Il revint à Alençon dans ce desespoir, & la Belle y vint aussi bien-tôt aprés. Comme elle ne doutoit pas de le duper comme à l'ordinaire, elle ne manqua pas de lui venir parler. Il lui dit d'abord d'un air dédaigneux, qu'ayant touché

aux choſes ſacrées elle étoit trop ſainte pour parler à un pecheur comme lui ; mais un pecheur ſi repentant, qu'il eſperoit que ſon peché lui ſeroit bien-tôt pardonné. La Belle ſurpriſe de ſe voir découverte, & voyant que les excuſes, les ſermens, & les promeſſes de ne plus tomber dans la même faute, ne ſervoient de rien, s'en plaignit à ſon Prélat. Aprés avoir long-tems déliberé la Belle vint dire à ſon mari, qu'elle ne pouvoit plus demeurer à Alençon, parce que le fils du Lieutenant qu'il croyoit tant de ſes amis, la pourſuivoit inceſſamment ; & le pria pour prévenir tout ſoupçon de prendre maiſon à Argentan. Le mari qui ſe laiſſoit mener y conſentit aiſément.

Ils n'eurent pas demeuré quelques jours à Argentan, que cette malheureuſe fit ſavoir au fils du Lieutenant, qu'il étoit le plus méchant de tous les hommes, & qu'elle n'ignoroit pas qu'il médiſoit publiquement & d'elle & du Prélat ; mais qu'elle pourroit trouver moyen de l'en faire repentir. Le jeune homme qui n'en avoit jamais parlé qu'à elle même, & qui craignoit de ſe broüiller avec le Prélat, monta à cheval, & s'en fut à Argentan, accompagné de deux valets ſeulement. Il trouva la Belle aux Jacobins, où elle entendoit Vépres. Je viens ici, Madame, lui dit-il, pour vous proteſter devant Dieu, que je ne me ſuis jamais plaint de vous qu'à vous-même. Vous m'avez fait un ſi vilain tour, que je ne vous ai pas dit la moitié des injures que vous meritez. Mais s'il y a quelqu'un qui diſe que

j'aye

j'aye mal parlé de vous, je ſuis ici pour lui en donner le démenti devant vous. Elle voyant qu'il y avoit beaucoup de monde à l'Egliſe, & qu'il étoit accompagné de deux bons hommes, ſe fit violence, & lui parla le plus obligeamment qu'il lui fut poſſible. Elle lui dit qu'elle ne doutoit point de la verité de ce qu'il diſoit ; qu'elle le croyoit trop honnête homme pour dire du mal de qui que ce fût, & encore moins d'elle qui l'aimoit toûjours. Mais que comme il en étoit revenu quelque choſe à ſon mari, elle le prioit de vouloir dire devant lui qu'il n'en avoit jamais parlé, & qu'il n'en croyoit rien. Il y conſentit volontiers, & ſe mit en devoir de lui donner la main pour la conduire chez elle ; mais elle le pria de ne la pas accompagner de peur que ſon mari ne crût qu'elle lui eût fait ſa leçon. En diſant cela elle prit un de ſes gens à la manche, & dit ; laiſſez-moi celui-ci, & quand il ſera tems il viendra vous querir. Vous pouvez en attendant aller vous repoſer à vôtre logis. Comme le Cavalier ne ſe défioit point de la conſpiration, il fit ſans repugnance ce qu'on voulut. La belle regala le valet qu'elle avoit retenu, & le compere qui ſe trouvoit bien lui demandoit ſouvent s'il n'étoit pas bien-tôt tems d'aller querir ſon maître ? Elle lui répondit toûjours qu'il viendroit aſſez tôt.

Mi-nuit étant ſonné elle envoya ſans bruit querir le Galant par un de ſes Domeſtiques. Le Cavalier qui ne ſe défioit de rien vint ſans faire aucune dificulté chez ſaint Aignan où étoit la Belle avec le valet qu'elle avoit

emmené : Si bien qu'il n'en avoit qu'un autre avec lui. A l'entrée de la maison le guide lui dit, que sa maîtresse voudroit bien l'entretenir avant qu'il parlât à son mari: qu'elle l'attendoit dans une chambre avec un seul valet, & qu'il feroit fort bien de renvoyer le sien; ce qu'il fit. En montant par un petit degré fort obscur, le Procureur qui avoit mis des gens en embuscade, entendant le bruit demanda ce que c'étoit. On lui répondit que c'étoit un homme qui vouloit entrer chez lui en cachete. D'abord un nommé Thomas Guerin Assassin de profession, & pour lors aux gages du Procureur, se jetta sur le pauvre jeune homme, & lui donna tant de coups d'épée, qu'enfin il tomba mort. Le valet qui parloit à la Demoiselle lui dit, j'ai entendu dans le degré la voix de mon maître; je vais à lui avec vôtre permission. La Belle le retint, & lui dit: Ne vous mettez pas en peine, il viendra assez tot. Peu de tems aprés le valet entendant son maître crier je suis mort: Mon Dieu aye pitié de moi, voulut aller à son secours : Mais elle le retint encore, & lui dit: Ne vous inquietez point; mon mari l'a châtié de ses fredaines. Allons voir ce que c'est. Appuyée sur le bout du degré: Est-ce fait demanda-t'elle à son mari ? Venez voir, répondit le mari. Vous étes vengée de celui qui vous a fait tant de honte: Et en disant cela il donna dix ou douze coups de poignard à un homme qu'il n'auroit osé regarder de travers durant sa vie. Aprés que l'afaire fut faite, & que les valets de celui qu'on venoit d'assassiner eurent pris la fuite pour

pour en porter les nouvelles au pere, ſaint Aignan conſiderant que la choſe alloit éclater, que les valets du mort ne pouvoient pas étre reçus en témoignage, & que perſonne n'avoit vû le fait que les meurtriers, une vieille Domeſtique, & une fille de quinze ans, voulut ſe ſaiſir de la vieille; mais elle trouva moyen d'échaper, & ſe ſauva aux Jacobins. Ce fut le meilleur témoin que l'on eût de ce crime. La jeune fille demeura quelques jours chez ſaint Aignan: Mais ayant trouvé moyen de la faire ſuborner par un des Aſſaſſins, elle fut conduite à Paris dans un lieu ſcandaleux pour empécher qu'elle ne fût crue en témoignage. Pour ne rien laiſſer qui pût prouver ſon crime, il brûla le corps, & les os que le feu ne put conſumer furent mis dans du mortier; car il faiſoit alors bâtir. Tout cela ne fut pas plutôt fait qu'il envoya à la Cour demander ſa grace, & expoſa qu'ayant ſeu que le mort cherchoit à deshonorer ſa femme, il lui avoit ſouvent fait défendre ſa maiſon; Que nonobſtant cette défenſe il étoit venu de nuit en lieu ſuſpect pour parler à elle; & que l'ayant trouvé à la porte de la chambre de ſa femme, il l'avoit tué avec plus de colere que de raiſon. Mais quelque diligence qu'il eût faite pour faire expedier ſes lettres de grace à la Chancelerie, le Duc & la Ducheſſe avertis par le pere de ce qui venoit d'arriver firent informer M. le Chancelier de la verité du fait, & empécherent que ſaint Aignan n'obtint ce qu'il demandoit. Le malheureux voyant cela s'enfuit en Angleterre avec ſa

femme, & plusieurs de ses parens. Avant que de partir il dit à l'homicide dont il s'étoit servi, qu'il avoit ordre exprez du Roi de l'arrêter & de le faire mourir; mais qu'en consideration du service qu'il lui avoit rendu, il vouloit lui sauver la vie. Il lui donna dix écus pour s'en aller hors du Royaume, & on n'a pas entendu parler de lui depuis. Cependant le meurtre fut si bien verifié tant par les valets du mort, que par la servante qui s'étoit retirée aux Jacobins, & par les os qui furent trouvez dans le mortier, que le procez fut fait & parfait en l'absence de saint Aignan & de sa femme, qui furent condamnez à mort par contumace, leurs biens confisquez au Prince, & quinze cents écus au pere pour les frais du procez.

Saint Aignan étant en Angleterre, & se voyant condamné à mort en France, seut si bien gagner par ses services la bienveillance de plusieurs grands Seigneurs, & fit agir si utilement les parens de sa femme, que le Roi d'Angleterre pria le Roi de lui faire grace, & de le rétablir en ses biens & honneurs. Le Roi ayant été informé de la noirceur de cette affaire, envoya le procez au Roi d'Angleterre, & le pria de considerer si c'étoit un crime à pouvoir être pardonné; ajoûtant que dans toute l'étenduë de son Royaume, il n'y avoit que le seul Duc d'Alençon qui eût le privilege de donner grace dans son Duché. Le Roi d'Angleterre ne se rendit point à ces raisons, & solicita si pressamment la grace de saint Aignan, qu'il l'obtint enfin.

Le

Le Procureur de retour chez lui, fit connoissance pour comble de méchanceté avec un enchanteur nommé Gallery, esperant qu'il lui apprendroit le moyen de s'empécher de payer les quinze cents écus qu'il devoit au pere du mort. Pour cet effet saint Aignan & sa femme s'en allerent deguisez à Paris: Mais la femme voyant qu'il étoit si longtems enfermé avec Gallery, sans lui en dire la raison, l'observa un matin, & vit que Gallery lui montroit cinq images de bois, dont trois avoient les mains pendantes, & les deux autres levées. Il nous faut faire des images de cire comme celles ci, disoit Gallery au Procureur; celles qui auront les bras pendans, feront ceux que nous ferons mourir; & celles qui les auront élevez feront ceux de qui nous rechercherons la bienveillance. Soit, dit le Procureur. Celle-ci sera donc pour le Roi de qui je veux être aîmé, & celle-ci pour Mr. le Chancelier d'Alençon Brinon. Il faut, reprit Gallery, mettre les images sous l'autel où ils entendront la Messe, avec des paroles que je vous apprendrai. Le Procureur venant ensuite aux images qui avoient les bras pendans, dit que l'une étoit pour maître Gilles du Mesnil pere du mort, bien persuadé que tant que ce vieillard vivroit il ne cesseroit de poursuivre le meurtrier de son fils. Une des femmes à bras pendans étoit pour Madame la Ducheſſe d'Alençon sœur du Roi, parce qu'elle aimoit si fort son vieux serviteur du Mesnil, & avoit connu en tant d'autres occasions la méchanceté du Procureur,

que

que ſi elle ne mouroit il ne pouvoit vivre. La ſeconde femme à bras pendans étoit pour ſa femme, qui étoit la cauſe, diſoit-il, de tous ſes malheurs, & qu'il ſavoit bien qui ne ſe reformeroit jamais. Sa femme qui voyoit tout par le trou de la porte voyant qu'il la mettoit au rang des morts, ſongea dés lors à le prévenir. Elle avoit un oncle qui étoit maître des Requétes du Duc d'Alençon, auquel ſous pretexte de vouloir lui emprunter de l'argent elle conta tout ce qu'elle avoit vû & entendu. L'oncle venerable vieillard & bon ſerviteur du Duc alla trouver le Chancelier d'Alençon, & lui communiqua tout ce qu'il venoit d'apprendre. Comme le Duc & la Ducheſſe n'étoient point ce jour là à la Cour, le Chancelier alla conter l'aventure à Madame la Regente mere du Roi, & à la Ducheſſe, qui mirent d'abord en queſte le Prevôt de Paris nommé la Barre. Le Prevôt fit ſi bien ſon devoir, & le fit avec tant de diligence, que le Procureur & ſon Necromancien furent arrétez. Il ne falut ni torture ni contrainte pour leur faire avoüer le fait, & ſur leur aveu leur procez fut fait & rapporté au Roi. Quelques-uns qui voulurent ſauver la vie aux coupables repreſenterent au Roi, que les accuſez n'avoient pour but dans leurs enchantemens que de s'aquerir ſes bonnes graces: Mais le Roi à qui la vie de ſa Sœur n'étoit pas moins chere que la ſienne propre, voulut qu'ils fuſſent jugez comme s'ils avoient attenté à ſa perſonne. La Ducheſſe d'Alençon pria neanmoins le Roi de faire grace de la vie au Procureur,

cureur, & de le condamner à une groſſe peine corporelle. Cela lui fut accordé, & les criminels furent envoyez aux galeres, où ils finirent leurs jours, & eurent loiſir de reconnoître l'atrocité de leurs crimes. La femme du Procureur continua ſes déreglemens en l'abſence de ſon mari, fit pis qu'elle n'avoit jamais fait, & mourut enfin miſerablement.

Conſiderez, Meſdames, je vous prie, quels deſordres une méchante femme cauſe, & de combien de maux fut ſuivi le peché de celle dont il s'agit. Depuis qu'Eve fit pecher Adam, les femmes ſe ſont miſes en poſſeſſion de tourmenter, de tuer, & de damner les hommes. Pour moy j'ay tant fait d'experiences de leur cruauté, que je ne mourrai que du deſeſpoir où une m'a jetté. Encore ſuis-je aſſez fou pour confeſſer, que cet enfer m'eſt plus agreable venant de ſa main, que le Paradis qu'un autre pourroit me donner. Parlamente faiſant ſemblant de ne pas entendre que ce fût d'elle qu'il parloit, répondit. Si l'enfer eſt auſſi agreable que vous le dites, vous ne devez pas craindre le Diable qui vous y a mis. Si mon Diable, repliqua Simontault en colere, devenoit auſſi noir qu'il m'a été mauvais, il feroit autant de peur à la compagnie, que je me fais de plaiſir de le regarder: Mais le feu de l'amour me fait oublier le feu de cet enfer: & pour n'en dire pas davantage, je donne ma voix à Madame Oyſille, bien perſuadé que ſi elle vouloit dire des femmes ce qu'elle en ſait, elle

appuye-

appuyeroit mon ſentiment. Toute la compagnie ſe tourna de ſon côté, la priant de vouloir commencer; ce qu'elle fit par ce petit preambule qui fut precedé d'un ſouris. Il me ſemble, Meſdames, dit-elle, que celui qui m'a donné ſa voix a tant dit de mal des femmes par l'hiſtoire veritable qu'il vient de conter d'une malheureuſe, que je dois me rapeller toutes les années de ma vie pour trouver une femme de qui la vertu démente la mauvaiſe opinion qu'il a du ſexe. Il m'en vient une à point nommé qui merite de n'être pas oubliée. Je vais vous en conter l'hiſtoire.

II. NOUVELLE.

Triſte & chaſte mort de la femme d'un des Muletiers de la Reine de Navarre.

IL y avoit à Amboiſe un Muletier qui ſervoit la Reine de Navarre Sœur de François I. Cette Princeſſe étant à Blois où elle avoit accouché d'un Prince, le Muletier s'y rendit pour demander le payement de ſon quartier, & laiſſa ſa femme à Amboiſe dans une

une Maiſon au delà des ponts. Il y avoit long-tems qu'un valet de ſon mari l'aimoit avec tant de paſſion, qu'il ne pût s'empécher de lui en parler un jour. Mais comme elle avoit de la vertu elle le rabroüa ſi aigrement, le menaçant de le faire battre & chaſſer par ſon mari, qu'il n'oſa depuis lui tenir de pareils diſcours. Le feu de ſon amour quoi que étoufé n'étoit pourtant pas éteint. Son maître étant donc à Blois, & ſa maîtreſſe à Vépres à Saint Florentin qui eſt l'Egliſe du Château, fort éloigné de la maiſon du Muletier, & lui ſeul à la maiſon, reſolut d'avoir par force ce qu'il n'avoit pû avoir ni par prieres ni par ſes ſervices. Pour cet effet il rompit un ais de la Cloiſon qui ſeparoit la Chambre de ſa maîtreſſe & celle où il couchoit. Comme les rideaux du lit de ſon maître d'un côté, & de l'autre ceux du lit des valets couvroient la cloiſon, l'on ne s'apperceut point de l'ouverture qu'il avoit faite. Cette pauvre femme étant couchée avec une petite fille de douze ans, & dormant profondément, comme on fait d'ordinaire au premier ſomme, le valet entra par l'ouverture tout en chemiſe & l'épée à la main, & ſe mit au lit avec elle. Auſſi tôt qu'elle le ſentit elle ſe jetta hors du lit, & lui fit les remontrances qu'une femme d'honneur peut faire en pareil cas. Lui dont l'amour n'étoit que brutalité, & qui eût mieux entendu le langage de ſes Mulets, que ces raiſons d'honnêteté, parut plus bête que les bêtes mêmes avec leſquelles il avoit été long-tems. Car

voyant

voyant qu'elle couroit ſi vîte autour d'une table, qu'il ne pouvoit la prendre, & d'ailleurs elle étoit ſi forte, qu'encore qu'il l'eût priſe deux fois elle s'étoit toûjours tirée de ſes mains, deſeſperant de pouvoir jamais la prendre vive, lui donna un coup d'épée dans les reins, voyant que ſi la peur & la force n'avoient pû la faire rendre, la douleur le feroit. Mais ce fut tout le contraire. Car comme un brave ſoldat quand il voit ſon ſang, eſt plus échaufé à ſe venger de ſes ennemis, & à aquerir de l'honneur, de même ſon chaſte cœur reprenant de nouvelles forces, elle courut plus vîte qu'auparavant pour s'empécher de tomber entre les mains de ce malheureux, auquel elle donnoit cependant les meilleures paroles qu'elle pouvoit, penſant par ce moyen lui faire reconnoître ſa faute. Mais il étoit dans une ſi grande fureur, qu'il n'étoit pas capable de profiter d'un bon conſeil. Elle reçut encore pluſieurs coups quelque uſage qu'elle fît de ſes jambes pour les éviter tant qu'il lui reſta des forces. Mais ſe trouvant affoiblie par la grande quantité de ſang qu'elle perdoit, & ſentant que la mort approchoit, elle leva les yeux au ciel, & joignant les mains rendit graces à ſon Dieu qu'elle nommoit ſa force, ſa vertu, ſa patience, & ſa chaſteté, le ſupliant d'agréer le ſang, qui ſuivant ſon commandement étoit répandu par reſpect pour celui de ſon fils, dans lequel elle étoit fortement perſuadée que tous les pechez étoient lavez, & éfa-

cez

cez de la memoire de ſa colere. Puis s'écriant, Seigneur recevez l'ame que vôtre bonté a rachetée, elle tomba le viſage en terre, & reçut encore pluſieurs coups de ce miſerable. Aprés qu'elle eut perdu la parole & les forces, le malheureux prit par violence celle qui ne pouvoit plus ſe défendre. Sa brutalité étant aſſouvie, il s'enfuit avec tant de precipitation, qu'on n'a jamais pû le trouver depuis avec quelque diligence qu'on l'ait cherché. La jeune fille qui étoit couchée avec la Muletiere fut ſi éfrayée qu'elle ſe cacha ſous le lit. Mais voyant que l'homme étoit ſorti, vint à ſa maîtreſſe, & la trouvant ſans parole & ſans mouvement, cria par la fenêtre aux voiſins de venir à ſon ſecours. Ceux qui eſtimoient & aimoient la Muletiere autant que femme de la ville accoururent incontinent, & amenerent avec eux des Chirurgiens, qui trouverent qu'elle avoit vingt-cinq playes mortelles. Ils firent tout ce qu'ils pûrent pour la ſecourir; mais il n'y eut pas moyen de la ſauver. Elle languit cependant encore une heure ſans parler, faiſant ſigne des yeux & des mains, & montrant par là qu'elle n'avoit pas perdu connoiſſance. Un homme d'Egliſe lui ayant demandé en quelle foi elle mouroit, elle répondit par des ſignes ſi évidens & auſſi peu équivoques que la parole, qu'elle mettoit ſa confiance en la mort de Jeſus-Chriſt, qu'elle eſperoit voir en ſa gloire celeſte. Ainſi avec un viſage tranquille, & les yeux

élevez

élevez au Ciel, elle rendit son chaste corps à la terre, & son ame à son Createur.

Son mari arriva dans le tems préciſément qu'on alloit la porter en terre, & fut bien ſurpris de voir ſa femme morte avant que d'en avoir ſû aucunes nouvelles. Mais quand on lui eut dit de quelle maniere elle étoit morte, il eut double ſujet de s'afliger. Auſſi ſa triſteſſe fut-elle ſi grande, qu'il penſa lui en coûter la vie. Cette martire de la chaſteté fut enterrée dans l'Egliſe de ſaint Florentin. Toutes les femmes vertueuſes de la ville aſſiſterent à ſa ſepulture, & lui firent autant d'honneur qu'il leur fut poſſible, s'eſtimant heureuſes d'être concitoyennes d'une femme de ſi grande vertu: Et celles qui avoient mal vécu voyant les honneurs qu'on faiſoit à la morte, ſe reformerent, & reſolurent de mieux vivre à l'avenir.

Voilà, Meſdames, une hiſtoire veritable, & bien capable de porter à la chaſteté, qui eſt une ſi belle vertu. Ne devrions-nous pas mourir de honte, nous qui ſommes de bonne maiſon, de ſentir nos cœurs pleins de l'amour du monde, puis que pour l'éviter une pauvre Muletiere n'a point aprehendé une mort ſi cruelle? Telle ſe croit femme de bien qui n'a pas encore ſû comme celle-ci reſiſter juſques au ſang. C'eſt pourquoi il faut s'humilier, puis que Dieu ne fait point des graces aux hommes parce qu'ils ſont nobles ou riches; mais ſuivant qu'il plaît à ſa bonté qui n'a point d'égard à l'apparence des perſonnes, il choiſit ceux qu'il veut. Il honore de ſes ver-

tus & couronne enfin de ſa gloire ceux qu'il a élus ; & ſouvent il choiſit les choſes baſſes & mépriſées pour confondre celles que le monde croit hautes & honorables. Ne nous rejouïſſons point de nos vertus, comme dit Jeſus-Chriſt ; mais rejouïſſons-nous de ce que nous ſommes écrits dans le livre de vie. Les Dames furent ſi touchées de la triſte & glorieuſe mort de la Muletiere, qu'il n'y en eut pas une qui ne verſât des larmes. Chacune ſe promettoit de travailler à ſuivre un pareil exemple en cas que la fortune les expoſât à une pareille épreuve. Madame Oyſille voyant enfin qu'on perdoit le tems à loüer la morte. Si vous ne dites quelque choſe pour faire rire la compagnie, dit-elle à Saffredant, il n'y a perſonne de nous qui puiſſe oublier la faute que j'ai faite de la faire pleurer. Ainſi je vous donne ma voix. Saffredant qui eut bien ſouhaité de dire quelque choſe de bon, & d'agreable à la compagnie, & ſur tout à une des Dames, répondit que cet honneur ne lui étoit pas dû, & qu'il y en avoit de plus âgez & de plus habiles que lui qui devoient parler les premiers. Mais puis qu'ainſi eſt, ajoûta-t-il, le meilleur eſt de ſe tirer d'afaire au plûtôt ; car plus il y en aura qui parleront bien avant moi, plus mon tour ſera difficile à remplir.

III. NOUVELLE.

Un Roi de Naples ayant abuſé de la femme d'un Gentilhomme porte enfin lui-même les cornes.

COmme j'ai ſouvent ſouhaité d'avoir eu part à la bonne fortune de celui dont je vais vous faire un conte, je vous dirai, que du tems du Roi Alfonce, le Prince de ſon ſiécle le plus amoureux, il y avoit à Naples un Gentilhomme bien fait, agreable, & en qui la nature & l'éducation avoient mis tant

de perfections, qu'un vieux Gentilhomme lui donna sa fille, qui pour la beauté & pour les agrémens ne cedoit en rien à son mari. Ils s'aimerent beaucoup durant les premiers mois de leur mariage. Mais le Carnaval étant venu, & le Roi allant en masque dans les maisons, où chacun tâchoit de le recevoir de son mieux, il vint chez ce Gentilhomme, & y fut mieux reçu qu'il ne l'avoit été ailleurs. Les confitures, la musique, les concerts, & plusieurs autres divertissemens n'y furent pas oubliez: Mais ce qui pleut le plus au Roi fut la femme; la plus belle à son gré qu'il eût jamais vûe. A la fin du regal la Belle chanta avec son mari, & le fit de si bon air, qu'elle en parut beaucoup plus belle. Le Roi voyant deux perfections en une même personne, prit bien moins de plaisir aux doux accords de son mari & d'elle, qu'à penser aux moyens de les rompre. L'amitié mutuelle qu'il y avoit entr'eux lui paroissoit un grand obstacle à son dessein. Il dissimula sa passion du mieux qu'il lui fut possible: Mais pour la soulager en quelque maniere, il regaloit les Seigneurs & Dames de Naples, & n'oublioit pas le Gentilhomme & sa femme. Comme on croit aisément ce que l'on voit, & que les Amans ont de bons yeux, il crut que ceux de cette Dame lui promettoient quelque chose d'agreable pour l'avenir, pourvû que ceux du mari n'y fissent point d'obstacle. Pour savoir si sa conjecture étoit juste, il fit faire au mari un voyage à Rome de quinze jours ou trois semaines. Il ne fut pas plûtôt parti, que sa femme

me qui ne l'avoit pas encore perdu de vûe pour ainsi dire, fut dans une trés-grande affliction. Le Roi l'alla voir souvent, & la consola de son mieux par paroles obligeantes & par presens. En un mot il fit si bien, qu'elle se trouva non seulement consolée, mais même bien aise de l'absence de son mari. Avant les trois semaines que le mari devoit revenir elle fut si amoureuse du Roi, qu'elle étoit aussi affligée du retour de son Epoux, qu'elle l'avoit été de son départ. Pour n'être pas privée de la presence du Roi il fut convenu entr'eux, que quand le mari iroit à la campagne elle en feroit avertir le Roi, qui pourroit la venir voir en toute sûreté, & si secretement, que le mari qu'elle respectoit plus que sa conscience, ne se défiant de rien & ne sachant rien, n'en seroit point blessé; esperance qui faisoit beaucoup de plaisir à la Belle. Le mari de retour fut si bien reçû de sa femme, qu'encore qu'il eût appris que le Roi la cherissoit pendant son absence, il ne le pût jamais croire. Mais avec le tems ce feu qu'on cachoit avec tant de peine, commença peu à peu à se faire voir, & parut si visiblement, que le mari justement allarmé prit si bien ses mesures, qu'il n'eut presque plus aucun lieu de douter. Mais comme il craignoit que celui qui lui faisoit affront ne lui fît quelque chose de pis s'il remuoit, il resolut de dissimuler, aimant mieux vivre avec chagrin, que d'exposer sa vie pour une femme qui ne l'aimoit pas. Il songea néanmoins dans son ressentiment de rendre la pareille au Roi, s'il étoit possible.

Comme il ſavoit que l'amour attaque principalement celles qui ont le cœur grand, il ſe donna la liberté de dire un jour à la Reine, qu'il avoit de la douleur que le Roi ſon Epoux la traitât avec indifference. La Reine à qui il étoit revenu quelque choſe des amours du Roi & de ſa femme, répondit qu'elle ne pouvoit avoir l'honneur & le plaiſir tout enſemble. Je ſai bien, ajoûta-t-elle, que j'ai l'honneur dont une autre reçoit le plaiſir; mais auſſi celle qui a le plaiſir n'a pas le même honneur que moi. Lui qui comprit fort bien à qui ces paroles s'adreſſoient; l'honneur eſt né avec vous, Madame, répondit-il d'abord. Vous étes de ſi bonne maiſon, que la qualité de Reine ou d'Imperatrice n'ajoûteroit rien à vôtre nobleſſe: Mais vôtre beauté, vos agrémens, & vôtre honnéteté meritent tant de plaiſir, que celle qui vous ravit celui qui vous eſt dû ſe fait plus de tort qu'à vous. Car pour une gloire qui lui tourne à honte, elle perd autant de plaiſir que vous ou femme du Royaume ſauriez avoir: Et je puis vous dire, Madame, que la couronne à part le Roi n'eſt pas plus en état que moi de contenter une femme. Bien loin de cela je ſuis perſuadé que pour ſatisfaire une femme de vôtre merite le Roi devroit ſouhaiter d'être de mon temperament. Quoique le Roi ſoit d'une complexion plus délicate que vous, répondit la Reine en riant, l'amour qu'il a pour moi me contente ſi fort, que je la préfere à toute autre choſe. Si cela eſt, Madame, repliqua le Gentilhomme, je ne vous plains plus. Je ſai

que

que ſi le Roi avoit pour vous un amour auſſi épuré que celui que vous avez pour lui, vous jouïriez au pied de la lettre du contentement que vous dites: Mais Dieu ne l'a pas voulu, & il veut vous apprendre par là que vous ne devez pas vous en faire une divinité terreſtre. Je vous avouë dit la Reine, que l'amour que j'ai pour lui eſt ſi grand, qu'il n'y a point de cœur qui puiſſe aimer avec tant de paſſion. Permettez-moi s'il vous plaît de vous dire, Madame, répartit le Gentilhomme, que vous ne connoiſſez pas bien l'amour de tous les cœurs. J'oſe vous aſſûrer, Madame, que tel vous aime d'un amour ſi parfait & ſi paſſionné, que celui que vous avez pour le Roi ne peut pas entrer en comparaiſon. Son amour ſe fortifie à meſure que celui du Roi s'affoiblit, & ſi vous le trouvez bon, Madame, vous ſerez recompenſée de reſte de tout ce que vous perdez.

La Reine commença de connoître tant à ſes paroles qu'à ſon air, que ſa langue étoit l'interprete de ſon cœur. Là deſſus elle va ſe rappeller qu'il cherchoit depuis long-tems les occaſions de lui rendre ſervice, & les cherchoit avec tant d'empreſſement, qu'il en étoit devenu tout melancolique. Elle avoit d'abord cru que ſa femme étoit la cauſe de ſa melancolie; mais alors elle ne douta point que tout cela ne fût pour ſon compte. Comme l'amour ſe fait ſentir quand il eſt veritable, la Reine n'eut pas de peine à déméler ce qui étoit un ſecret pour tout le monde. Le Gentilhomme donc lui paroiſſant plus aimable que ſon

mari, considerant d'ailleurs qu'il étoit abandonné de sa femme comme elle l'étoit de son mari, animée de dépit & de jalousie contre son époux, & d'amour pour le Gentilhomme. Faut-il ô Dieu! dit-elle en soûpirant & les larmes aux yeux, que la vengeance fasse en moi ce que l'amour n'a jamais pû faire? Le Gentilhomme qui comprit fort bien le sens de cette exclamation, répliqua. La vengeance est douce, Madame, lors qu'au lieu de tuer son ennemi on donne la vie à un veritable ami. Il me semble qu'il est tems que la verité vous gueriſſe de l'amour peu raisonnable que vous avez pour une personne qui n'en a point pour vous; & qu'un amour juste & bien fondé chasse la crainte qui est fort mal logée dans un cœur aussi grand & aussi vertueux que l'est le vôtre. Mettons à part, Madame, vôtre qualité de Reine, & considerons que vous & moi sommes les deux personnes du monde les plus indignement dupées & trahies de ceux que nous avons le plus parfaitement aimez. Vengeons-nous, Madame, moins pour leur rendre ce qu'ils nous prétent, que pour satisfaire à l'amour, qui de mon côté ne sauroit aller plus loin, à moins qu'il ne m'en coûte la vie. Si vous n'avez le cœur plus dur qu'un Diamant, vous devez sentir quelque étincelle d'un feu qui s'augmente à mesure que je fais des éforts pour le cacher. Je soufre parce que je vous aime. Aimez-moi par pitié, ou du moins par ressentiment. Vôtre merite est si parfait, qu'il est digne du cœur de tout ce qu'il y a d'honnêtes

nêtes gens; cependant vous étes mépriſée & abandonnée de celui pour qui vous avez abandonné tous les autres.

Ces paroles cauſerent à la Reine de ſi violens tranſports, que pour cacher le trouble de ſon eſprit, elle prit le Gentilhomme par le bras, & le mena dans un jardin prés de ſa chambre, où elle fut long tems à ſe promener ſans pouvoir lui dire un ſeul mot. Mais le Gentilhomme la voyant demi vaincuë, ne fut pas plûtôt au bout d'une allée où perſonne ne pouvoit les voir, qu'il l'entretint de la bonne ſorte de la paſſion dont il lui avoit fait un ſi long ſecret. Comme ils ſe trouverent tous deux d'accord, ils ſe vengerent par repreſailles: Et il fut arrêté que toutes les fois que le Roi iroit voir la femme du Gentilhomme, le Gentilhomme viendroit voir la Reine. Ainſi trompant les trompeurs, ils furent quatre à partager le plaiſir dont deux s'imaginoient joüir ſeuls. Cela étant fait chacun ſe retira, la Reine dans ſa chambre, & le Gentilhomme chez lui, tous deux ſi contens, qu'ils ne ſe ſouvenoient plus de leurs déplaiſirs paſſez. Le Gentilhomme bien loin d'avoir peur que le Roi allât voir ſa femme, ſouhaitoit au contraire qu'il la vît; & pour lui en donner occaſion il alloit à la campagne plus ſouvent qu'à l'ordinaire. Le Roi n'étoit pas plûtôt averti qu'il étoit à ſon village, qui n'étoit qu'à demi lieuë de la ville, qu'il alloit trouver la Belle; & la nuit n'étoit pas plûtôt venue, que le Gentilhomme de ſon côté ſe rendoit auprés de la Reine, où il faiſoit l'ofice de

Lieu-

Lieutenant de Roi si secretement que jamais personne ne s'en apperceut. Ce commerce dura long-tems : Mais quelque soin que le Roi pût prendre pour cacher ses amours, tout le monde en fut informé. Les honnêtes gens plaignoient beaucoup le Gentilhomme, duquel plusieurs mauvais plaisans se moquoient, & lui faisoient les cornes par derriere, dequoi il s'appercevoit fort bien. Mais il étoit si aise qu'on se moquât de lui de cette maniere, qu'il estimoit autant les cornes que la couronne du Roi. Ce Prince étant avec la femme du Gentilhomme ne pût un jour s'empêcher de dire en riant devant le Gentilhomme même au sujet d'un bois de cerf qui étoit attaché dans la maison : *Ce bois convient fort bien à cette maison.* Le Gentilhomme qui n'avoit pas moins de cœur que le Roi, fit écrire sur ce bois : *io porto le corna, ci ascun le vede, ma tal le porta chi no le crede.* Le Roi retournant chez le Gentilhomme, & y trouvant ce nouvel écriteau lui en demanda l'explication. *Si le cerf*, répondit le Gentilhomme, *ne sait pas le secret du Roi, il n'est pas juste que le Roi sache le secret du cerf.* Contentez-vous de savoir, Sire, que tous ceux qui portent les cornes n'ont pas le bonnet hors de la tête ; que les cornes sont si douces, qu'elles ne décoifent personne, & que tel les porte qui ne croit pas les porter. Le Roi vit bien par là qu'il savoit quelque chose de ses affaires ; mais il ne soupçonna jamais ni la Reine ni lui. Cette Princesse joüa fort bien son rôlle ; car plus elle étoit contente de la conduite de son époux, plus feignoit-elle d'en être mal satisfai-

tisfaite. Auſſi vécurent-ils de part & d'autre en bonne amitié, juſques à ce que la vieilleſſe vint traverſer leurs mutuels plaiſirs.

Voilà une hiſtoire, Meſdames, que je vous propoſe volontiers en exemple, afin que quand vos maris vous donneront des cornes, vous leur en donniez auſſi. Je ſuis fort aſſûrée, Saffredant, dit alors Emarſuite en riant, que ſi vous aimiez comme vous avez fait autrefois, vous ſoufririez des cornes auſſi grandes qu'un chêne, pour en donner une à vôtre gré : Mais aujourd'hui que vos cheveux commencent à griſonner, il eſt tems de faire tréve à vos deſirs. Quoi que celle que j'aime, Mademoiſelle, ne me laiſſe aucune eſperance, repliqua Saffredant, & que l'âge ait épuiſé mes forces, le deſir me reſte encore tout entier. Mais puis que vous me cenſurez d'un ſi honnête deſir, vous conterez s'il vous plaît la quatriéme Nouvelle; & nous verrons ſi vous trouverez quelque exemple qui puiſſe me démentir. Une de la compagnie qui ſavoit que celle qui prenoit les paroles de Saffredant à ſon avantage n'en étoit pas aſſez aimée pour qu'il eût voulu porter des cornes de ſa façon, ne pût s'empêcher de rire de la maniere avec laquelle elle les avoit relevées. Saffredant qui ſentit que la rieuſe étoit au fait, en fut fort aiſe, & laiſſa parler Emarſuite. Pour faire voir, Meſdames, à Saffredant & à toute la compagnie, dit alors Emarſuite, que toutes les femmes ne ſont pas faites comme la Reine dont il vient de parler, & que tous les temeraires ne ſont pas heureux,

je

je vais vous entretenir de l'aventure d'une Dame qui jugea que le dépit d'échouër en amour étoit plus dificile à soûtenir que la mort même. Je ne nommerai point les personnes, parce que l'histoire est si nouvelle, que je ne manquerois pas de me faire des afaires avec leurs parens.

IV. NOUVELLE.

Temeraire entrepriſe d'un Gentilhomme contre une Princeſſe de Flandres, & la honte qu'il en reçut.

IL y avoit en Flandres une Dame de la meilleure maiſon du païs, veuve pour la ſeconde fois, & n'ayant jamais eu d'enfans. Durant ſon veuvage elle ſe retira chez ſon frere qui l'aimoit beaucoup, & qui étoit un fort grand Seigneur, étant marié à une des filles du

du Roi. Ce jeune Prince donnoit fort au plaisir, & aimoit la chasse, les divertissemens, & les Dames, comme font d'ordinaire les jeunes gens. Il avoit une femme de fort mauvaise humeur, & qui ne s'accommodoit point des divertissemens de son époux. Comme la sœur étoit fort enjoüée, & néanmoins fort sage & fort vertueuse, elle accompagnoit toûjours le Prince par tout où il menoit son épouse. Il y avoit à la Cour du Prince un Gentilhomme qui surpassoit tous les autres Courtisans en taille, en beauté, & en bonne mine. Ce Cavalier voyant que la sœur de son maître étoit une femme enjoüée & qui rioit volontiers, crut qu'il devoit tenter si un amant honnête homme seroit de son goût : Mais il trouva tout le contraire de ce que l'enjouëment de la belle veuve lui avoit fait esperer. Cependant en faveur de sa bonne mine & de son honnéteté elle fit grace à son audace, & lui faisoit même connoître qu'elle n'étoit point fâchée qu'il lui parlât, l'avertissant au reste de ne lui plus tenir le même langage ; ce qu'il lui promit pour ne pas perdre le plaisir & l'honneur de l'entretenir. Mais sa passion augmentant avec le tems, il oublia sa promesse : cependant il n'eut point recours aux paroles, car l'experience lui avoit appris qu'elle savoit faire des réponses sages. Il crut enfin qu'étant veuve, jeune, vigoureuse, & de bonne humeur, elle auroit peut-être pitié de lui & d'elle s'il pouvoit la trouver en lieu qui fût à son avantage. Pour cet éfet il fit entendre au Prince qu'il avoit une maison

qui

qui étoit un fort bel endroit pour la chaſſe ; & que s'il lui plaiſoit d'y venir courre trois ou quatre cerfs dans la belle ſaiſon, il auroit le plus grand plaiſir qu'il eût jamais eu. Le Prince ſoit qu'il aimât le Gentilhomme, ou qu'il fût bien aiſe de prendre le plaiſir de la chaſſe, lui promit d'aller chez lui, & lui tint parole. Il trouva une belle maiſon, & en auſſi bon ordre que ſi elle eût appartenu au plus riche Gentilhomme du païs. Il logea celle qu'il aimoit plus que ſoi-même dans un appartement qui étoit vis-à-vis de celui qu'il avoit donné au Prince & à la Princeſſe. La chambre de la belle veuve étoit ſi bien tapiſſée par le haut, & ſi bien natée par le bas, qu'il étoit impoſſible de s'appercevoir d'une trape qu'il avoit menagée dans la ruelle, & qui décendoit dans la chambre de la mere du Cavalier, femme âgée & infirme. Comme la bonne femme touſſoit beaucoup, & qu'elle craignoit que le bruit de ſa toux n'incommodât la Princeſſe, elle changea de chambre avec ſon fils. Il ne ſe paſſoit point de ſoir que la vieille Dame ne portât des confitures à la belle veuve. Son fils ne manquoit pas de l'y accompagner : & comme il étoit fort aimé du frere, il lui étoit permis de ſe trouver au coucher & au lever de la ſœur, où il trouvoit toûjours de quoi augmenter ſon amour. Il fut un ſoir ſi tard avec la Princeſſe, que voyant qu'elle s'endormoit, il fut contraint de la laiſſer, & de ſe retirer dans ſa chambre. Il prit la plus belle chemiſe & la mieux parfumée qu'il eût, & un bonnet de

nuit

nuit si propre & si riche qu'il n'y manquoit rien ; puis se regardant au miroir il fut si content de soi-même, qu'il crut qu'il n'y avoit point de Dame qui pût tenir contre sa beauté & sa bonne mine. Se promettant donc des merveilles de son entrepriſe, il se mit dans son lit, où il ne croyoit pas faire long séjour, parce qu'il espéroit d'en avoir un meilleur & un plus agréable.

Il n'eut pas plûtôt congedié ses gens, qu'il se leva, & ferma la porte. Il fut long-tems à écouter s'il n'entendroit point de bruit à la chambre de la Princesse, qui comme on a déja dit, étoit au dessus de la sienne. Quand il pût s'assûrer que tout dormoit, il se mit en devoir de commmencer sa belle entrepriſe, & abbatit peu à peu la trape, qui étoit si bien faite, & si bien garnie de drap, qu'il ne fit pas le moindre bruit. Ayant monté par là dans la ruelle de la Princesse qui dormoit profondément, il se coucha sans céremonie auprés d'elle, sans avoir égard ni aux obligations qu'il lui avoit, ni à la maison dont elle étoit, & sans en avoir au prealable son consentement. Elle le sentit plûtôt entre ses bras, qu'elle ne s'apperceut de son arrivée. Mais comme elle étoit forte elle se débaraſſa de ses mains, & en lui demandant qui il étoit, elle se servit si bien de ses mains & de ses ongles, que craignant qu'elle ne criât au secours, il se mit en devoir de lui fermer la bouche avec la couverture ; mais il n'en pût jamais venir à bout. Car comme elle vit qu'il faisoit de son mieux pour la deshonorer, elle

fit

fit de ſon mieux pour s'en défendre, & appella de toute ſa force ſa Dame d'honneur qui couchoit dans ſa chambre ; femme âgée & fort ſage qui courut en chemiſe au ſecours de ſa maîtreſſe.

Le Gentilhomme ſe voyant découvert, eut tant de peur d'être reconnu, qu'il décendit par ſa trape le plus vîte qu'il pût, ſon deſeſpoir de s'en retourner en ſi mauvais état ne fut pas moins grand qu'avoit été le deſir & la confiance d'être bien reçu. Il retrouva ſur ſa table ſa chandelle & ſon miroir, & ſe vit le viſage tout ſanglant d'égratignures & de morſures. Le ſang ruiſſelant ſur la belle chemiſe, qui étoit plus ſanglante que dorée. Te voilà, beauté cruelle, recompenſée de ton merite, dit alors l'infortuné. Tes vaines promeſſes m'ont fait entreprendre une choſe impoſſible, & qui bien loin d'augmenter mon bonheur, ſera peut-être un ſurcroît de malheur. Dequoi deviendrai-je ſi elle ſait que contre ma promeſſe j'ai fait cette folie ? Le moins qui m'en puiſſe arriver eſt d'être banni de ſa preſence. Devois-je employer la fraude pour ravir un bien que ma naiſſance & ma bonne mine pouvoient me faire obtenir par des voyes legitimes ? Eſt ce par violence que je devois me rendre maître de ſon cœur ? Ne devois-je pas atendre au contraire que l'amour m'en mît en poſſeſſion pour recompenſer ma patience & mes longs ſervices ? car ſans amour à quoi aboutiſſent la vertu & le credit d'un Amant ? Le reſte de la nuit ſe paſſa à faire ces triſtes reflexions, qui furent ſouvent interompues

par des larmes, des regrets, & des doleances qui ne peuvent s'exprimer. Le matin venu le Gentilhomme fit le malade pour cacher le desordre de son visage, faisant semblant de ne pouvoir soufrir la lumiere jusques à ce que la compagnie fût sortie. La Dame persuadée qu'il n'y avoit personne à la Cour capable de faire un coup si méchant & si déterminé, que celui qui avoit eu la hardiesse de lui déclarer son amour, visita la chambre avec sa Dame d'honneur; mais ne trouvant point d'endroit par où l'on pût être venu, elle se mit en grosse colere. Soyez assûrée, dit-elle à la Dame d'honneur, que le Seigneur de cette maison a fait le coup. Mais je m'en vengerai, & l'autorité de mon frere immolera sa tête à ma chasteté. La Dame d'honneur voyant ses transports; je suis ravie, Madame, lui dit-elle, que l'honneur vous soit si precieux, que de ne vouloir pas épargner la vie d'un homme qui l'a exposée par un excez d'amour: Mais en cela comme en autre chose tel recule souvent en pensant avancer. Dites-moi donc, Madame, la pure verité. A-t-il eu quelque chose de vous? Rien je vous assûre, répondit la belle Veuve, que des égratignures & des coups de poing; & à moins qu'il n'ait trouvé un bon Chirurgien, je suis persuadée que nous en verrons demain des marques. Cela étant, Madame, repliqua la Dame d'honneur, il me semble que vous devez plûtôt louër Dieu, que de penser à vous venger. Puisqu'il a eu le cœur de tenter une pareille entrepriſe, le dépit de n'y avoir pas réüssi lui

ſera plus ſenſible que la mort même. Voulez-vous être vengée d'une maniere qui vous faſſe honneur ? Abandonnez-le à ſon amour & à ſa honte qui ſauront bien mieux le faire ſoufrir que vous. Ne tombez pas, Madame, dans l'inconvenient où il s'eſt jetté. Il s'étoit promis le plus doux de tous les plaiſirs, & il s'eſt précipité dans la plus cruelle douleur où l'on puiſſe jamais tomber. Profitez de ſon exemple, Madame, & ne diminuez point vôtre gloire en penſant l'augmenter. Si vous vous plaignez de l'aventure, vous allez publier ce que perſonne ne ſait ; car vous pouvez compter que de ſon côté ce ſera un ſecret éternel. Supoſé que le Prince vous faſſe la juſtice que vous demandez, & qu'il en coûte la vie au Gentilhomme, on dira que vous l'avez ſacrifié aprés lui avoir tout accordé : Et la plûpart des gens croiront dificilement qu'il eût fait une pareille entrepriſe ſi vous ne l'y aviez encouragé. Vous étes belle, jeune, & enjouée. Toute la Cour ſait que vous recevez bien le Gentilhomme que vous ſoupçonnez : Ainſi chacun jugera qu'il n'a entrepris cela que parce que vous l'avez bien voulu. Vôtre honneur qui n'a ſoufert juſqu'ici aucune atteinte, deviendra pour le moins douteux dans tous les lieux où l'aventure ſera contée.

La Princeſſe ſe rendit à de ſi bonnes raiſons, & demanda à ſa Dame d'honneur ce qu'elle devoit faire. Puiſque vous trouvez bon, Madame, répondit la Demoiſelle, que je vous parle avec liberté, & avec le zéle que

j'ai toûjours eu pour vous, je vous dirai qu'il me ſemble que vous devez avoir une veritable joie, que l'homme le mieux fait que je connoiſſe n'ait pû ni par amour ni par violence vous détourner du chemin de la vertu. Cela doit, Madame, vous obliger à vous humilier devant Dieu, & à reconnoître que c'eſt ſon ouvrage & non pas le vôtre. En éfet pluſieurs femmes ont vécu avec plus d'autorité que vous, & n'ont pas laiſſé de ſe rendre à des hommes qui ne meritoient pas ſi bien d'être aimez que lui. Vous devez être plus en garde que jamais contre tout ce qui s'apelle diſcours tendres, & conſiderer que pluſieurs ont reſiſté aux premieres attaques, qui ont ſuccombé aux ſecondes. Souvenez-vous, Madame, que l'amour eſt aveugle, & qu'il aveugle de maniere qu'on croit n'avoir rien à craindre, lors même qu'on eſt le plus expoſé. Il me ſemble donc Madame, que vous ne devez dire à perſonne ce qui vous eſt arrivé; & quand même il voudroit vous en parler; faites ſemblant de ne pas entendre. Par là vous éviterez deux inconveniens: L'un eſt la vaine gloire de la victoire que vous avez remportée; L'autre le plaiſir que vous pourriez prendre de vous ſouvenir de choſes ſi agreables à la chair, que les plus chaſtes ont bien de la peine, quelques éforts qu'elles faſſent, à s'empécher d'en ſentir quelque choſe. D'un autre côté, Madame, afin qu'il ne croye pas que ce qu'il a fait ſoit de vôtre goût, je ſuis d'avis que vous lui faſſiez ſentir ſa folie, en lui retranchant peu à peu quelque

choſe

choſe du bon accueil que vous aviez coûtume de lui faire. Il ſentira en même tems que vous avez bien de la bonté de vous contenter de vôtre victoire, & de renoncer à la vengeance. Dieu vous faſſe la grace, Madame, de perſeverer dans la vertu qu'il a miſe en vous, & que reconnoiſſant qu'il eſt le Principe de tous les biens, vous l'aimiez & le ſerviez à l'avenir mieux que vous n'avez fait juſqu'ici.

La Princeſſe ſuivit le ſage conſeil de ſa Demoiſelle, & dormit le reſte de la nuit avec autant de tranquilité, que le Gentilhomme veilla avec trouble & inquietude. Le lendemain le Prince voulant s'en retourner demanda ſon hôte. On lui dit qu'il étoit ſi malade qu'il ne pouvoit voir la lumiere, ni entendre parler perſonne. Le Prince en fut ſurpris, & voulut l'aller voir : Mais ayant appris qu'il repoſoit, & ne voulant pas l'éveiller, il partit ſans lui dire adieu avec ſa femme & ſa ſœur. Celle-ci concluant que les marques qu'elle avoit fait au Gentilhomme, & qu'il ne vouloit pas faire voir, étoient le veritable pretexte de ſa maladie, n'eut plus aucun doute que ce ne fût lui qui lui avoit fait la piece. Le Prince lui manda ſouvent de revenir à la Cour; mais il n'obeït qu'aprés qu'il fut bien gueri de toutes ſes bleſſures, à la reſerve de celles que l'amour & le dépit lui avoient fait au cœur. De retour à la Cour il parut tout autre, & ne pût ſans rougir ſoûtenir la preſence de ſa charmante ennemie. Quoi qu'il fût le plus hardi de toute la Cour, il fut ſi déconcerté, qu'il

parut ſouvent devant elle tout décontenancé; nouvelle preuve que les ſoupçons de la Belle étoient bien fondez. Auſſi rompit-elle avec lui peu à peu. Quelque adroitement qu'elle pût le faire, il ne laiſſa pas de s'en appercevoir; mais il n'oſa pas le témoigner de peur de pis. Il garda ſon amour dans le cœur, & ſoufrit patiemment une diſgrace qu'il avoit bien meritée.

Voilà, Meſdames, une hiſtoire qui doit faire peur à ceux qui veulent s'emparer de ce qui ne leur appartient pas, & relever le courage aux Dames par la conſideration de la vertu de la jeune Princeſſe, & du bon ſens de ſa Demoiſelle. Si pareille choſe arrivoit à quelqu'une de vous, le remede eſt tout trouvé. Il me ſemble, dit Hircan, que le Gentilhomme dont vous venez de parler avoit ſi peu de cœur, qu'il ne meritoit pas qu'on lui fît honneur de relever ſon aventure. Puiſqu'il avoit une ſi belle occaſion rien ne devoit l'empécher d'en profiter. Il n'étoit pas bien amoureux, puiſque la crainte de la mort & de la honte trouva place dans ſon cœur. Et qu'eût fait le pauvre Gentilhomme contre deux femmes, dit alors Nomerfide? Il faloit tuer la vieille, répliqua Hircan, & la jeune ſe voyant ſeule auroit été demi vaincue.

Tuer, repartit Nomerfide! vous voudriez donc faire un meurtrier d'un Amant? De l'humeur dont vous étes on doit craindre de tomber entre vos mains. Si j'avois pouſſé les choſes ſi loin, continua Hircan, je me croi-

rois perdu de réputation si je n'en venois pas à la conclusion. Trouvez-vous étrange, dit alors Guebron, qu'une Princesse élevée à la vertu soit dificile à prendre à un seul homme? Vous seriez donc bien surpris si l'on vous disoit qu'une femme du commun a échapé à deux hommes? Guebron, dit Emarsuite, je vous donne ma voix pour dire la cinquiéme Nouvelle. Je suis trompée si vous n'en savez quelqu'une de cette pauvre femme, qui ne déplaira pas à la compagnie. Puisqu'ainsi est, répondit Guebron, je vais vous conter une histoire que je tiens pour veritable parce que je m'en suis informé sur les lieux. Vous verrez par là que les Princesses ne sont pas les seules sages & les seules vertueuses, & que ceux qui passent souvent pour fort amoureux & fort fins, ne le sont pas autant qu'on pense.

V. NOUVELLE.

Une Bateliere échapa à deux Cordeliers qui vouloient la forcer, & fit si bien que leur crime fut sû de tout le monde.

IL y avoit au port à Coulon prés de Niort une Bateliere qui ne faisoit jour & nuit que passer des gens. Deux Cordeliers de Niort passerent seuls la riviere avec elle. Comme le trajet est un des plus larges qu'il y ait en France, de peur qu'elle ne s'ennuyât ils s'aviserent

rent de lui parler d'amour. Elle fit à cela la réponſe qu'elle devoit. Mais les bons peres qui n'étoient ni fatiguez du travail du paſſage, ni refroidis de la froideur de l'eau, ni honteux du refus de la femme, réſolurent de la forcer, ou de la jetter dans la riviere ſi elle faiſoit la facheuſe. Elle auſſi ſage & auſſi fine qu'ils étoient fous & malins, leur dit. Je ne ſuis pas ſi dificile que vous pourriez croire: Mais je vous prie accordez-moi deux choſes, & vous verrez que j'ai plus d'envie de vous ſatisfaire, que vous n'en avez d'être ſatisfaits. Les Cordeliers jurerent par leur bon ſaint François qu'il n'y avoit rien qu'ils ne lui accordaſſent pour avoir d'elle ce qu'ils ſouhaitoient. Je vous demande premiérement, dit-elle, que vous me promettiez & juriez, qu'homme vivant ne ſaura jamais de vous ce qui ſe paſſera entre nous; ce qu'ils firent trés-volontiers. Je vous demande en ſecond lieu d'avoir afaire à moi l'un aprés l'autre; car je ſerois trop honteuſe ſi cela ſe faiſoit en preſence de vous deux. Convenez entre vous qui m'aura la premiere. Cela fut trouvé juſte, & le plus jeune donna la preference au plus vieux.

En approchant d'une petite Iſle, elle dit au jeune Cordelier: Faites là vos oraiſons tandis que vôtre camarade & moi paſſerons dans une autre Iſle. Si au retour il ſe trouve bien de moi nous le laiſſerons ici, & nous en irons enſemble. Le jeune ſauta d'abord dans l'Iſle en attendant le retour de ſon compagnon que la Bateliere mena à une autre Iſle. Quand ils furent arrivez elle fit ſemblant d'attacher

ſon

ſon bateau, & dit au Moine: Voyez je vous prie où nous pourrons nous mettre. Le Cordelier mit bonnement pied à terre pour chercher un lieu commode. Il n'y fut pas plûtôt que donnant du pied contre un arbre, elle reprit le large, & laiſſa les bons Peres auſquels elle fit force huées. Attendez, Meſſieurs, leur diſoit-elle, que l'Ange de Dieu vienne vous conſoler; car pour aujourd'hui vous n'aurez rien de moi. Les Cordeliers ſe voyant dupez ſe mirent à genoux ſur le rivage, lui demandant par grace de ne leur point faire cet afront, & de les mener au port avec promeſſe qu'ils ne lui demanderoient rien. Je ſerois bien fole, leur diſoit-elle toûjours chemin faiſant, de me remettre entre vos mains puiſque je m'en ſuis tirée.

De retour à ſon village, elle dit à ſon mari ce qui s'étoit paſſé, & avertit la juſtice de venir prendre deux Loups dont elle avoit ſû éviter la dent. La juſtice y alla ſi bien accompagnée, qu'il n'y eut petit ni grand qui ne voulût avoir part à cette chaſſe. Les pauvres Moines voyant venir ſi groſſe compagnie ſe cacherent chacun dans ſon Iſle, comme fit Adam devant Dieu aprés qu'il eut mangé la pomme. La honte leur fit enviſager la grandeur de leur peché, & la peur d'être punis les éfrayoit ſi fort, qu'ils paroiſſoient demi morts. Cela n'empécha pas qu'ils ne fuſſent pris & menez priſonniers; ce qui ne ſe fit pas ſans être moquez & huez des hommes & des femmes. Ces bons peres, diſoient les uns, nous préchent la chaſteté, & veulent forcer nos fem-

femmes. Ils n'oſent toucher l'argent, diſoit le mari, mais ils veulent bien manier les cuiſſes des femmes quoi qu'elles ſoient plus dangereuſes. Ce ſont des tombeaux, diſoient les autres, dont les dehors ſont blanchis; mais le dedans eſt plein de pourriture. A leurs fruits s'écrioit un autre, vous connoiſſez la nature de ces arbres. Tous les paſſages de l'Ecriture contre les hipocrites furent citez contre les pauvres priſonniers. Le Prieur vint enfin à leur ſecours, les demanda, & les eut, le Magiſtrat aſſûrant qu'il les puniroit plus rigoureuſement que la juſtice ſeculiere ne ſauroit faire. Pour réparation aux parties intereſſées, le Prieur promit qu'ils diroient autant de Meſſes & de prieres qu'on ſouhaiteroit. Le Magiſtrat ſe contenta de cela, & rendit les priſonniers. Comme le Gardien étoit homme de bien, ils en furent chapitrez de maniere, que jamais ils ne paſſerent depuis la riviere, ſans faire le ſigne de la croix, & ſe recommander à Dieu.

Si cette Bateliere eut l'eſprit de tromper deux hommes ſi malins, que doivent faire ceux qui ont vû & lû tant de beaux exemples? Si celles qui ne ſavent rien, & qui n'entendent qu'à peine deux bons Sermons par an, qui n'ont le loiſir que de penſer à gagner leur vie, gardent leur chaſteté avec ſoin, que ne doivent point faire celles qui ayant leur vie gagnée ne s'occupent qu'à lire les ſaintes lettres, à entendre des prédications, & à s'exercer à toute ſorte de vertus? C'eſt à cela qu'on

qu'on connoît que le cœur eſt veritablement vertueux ; car plus l'homme eſt ſimple & peu éclairé, plus ſont grands les ouvrages de l'Eſprit de Dieu. Malheureuſe la Dame qui ne conſerve pas avec ſoin le tréſor qui lui fait tant d'honneur étant bien gardé, & tant de deshonneur au contraire quand elle le garde mal! Il me ſemble, Guebron, dit Longarine, qu'il ne faut pas avoir beaucoup de vertu pour refuſer un Cordelier. Il me ſemble au contraire qu'il ſeroit impoſſible d'aimer ces ſortes de gens. Celles qui ne ſont pas accoûtumées, repliqua Guebron, d'avoir des Amans comme vous en avez, ne mépriſent pas tant les Cordeliers. Ils ſont bien faits, vigoureux, gens de relais, parlans comme des Anges, & la plûpart importuns comme des Diables. Ainſi les Griſetes qui échapent de leurs mains ont bien de la vertu. Oh! par ma foi dit alors Nomerfide, en hauſſant la voix, vous en direz tout ce que vous voudrez ; mais j'aurois mieux aimé qu'on m'eût jetté dans la riviere, que de coucher avec un Cordelier. Vous ſçavez donc nager, repartit Oyſille en riant? Nomerfide ne trouva pas cela bon, & croyant qu'elle ne lui faiſoit pas toute la juſtice qu'elle meritoit, elle répondit avec chaleur. Il y en a qui ont refuſé des gens qui valent mieux que des Cordeliers, ſans pourtant en faire ſonner la trompete. Encore moins ont-ils fait batre le tambour de ce qu'ils ont fait, reprit Oyſille, qui rioit de la voir fâchée. Je vois bien, dit alors Parlamente, que Simontault a envie de parler. Je lui donne

ma voix, parce que je vois à ſon air qu'aprés deux triſtes Nouvelles, il ne manquera pas de nous en conter une qui ne nous fera point pleurer. Je vous remercie, répondit Simontault ; car en me donnant vôtre voix peu s'en faut que vous ne m'appelliez plaiſant ; qualité que je n'aime pas, pour m'en venger je vais vous montrer qu'il y a des femmes qui ſont les chaſtes à l'égard de certaines gens & pour quelque tems, qui ſont néanmoins dans le fond telles que va vous les repreſenter l'hiſtoire veritable que vous allez entendre.

VI. NOUVELLE.

Stratageme d'une femme qui fit évader son Galant lors que son mari, qui étoit borgne, croyoit le surprendre avec elle.

CHarles dernier Duc d'Alençon, avoit un valet de chambre borgne, qui se maria avec une femme beaucoup plus jeune que lui. Le Duc & la Ducheſſe aimoient ce valet autant que Domeſtique de cet ordre qui fut en leur maiſon ; ce qui étoit cauſe qu'il ne pouvoit

voit aller voir sa femme aussi souvent qu'il l'eût voulu. La femme qui ne s'accommodoit pas d'une si longue absence, oublia tellement son honneur & sa conscience, qu'elle s'amouracha d'un jeune Gentilhomme du voisinage. On en parla enfin, & le bruit en fut si grand, qu'il parvint jusqu'au mari, qui ne pouvoit le croire tant sa femme lui témoignoit d'amitié. Il résolut néanmoins un jour de savoir ce qui en étoit, & de se venger s'il pouvoit de celui qui lui faisoit cet afront. Pour cet éfet il feignit d'aller en quelque lieu prés de là pour deux ou trois jours seulement. Il ne fut pas plûtôt parti, que sa femme envoya querir le Galant. A peine avoient-ils été demi-heure ensemble, que le mari arrive, & heurte de toute sa force. La Belle qui connut bien que c'étoit son mari, le dit à son Amant, qui en fut si étonné, qu'il eût voulu être encore au ventre de sa mere. Comme il pestoit contre elle & contre l'amour qui l'avoient exposé à un tel danger, la Belle le rassûra, & lui dit de ne se mettre point en peine ; qu'elle trouveroit moyen de le tirer d'afaire sans qu'il lui en coûtât rien, & qu'il n'avoit qu'à s'habiller le plus promptement qu'il pourroit. Le mari cependant heurtoit toûjours, & appelloit sa femme à tue tête : mais elle faisoit semblant de ne le pas connoître. Que ne vous levez-vous, disoit-elle tout haut au valet, pour aller faire taire ceux qui font tant de bruit à la porte ? Est-il heure de venir chez des gens d'honneur ? Si mon mari étoit ici il vous en empêcheroit bien.

Le

Le mari entendant la voix de sa femme l'appella de toute sa force, & criant ma femme ouvrez-moi : me ferez-vous demeurer à la porte jusqu'au jour ? Quand elle vit que son Amant étoit prêt à sortir : ô mon mari, dit-elle à son époux, que je suis aise que vous soyez venu. Mon esprit s'occupoit à un songe qui me faisoit le plus grand plaisir que j'aye reçu de ma vie. Il me sembloit que vôtre œil étoit devenu bon. Sur cela elle l'embrassa & le baisa, & le prenant par la tête, elle lui fermoit d'une main son bon œil ; & lui demandoit, s'il ne voyoit pas mieux que de coûtume ? Pendant que le mari avoit l'œil fermé le Galant s'évada. Le mari s'en défia & lui dit. Je ne vous observerai plus, ma femme : Je croyois vous tromper ; mais j'ai été la dupe, & vous m'avez fait le tour le plus fin qui ait jamais été inventé. Dieu veuille vous convertir ; car il n'y a point d'homme qui puisse ramener une méchante femme à moins que de la faire mourir. Mais puisque les égards que j'ai eu pour vous n'ont pû vous rendre plus sage, peut-être que le mépris avec lequel je veux desormais vous regarder vous fera plus sensible, & produira un meilleur éfet. Aprés cela il s'en alla, & la laissa bien étonnée. Cependant les solicitations des parens & des amis, les excuses & les larmes de la femme, l'obligerent de revenir encore avec elle.

Vous voyez par là, Mesdames, combien une femme est habile à se tirer d'un mauvais pas. Si pour cacher un mal elle trouve promptement

ptement un expedient, je croi qu'elle seroit encore plus prompte & plus ingenieuse pour trouver moyen de s'empécher de faire un bien; car comme j'ai entendu dire, le bon esprit est toûjours le plus fort. Vous parlerez de finesses tant que vous voudrez, dit Hircan; mais je croi que si la même chose vous eût arrivé, vous n'auriez sû la cacher. J'aimerois autant, répondit Nomerfide, que vous disiez tout net, que je suis la plus sote femme du monde. Je ne dis pas cela, répliqua Hircan; mais je vous regarde comme une femme plus propre à s'allarmer d'un bruit, qu'à trouver finement moyen de le faire cesser. Il vous semble, repartit Nomerfide, que tout le monde est fait comme vous, qui pour étoufer un bruit en faites courir un autre. Il est à craindre que la couverture ne ruine enfin sa compagnie, & que le fondement ne soit si chargé de couvertures, que l'édifice n'en soit renversé. Mais quoique vous passiez pour un homme fort fin, si vous croyez que les hommes ayent plus de finesses que les femmes, je vous cede mon rang pour nous en compter quelqu'autre. Et même pour nous apprendre bien des malices vous n'avez qu'à vous proposer pour exemple. Je ne suis pas ici, répondit Hircan, pour me faire pire que je ne suis, quoi qu'il y en ait qui en disent plus que je ne voudrois. En disant cela il regarda sa femme. Que je ne vous empéche point, lui dit-elle d'abord, de dire la verité: J'aime mieux vous entendre conter vos finesses, que de vous les voir faire: Mais

soyez assûré que rien ne peut diminuer l'amour que j'ai pour vous. Aussi ne me plains-je pas, répartit Hircan, des faux jugemens que vous avez fait de moi. Ainsi puisque nous nous connoissons l'un l'autre, nous n'en serons que plus tranquilles à l'avenir. Mais je ne suis pas homme à conter de moi une histoire dont la verité puisse vous chagriner. Toutefois j'en dirai une d'une personne qui étoit bien de mes amis.

VII. NOUVELLE.

Un Marchand de Paris trompa la mere de ſa maîtreſſe pour lui cacher ſes amours.

IL y avoit à Paris un Marchand amoureux d'une fille de ſon voiſinage, ou pour mieux dire plus aimé d'elle, qu'elle ne l'étoit de lui: car il ne faiſoit ſemblant de l'aimer que pour cacher une autre amourete plus relevée & plus honorable. Mais elle qui vouloit bien être trompée, l'aimoit tant qu'elle oublia la ma-

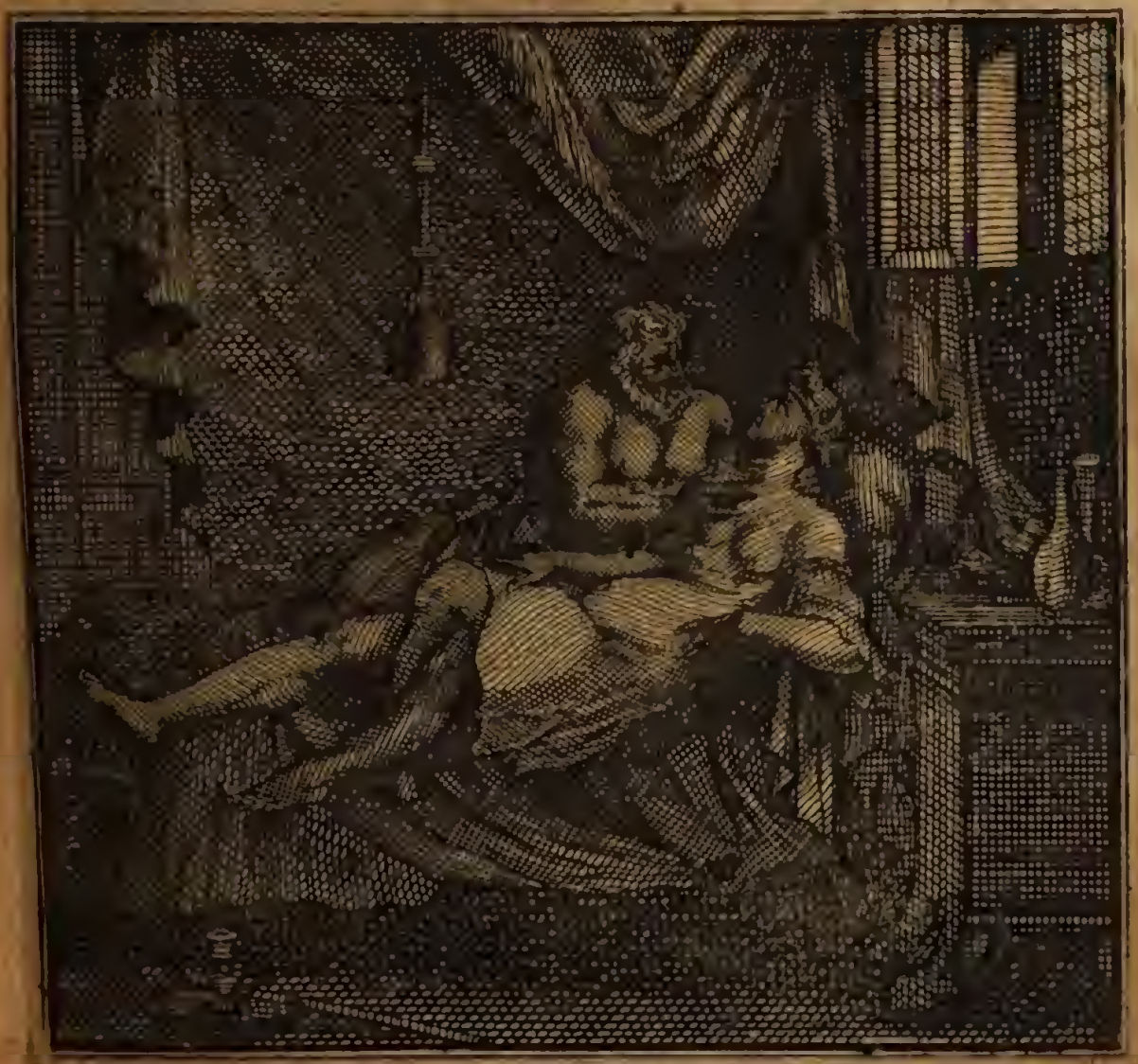
niere avec laquelle les femmes ont de coûtume de refuſer les hommes. Le Marchand aprés s'être long-tems donné la peine d'aller dans les lieux où il pouvoit la trouver, la faiſoit venir à ſon tour où il vouloit. La mere qui étoit une honnête femme s'en apperceut, & défendit à ſa fille ſous peine du Convent de ne jamais parler à ce Marchand: Mais la fille qui aimoit plus le Marchand qu'elle ne craignoit ſa mere, fit encore pis qu'auparavant. La fille étant un jour ſeule en une Garderobe, le Marchand entra. Trouvant la Belle en lieu commode, il ſe mit en devoir de l'entretenir de choſes où il ne faut point de témoins. Une ſervante qui avoit vû entrer le Galant, courut le dire à la mere, qui vint au plus vîte interrompre l'entretien. La fille l'entendant venir dit au Marchand les larmes aux yeux. L'amour que j'ai pour vous, mon Ami, va me coûter bon. Voici ma mere qui va ſe convaincre de ce qu'elle a toûjours craint. Le Marchand ſans s'étonner quitte incontinent la fille, va au devant de la mere, lui ſaute au cou, l'embraſſe le plus fort qu'il peut, & avec la fureur où la fille l'avoit déja mis, il jetta la bonne femme ſur un petit lit. La pauvre vieille fut ſi ſurpriſe de cette maniere d'agir, qu'elle ne ſavoit que lui dire, ſinon que voulez-vous faire? Révez-vous? Tout cela n'étoit pas capable de lui faire lâcher priſe, comme ſi c'eût été la plus belle fille du monde: Et ſans qu'elle cria, & qu'à ſon cri les valets & les ſervantes vinrent à ſon ſecours, elle auroit paſſé par où elle craignoit que ſa

fille

fille paſſât. Les Domeſtiques tirerent la bonne femme à force de bras d'entre les mains du Marchand, ſans que la pauvre creature ait jamais ſû, ni pû ſavoir pourquoi il l'avoit ainſi tourmentée. Durant ce grabuge la fille ſe ſauva chez une de ſes voiſines, où il y avoit nôce. Le Marchand & ſa maîtreſſe ont ſouvent ri aux dépens de la bonne femme, qui ne s'apperceut jamais de leur commerce.

Vous voyez par là, Meſdames, qu'un homme a été aſſez fin pour tromper une vieille & pour ſauver l'honneur d'une jeune. Si je vous nommois les perſonnes, ou que vous euſſiez vû la contenance du Marchand & la ſurpriſe de la bonne vieille, vous auriez eu la conſcience bien délicate ſi vous n'en aviez ri. Il ſufit que je vous prouve par cette hiſtoire que les hommes ne ſont pas moins ingenieux que les femmes pour inventer au beſoin des expediens ſur le champ: Ainſi, Meſdames, vous ne devez pas aprehender de tomber entre leurs mains, puiſque vous voyez qu'ils trouvent des reſſources qui mettent vôtre honneur à couvert. Je confeſſe, Hircan, répondit Longarine, que le conte eſt plaiſant, & la ruſe bien inventée; mais il ne s'enſuit pas pour cela que ce ſoit un exemple que les filles doivent imiter. Je croi bien qu'il y en a qui voudroient vous le faire trouver bon; mais vous étes trop habile pour vouloir que vôtre femme & vôtre fille, deſquelles vous aimez mieux l'honneur que le plaiſir, jouaſſent à pareil jeu. Je croi qu'il

n'y auroit perſonne qui les obſervât de plus prés, & qui y remediât plûtôt que vous. En conſcience, repliqua Hircan, ſi ma femme avoit fait la même choſe, je ne l'eſtimerois pas moins, pourvû que je n'en ſûſſe rien. Je ne ſai ſi quelqu'un n'a point fait un ſi bon tour: Mais heureuſement comme j'ignore tout, je ne prens rien pour mon compte. Les méchans, dit alors Parlamente, ſont toûjours défians; mais bienheureux ſont ceux qui ne donnent pas ſujet de ſe faire ſoupçonner. Je n'ai guere vû de feu, reprit Longarine, qui ne fît quelque fumée; mais j'ai bien vû de la fumée où il n'y avoit point de feu; car auſſi ceux qui ont le cœur mauvais ſoupçonnent également quand il y a du mal, & quand il n'y en a point. Vous avez, Longarine, ajoûta Hircan, ſi bien ſoûtenu les Dames injuſtement ſoupçonnées, que je vous donne ma voix pour dire vôtre Nouvelle. J'eſpere que vous ne nous ferez pas pleurer, comme a fait Madame Oyſille, par trop louër les femmes de bien. Puiſque vous avez envie que je vous faſſe rire à mon ordinaire, repliqua Longarine, en riant de tout ſon cœur, ce ne ſera pas aux dépens du ſexe. Je vous ferai voir combien il eſt aiſé de tromper des femmes jalouſes qui croient être aſſez ſages pour tromper leurs maris.



VIII. NOUVELLE.

D'un homme qui ayant couché avec ſa femme penſant coucher avec ſa ſervante, y envoya ſon voiſin qui le fit cocu ſans que ſa femme en ſût rien.

IL y avoit dans la Comté d'Allez un nommé Bornet, qui avoit épouſé une femme vertueuſe, de laquelle il aimoit l'honneur & la reputation, comme font je croi de leurs femmes tous les maris qui ſont ici. Quoi qu'il

voulût que sa femme lui fût fidéle, il ne vouloit pas être obligé à la même fidélité. En effet il s'amouracha de sa servante. Ce qu'il craignoit dans ce changement étoit que la diversité des viandes ne lui pleût pas. Il avoit un voisin de même étofe que lui, nommé Sandras, Tambour & Tailleur de son métier. Il y avoit entr'eux une si parfaite amitié, que tout étoit commun hormis la femme. Bornet déclara donc à son ami le dessein qu'il avoit fait sur la servante. Non seulement il l'approuva; mais fit même ce qu'il pût pour le faire réüssir dans l'esperance d'avoir part au gâteau. La servante qui ne ne vouloit point y entendre, se voyant persecutée de tous côtés, s'en plaignit à sa maîtresse, & la pria de trouver bon qu'elle s'en allât chez ses parens, ne pouvant plus vivre dans cette persecution. La maîtresse qui aimoit beaucoup son mari, & duquel elle étoit déja jalouse, fut bien aise d'avoir ce reproche à lui faire, & de pouvoir lui montrer que c'étoit avec raison qu'elle le soupçonnoit. Pour cet effet elle obligea la servante de menager le terrein, de faire esperer peu à peu, & de promettre enfin au mari de coucher avec lui dans la Garderobe. Pour le reste, dit-elle, c'est mon afaire. Je ferai en sorte que vous n'y serez pour rien, pourvû que vous me fassiez savoir la nuit qu'il devra venir, & qu'ame vivante n'en sache rien. La servante executa fidélement l'ordre de sa maîtresse, & le maître en fut si aise, qu'il alla d'abord porter cette bonne nouvelle à son ami,

qui

qui le pria que puiſqu'il avoit été du marché, il fût auſſi du plaiſir. La promeſſe faite, & l'heure venuë, le maître s'en alla coucher, à ce qu'il penſoit avec la ſervante. Mais ſa femme qui avoit renoncé à l'autorité de commander, pour avoir le plaiſir de ſervir, avoit pris la place de la ſervante, & reçut ſon mari, non comme femme, mais faiſant l'étonnée, & la faiſant ſi bien, que ſon mari ne ſe défia de rien. Je ne ſaurois vous dire lequel étoit le plus aiſe des deux, lui de croire tromper ſa femme, ou elle de croire tromper ſon mari.

Aprés avoir demeuré avec elle non autant qu'il voulut, mais autant qu'il pût, car il ſentoit le vieux marié, il ſortit de la maiſon, & alla trouver ſon ami, plus jeune & plus vigoureux que lui, & lui conta le bon repas qu'il venoit de faire. Vous ſavez, lui dit l'ami, ce que vous m'avez promis. Allez donc vîte, dit le maître, de peur qu'elle ne ſe leve, ou que ma femme n'ait beſoin d'elle. Le compagnon ne perdit pas de tems. Il y alla, & trouva la même ſervante que le mari n'avoit pas reconnuë. Comme elle le prenoit pour ſon mari, elle lui laiſſa faire tout ce qu'il voulut, & tout cela ſans dire un ſeul mot de part ni d'autre. Celui-ci fit bien plus longue ſeance que le mari; dequoi la femme s'étonna fort, n'étant pas accoûtumée d'être ſi bien regalée. Elle prit cependant le tout en patience, ſe conſolant ſur la reſolution qu'elle avoit faite de lui parler le lendemain, & de ſe moquer de lui. L'ami dénicha vers le

point

point du jour; mais ce ne fut pas sans prendre le vin de l'étrier. Durant la ceremonie il lui prit du doigt l'anneau avec lequel son mari l'avoit épousée, ce que les femmes de ce païs gardent avec beaucoup de superstition, & font grand cas d'une femme qui garde cet anneau jusqu'à la mort. Et si par hazard elle le perd, elle est regardée comme ayant donné sa foi à un autre qu'à son mari. Elle fut bien aise qu'il lui prît cet anneau, esperant que ce seroit une preuve de la tromperie qu'elle lui avoit faite. Quand l'ami eut rejoint le mari, il lui demanda ce qu'il en disoit. Je n'ai rien vû de plus gentil, répondit l'ami, & si je n'avois pas eu peur que le jour m'eût surpris, je n'en serois pas si tôt revenu. Cela dit, ils se coucherent & reposerent le plus tranquillement qu'ils pûrent. En se levant le mari s'apperceut que son ami avoit au doigt l'anneau qu'il avoit donné à sa femme en l'épousant. Il lui demanda qui lui avoit donné cet anneau? Il fut fort surpris d'apprendre qu'il l'avoit pris au doigt de la servante. Me serois-je fait cocu moi-même, & sans que ma femme en ait rien sû, dit alors le mari en se donnant de la tête contre la muraille? Peut-être, répondit l'ami pour le consoler, vôtre femme donna-t-elle hier au soir son anneau à garder à la servante. Le mari s'en va chez lui, & trouve sa femme plus belle & plus gaye qu'à l'ordinaire, ravie qu'elle étoit d'avoir empêché sa servante de faire un peché, & d'avoir éprouvé son mari sans y rien perdre que de passer une nuit sans dormir. Le mari la voyant si

eujouée : ſi elle ſavoit l'aventure, dit-il en ſoi-même, elle ne me feroit pas ſi bon viſage. L'entretenant de pluſieurs choſes il la prit par la main, & vit qu'elle n'avoit point l'anneau qu'elle portoit toûjours au doigt. Il en demeura tout interdit, & lui demanda d'une voix tremblante ce qu'elle avoit fait de ſon anneau ? Elle bien aiſe qu'il lui donnât ſujet d'entrer en matiere. O le plus méchant de tous les hommes, lui dit-elle ! A qui penſez-vous l'avoir ôté ? Vous avez cru l'ôter à la ſervante, & faire plus pour elle que vous n'avez jamais fait pour moi. La premiere fois que vous étes venu coucher avec elle, je vous ai cru auſſi amoureux d'elle qu'il étoit poſſible. Mais aprés que vous futes ſorti, & revenu pour la ſeconde fois il ſembloit que vous fuſſiez un Diable ſans ordre ni meſure. Par quel aveuglement, malheureux, vous étes-vous aviſé de me tant loüer ? Il y a long-tems que je ſuis à vous, & que vous ne vous ſouciez guere de moi. Eſt-ce la beauté & l'embonpoint de vôtre ſervante qui vous ont fait trouver le plaiſir ſi agréable ? Non, infame, c'eſt le crime & le feu de vos deſirs déreglez qui brûle vôtre cœur, & vous étourdit tellement de l'amour de la ſervante, que dans la fureur où vous étiez, je croi que vous auriez pris une chevre coifée pour une belle fille. Il eſt tems mon mari de vous corriger, & de vous contenter de moi, qui ſuis vôtre femme, & comme vous ſavez femme d'honneur. Penſez à ce que vous avez fait lors que vous m'avez priſe pour une femme vicieuſe. Mon

unique

unique but en cela a été de vous retirer du vice, afin que sur nos vieux jours nous pussions vivre en bonne amitié & repos de conscience. Car si vous voulez continuer la vie que vous avez faite jusqu'ici, j'aime mieux me separer, que de vous voir marcher tous les jours dans le chemin de l'enfer, & user en même tems vôtre corps & vos biens. Mais s'il vous plaît d'en agir mieux, de craindre Dieu, & de garder ses Commandemens, je veux bien oublier le passé, comme je veux que Dieu oublie l'ingratitude dont je suis coupable de ne l'aimer pas autant que je dois.

Qui fut bien étonné & bien consterné ce fut le pauvre mari. Il étoit au desespoir quand il songeoit, qu'il avoit quitté sa femme qui étoit belle, chaste, vertueuse, & toute pleine d'affection pour lui, pour une autre qui ne l'aimoit pas. Mais c'étoit bien autre chose quand il se representoit, qu'il avoit été assez malheureux pour la faire sortir du chemin de la vertu malgré elle & à son insû, pour partager avec un autre des plaisirs qui n'étoient que pour lui, & pour avoir été lui-même l'instrument de son deshonneur. Mais voyant sa femme assez en colere de l'amour qu'il avoit fait paroître pour sa servante, il n'eut garde de lui dire le vilain tour qu'il lui avoit fait. Il lui demanda pardon, lui promit de reparer le passé par une conduite sage, & lui rendit son anneau qu'il avoit repris à son ami, qu'il pria de ne rien dire de ce qui s'étoit passé. Mais comme avec le tems tout se fait, on sût enfin toutes les circonstances de l'a-

venture

venture, & s'il ne fut pas appellé cocu, c'eſt qu'on ne voulut pas faire ce déplaiſir à ſa femme.

Il me ſemble, Meſdames, que ſi tous ceux qui ont fait à leurs femmes une pareille infidélité, étoient punis de même, Hircan & Saffredant devroient avoir grande peur. Ouais, Longarine, répondit Saffredant, ſommes-nous Hircan & moi les ſeuls de la compagnie mariez? Vous n'étes pas les ſeuls mariez, repliqua Longarine; mais vous étes bien les ſeuls capables de faire un ſemblable tour. Qui vous a dit, reprit Saffredant, que nous ayons voulu débaucher les ſervantes de nos femmes? Si celles qui y ont intérêt, ajoûta Longarine, vouloient dire la verité, il ſe trouveroit bien des ſervantes qu'on a congedié avant leur tems. Vous étes aſſûrément plaiſante, interrompit Guebron, vous avez promis à la compagnie de la faire rire, & au lieu de cela vous chagrinez ces Meſſieurs. C'eſt la même choſe, repartit Longarine: pourvû qu'ils n'en viennent pas aux épées, leur colere ne laiſſera pas de nous faire rire. Si nos femmes, dit Hircan, s'amuſoient à cette Dame, il n'y a point de bon menage en la compagnie qu'elle ne brouillât. Je ſai bien devant qui je parle, répondit Longarine. Vos femmes ſont ſi ſages, & vous aiment tant, que quand vous leur feriez porter des cornes auſſi grandes que celles d'un Daim, elles croiroient, & voudroient faire accroire aux autres, que ce ſont des chapeaux de roſes. La compagnie, & même les Dames intereſſées, ſe mirent ſi fort

à ri-

à rire, que la converſation auroit fini là, ſi Dagoucin qui n'avoit encore rien dit, ne s'étoit aviſé de dire. L'homme eſt bien peu raiſonnable, d'avoir de quoi ſe contenter, & de ne ſe contenter pas. J'ai ſouvent vû des gens qui penſant être mieux, étoient encore plus mal pour ne ſavoir pas ſe contenter de la raiſon. Ces gens là ne ſont point à plaindre; car enfin l'inconſtance eſt toûjours condamnable. Mais que feriez-vous, dit Simontault, à ceux qui n'ont pas trouvé leur moitié? Appelleriez-vous inconſtance de la chercher par tout où l'on peut la trouver? Comme il eſt impoſſible de ſavoir, repliqua Dagoucin, où eſt cette moitié dont l'union eſt ſi égale, que l'un ne difere pas de l'autre, il faut s'en tenir où l'amour attache, & ne changer quoi qu'il arrive ni de cœur ni de volonté. Car ſi celle que vous aimez eſt ſi ſemblable à vous, & n'a que la même volonté, vous vous aimerez vous-même, & non pas elle. Quand on n'aime une femme, Dagoucin, dit Hircan, que parce qu'elle a de la beauté, des agrémens, & du bien, & que la fin que nous nous propoſons eſt le plaiſir, les honneurs, ou les richeſſes, un tel amour n'eſt pas de longue durée; car le principe qui nous fait aimer venant à ceſſer, l'amour s'envole tout auſſi-tôt. Je demeure donc perſuadé que celui qui aime, & qui n'a d'autre fin & d'autre deſir que de bien aimer, mourra plûtôt que de ceſſer d'aimer. De bonne foi, Dagoucin, dit alors Simontault, je ne croi pas que vous ayez jamais été amoureux. Si vous aviez

paſſé

passé par là comme les autres, vous ne nous peindriez pas ici la Republique de Platon, fondée sur de beaux discours, & sur peu ou point d'experience. Si j'ai aimé j'aime encore, repliqua Dagoucin, & j'aimerai toute ma vie. Mais j'ai si grande peur que la demonstration fasse tort à la perfection de mon amour, que je crains que mon amour ne vienne à la connoissance de celle de qui je devrois pareillement souhaiter d'être aimé. Je n'ose même penser que je l'aime de peur que mes yeux ne trahissent le secret de mon cœur, plus je cache mon feu, plus trouve-je de plaisir à sentir que j'aime parfaitement. Je croi pourtant, dit Guebron, que vous seriez bien aise d'être aimé. Je l'avoüe, repartit Dagoucin: mais quand je serois autant aimé que j'aime, comme mon amour ne sauroit diminuer quoi que j'aime beaucoup & que je ne sois point aimé, aussi ne sauroit-il augmenter quand je serois autant aimé que j'aime. Parlamente à qui cette fantaisie étoit suspecte lui dit alors. Prenez garde, Dagoucin. J'en ai vû d'autres qui ont mieux aimé mourir, que de parler. Ceux-là s'estiment donc heureux, répondit Dagoucin. Ouï, repliqua Saffredant, & dignes au surplus d'être mis au rang des innocens pour qui l'Eglise chante, *non loquendo, sed moriendo confessi sunt.* J'ai beaucoup entendu parler de ces amoureux transis; mais je n'en ai pas vû encore mourir un seul. Puisque j'en suis revenu aprés bien des ennuis souferts, je ne croi pas qu'un autre en puisse jamais mourir. Ha! Saffredant, dit Dagoucin,

cin, Voulez-vous donc être aimé, puiſque ceux qui ſont de vôtre ſentiment n'en meurent point ? J'en ſai bon nombre d'autres qui ne ſont morts que pour avoir trop aimé; puiſque vous en ſavez les hiſtoires, dit alors Longarine, je vous donne ma voix pour nous en conter une belle. Afin que ma parole, dit Dagoucin, ſuivie de ſignes & miracles puiſſe vous faire ajoûter foi à ce que je vais vous dire, je veux vous conter une hiſtoire qui n'eſt arrivée que depuis trois ans.

IX. NOUVELLE.

Mort déplorable d'un Gentilhomme amoureux pour avoir sû trop tard qu'il étoit aimé de sa maîtresse.

ENtre le Dauphiné & la Provence, il y avoit un Gentilhomme beaucoup mieux partagé des dons de la nature & de l'éducation, que des biens de la Fortune. Il aimoit avec passion une Demoiselle dont je ne dirai pas le nom à cause de ses parens qui

ſont de bonnes & grandes maiſons : Mais comptez que le fait eſt veritable. Comme il n'étoit pas d'auſſi bonne maiſon qu'elle, il n'oſoit lui déclarer ſon amour. Quoi que la diſproportion de la naiſſance le fît deſeſperer de pouvoir jamais l'épouſer, neanmoins l'amour qu'il avoit pour elle étoit ſi honnéte & ſi raiſonnable, qu'il eût mieux aimé mourir que de lui demander rien qui eût pû compromettre ſon honneur. Il ne l'aimoit donc que parce qu'il la trouvoit parfaitement aimable ; ce qu'il fit ſi long-tems qu'elle en eut enfin quelque connoiſſance. Voyant donc que l'amour qu'il avoit pour elle n'étoit fondé que ſur la vertu, elle ſe crût heureuſe d'être aimée d'un ſi honnéte homme. Elle le recevoit ſi bien, que lui qui n'avoit pas tout à fait compté ſur cela, étoit ravi d'aiſe. Mais l'envie ennemie de tout repos, ne pût ſoufrir une ſocieté ſi honnéte & ſi douce. Quelqu'un fut dire à la mere de la fille, qu'on étoit ſurpris que le Gentilhomme allât ſi ſouvent chez elle, qu'on diſoit que la beauté de ſa fille l'y attiroit, & qu'on les avoit ſouvent vû enſemble. La mere qui étoit fort aſſûrée de la probité du Gentilhomme, fut fort marrie d'apprendre qu'on expliquât mal les viſites qu'il faiſoit chez elle: Mais enfin craignant le ſcandale & les mauvaiſes langues, elle le pria de diſcontinuer pour quelque tems de lui faire l'honneur de la venir voir. Il trouva ce compliment d'autant plus mauvais que la maniere honnéte & reſpectueuſe

ſe dont il en avoit uſé avec ſa fille, ne meritoit rien moins que cela. Cependant pour étoufer les mauvais bruits il ſe retira tout à fait, & ne revint que quand on eut ceſſé de cauſer. L'abſence ne diminua rien de ſon amour : Mais un jour qu'il étoit chez ſa maîtreſſe, il entendit qu'on parloit de la marier avec un Gentilhomme, qu'il ne croyoit pas plus riche que lui, & par conſequent pas plus en droit de pretendre à la Belle. Il commença de prendre cœur, & employa ſes amis pour parler de ſa part, dans l'eſperance que ſi on laiſſoit choiſir la Demoiſelle elle le prefereroit à ſon rival. Mais comme le dernier étoit beaucoup plus riche la mere & les parens de la fille lui donnerent la preference. Le Gentilhomme qui ſavoit que ſa maîtreſſe perdoit autant que lui, eut tant de déplaiſir de ſe voir exclus, que ſans autre mal il commença peu à peu à déchoir, & changea de telle ſorte, qu'on eût dit qu'il avoit la mort peinte ſur le viſage, & qu'il alloit mourir de moment en moment. Cela n'empéchoit pourtant pas qu'il ne parlât quelquefois à celle qu'il aimoit plus que ſoi-même. Mais enfin n'ayant plus de forces il fut contraint de garder le lit, & ne voulut jamais qu'on en donnât avis à ſa maîtreſſe pour lui épargner l'ennui qu'elle en pourroit recevoir. Il s'abandonna tellement à ſon deſeſpoir, qu'il ne mangeoit, ne beuvoit, ne dormoit ni ne repoſoit : Auſſi devint-il ſi maigre & ſi défiguré, qu'il n'étoit plus connoiſſable.

Quelqu'un en avertit la mere de la Demoiselle, qui étoit fort charitable, & avoit d'ailleurs tant d'eſtime pour le Gentilhomme, que ſi les parens euſſent été de ſon avis, & de l'avis de la fille, l'honnéteté du malade eût été preferée aux pretendus biens de l'autre : Mais les parens paternels n'y voulurent jamais entendre. Cependant elle alla avec ſa fille voir le pauvre Gentilhomme, qu'elle trouva plus mort que vif. Comme il connoiſſoit que la fin de ſa vie approchoit, il s'étoit confeſſé, & avoit communié, croyant de ne plus voir perſonne : Mais voyant encore celle qui étoit ſa vie & ſa reſurrection, les forces lui revinrent de maniere, qu'il ſe leva d'abord ſur ſon ſeant, & dit. Qu'eſt-ce qui vous amene ici, Madame ? & d'où vient que vous venez voir un homme qui a déja un pied dans la foſſe, & que vous faites mourir ? Quoi, répondit la Dame ! ſeroit-il poſſible que nous fiſſions mourir une perſonne que nous aimons tant ? Dites-moi je vous prie pourquoi vous parlez de cette maniere ? J'ai caché tant que j'ai pû, Madame, l'amour que j'ai pour Mademoiſelle vôtre fille ; cependant mes parens qui vous l'ont demandée en mariage ont été plus loin que je ne voulois, puiſque j'ai eu par là le malheur de perdre eſperance. Je dis malheur non par rapport à ma ſatisfaction particuliere ; mais parce que je ſai que perſonne ne la traitera jamais ſi bien, ni ne l'aimera jamais comme j'aurois fait. La perte qu'elle fait du meilleur & plus fidéle ſerviteur & ami qu'elle ait au monde m'eſt plus ſenſible que la per-

perte de ma vie que je voulois conſerver pour elle ſeule. Néanmoins comme deſormais elle ne peut lui ſervir de rien, je gagne beaucoup en la perdant. La mere & la fille tâcherent de le conſoler. Prenez courage, mon ami, lui dit la mere. Je vous promets que ſi Dieu vous redonne la ſanté ma fille n'aura jamais d'autre mari que vous. Elle eſt preſente, & je lui ordonne de vous en faire la promeſſe. La fille en pleurant l'aſſûra de ce que ſa mere lui promettoit. Mais lui connoiſſant que quand Dieu lui redonneroit ſa ſanté il n'auroit pas ſa maîtreſſe, & qu'on ne lui donnoit ces eſperances que pour tâcher de le faire revenir, leur dit. Si vous m'aviez parlé de cette maniere il y a trois mois, j'aurois été le plus ſain & le plus heureux Gentilhomme de France: Mais ce ſecours vient ſi tard, que je ne puis ni le croire, ni l'eſperer. Mais voyant qu'elles faiſoient dès efforts pour le perſuader, il leur dit encore. Puiſque vous me promettez un bien dont la foibleſſe où je ſuis ne me permet pas de profiter quand même vous le voudriez bien, je vous en demande un beaucoup moindre que je n'ai jamais oſé vous demander. Toutes deux lui jurerent alors qu'elles le lui accordéroient, & qu'il pouvoit demander hardiment. Je vous ſuplie, continua-t-il, de me donner entre mes bras celle que vous me promettez pour femme, & de lui ordonner de m'embraſſer & de me baiſer. La fille qui n'étoit pas accoûtumée à ces ſortes de careſſes, fut ſur le point d'en faire dificulté; mais ſa mere le lui commanda expreſſément,

voyant qu'il n'y avoit plus en lui ni ſentiment, ni forces d'homme vivant. Aprés un tel commandement la fille s'avança ſur le lit du malade. Rejouïſſez-vous, mon ami, lui dit-elle, rejouïſſez-vous je vous en conjure. Le pauvre languiſſant malgré ſon extréme foibleſſe étendit le plus fort qu'il pût ſes bras maigres & décharnez, embraſſa de toute ſa force celle qui étoit la cauſe de ſa mort, & appliquant ſa froide & pâle bouche ſur la ſienne, il la tint le plus long-tems qu'il pût, & lui dit enfin. Je vous ai aimé d'un amour ſi grand & ſi honnéte, qu'au mariage prés je n'ai jamais ſouhaité de vous d'autre faveur que celle que je reçois maintenant. Mais comme Dieu n'a pas jugé à propos de nous unir par le mariage, je rens avec joie mon ame à celui qui eſt amour & parfaite charité, & qui ſait combien je vous ai aimée, & combien mes deſirs ont été honnétes, le ſupliant que puiſqu'il m'a fait la grace d'avoir entre mes bras le cher objet de mes déſirs, il lui plaiſe de recevoir mon ame en ſes bonnes mains. En diſant cela il la reprit entre ſes bras avec une telle vehemence, que ſon cœur afoibli ne pouvant ſoûtenir cet effort, fut abandonné de tous ſes eſprits; car la joye le dilata tellement, que ſon ame s'envola à ſon Createur. Quoi qu'il y eût déja du tems que le pauvre Gentilhomme étoit expiré, & ne pût par conſequent retenir ſa charmante homicide, l'amour qu'elle avoit eu pour lui, & qu'elle avoit toûjours caché, éclata tellement dans cette touchante conjoncture, que la mere & les Domeſti-

meſtiques eurent bien de la peine à détâcher du corps la vivante preſque morte. Le pauvre Gentilhomme fut enterré honorablement: Mais le plus grand triomphe des obſeques, furent les larmes & les cris de cette pauvre Demoiſelle, qui éclata aprés ſa mort autant qu'elle s'étoit cachée durant ſa vie, comme ſi elle eût voulu lui faire reparation du tort qu'elle lui avoit fait. On m'a dit que quelque mari qu'on ait voulu lui donner pour la conſoler, elle n'a jamais eu depuis de veritable joie.

Ne vous ſemble-t-il pas, Meſſieurs, qui n'avez pas voulu m'en croire, que cet exemple ſufit pour vous faire avouër, qu'un amour parfait trop caché & trop peu connu, mene les gens au tombeau? Il n'y a perſonne de vous qui ne connoiſſe les parens de part & d'autre: Ainſi vous ne ſauriez douter du fait: Mais ce ſont de ces choſes qu'on ne croit qu'aprés en avoir fait l'experience. Hircan voyant que les Dames pleuroient. Voilà dit-il, le plus grand fou dont j'aye jamais entendu parler. Eſt-il raiſonnable en bonne foi, que nous mourions pour les femmes qui ne ſont faites que pour nous, & que nous craignions de leur demander ce que Dieu leur commande de nous donner. Je ne parle pas pour moi, ni pour les autres qui ſont mariez; car pour moi j'ai autant ou plus de femme qu'il m'en faut: Mais je dis ceci pour ceux qui en ont beſoin. Ils ſont ce me ſemble bien ſots de craindre celles qui les doivent craindre. Ne voyez-vous pas que cette fille ſe repentit de

ſon imprudence, puiſqu'elle embraſſoit le mort; ce qui repugne à la nature, comptez qu'elle eût encore mieux embraſſé le vivant, s'il eût eu autant de hardieſſe qu'il fit de pitié en mourant. Avec cela, dit Oyſille, il fit voir qu'il l'aimoit honnétement; & c'eſt dequoi il ſera éternellement loüable; car la chaſteté dans un cœur amoureux eſt une choſe plus divine qu'humaine. Madame, répondit Saffredant, pour confirmer ce qu'Hircan venoit de dire, je vous prie de croire que la Fortune favoriſe ceux qui ſont hardis, & qu'il n'y a point d'homme aimé d'une Dame, qui n'en obtienne enfin ce qu'il demande ou en tout, ou en partie, pourvû qu'il ſache s'y prendre ſagement & amoureuſement : Mais l'ignorance & la timidité font perdre aux hommes beaucoup de bonnes fortunes. Ce qu'il y a de ſingulier eſt, qu'ils attribuent leur perte à la vertu de leur maîtreſſe, qu'ils n'ont jamais mis à la moindre épreuve. Comptez, Madame, que jamais place n'a été bien attaquée ſans être priſe. Je ſuis ſurpriſe, dit alors Parlamente, que deux hommes comme vous oſent tenir un pareil langage. Celles que vous avez aimées ne vous ſont guere obligées, ou vous avez employé vôtre adreſſe ſur des ſujets ſi faciles, que vous avez crû que toutes les autres étoient de même. Pour moi, Madame, repliqua Saffredant, j'ai le malheur de n'avoir pas dequoi me vanter; mais j'attribue bien moins mon malheur à la vertu des Dames, qu'à la faute que j'ai faite de n'avoir pas aſſez ſagement entrepris,

ou conduit mes entrepriſes avec aſſez de prudence. Je ne produirai pour toute autorité que la vieille du Roman de la Roſe, qui dit. *Sans contredit*, Meſſieurs, *nous ſommes faits toutes pour tous, & tous pour toutes.* Ainſi je ſuis perſuadé que ſi une femme eſt une fois amoureuſe, l'Amant en viendra à bout à moins qu'il ne ſoit une bête. Je vous en nommerois une, répartit Parlamente, qui aime bien, qui fut bien ſolicitée, preſſée, & importunée, & demeura pourtant femme de bien, victorieuſe de ſon amour & de ſon Amant. Direz-vous que ce fait qui eſt la verité même eſt impoſſible? Sans doute, je le dis, continua Saffredant. Vous étes bien incredule, dit encore Parlamente, ſi vous ne croyez l'exemple que Dagoucin vient de propoſer. Puiſque je vous prouve par un fait certain, reprit Dagoucin, l'amour vertueux d'un Gentilhomme qui ſe ſoûtint juſqu'au dernier ſoûpir, je vous prie, Madame, ſi vous ſavez quelqu'autre hiſtoire à l'honneur de quelque Dame, de vouloir bien nous la conter pour finir la journée. Ne vous embarraſſez point de la longueur; car il y a encore aſſez de tems pour dire beaucoup de bonnes choſes. Puiſque je dois finir la journée, dit Parlamente, je ne vous ferai pas long préambule, mon hiſtoire étant ſi bonne, ſi belle, & ſi veritable, que je voudrois déja vous l'avoir contée. Je n'en ai pas été le témoin oculaire; mais je la tiens d'un des intimes amis du Heros, qui me la raconta à condition que ſi je la contois à mon tour, je changerois le nom des perſonnes. Ainſi tout ce que je vais vous dire eſt vrai hormis les noms, les lieux, & le païs.

X. NOUVELLE.

Les amours d'Amadour & de Florinde, où l'on voit plusieurs ruses & dissimulations, & l'exemplaire Chasteté de Florinde.

IL y avoit dans la Comté d'Arande en Aragon une Dame, qui toute jeune encore demeura veuve du Comte d'Arande, avec un fils, & une fille qui se nommoit Florinde. Comme elle passoit pour être d'une des meilleures maisons d'Espagne, elle n'oublia rien

pour

pour élever ſes enfans ſelon leur qualité à la vertu & à l'honnéteté. Elle alloit ſouvent à Tolede où le Roi d'Eſpagne faiſoit alors ſon ſejour : Et quand elle venoit à Sarragoſſe, qui n'étoit pas éloignée de ſa maiſon, elle demeuroit long-tems à la Cour de la Reine, où elle étoit autant eſtimée que Dame qu'il y eût. Allant un jour ſelon ſa coutûme faire la Cour au Roi, qui étoit pour lors en Sarragoſſe à ſa maiſon de la Jaffiere, elle paſſa par un village appartenant au Vice-Roi de Catalogne, qui ne quittoit point les frontieres de Perpignan, à cauſe des guerres qu'il avoit à ſoûtenir contre le Roi de France. Mais comme la paix étoit alors faite, le Vice-Roi accompagné de pluſieurs Oficiers étoit venu faire la reverence au Roi. Le Vice-Roi ayant eu avis que la Comteſſe d'Arande devoit paſſer par ſes terres, alla au devant d'elle, ſoit pour lui confirmer l'eſtime qu'il avoit pour elle depuis long-tems, ſoit qu'il voulût lui faire honneur comme étant alliée de la Couronne. Le Vice-Roi étoit accompagné de pluſieurs Gentilshommes de merite, qui s'étoient aquis durant les guerres tant de gloire & de reputation, que chacun s'eſtimoit heureux d'avoir leur ſocieté. Il y en avoit un entr'autres nommé Amadour, qui nonobſtant ſon peu d'âge, qui ne paſſoit pas dix-huit ou dix-neuf ans, avoit un air ſi aſſûré, & le jugement ſi formé, qu'on l'eût jugé capable entre mille de gouverner une Republique. Il eſt vrai qu'outre le bons ſens il avoit une mine ſi engageante, & des agrémens ſi vifs

vifs & ſi naturels, qu'on n'étoit jamais las de le regarder. Sa converſation répondoit ſi bien à tout cela, qu'on ne ſavoit dequoi la nature lui avoit été plus liberale de la beauté du corps, ou des charmes de l'eſprit. Mais ce qui le faiſoit le plus eſtimer, étoit ſa grande hardieſſe, peu ordinaire à des gens de cet âge. Il avoit fait voir en tant d'occaſions dequoi il étoit capable, que non ſeulement l'Eſpagne, mais auſſi la France & l'Italie eſtimoient beaucoup ſes vertus, ne s'étant jamais épargné dans toutes les guerres où il s'étoit trouvé. Quand ſon païs étoit en paix, il alloit chercher la guerre chez les Etrangers, & s'aqueroit l'eſtime & l'amour des amis & des ennemis.

Ce Gentilhomme ſe trouva pour l'amour de ſon General à la terre où la Comteſſe d'Arande etoit arrivée. Il ne pût voir ſans en être touché la beauté & les agrémens de la fille de la Comteſſe, qui n'avoit alors que douze ans. Il n'avoit ce lui ſembloit jamais rien vû de ſi beau & de ſi honnéte, & crut que s'il pouvoit s'en faire aimer il s'eſtimeroit plus heureux que s'il poſſedoit tous les biens & tous les plaiſirs qui pourroient lui venir d'ailleurs. Aprés avoir bien balancé il reſolut enfin de l'aimer malgré toutes les impoſſibilitez que la raiſon lui faiſoit enviſager pour le ſuccez, ſoit à cauſe de la diſproportion de la naiſſance, ſoit à cauſe de l'âge de la Belle qui ne pouvoit encore écouter des diſcours tendres. Il oppoſoit à ces obſtacles une ferme eſperance, & ſe promettoit que le tems

& la patience finiroient heureuſement ſes travaux. D'ailleurs l'amour qui s'étoit ſoûmis de vive force le cœur d'Amadour, lui faiſoit eſperer un denouëment agreable. Pour remedier à la plus grande dificulté, qui étoit l'éloignement de ſa reſidence, & le peu d'occaſions qu'il avoit de voir Florinde, il reſolut de ſe marier, quoi qu'il eût promis le contraire aux Dames de Barcelone & de Perpignan. Il avoit fait un ſi long ſejour ſur ces frontieres durant la guerre, qu'il avoit plûtôt l'air d'un Catalan que d'un Caſtillan, quoi qu'il fût né auprés de Tolede d'une maiſon riche & diſtinguée. Comme il étoit Cadet de ſa maiſon, il n'avoit pas beaucoup de bien: Mais l'amour & la Fortune le voyant abandonné de ſes parens, reſolurent de faire un chef-d'œuvre, & de donner à ſa vertu ce que les loix du païs lui refuſoient. Il entendoit fort bien l'art de la guerre, & les perſonnes du premier ordre avoient tant d'eſtime pour lui, qu'il refuſoit plus ſouvent leurs bienfaits, qu'il ne ſe mettoit en peine de les demander.

La Comteſſe d'Arande arriva donc en Sarragoſſe, & fut tres-bien reçuë du Roi & de toute la Cour. Le Gouverneur de Catalogne lui rendoit de frequentes viſites, & Amadour n'avoit garde de manquer à l'accompagner pour le ſeul & unique plaiſir de parler à Florinde. Pour ſe faire connoître en ſi bonne compagnie, il s'attacha à la fille d'un vieux Chevalier ſon voiſin. Cette fille s'appelloit Aventurade. Elle avoit été élevée dés ſon enfan-

ce

ce avec Florinde, & ſavoit tous les ſecrets de ſon cœur. Soit qu'Amadour la trouvât à ſon gré, ou que trois mille Ducats de rente qu'elle avoit en mariage lui donnaſſent dans la vûë, il lui parla comme voulant l'épouſer. Elle l'écouta avec plaiſir: Mais comme il étoit pauvre, & que le vieux Chevalier étoit riche, elle crut que le bon homme ne conſentiroit jamais au mariage, qu'à la ſolicitation de la Comteſſe d'Arande. Elle s'adreſſa donc à Florinde, & lui dit. Je croi, Madame, que ce Gentilhomme Caſtillan, qui comme vous voyez me parle ici ſouvent, a deſſein de me rechercher en mariage. Vous ſavez quel homme eſt mon pere, & vous voyez bien qu'il n'y conſentira jamais, à moins que Madame la Comteſſe & vous n'ayez la bonté de l'en prier de la bonne maniere. Florinde qui aimoit la Demoiſelle comme elle-même, l'aſſûra qu'elle en faiſoit ſon afaire propre. Aventurade fit tant qu'elle lui preſenta Amadour, qui en lui baiſant la main penſa évanoüir de joye. Quoi qu'il paſſoit pour un des hommes d'Eſpagne qui parloit le mieux, il ne pût retrouver ſa langue devant Florinde. Elle en fut fort ſurpriſe; car quoi qu'elle n'eût que douze ans, elle ſe ſouvenoit bien neanmoins d'avoir entendu dire, qu'il n'y avoit pas en Eſpagne un homme qui dît mieux ce qu'il vouloit, & qui le dît de meilleure grace.

Voyant donc qu'il ne lui diſoit mot, elle rompit le ſilence. Vous étes ſi connu de reputation dans toute l'Eſpagne, lui dit-elle, qu'il

qu'il ſeroit ſurprenant, Seigneur Amadour, que vous fuſſiez inconnu ici ; & ceux qui vous connoiſſent ſouhaitent de trouver occaſion de vous rendre ſervice : ainſi ſi je vous ſuis bonne à quelque choſe, je vous prie de m'employer. Amadour qui conſidéroit les beautez de Florinde étoit ſi tranſporté & ſi ravi, qu'à peine pût-il la remercier de ſes honnêtetez. Quoi que Florinde fût ſurpriſe qu'il ne repondît rien, comme elle attribuoit ce ſilence à quelque badinerie plûtôt qu'à la force de l'amour, elle ſe retira ſans dire autre choſe. Amadour démélant les grandes vertus que la jeuneſſe commençoit à faire briller en Florinde, dit à ſon introductrice. Ne vous étonnez point ſi j'ai perdu la parole devant Florinde. Elle parle ſi ſagement, & ſa grande jeuneſſe cache tant de vertus, que l'admiration m'a empéché de parler. Comme vous ſavez ſes ſecrets, je vous prie Aventurade de me dire, comment il eſt poſſible que les cœurs des Princes & Seigneurs de cette Cour puiſſent tenir contre tant de charmes ? Pour moi je ſoûtiens qu'il faut être pierre ou bête pour la connoître & ne la pas aimer. Aventurade qui dés lors aimoit Amadour plus que tous les hommes du monde, & qui ne vouloit lui rien cacher, lui dit que Florinde étoit aimée de tout le monde : mais qu'à cauſe de la coûtume du païs elle parloit à peu de gens, & qu'elle n'avoit encore vû perſonne qui fît le paſſionné pour Florinde, que deux jeunes Princes Eſpagnols qui vouloient l'épouſer ; l'un de la maiſon, & fils de l'Enfant fortuné ; &

l'autre

l'autre le jeune Duc de Cardonne. Je vous prie de me dire, reprit Amadour, lequel des deux vous croyez qu'elle trouve le plus à son gré? Elle est si sage, repartit Aventurade, que tout ce qu'on peut lui faire dire est, qu'elle ne veut que ce que voudra sa mere : mais autant que nous en pouvons juger, elle aime mieux le fils de l'Enfant fortuné, que le jeune Duc de Cardonne. Je vous croi homme de si bon sens, ajoûta-t-elle, que si vous voulez vous pouvez dés aujourd'hui démêler ce qui en est. Le fils de l'Enfant fortuné a été nourri à cette Cour, & c'est le jeune Prince le plus beau & le plus parfait qu'il y ait en Europe. Si nous autres filles avions voix en chapitre ce mariage se feroit, & l'on verroit ensemble le plus charmant couple qui soit dans toute la Chrétienté. Il faut que vous sachiez qu'encore qu'ils soient tous deux bien jeunes, & qu'elle n'ait que douze ans, & lui quinze, il y a déja trois ans qu'ils s'aiment. Si vous voulez bien faire vôtre Cour à Florinde, je vous conseille de vous mettre bien auprés du jeune Prince. Amadour fut bien aise d'apprendre que Florinde aimoit esperant qu'avec le tems il deviendroit sinon son époux, au moins son Amant. Car sa vertu ne lui faisoit point de peur; & toute sa crainte étoit qu'elle ne voulût rien aimer.

Amadour n'eut pas beaucoup de peine à s'introduire auprés du fils de l'Enfant fortuné. Il en eut encore moins à aquerir sa bienveillance; car il savoit faire tous les exercices que le jeune Prince aimoit. Il étoit sur tout

tout bon homme de cheval ; ſavoit bien faire des armes, & entendoit géneralement tous les exercices qu'un jeune homme doit ſavoir. La guerre recommençant alors en Languedoc, Amadour fut obligé de s'en retourner avec le Gouverneur : mais ce ne fut pas ſans beaucoup de regret qu'il s'éloigna de Florinde. Avant ſon départ il parla à ſon frere qui étoit Major-Dome de la Reine d'Eſpagne, lui dit l'engagement où il étoit avec Aventurade, le pria de faire de ſon mieux durant ſon abſence pour que ſon mariage réüſſît, d'y employer le credit du Roi, de la Reine, & de tous ſes amis. Le Gentilhomme qui aimoit ſon frere tant parce qu'il étoit ſon frere, que parce qu'il étoit honnéte homme lui promit de faire tout ce qu'il pourroit. Il fit ſi bien que le pere d'Aventurade vieux & avare oublia ſon avarice, & ſe laiſſa toucher aux vertus d'Amadour, qui lui étoient repreſentées par la Comteſſe d'Arande, & ſur tout par la belle Florinde, & par le jeune Comte d'Arande qui commençoit à grandir, & à aimer en grandiſſant les gens vertueux. Aprés que le mariage eut été conclu entre les parens, le Major-Dome fit venir ſon frere à la faveur de la tréve qu'il y avoit alors entre les deux Rois. Durant cette tréve le Roi d'Eſpagne ſe retira à Madrit à cauſe du mauvais air, & fit à la priere de la Ducheſſe d'Arande le mariage de l'héritiere Ducheſſe de Medmacely & du petit Comte d'Arande, tant pour le bien & union de leur maiſon, que pour la conſidération qu'il avoit pour la Comteſſe. Les nô-

ces se firent au Château de Madrit. Amadour se trouva à ses nôces, & avança si fort les siennes, qu'il épousa celle à qui il avoit plus donné d'amour qu'il n'en avoit reçu. Aussi ne se marioit-il que pour avoir un pretexte plausible de frequenter le lieu où étoit le charmant objet de sa passion.

Aprés son mariage il se rendit si hardi, si familier, chez la Comtesse d'Arande; mais en même tems si agréable, qu'on ne se défioit de lui non plus que d'une femme. Quoi qu'il n'eût alors que vingt-deux ans, il étoit néanmoins si sage, que la Comtesse lui communiquoit toutes ses afaires, & commandoit à son fils & à sa fille de l'entretenir, & de suivre ses conseils. Aprés avoir gagné un point si capital, il se conduisit si sagement & avec tant d'adresse, que Florinde même qu'il aimoit ne s'en appercevoit point. Comme Florinde aimoit beaucoup la femme d'Amadour, elle avoit tant de confiance au mari, qu'elle ne lui cachoit rien. Il fit même en sorte qu'elle lui déclara qu'elle aimoit le fils de l'Enfant fortuné. Comme toutes ses vûes n'alloient qu'à la gagner entierement, il lui en parloit incessamment; car il ne se soucioit guere de quoi il lui parlât, pourvû qu'il pût l'entretenir long-tems. A peine y avoit-il un mois qu'il étoit marié, qu'il fut contraint de retourner en campagne, & fut plus de deux ans sans pouvoir revenir auprés de sa femme, qui étoit toûjours où elle avoit été nourrie. Il lui écrivit souvent durant ce tems-là; mais le fort de ses lettres étoit des com-

pli-

plimens à Florinde, qui de ſon côté ne manquoit pas de les lui rendre, & ſouvent même elle écrivoit de ſa main quelque bon mot dans la lettre d'Aventurade. Il n'en faloit pas davantage pour obliger le mari d'écrire frequemment à ſa femme. Florinde ne connoiſſoit encore rien à tout cela, ſinon qu'elle l'aimoit comme s'il eût été ſon propre frere. Amadour ne fit qu'aller & venir, & durant l'eſpace de cinq ans il ne fut pas deux mois avec ſa femme. Cependant malgré l'éloignement & la longue abſence l'amour ne laiſſoit pas non ſeulement de ſe ſoûtenir, mais même de ſe fortifier. Il arriva qu'Amadour vint voir ſa femme, & trouva la Comteſſe bien loin de la Cour. Le Roi étoit allé à Andalouſie, & avoit emmené le jeune Comte d'Arande qui commençoit déja à porter les armes. La Comteſſe s'étoit retirée à une maiſon de plaiſance qu'elle avoit ſur la frontiere d'Arragon & de Navarre, & fut fort aiſe de voir Amadour qu'elle n'avoit pas vû depuis prés de trois ans. Il fut bien reçu de tout le monde, & la Comteſſe commanda qu'on le traitât comme ſon fils. Pendant qu'il fut avec elle, elle lui communiqua toutes les afaires de ſa maiſon, & en paſſa par où il voulut. En un mot il ſe mit en ſi grand credit dans cette maiſon, qu'on lui ouvroit la porte par tout où il vouloit entrer, & on étoit ſi prevenu de ſa probité, qu'on ſe fioit en lui pour toutes choſes comme s'il eût été un Ange du Ciel. Pour Florinde comme elle aimoit Aventurade & Amadour, elle lui témoignoit par

tout où elle le voyoit qu'elle avoit de l'affection pour lui, ne démélant rien de ſes intentions. Comme le cœur de Florinde étoit ſans paſſion, elle ſentoit beaucoup de plaiſir d'être auprés d'Amadour ; mais elle ne ſentoit rien de plus. Amadour ſe trouva fort embarraſſé pour échaper à la pénetration de ceux qui connoiſſent par experience la diference qu'il y a entre les regards d'un homme qui aime, & ceux d'un homme qui n'aime pas : car quand Florinde qui faiſoit les choſes ſans deſſein & ſans conſequence, venoit à lui parler familierement, le feu qu'il cachoit en ſon cœur brûloit avec tant de violence, qu'il ne pouvoit empécher que le viſage ne s'en ſentît, & qu'il ne ſortît quelques étinceles par les yeux. Pour donner donc le change il entra en commerce avec une fort belle Dame qui avoit nom Pauline ; femme qui de ſon tems avoit paſſé pour ſi belle, que peu d'hommes la voyoient & lui échapoient. Pauline ayant appris comme Amadour avoit fait l'amour à Barcelone & à Perpignan & gagné le cœur des plus belles Dames du païs, & ſur tout d'une certaine Comteſſe de Palamos qui paſſoit pour la premiere beauté de toute l'Eſpagne, lui dit un jour qu'elle le plaignoit d'avoir épouſé aprés tant de bonnes fortunes une femme auſſi laide que la ſienne. Amadour qui comprit fort bien qu'elle avoit la charité de vouloir ſupléer à ſes beſoins, lui parla le plus obligeamment qu'il pût, dans l'eſperance de lui cacher une verité en lui faiſant croire un menſonge. Comme elle avoit de l'experience en amour,

elle

elle ne se contenta pas de paroles, & sentant fort bien que le cœur d'Amadour ne s'accommodoit pas du sien, elle ne douta point qu'il n'eût dessein de la faire servir de couverture. Dans ce soupçon elle l'observoit de si prés, qu'il ne lui échapoit pas un seul mouvement de ses yeux : mais il sût si bien les regler, non sans beaucoup de peine, qu'elle n'en pût jamais tirer que des conjectures. Florinde qui ne s'appercevoit point de ce qu'Amadour sentoit pour elle lui parloit si familierement devant Pauline, qu'il avoit une peine extréme à empécher que ses yeux ne suivissent les mouvemens de son cœur. Pour prevenir les inconveniens, parlant un jour à Florinde appuyez tous deux sur une fenêtre, il lui dit. Je vous prie, Madame, de me donner un conseil, & de me dire lequel vaut le mieux de parler ou de mourir ? Je conseillerai toûjours à mes amis de parler, répondit Florinde sans héſiter ; car il y a peu de paroles ausquelles on ne puisse remedier ; mais à la mort il n'y a plus de retour. Vous me promettez donc, Madame, reprit Amadour, que non seulement vous ne serez point fâchée de ce que je veux vous dire, mais même que vous n'en serez pas surprise jusques à ce que je vous aye entierement fait connoître mon intention. Dites ce qu'il vous plaira, repliqua Florinde, car si vous me surprenez, qui que ce soit ne pourra me rassûrer. Deux raisons, Madame, dit alors Amadour, m'ont empéché de vous parler de la forte passion que j'ai pour vous : l'une que je voulois vous la faire con-

noître par de longs ſervices ; & l'autre que je craignois que vous ne regardaſſiez comme une grande vanité, qu'un ſimple Gentilhomme comme moi portât ſes deſirs ſi haut. Quand ma naiſſance ſeroit auſſi illuſtre que la vôtre, un cœur auſſi fidéle que le vôtre trouveroit mauvais qu'autre que celui à qui vous l'avez donné vous parlât de tendreſſe. Mais, Madame, comme la néceſſité contraint durant une forte guerre à faire le dégat de ſon propre bien, & à ruïner ſon blé en herbe, afin que l'ennemi n'en profite pas ; de même je prens la liberté d'avancer le fruit que j'eſperois cueillir avec le tems, de peur que vos ennemis & les miens ne profitent de nôtre perte. Je dois vous dire, Madame, que dés le premier moment que j'ai eu l'honneur de vous voir, je me ſuis ſi entierement conſacré à vôtre ſervice quoi que vous fuſſiez fort jeune, que je n'ai rien oublié pour m'aquerir vôtre bienveillance ; & c'eſt pour cela que j'ai épouſé la premiere de vos Favorites. Vous voyez que j'ai eu le bonheur de me faire eſtimer de Madame la Comteſſe vôtre mere, de Monſieur le Comte vôtre frere, & de tous ceux que vous aimez, & qu'on me regarde ici, non comme un ſerviteur, mais comme l'enfant de la maiſon. Tous les ſoins que j'ai pris depuis cinq ans n'alloient qu'à me procurer le bonheur de paſſer toute ma vie avec vous. Je ne pretens de vous ni bien ni plaiſir qui ne ſoit fondé ſur la vertu. Je ſai que je ne puis pas vous épouſer, & quand je le pourrois, je ne le voudrois pas au préjudice

de

de celui que je voudrois vous voir pour époux, & à qui vous avez donné vôtre cœur. De vous aimer d'un amour criminel comme ceux qui pretendent que l'infamie des Dames doit être la récompense de leurs longs services, c'est de quoi je suis si éloigné, que j'aimerois mieux vous voir morte, que de savoir que vous meritez d'être moins aimée, & que vôtre vertu reçût la moindre atteinte quelque plaisir qu'il pût m'en revenir. Je ne vous demande qu'une chose en récompense de mes longs services, c'est de vouloir être ma Souveraine, de me conserver toûjours l'honneur de vôtre bienveillance, de me laisser dans l'état où je suis, & de vous fier en moi plus qu'en personne. Au surplus, Madame, faites-moi l'honneur d'être bien persuadée qu'en quelque chose que ce pût être si vous aviez besoin de la vie d'un Gentilhomme qui vous estime & vous respecte infiniment, vous pourriez compter sur la mienne que je sacrifierois de bon cœur. Je vous suplie de croire encore, Madame, que tout ce que je ferai d'honnête & de vertueux sera fait pour l'amour de vous. Si j'ai fait pour des Dames qui n'avoient pas le merite que vous avez des choses dont on ait fait cas, que ne ferai-je point pour une personne comme vous ? Je trouverai faciles les choses que je trouvois dificiles & impossibles. Mais si vous ne trouvez pas bon que je sois tout à vous, ma resolution est de quitter les armes, & de renoncer à la vertu qui ne m'aura pas secouru au besoin. Je vous suplie donc, Madame, de m'accorder la juste

grace que je vous demande, & que vous ne pouvez me refuſer en conſcience & avec honneur.

Florinde changea de couleur à un diſcours ſi nouveau pour elle. La ſurpriſe lui fit baiſſer la vûe: Mais comme elle étoit ſage, elle lui repondit. Faut-il une ſi longue harangue, Amadour, pour me demander, ce que vous avez déja? Je crains ſi fort que ſous vos honnétetés apparentes il n'y ait quelque choſe de malin dont ma jeuneſſe peu éclairée ſoit la dupe, que je ne ſai ce que je dois vous répondre. De refuſer l'honnéte amitié que vous m'ofrez, je ferois le contraire de ce que j'ai fait juſqu'ici; & vous étes le ſeul en qui j'ai eu le plus de confiance. Ma conſcience & mon honneur ne repugnent ni à vôtre demande, ni à l'amour que j'ai pour le fils de l'Enfant fortuné, puiſqu'il eſt fondé ſur le mariage auquel vous ne prétendez pas. Rien ne m'empéche donc de vous répondre ſuivant vos deſirs, que le peu de ſujet que je ſai que vous avez de me parler comme vous faites. Si vous avez déja ce que vous demandez, d'où vient que vous le demandez encore avec tant d'empreſſement? Vous parlez trés-prudemment, Madame, répondit Amadour qui avoit la réplique préte, & vous me faites tant d'honneur & tant de juſtice d'avoir en moi la confiance que vous dites, que ſi je n'étois pas content d'un tel bien, je ſerois indigne de tous les autres. Mais conſiderez, Madame, que qui veut bâtir un édifice perpetuel doit commencer par un fondement

dement bon & ſolide. Comme je me conſacre pour toûjours à vôtre ſervice, je ſonge non ſeulement aux moyens d'être auprés de vous, mais même a empécher qu'on ne s'apperçoive de l'attachement que j'ai pour vous. Quoi que cet attachement, Madame, ſoit fort honnéte, cependant ceux qui ne connoiſſent pas le cœur des Amans en jugent ſouvent mal: Et cela donne occaſion à autant de bruits que ſi les conjectures étoient bien fondées. Ce qui me fait prendre des devans, c'eſt, Madame, que Pauline qui ſent bien que je ne ſaurois l'aimer, me ſoupçonne tellement, qu'en quelque lieu que je ſois elle a continuellement les yeux ſur moi. Quand vous me parlez devant elle avec tant de bonté, j'ai tant de peur de faire quelque mouvement qui puiſſe lui donner lieu à former quelque jugement, que je tombe dans l'inconvenient que je veux éviter. C'eſt ce qui m'oblige, Madame, de vous ſuplier de ne me pas parler à l'avenir ſi à coup devant elle, & devant celles que vous connoîtrez auſſi malignes qu'elle, car je vous proteſte, Madame, que j'aimerois mieux être mort, que ſi quelqu'un s'en appercevoit. Si vôtre honneur m'étoit moins cher, je ne me ſerois pas preſſé de vous dire ceci, m'eſtimant ſi heureux, & étant ſi content de l'amour que vous avez pour moi, & de la confiance que vous me témoignez, que je ne demande rien de plus que la continuation de vos bontez.

Floride fut ſi ſatisfaite, qu'elle avoit de la peine à ſe contenir, & ſentit dés lors dans ſon

ſon cœur des mouvemens qui ne lui étoient pas ordinaires. La vertu & l'honnêteté, répondent pour moi, lui dit-elle, ravie des ſages raiſons qu'il lui alleguoit, & vous accordent ce que vous demandez. Si Amadour fut ravi de joie, c'eſt de quoi ceux qui aiment ne peuvent douter. Florinde ſuivit mieux ſon conſeil qu'il n'auroit ſouhaité, car comme elle craignoit non ſeulement devant Pauline, mais auſſi par tout ailleurs, elle ne le rechercha plus comme elle avoit de coûtume. Elle trouva même mauvais le commerce qu'il avoit avec Pauline, qui lui paroiſſoit ſi belle, qu'elle ne pouvoit croire qu'il ne l'aimât pas. Florinde paſſoit ſon chagrin avec Aventurade qui commençoit à être fort jalouſe de ſon mari & de Pauline. Elle faiſoit ſes doleances à Florinde, qui étant malade du même mal la conſoloit du mieux qu'elle pouvoit.

Amadour s'étant bien-tôt apperçu du changement de Florinde, crut non ſeulement qu'elle étoit en reſerve comme il lui avoit conſeillé, mais même qu'elle avoit conçu de lui des ſentimens déſavantageux. Un jour qu'il l'accompagnoit au retour d'un Convent où elle avoit été pour entendre Vépres: Quel viſage me faites-vous, Madame, lui dit-il? Tel que je croi que vous le voulez, répondit Florinde. Se défiant alors de la verité, & pour s'en éclaircir encore mieux, il lui dit. J'ai tant fait, Madame, que Pauline ne vous ſoupçonne plus. Vous ne ſauriez mieux faire pour vous & pour moi, lui répliqua-t-elle, car

en

en vous faisant plaisir, vous me faites honneur. Amadour comprenant par là qu'elle croyoit qu'il se faisoit un plaisir de parler à Pauline, en fut si outré qu'il ne pût s'empécher de lui dire en colere. Vous commencez bien-tôt, Madame, à me faire soufrir. Je suis plus à plaindre qu'à blâmer, & la plus cruelle mortification que j'aye eu de ma vie, est la fâcheuse necessité où je me trouve reduit de parler à une femme que je n'aime pas. Puisque vous expliquez mal ce que j'ai fait pour vôtre service, je ne parlerai jamais à Pauline, quoi qu'il puisse en arriver. Pour cacher mon déplaisir comme j'ai caché ma joie, je vais me retirer en quelque lieu du voisinage, où j'attendrai que vôtre fantaisie ait passé. Mais j'espere que je recevrai nouvelles de mon General, & je serai obligé de retourner à l'armée, où je demeurerai si longtems, que j'espere que vous connoîtrez que rien ne me retient ici que vous; & en disant cela il se retira sans attendre sa réponse; ce qui causa à Florinde un ennui & une tristesse qu'il n'est pas possible d'exprimer. Ainsi commença l'amour par son contraire à faire sentir sa force. La Belle revenue à elle, & reconnoissant qu'elle avoit tort, écrivit à Amadour le priant de revenir; ce qu'il fit aprés que sa colere fut un peu calmée. Je ne puis pas bien vous faire le détail de ce qu'ils se dirent pour détruire ces prejugez de jalousie; mais je puis vous dire, qu'il se justifia si bien, qu'elle lui promit de ne croire jamais non seulement qu'il aimât Pauline; mais qu'elle demeureroit con-

convaincue, que ce seroit pour lui un martire des plus cruels de parler à elle ou à quelqu'autre, que dans la seule vûe de lui rendre service.

Aprés que l'amour eut dissipé cet ombrage, & lors que les Amans commençoient à prendre plus de plaisir que jamais à s'entretenir, on reçut nouvelles que le Roi d'Espagne envoyoit toute son armée à Salses. Amadour qui avoit de coûtume d'être à l'Armée des premiers, n'eut garde de manquer cette nouvelle occasion d'aquerir une nouvelle gloire; Mais il est vrai qu'il partit avec regret contre son ordinaire, soit à cause du plaisir qu'il perdoit, que parce qu'il craignoit de trouver du changement à son retour. Il consideroit que Florinde avoit déja quinze ans, que plusieurs Princes & grands Seigneurs la recherchoient, & concluoit que si elle se marioit pendant son absence, il n'auroit plus occasion de la voir à moins que la Comtesse d'Arande ne lui donnât Aventurade pour compagnie. Il mena si bien son afaire, & sût si adroitement remuer ses amis, que la Comtesse & Florinde lui promirent, qu'en quelque lieu qu'elle fût mariée, sa femme ne la quitteroit jamais. Et comme on parloit alors de la marier en Portugal, il fut resolu qu'Aventurade l'y accompagneroit. Sur cette assûrance Amadour partit, non sans un extréme regret, & laissa sa femme avec la Comtesse.

Florinde se trouvant seule aprés le départ de son Amant, vécût d'une maniere qu'elle

eſperoit par là d'aquerir la reputation de la plus parfaite vertu, & de faire avouër à tout le monde qu'elle meritoit un Amant d'un ſi bon caractere. Amadour de ſon côté arrivé à Barcelone fut à l'ordinaire parfaitement bien reçu des Dames; mais elles le trouverent ſi changé, qu'elles n'auroient jamais cru que le mariage eût pû metamorphoſer un homme de cette maniere. En éfet il n'étoit plus le même, & on dit qu'il ſe fâchoit de voir les choſes qu'il deſiroit autrefois. Et la Comteſſe de Palamos qu'il avoit tant aimée, ne pût jamais trouver moyen de le faire ſeulement aller chez elle. Comme Amadour avoit de l'impatience d'arriver au lieu où il y avoit de l'honneur à aquerir, il ne demeura que le moins qu'il pût à Barcelone. Il ne fut pas plûtôt arrivé à Salſes, que la guerre commença fort cruellement entre les deux Rois. Je n'entrerai ni dans le détail de cette guerre, ni dans l'énumeration des actions heroïques qu'Amadour y fit; car au lieu de conter une nouvelle il faudroit faire un gros livre. Il ſufit de dire que ſa renommée l'emportoit ſur ſes compagnons.

Le Duc de Nagyeres qui commandoit deux mille hommes, arriva à Perpignan, & pria Amadour d'être ſon Lieutenant. Il fit ſi bien ſon devoir avec ſon petit corps, qu'à toutes les eſcarmouches on n'entendoit crier que Nagyeres. Il arriva que le Roi de Tunis qui depuis long-tems étoit en guerre avec les Eſpagnols, apprenant que l'Eſpagne & la France ſe faiſoient la guerre du côté de Perpignan

pignan & de Narbonne, crut qu'il devoit profiter de l'occaſion pour chagriner le Roi d'Eſpagne, & envoya grand nombre de vaiſſeaux pour piller & ruiner tout ce qu'ils trouveroient mal gardé ſur les frontieres d'Eſpagne. Ceux de Barcelone voyant paſſer tant de vaiſſeaux en donnerent avis au Roi qui étoit à Salſes, & qui envoya d'abord le Duc de Nagyeres à Palamos. Les Barbares trouvant le lieu ſi bien gardé, firent ſemblant de paſſer outre ; mais ils revinrent durant la nuit, & mirent tant de gens à terre, que le Duc de Nagyeres s'étant laiſſé ſurprendre fut emmené priſonnier. Amadour qui étoit fort vigilant entendant le bruit aſſembla incontinent le plus de ſes gens qu'il pût, & ſe défendit ſi bien que les ennemis, quelque ſuperieurs qu'ils fuſſent, furent long-tems ſans pouvoir l'endommager. Mais enfin ayant appris que le Duc de Nagyeres étoit priſonnier, & que les Turcs étoient reſolus de brûler Palamos, & la maiſon où il faiſoit ferme, aima mieux ſe rendre, que d'être cauſe de la perte de ceux qui l'avoient ſuivi. D'ailleurs ſe mettant à rançon il eſperoit encore de voir Florinde. Il ſe rendit donc à un Turc nommé Derlin, Gouverneur du Roi de Tunis. Derlin le mena à ſon maître. Il fut honoré & fort bien reçu, mais encore mieux gardé; car l'ayant entre les mains ils croyoient tenir l'Achille de l'Eſpagne. Il fut prés de deux ans au ſervice du Roi de Tunis.

Les nouvelles de cet accident arrivées en Eſpa-

Eſpagne, les parens du Duc de Nagyeres furent fort afligez de ſon malheur ; mais ceux qui aimoient la gloire du païs crurent avoir perdu bien davantage en perdant Amadour. Le bruit en vint chez la Comteſſe d'Arande, où étoit alors la pauvre Aventurade dangereuſement malade. La Comteſſe qui ſe défioit beaucoup des tendres ſentimens qu'Amadour avoit pour ſa fille ; ce qu'elle ſoufroit & diſſimuloit en conſideration des vertus qu'elle reconnoiſſoit en lui, apella ſa fille en particulier pour lui apprendre ces fâcheuſes nouvelles. Florinde qui ſavoit bien diſſimuler, lui dit que la perte étoit grande pour toute leur maiſon, & qu'elle plaignoit ſur tout ſa pauvre femme, qui pour ſurcroît d'affliction étoit malade. Mais voyant que ſa mere pleuroit beaucoup elle laiſſa couler quelques larmes pour lui tenir compagnie, de peur que par trop feindre la feinte ne fût découverte. La Comteſſe lui en parla ſouvent depuis ; mais elle n'en pût jamais tirer de quoi faire un jugement certain. Je ne dirai rien des voyages, des prieres, des oraiſons, & des jeûnes que faiſoit ordinairement Florinde pour la conſervation d'Amadour. On ne l'eut pas plûtôt conduit à Tunis qu'il donna de ſes nouvelles à ſes amis, & envoya un exprés à Florinde pour lui faire ſavoir qu'il étoit en bonne ſanté, & plein d'eſperance de la revoir ; ce qui fut pour elle une grande conſolation. Il ne faut pas démander ſi elle pouvoit écrire ; car elle le fit avec tant de diligence,

ligence, qu'Amadour n'eut pas le tems de s'impatienter.

En ce tems-là la Comteſſe eut ordre de ſe rendre à Sarragoſſe où étoit le Roi. Le jeune Duc de Cardonne s'y trouva, & agit ſi puiſſamment auprés du Roi & de la Reine, qu'ils prierent la Comteſſe de conclure le mariage de lui & de Florinde. La Comteſſe qui ne pouvoit & ne vouloit rien refuſer à leurs Majeſtez, y conſentit d'autant plus volontiers, qu'elle croyoit que ſa fille dans l'âge où elle étoit n'auroit d'autre volonté que la ſienne. Tout étant fait elle dit à ſa fille, qu'elle lui avoit choiſi le parti qu'elle avoit crû le plus avantageux. La fille voyant qu'il n'y avoit point à deliberer puiſque la choſe étoit faite, prit le parti de l'obeïſſance. Pour ſurcroît de malheur elle apprit que l'Enfant fortuné étoit à l'extrémité. Elle ne témoigna jamais rien de ſon déplaiſir ni devant ſa mere, ni devant perſonne, & ſe contraignit ſi bien qu'au lieu de larmes il lui prit un ſeignement de nez ſi abondant, qu'elle fut en danger de la vie. Pour ſe rétablir elle épouſa celui qu'elle haïſſoit plus que la mort. Les nôces étant faites Florinde s'en alla avec ſon mari dans le Duché de Cardonne, & emmena Aventurade à qui elle faiſoit confidence en particulier, & des manieres dures de ſa mere, & du regret qu'elle avoit d'avoir perdu l'Enfant fortuné : Mais pour Amadour elle ne lui en parloit que pour la conſoler. Florinde reſolut donc de mettre Dieu & l'honneur devant ſes yeux, & de cacher ſi bien ſes

ennuis,

ennemis, que perſonne des ſiens ne s'apperceut jamais que ſon mari ne fût pas à ſon gré. Florinde ſoûtint long-tems cette vie qui ne valoit guère mieux que la mort. Elle ne manqua pas de donner avis de tout à Amadour, qui connoiſſant ſon grand cœur, & n'ignorant pas l'amour qu'elle avoit pour l'Enfant fortuné, crût qu'il étoit impoſſible qu'elle vécût long-tems, & la regretta comme une perſonne qu'il eſtimoit pire que morte. Cette affliction augmenta celle qu'il avoit déja. Il eût voulu être eſclave toute ſa vie, & que Florinde eût eu un Epoux ſelon ſon cœur. L'idée des ennuis de ſon amie lui faiſoit oublier les ſiens. Sur ces entrefaites il apprit par un ami qu'il s'étoit fait à la Cour du Roi de Tunis, que ce Prince étoit reſolu de lui faire preſenter le pal, ou qu'il renonçât à ſa foi, parce qu'il avoit envie de le retenir en cas qu'il en pût faire un bon Turc. Pour prevenir le coup il fit ſi bien avec ſon maître, qu'il le laiſſa aller ſur ſa parole ſans en parler au Roi, & mit ſa rançon à un ſi haut prix, qu'il ne croyoit pas qu'un homme qui avoit ſi peu de bien pût jamais la trouver.

De retour à la Cour d'Eſpagne, il y fit peu de ſejour, & s'en alla chercher ſa rançon dans la bourſe de ſes amis. Il fut droit à Barcelone où le jeune Duc de Cardonne, ſa mere, & Florinde étoient pour afaires. Aventurade n'eut pas plûtôt appris que ſon mari étoit revenu, qu'elle le dit à Florinde, qui s'en rejouït pour l'amour d'elle. Mais de peur que la joie de revoir Amadour ne pro-

duisît sur son visage un changement qui pût être mal expliqué par ceux qui ne le connoissoient pas, elle se tint à la fenétre pour le voir venir de loin, & ne l'apperceut pas plûtôt, que décendant par un escalier si obscur qu'il n'étoit pas possible de discerner si elle changeoit de couleur, elle l'embrassa, le mena dans sa chambre, & le presenta ensuite à sa Belle-mere qui ne l'avoit jamais vû. Il n'eut pas là demeuré deux jours, qu'il y fut autant aimé que chez la Comtesse d'Arande. Je ne vous dirai rien des conversations que Florinde & Amadour eurent ensemble, ni des complimens qu'il lui fit sur ce que son absence l'avoit fait soufrir. Aprés plusieurs larmes du regret que la Belle avoit tant d'être mariée contre son inclination, que d'avoir perdu celui qu'elle aimoit avec tant de passion, & qu'elle n'esperoit de jamais revoir, elle prit resolution de se consoler avec Amadour qu'elle aimoit, & en qui elle avoit une entiere confiance. Cependant elle n'osoit s'en expliquer; mais lui qui s'en défioit ne perdoit ni tems ni occasion pour lui faire connoître combien il l'aimoit.

Florinde ne pouvant plus se défendre de faire passer Amadour de l'état d'Amant esperant à la condition d'Amant favorisé, il arriva un contre-tems fâcheux. Le Roi pour une afaire importante manda à Amadour de se rendre à la Cour. Sa femme fut si frapée de cette nouvelle, qu'elle évanouït, & tombant d'un degré où elle étoit, elle se blessa si fort qu'elle n'en est jamais revenue. Florinde

de qui par cette mort perdoit toute ſa conſolation, en fut auſſi afligée que le ſeroit une perſonne qui auroit perdu tous ſes bons parens & amis. Amadour étoit inconſolable, car d'un côté il perdoit une des plus belles & des plus ſages femmes qui fut jamais, & de l'autre le moyen de revoir Florinde. Tant de ſujets de chagrin l'accablerent tellement, qu'il penſa mourir ſubitement. La vieille Ducheſſe de Cardonne étoit toûjours à ſon lit, & état loi pour le conſoler toute ſa Philoſophie ; mais tout cela ne faiſoit rien, car ſi la mort d'un côté l'afligeoit, l'amour del'autre le rendoit martir.

La femme d'Amadour enterrée, & les ordres du Roi étant preſſans, il n'y avoit pas moyen de faire un plus long ſejour ; ce qui augmenta ſi fort ſon deſeſpoir, que la tête penſa lui tourner. Florinde qui le conſoloit, & qui avoit beſoin elle-même de conſolation, paſſa toute une aprés-dînée à l'entretenir le plus honnétement qu'il lui fut poſſible, croyant le conſoler un peu, en l'aſſûrant qu'elle trouveroit moyen de le voir plus ſouvent qu'il ne penſoit. Comme il devoit partir le lendemain, & qu'il étoit ſi foible qu'il ne pouvoit quitter le lit, il la ſuplia de revenir le voir le ſoir aprés que chacun y auroit été. Elle promit de le faire ne ſachant pas qu'un amour extréme ne connoît point de raiſon. Déſeſperant donc de voir à l'avenir Florinde qu'il avoit ſi long-tems aimée, & de qui il n'avoit jamais eu que ce que vous avez vû, fut tellement combatu de ſon amour & de ſon deſeſpoir, qu'il réſolut comme on dit de jouër à

quitte ou à double, c'eſt à dire de tout gagner, ou de tout perdre, & de ſe payer en une heure de ce qu'il croyoit avoir merité. Il fit mettre à ſon lit de ſi bons rideaux, que ceux qui étoient dans la chambre n'auroient ſû le voir, & ſe plaignoit beaucoup plus qu'à l'ordinaire; deſorte que tous ceux de la maiſon ne croyoient pas qu'il eût encore vingt-quatre heures à vivre.

Aprés que chacun eut fait le ſoir ſa viſite, Florinde à la ſolicitation même de ſon mari vint faire la ſienne, réſolue pour le conſoler de lui déclarer ſon afection, & de lui dire ſans détour ni ſans envelope, qu'abſolument elle vouloit l'aimer autant que l'honneur pourroit le lui permettre. Aſſiſe dans une chaiſe qui étoit au chevet du lit d'Amadour, elle commença pour le conſoler par pleurer avec lui. Amadour la voyant attendrie crut avoir trouvé l'heure du Berger, & ſe leva ſur ſon lit. Florinde qui crut qu'il étoit trop foible ſe mit en devoir de l'en empécher. Faut-il que je vous perde pour jamais, lui dit-il à genoux? Et en diſant cela il ſe laiſſa tomber entre ſes bras comme un homme à qui les forces manquent. La pauvre Florinde l'embraſſa, & le ſoûtint fort long-tems, faiſant de ſon mieux pour le conſoler: Mais le remede qu'elle lui donnoit pour diminuer ſa douleur l'augmentoit de beaucoup. En éfet faiſant le demi mort & ne parlant point, il ſe mit en devoir de chercher ce qui fait l'honneur des femmes. Florinde voyant ſa mauvaiſe intention, & ne pouvant la croire attendu les honnétes diſcours qu'il lui avoit toûjours tenus, lui demanda

manda ce qu'il vouloit faire. Amadour craignant la réponſe de la Belle, qu'il ſavoit ne pouvoir être que chaſte & honnéte, alla ſans rien dire à ce qu'il cherchoit. Florinde bien ſurpriſe aimant mieux croire que la tête lui avoit tourné, que de croire qu'il en voulût à ſon honneur, appella tout haut un Gentilhomme qu'elle ſavoit être dans la Chambre. Amadour au dernier deſeſpoir ſe rejetta ſur ſon lit ſi bruſquement, que le Gentilhomme crut qu'il étoit expiré. Florinde qui s'étoit levée de ſa chaiſe envoya le Gentilhomme chercher du vinaigre, & dit alors à Amadour: Etes-vous fou, Amadour? Qu'eſt-ce que vous avez voulu faire? Des ſervices auſſi longs que les miens, répondit Amadour, à qui l'amour avoit ôté la raiſon, meritent-ils tant de cruauté? Et où eſt l'honneur que vous m'avez préché tant de fois, répondit Florinde? Ah! Madame, repartit Amadour, il me ſemble qu'on ne peut pas plus aimer vôtre honneur que j'ai fait. Tant que vous avez été à marier, j'ai ſi bien ſû vaincre ma paſſion, que vous ne vous en étes jamais apperceue: Mais à preſent que vous étes mariée, & que vôtre honneur eſt à couvert, vous fais-je tort de vous demander ce qui m'appartient? car ne vous ai-je pas gagnée par la force de mon amour? Le premier qui a eu vôtre cœur a ſi peu cherché vôtre corps, qu'il a merité de perdre l'un & l'autre. Celui qui poſſede vôtre corps eſt indigne d'avoir vôtre cœur, & par conſequent vôtre corps même ne lui appartient pas. Mais j'ai tant pris de peines pour vous depuis cinq ou ſix ans, que

vous ne pouvez ignorer, Madame, qu'à moi seul n'appartienne vôtre corps & vôtre cœur, pour lesquels je me suis oublié moi-même. Si vous prétendez vous excuser sur la conscience, vous devez compter que ceux qui connoissent par experience ce que peut l'amour vous condamneront. En éfet vous m'avez ravi ma liberté, & vos attraits ont tellement ébloui mes sens, que ne sachant desormais que faire, je suis contraint de m'en aller sans esperance de vous revoir jamais. Cependant en quelque lieu que je sois ou sur terre, ou sur mer, ou entre les mains de mes ennemis, vous devez être assûrée que mon cœur sera toûjours à vous. Mais si j'avois de vous avant mon départ l'assûrance que mon amour merite, je soûtiendrois patiemment les ennuis de cette longue absence. Mais si vous ne m'accordez pas ce que je vous demande, vous apprendrez bientôt que vôtre rigueur m'aura cruellement fait mourir.

Florinde aussi étonnée que fâchée d'entendre parler ainsi un homme dont elle ne se seroit jamais défiée. Sont-ce-là, Amadour, répondit-elle en pleurant, les beaux & sages discours que vous m'avez tenu durant ma jeunesse ? Est-ce l'honneur & la conscience dont vous m'avez si souvent conseillé de faire plus de cas que de ma propre vie ? Avez-vous oublié les Dames qui ont tenu bon contre l'amour criminel, & que vous m'avez proposé comme des exemples de vertu à imiter ? Et ne vous souvenez-vous plus du mépris que vous avez témoigné pour celles qui ont eu la foiblesse de succomber à cette sale passion ?

Je

Je ne puis croire, Amadour, que vous ſoyez ſi diferent de vous-même, que vôtre conſcience & mon honneur ne vous ſoient plus d'aucune conſideration. Si ce que vous dites eſt vrai, je louë Dieu d'avoir prevenu le malheur où j'allois me précipiter, en me faiſant connoître par vôtre langue le fond de vôtre cœur que je n'ai jamais bien connu qu'à préſent. Aprés avoir perdu le fils de l'Enfant fortuné non ſeulement par mon mariage ; mais parce que je ſai qu'il en aime une autre, & me voyant mariée à un homme que je ne puis aimer quelques éforts que je faſſe, j'avois réſolu de vous aimer de tout mon cœur, fondant cette amitié ſur la vertu qui m'avoit paru en vous, & que je croi avoir aquiſe par vôtre moyen, qui eſt d'aimer mon honneur & ma conſcience plus que ma propre vie. Dans ces vûes d'honnéteté j'étois venue, Amadour, pour faire avec vous un bon fondement pour l'avenir ; mais vous m'avez fait voir que j'aurois bâti ſur le ſable mouvant, ou plûtôt ſur de la bouë infame. Une grande partie de l'ouvrage étoit fait par rapport à moi ; mais vous avez tout renverſé d'un ſeul coup. Ainſi n'eſperez plus rien de moi & ne vous aviſez pas de jamais me parler en quelque lieu que je ſois ni de la langue ni des yeux ; & comptez que je ne changerai jamais de ſentiment. Je vous le dis avec un extréme regret. Si je vous avois juré une amitié parfaite, je ſens bien que mon cœur n'auroit pû ſans mourir ſoûtenir cette rupture, quoi qu'à dire vrai l'étonne-

ment où je ſuis d'avoir été trompée eſt ſi grand & ſi douloureux, que s'il n'abrege pas ma vie, il la rendra du moins bien malheureuſe. Je n'ai plus rien à vous dire ſinon un adieu éternel. Je n'entreprendrai point de vous dire quel fut l'accablement où ſe trouva Amadour aprés un tel diſcours. Il ſeroit non ſeulement impoſſible de l'écrire, mais même de ſe l'imaginer, ſinon à ceux qui ſe ſont trouvez en pareil cas.

Amadour voyant qu'elle s'en alloit aprés cette cruelle concluſion l'arréta par le bras, bien perſuadé qu'il la perdoit pour toûjours à moins qu'il ne lui ôtat les ſentimens qu'il lui avoit donnez. J'ai ſouhaité toute ma vie, Madame, lui dit-il, en compoſant ſon viſage du mieux qu'il pût, d'aimer une femme de vertu : Et comme j'en ai peu trouvé, j'ai voulu ſavoir ſi vous étiez autant eſtimable du côté de la vertu, que du côté de la beauté; de quoi je ſuis maintenant graces à Dieu pleinement convaincu. Je me felicite d'avoir donné mon cœur à tant de perfections, & je vous ſuplie, Madame, de faire grace à mon caprice & à mon audace, puiſque le denouëment vous en eſt ſi glorieux, & me fait tant de plaiſir. Florinde qui commençoit à connoître la malice des hommes par ce qui venoit de lui arriver, comme elle avoit été dificile à croire le mal où il étoit, elle le fut encore davantage à croire le bien où il n'étoit pas, & lui dit. Pleût à Dieu que ce que vous dites fût vrai: Mais je ne ſuis pas ſi ignorante, que l'état de mariage où je ſuis, ne me faſſe connoître

noître clairement que la force de la passion & l'aveuglement vous ont fait faire ce que vous avez fait. Si j'avois eu le malheur de lâcher la main, je suis assûrée que vous n'auriez pas retiré la bride. Ce n'est pas par ce chemin-là qu'on cherche la vertu. Mais c'est assez j'ai crû du bien de vous. Je connois presentement ce qui en est, & je ne suis plus dans l'erreur. En disant cela Florinde sortit, & ne fit toute la nuit que pleurer. Elle avoit tant de douleur de ce changement, que son cœur eut bien de la peine à soûtenir les regrets que l'amour lui causa. La raison lui disoit qu'elle ne devoit plus l'aimer; mais le cœur dont on n'est pas le maître lui disoit tout autre chose. Ne pouvant donc se resoudre à l'aimer moins qu'à l'ordinaire, & sachant que l'amour lui faisoit faire cette faute, elle resolut de satisfaire à l'amour, & de l'aimer de tout son cœur; mais de n'en rien témoigner pour satisfaire à son honneur.

Amadour partit le lendemain, content comme vous pouvez juger. Cependant comme il avoit le cœur grand, bien loin de se desesperer, il souhaita tout de nouveau de revoir Florinde, & de regagner sa bienveillance. Ayant donc pris le chemin de Tolede où étoit le Roi d'Espagne, il passa par la Comté d'Arande, où il arriva un soir fort tard, & trouva la Comtesse fort malade de chagrin de l'absence de Florinde. Elle baisa & embrassa Amadour comme si c'eût été son propre fils, tant parce qu'elle l'aimoit, que parce qu'elle se défioit qu'il aimoit Florinde. Elle lui

en demanda des nouvelles, & il lui en dit autant qu'il lui fut poſſible, mais non pas toutes veritables. Il lui avoüa l'amitié qu'il y avoit entr'eux, ce que Florinde avoit toûjours caché, la pria de lui faire avoir ſouvent de ſes nouvelles, & de la retirer bien-tôt auprés d'elle. Il paſſa la nuit avec la Comteſſe, & partit le lendemain.

Aprés avoir fait ſes afaires avec la Reine, il partit pour l'armée ſi triſte, & ſi prodigieuſement changé, que ni les Dames, ni les Oficiers qu'il frequentoit ne le connoiſſoient plus. Il ne portoit que des habits noirs, encore étoient-ils d'une Friſe beaucoup plus groſſe qu'il ne faloit pour le deuil de ſa femme, qui couvroit heureuſement celui qu'il avoit dans le cœur. Amadour fut ainſi trois ou quatre ans ſans revenir à la Cour. La Comteſſe d'Arande ayant appris que Florinde faiſoit pitié tant elle étoit changée, l'envoya querir, eſperant qu'elle reviendroit auprés d'elle; mais cela n'arriva pas: Car Florinde ayant eu avis qu'Amadour avoit déclaré leur amitié à ſa mere, ſe trouva fort en peine. Elle conſideroit d'un côté que ſi elle diſoit la verité à ſa mere, Amadour pouvoit en recevoir du déplaiſir; ce qu'elle n'auroit voulu faire pour ſa vie, ſe croyant en état de punir ſon inſolence ſans le ſecours de ſes parens. Elle voyoit d'un autre côté que cachant le mal ſa mere & ſes amis l'obligeroient à lui parler & à lui faire bonne mine, craignant par là d'entretenir ou de fortifier ſes mauvaiſes intentions. Mais le voyant éloigné elle n'en fit

pas

pas semblant, & ne lui écrivit que quand la Comtesse le lui ordonna. Aussi Amadour connût si bien que ses lettres venoient plûtôt d'obéïssance que de bonne volonté, qu'il languissoit en les lisant, au lieu qu'autrefois il ne les recevoit qu'avec des transports de joie.

Aprés avoir fait durant deux ou trois ans tant de belles choses, que tout le papier d'Espagne ne sauroit les contenir, il crut avoir trouvé moyen de regagner le cœur de Florinde. Pour vaincre son ennemie, puisqu'elle se déclaroit telle contre lui, il mit à part & la raison, & la crainte de la mort. Son parti étant pris il fit tant auprés du General, qu'il fut deputé pour aller entretenir le Roi sur certaines entrepriſes qu'on faisoit sur Leucate, & sans se mettre en peine des suites il communiqua le sujet de son voyage à la Comtesse d'Arande avant que d'en avoir parlé au Roi. Comme il savoit que Florinde étoit auprés de sa mere, il se rendit en poste chez la Comtesse sous pretexte de vouloir prendre son conseil. Il envoya un de ses amis pour l'avertir qu'il venoit, pour la prier de n'en rien dire, & de trouver bon qu'il lui parlât de nuit sans que personne en sût rien. La Comtesse bien joyeuse de cette nouvelle en fit part à Florinde, & l'envoya deshabiller dans la chambre de son mari, afin qu'elle fût préte quand elle la feroit avertir, & que chacun fût retiré. Florinde qui n'étoit pas encore revenue de sa premiere peur, n'en témoigna pourtant rien à sa mere, & s'en al-

la à ſon Oratoire ſe recommander à Dieu, & le prier de vouloir garentir ſon cœur de toute foibleſſe. Se ſouvenant qu'Amadour l'avoit ſouvent loüée de ſa beauté qui n'avoit rien perdu par ſa longue maladie, elle aima mieux la diminuer elle même, que de ſoufrir qu'elle allumât un feu ſi criminel dans le cœur d'un ſi honnéte homme. Pour cet éfet elle prit une pierre qu'elle trouva à point nommé, & s'en donna de ſi grands coups par le viſage, que ſa bouche, ſes yeux, ſon nez en demeurerent tout défigurez. Afin qu'on ne s'aperçût pas qu'elle l'eût fait, quand la Comteſſe l'envoya querir, elle ſe laiſſa tomber en ſortant de l'Oratoire. La Comteſſe accourut à ſes cris, & la trouva dans ce triſte état. Florinde ſe releva, & dit à ſa mere qu'elle avoit donné du viſage contre une groſſe pierre. Elle fut incontinent penſée, & ſon viſage bandé. Enſuite la Comteſſe la fit paſſer dans ſa chambre, & la pria d'aller entretenir Amadour qui étoit dans ſon cabinet, juſques à ce qu'elle ſe fût défaite de la compagnie. Florinde obéït croyant qu'Amadour avoit quelqu'un avec lui : Mais ſe trouvant ſeule, & voyant la porte fermée elle en eut autant de chagrin qu'Amadour en eut de joie, s'imaginant d'emporter par amour ou par force ce qu'il avoit tant ſouhaité.

Aprés l'avoir un peu entretenuë, la trouvant dans les mêmes ſentimens où il l'avoit laiſſée, & proteſtant que dût-il lui en coûter la vie elle n'en auroit jamais d'autres, lui dit outré de deſeſpoir. Il ne ſera pas dit, Mada-

Madame, qu'un petit ſcrupule me prive du fruit de mes travaux. Puiſque l'amour, la patience, & les ſuplications ne ſervent de rien, il faut donc y employer la force. Florinde voyant ſon viſage & ſes yeux ſi changez que le plus beau teint du monde étoit rouge comme feu, & le regard le plus doux & le plus agréable ſi horrible & ſi furieux, qu'il ſembloit que le feu de ſon cœur ſortoit par ſes yeux; & que dans cette fureur il avoit pris d'une de ſes fortes mains les deux ſiennes tendres & délicates: conſidérant d'un autre côté qu'elle étoit ſans défenſe, & que ſes mains & ſes pieds étoient ſi bien tenus, qu'elle ne pouvoit ni fuïr, ni ſe défendre, crut que le ſeul moyen qui lui reſtoit étoit de tenter ſi ſon premier amour étoit tellement éteint qu'il ne pût deſarmer ſa cruauté. Si je dois, Amadour, vous regarder à preſent comme un ennemi, lui dit-elle, je vous conjure par l'honnéte amour dont j'ai cru autrefois que vôtre cœur étoit animé, de vouloir au moins m'écouter avant que de me tourmenter. A quoi ſongez-vous, Amadour, continua-t-elle, voyant qu'il l'écoutoit, de vouloir une choſe qui ne ſauroit vous donner de plaiſir, & qui me combleroit de douleur? Vous avez ſi bien connu mes ſentimens durant ma jeuneſſe & ma plus grande beauté, qui pouvoit ſervir d'excuſe à vôtre paſſion, que je m'étonne qu'à l'âge où je ſuis, & laide comme vous me voyez, vous puiſſiez vous reſoudre à me tourmenter. Je ſuis perſuadée que vous ne doutez point que mes ſentimens ne ſoient toûjours

jours les mêmes, & qu'il n'y a par conſequent que la violence qui puiſſe vous faire avoir ce que vous ſouhaitez. Voyez comme mon viſage eſt fait, oubliez la beauté que vous m'avez vûe, & vous perdrez l'envie de m'approcher. S'il y a en vous quelque reſte d'amour, il eſt impoſſible que la pitié ne l'emporte ſur vôtre fureur. C'eſt à vôtre pitié & à la vertu dont vous m'avez donné tant de preuves, que je m'adreſſe & que je demande grace. Ne troublez point mon repos, & n'entreprenez rien ſur mon honneur que je ſuis réſoluë de conſerver juſqu'au dernier ſoûpir. Si l'amour que vous avez eu pour moi a dégeneré en haine, & que vous ayez deſſein plus par vengeance que par afection, de me rendre la femme du monde la plus malheureuſe, je vous déclare qu'il n'en ſera pas ainſi, & que vous me forcerez de me plaindre hautement de vôtre malhonnéteté à celle qui eſt ſi prevenue en vôtre faveur. Si vous me reduiſez à cette extrémité, comptez que vôtre vie n'eſt pas en ſûreté. S'il faut que je meure, répondit Amadour, un moment mettra fin à mes peines : mais la diformité de vôtre viſage, qui eſt je croi vôtre ouvrage, ne m'empéchera pas de faire ce que j'ai réſolu. Quand vous n'auriez que la peau & les os je ferois la même choſe.

Florinde voyant que les prieres, les raiſons & les larmes étoient inutiles, s'aida du ſecours qu'elle craignoit autant que la perte de ſa vie, & d'une voix triſte & pitoyable appella ſa mere le plus haut qu'elle pût. A cette

voix

voix la Comteſſe ſe douta d'abord de la verité, & accourut le plus promptement qu'il lui fut poſſible. Amadour qui n'étoit pas ſi prêt à mourir qu'il le diſoit, lâcha priſe ſi promptement, que la Comteſſe ouvrant le cabinet le trouva à la porte, & Florinde aſſez éloignée de lui. Qu'eſt ceci donc, Amadour, dit la Comteſſe ? Dites-moi la verité. Amadour qui s'étoit préparé à l'avance, & qui ne manquoit jamais d'expedient au beſoin, répondit d'un viſage pâle & tranſi. Je ne connois plus Florinde, Madame, jamais homme ne fut plus ſurpris que je le ſuis. Je croyois comme je vous ai dit, avoir quelque part à ſa bienveillance, mais je vois bien que je n'y ai plus rien. Il me ſemble, Madame, que du tems qu'elle étoit avec vous, elle n'étoit ni moins ſage ni moins vertueuſe qu'aujourd'hui ; mais elle ne faiſoit pas conſcience de parler & de regarder les gens. J'ai voulu la regarder, mais elle n'a pas voulu le ſoufrir. Voyant cela j'ai cru que c'étoit un ſonge ou une réverie, & lui ai demandé la main à baiſer ſuivant la coûtume du païs ; mais elle me l'a abſolument refuſé. Il eſt vrai, Madame, que j'ai tort, & je vous en demande pardon, de lui avoir pris & baiſé la main quaſi par force. Je ne lui demandois pas autre choſe ; mais je vois bien qu'elle a reſolu ma mort, & c'eſt pour cela je croi qu'elle vous a appellé, peut-être a-t-elle eu peur que j'euſſe quelque autre deſſein. Quoi qu'il en ſoit, Madame, je reconnois que j'ai tort : car quoi qu'elle doive aimer tous vos bons ſerviteurs,

mon

mon malheur veut que je n'aye aucune part à ſa bienveillance. Mon cœur ne changera pas pour cela ni par rapport à vous, ni par rapport à elle ; & je vous ſuplie, Madame, de me conſerver vôtre bienveillance puiſque je pers la ſienne ſans l'avoir merité. La Comteſſe qui croyoit en partie, & en partie doutoit, demanda à ſa fille pourquoi elle l'avoit appellé ſi haut ? Florinde répondit qu'elle avoit eu peur. La Comteſſe lui fit pluſieurs autres queſtions, & n'eut jamais que la même réponſe, parce qu'ayant échapé à ſon ennemi, elle le croyoit aſſez puni d'avoir manqué ſon coup. Aprés que la Comteſſe eut long-tems entretenu Amadour, elle le laiſſa parler encore à Florinde en ſa preſence pour voir quelle mine il feroit ; mais il lui dit peu de choſe, & ſe contenta de la remercier de n'avoir rien dit à ſa mere, la priant au moins que puiſqu'il étoit banni de ſon cœur, un autre ne profitât point de ſa diſgrace. Si j'avois pû me défendre par quelque autre voye, répondit Florinde, tout ſe ſeroit paſſé entre nous. Vous en ſerez quitte pour cela, à moins que vous ne me forciez à faire pis. Ne craignez pas que j'aime jamais, car puiſque je me ſuis trompée à juger d'un cœur que j'avois cru tout plein de vertu, je ne croirai jamais qu'il y ait homme en qui on doive ſe fier. Ce malheur ſera cauſe que je bannirai pour jamais les paſſions que l'amour peut produire. En diſant cela elle prit congé de lui. La mere qui les obſervoit ne pût former aucun jugement, mais elle s'apperçût bien dés lors

lors que ſa fille n'avoit plus d'amitié pour Amadour, & crut que c'étoit ſans raiſon, & qu'il ſufiſoit qu'elle aimât quelqu'un pour que Florinde eût de l'averſion pour lui. Dés ce moment là elle fut ſi mal ſatisfaite d'elle, qu'elle fut ſept ans ſans lui parler qu'avec aigreur ; & tout cela à la ſolicitation d'Amadour. Florinde qui ne fuyoit rien tant autrefois que la preſence de ſon mari, reſolut d'être toute ſa vie auprés de lui, pour s'épargner les chagrins que ſa mere lui faiſoit. Mais voyant que rien ne lui réüſſiſſoit, elle prit le parti de tromper Amadour. Pour cet éfet elle fit ſemblant pendant quelques jours de s'humaniſer, & lui conſeilla de s'attacher à une femme qu'elle diſoit avoir entretenu de leur amour. Cette Dame qui étoit auprés de la Reine, & qui avoit nom Lorette, ravie d'avoir fait une telle conquête, fut ſi peu maîtreſſe de ſes tranſports, que le bruit s'en répandit par tout. La Comteſſe d'Arande même étant à la Cour s'en apperçût, & traita depuis Florinde plus doucement qu'à l'ordinaire. Florinde ayant appris que le mari de Lorette qui étoit Capitaine, avoit ſi bien pris l'allarme, qu'il avoit réſolu de tuer Amadour à quelque prix que ce fût ; Florinde, dis-je, qui quelque mine qu'elle fît ne pouvoit s'empécher d'aimer Amadour, l'en avertit incontinent. Lui qui ſeroit volontiers revenu à elle lui répondit, que ſi elle vouloit lui accorder tous les jours trois heures de converſation, il ne parleroit de ſa vie à Lorette ; mais elle n'en voulut rien faire. Puis donc, repliqua

Amadour, que vous ne voulez pas que je vive, pourquoi voulez-vous m'empêcher de mourir à moins que vous n'eſperiez me faire plus ſoufrir en vivant, que mille morts ne ſauroient faire ? Que la mort me fuye tant qu'elle voudra, je la chercherai tant que je la trouverai, & ce ſera alors que je ſerai en repos.

Sur ces entrefaites on reçût nouvelles que le Roi de Grenade avoit déja commencé les actes d'hoſtilité contre le Roi d'Eſpagne, ce qui obligea le Roi d'y envoyer le Prince ſon fils avec le Connêtable de Caſtille, & le Duc d'Albe, deux vieux & ſages Seigneurs. Le Duc de Cardonne & le Comte d'Arande voulurent en être, & prierent le Roi de leur donner quelque commandement. Le Roi leur donna des charges qui répondoient à leur qualité, & voulut qu'ils euſſent pour conducteur Amadour, qui fit durant la guerre des actions ſi ſurprenantes, qu'il y paroiſſoit autant de temerité que de bravoure. Il en fit tant qu'à la fin il y laiſſa la vie. Car les Maures ayant fait mine de vouloir donner bataille, plierent au premier choc, & firent ſemblant de fuïr pour obliger l'armée Chrétienne à les ſuivre ; ce qui leur réüſſit. Le vieux Connêtable & le Duc d'Albe ſe défiant de la ruſe retinrent malgré lui le Prince d'Eſpagne, & l'empécherent de paſſer la riviere : mais le Comte d'Arande & le Duc de Cardonne la paſſerent nonobſtant les défenſes. Les Maures voyant qu'ils n'étoient ſuivis que de peu de gens, firent volte-face. Le Duc de Cardonne fut tué d'un coup de Cimeterre & le Comte d'Arande

ſi dangereuſement bleſſé, qu'on le laiſſa pour mort ſur la place. Amadour étant ſurvenu fendit la preſſe avec tant de fureur, qu'on eût dit qu'il étoit enragé. Il fit emporter les corps du Duc & du Comte au camp du Prince qui les regreta comme s'ils euſſent été ſes propres freres. En viſitant leurs playes on trouva que le Comte d'Arande n'étoit pas encore mort, & on l'envoya chez lui en litiere, où il fut long-tems malade. Le corps du jeune Duc fut tranſporté à Cardonne. Amadour ayant retiré ces deux corps, eut ſi peu ſoin de lui, qu'il ſe laiſſa enveloper par un grand nombre de Maures. Sachant donc que s'il tomboit entre les mains du Roi de Grenade il mourroit d'une mort cruelle, à moins qu'il ne renonçât à la Religion Chrétienne, reſolut de ne donner la gloire de ſa mort ni à ſa priſe ni à ſes ennemis, & de rendre à Dieu & ſon corps & ſon ame. Baiſſant donc la croix de ſon épée il s'en donna un ſi grand coup, qu'il ne fut pas beſoin d'y revenir.

Ainſi mourut le pauvre Amadour, auſſi regreté que ſes vertus le meritoient. La renommée en porta d'abord les nouvelles en Eſpagne. Florinde qui étoit alors à Barcelone où ſon mari avoit autrefois ordonné qu'on l'enterrât, aprés avoir fait faire avec pompe les obſeques de ſon époux, ſans en parler ni à mere ni à Belle-mere ſe retira dans le Monaſtere de Jeſus, prenant pour époux & pour amant celui qui l'avoit délivrée d'un amour auſſi violent que celui d'Amadour, & du chagrin que lui cauſoit la compagnie d'un

tel mari. Elle ne s'occupa depuis que du soin d'aimer Dieu si parfaitement, qu'aprés avoir été long-tems Religieuse, elle lui rendit son ame avec la même joye qu'une épouse va voir son époux.

Je crains, Mesdames, qu'une si longue histoire ne vous ait été ennuyeuse; mais elle auroit été encore plus longue, si j'avois voulu suivre celui qui me l'a contée. Imitez, Mesdames, la vertu de Florinde; mais ayez moins de cruauté; & n'estimez jamais tant les hommes de peur que venant à vous détromper vous ne les reduisiez à mourir cruellement, & vous à vivre avec tristesse. Ne vous semble-t-il pas, dit Parlamente à Hircan, aprés cette longue audience, que cette femme ait été poussée à bout, & qu'elle ait vertueusement resisté? Non, répondit Hircan; car une femme ne peut faire moins de résistance que de crier. Et qu'auroit-elle fait si elle avoit été en lieu où elle n'eût pas été entenduë? D'ailleurs si Amadour n'eût pas eu plus de peur que d'amour, il n'auroit pas si aisément lâché prise. Ainsi je soûtiens toûjours, que jamais homme n'aima parfaitement, & ne fut aimé, qui n'ait obtenu de sa maîtresse ce qu'il lui a demandé s'il s'y est pris comme il faut. Mais encore faut-il que je louë Amadour d'avoir fait une partie de son devoir. Trouvez-vous, repliqua Oysille, qu'un serviteur fasse son devoir de faire violence à sa maîtresse à laquelle il doit toute sorte de respect & d'obéïssance? Quand nos maîtresses, Madame, dit alors Saffredant,

tien-

tiennent leur rang assises à leur aise comme nos Juges, nous sommes à genoux devant elles ; & quand nous les menons dancer avec crainte, & les servons avec tant de diligence, que nous prevenons leurs demandes, nous avons tant de peur de les offenser, & tant de desir de les bien servir, qu'on ne sauroit nous voir sans nous regarder avec compassion. On nous croit souvent plus sots que les bêtes, & on louë la fierté de nos Dames, qui cependant parlent avec tant d'honnêteté, qu'elles se font craindre, aimer & estimer de ceux qui n'en voyent que les dehors. Mais dans le particulier où l'on n'a pour Juge que l'amour, nous savons fort bien qu'elles sont femmes & nous hommes. Le nom de maîtresse se change alors en celui d'amie, & celui qui étoit serviteur en public devient ami dans un tête à tête. De là est venu le vieux proverbe.

Pour bien servir & loyal être
De serviteur on devient maître.

Elles ont d'honneur autant que les hommes en peuvent donner & ôter : & comme elles voyent que nous soufrons avec patience, il est juste qu'elles nous dédommagent de nos soufrances, quand elles le peuvent faire sans blesser leur honneur. Vous ne parlez pas, dit Longarine du veritable honneur, qui est le contentement le plus parfait qu'on ait en ce monde. Quand tout le monde me croiroit femme de bien, & que je saurois seule le con-

traire, les loüanges ne feroient qu'augmenter ma honte & ma confusion secretes. D'un autre côté quand toute la terre me condamneroit, & que ma conscience ne me reprochât rien, la colomnie me feroit une espece de plaisir, tant il est vrai que la vertu n'est jamais entierement malheureuse. Quoi que vous n'ayez rien laissé à dire, reprit Guebron, vous me permettrez de dire à mon tour, que je regarde Amadour comme le plus honnéte & le plus vertueux Cavalier qui puisse être. Quoi qu'on lui ait donné un nom supposé je crois néanmoins le connoître : mais puis qu'on ne la pas nommé, je ne le nommerai point aussi. Il sufit de dire, que si c'est celui que je pense, jamais son cœur ne fut susceptible de peur, ni exempt d'amour. Il me semble, dit alors Oysille, que cette journée s'est passée si agréablement, que si cela continue un entretien si divertissant nous fera trouver le tems court. Le Soleil est déja bas ; & il y a long-tems qu'on a sonné Vépres à l'Abbaïe. Je ne vous en ai rien dit parce que j'avois moins d'envie d'entendre Vépres que de savoir la fin de cette histoire. Sur cela tout le monde se leva & arrivant à l'Abbaïe ils trouverent les Religieux qui les attendoient depuis plus d'une heure. Aprés Vépres on soupa. La soirée ne se passa pas sans parler des contes qui s'étoient faits, & sans chercher dans leur memoire de quoi passer le jour suivant avec le même plaisir. Aprés avoir fait dans le pré une infinité de jeux, chacun alla se coucher fort content des agrémens de la journée.

SE-

SECONDE JOURNE'E.

LE lendemain ils ſe leverent de bon matin, reſolus de retourner au lieu où ils avoient eu tant de plaiſir. Chacun avoit ſon conte prét, & avoit de l'impatience de le mettre au jour. Aprés avoir entendu la Morale de Madame Oyſille, & la Meſſe, il fut queſtion de dîner, & on ſe rapella en même tems pluſieurs hiſtoires paſſées.

Aprés dîné ils allerent ſe repoſer dans leurs chambres; & à l'heure marquée chacun ſe rendit au pré, où il ſembloit que le tems & le jour favoriſoient leur deſſein. Aprés qu'ils ſe furent tous aſſis ſur des ſieges verds faits des propres mains de la nature, Parlamente dit. Puiſque je finis la journée d'hier, c'eſt à moi à choiſir celle qui doit commencer celle-ci. Comme Madame Oyſille la plus ſage & la plus âgée des femmes parla hier la premiere, je donne aujourd'hui ma voix à la plus jeune: Je ne dis pas à la plus folle, aſſûrée que je ſuis que ſi nous la ſuivons toutes, les Religieux n'attendront pas à dire Vépres auſſi long-tems qu'ils firent hier. C'eſt à vous, Nomerfide, que ceci s'adreſſe: mais je vous prie ne nous faites point commencer la journée par les larmes. Il n'étoit pas neceſſaire de me le dire, répondit Nomerfide. J'avois déja pris mon parti, m'étant rapellé tout à propos un conte qui me fut fait l'an paſſé par une Bourgeoiſe de Tours, qui m'aſſûra qu'elle avoit entendu précher le Cordelier dont je vais vous parler.

XI. NOUVELLE.

Fragmens facetieux des Sermons d'un Cordelier.

IL y a prés de la Ville de Bleré en Touraine, un village nommé Martin le Beau, où un Cordelier de Tours fut appellé pour y prêcher les Avents & le Caréme ſuivant. Ce Cordelier qui avoit plus de caquet que de ſavoir, ſe trouvant quelquefois court, s'aviſoit pour achever ſon heure, de faire des contes qui ne déplaiſoient pas tout à

fait

fait à ces bons villageois. Préchant le Jeudi abſolu ſur l'Agneau Paſcal, quand il fut queſtion de dire qu'il ſe mangeoit de nuit, voyant à ſon Sermon de belles jeunes Dames d'Amboiſe nouvellement arrivées dans le deſſein de faire leurs Pâques, & d'y demeurer quelques jours aprés, il voulut ſe ſurpaſſer, & demanda à toutes les femmes, ſi elles ne ſavoient pas ce que c'étoit que manger de la chair crue de nuit ? Je veux vous l'apprendre, Meſdames, leur dit-il. Les jeunes hommes d'Amboiſe nouvellement arrivez les uns avec leurs femmes, les autres avec leurs ſœurs & nieces, & qui ne connoiſſoient pas l'humeur du pelerin, commencerent à s'en ſcandaliſer : mais aprés l'avoir entendu, au lieu d'être ſcandaliſez ils rirent, & ſur tout de ce qu'il dit que pour manger l'Agneau Paſcal il faloit *avoir les reins ceints, des pieds en ſes ſouliers, & une main à ſon bâton.* Le Cordelier les voyant rire, & ſe défiant pourquoi, ſe reprit incontinent. Et bien dit-il, *des ſouliers en ſes pieds, & un bâton en ſa main.* Blanc chapeau, & chapeau blanc, n'eſt-ce pas la même choſe ? Si l'on ſe mit alors à rire, je croi que vous n'en doutez pas. Les Dames mêmes ne pûrent s'en empécher. Le Cordelier ſentant que ſon heure approchoit fit de nouveaux éforts pour divertir les Dames, & leur donner ſujet d'être contentes de lui. Quand vous ſerez tantôt, Meſdames, à cauſer avec vos commeres, leur dit-il, vous demanderez : Qui eſt ce maître frere qui parle ſi hardiment ? C'eſt quelque

bon

bon compagnon. Je vous dirai, Meſdames, je vous dirai, ne vous étonnez pas, non, ſi je parle hardiment : car je ſuis à vôtre commandement. Et en diſant cela il finit ſon Sermon, laiſſant ſes auditeurs plus diſpoſez à rire de ſes ſottiſes, qu'à pleurer de la paſſion de nôtre Seigneur, dont on celebroit alors la commemoration. Ses autres Sermons durant les fétes furent quaſi de pareille éficace. Et comme vous ſavez que les freres de cet Ordre, n'oublient pas à faire faire la quéte, pour avoir comme on parle leurs œufs de Pâques, qui non ſeulement ne leur manquent pas; mais on leur donne même pluſieurs autres choſes comme du linge, de la filaſſe, des andouïlles, des jambons, des échinées, & autres petites choſes. Le Mardi d'aprés Pâques qu'il faiſoit ſes recommandations, dont telles gens ne ſont point chiches, il dit. Je ſuis obligé, Meſdames, de vous remercier des charitez que vous avez faites à nôtre pauvre Convent; mais je ne ſaurois m'empécher de vous dire, que vous n'avez pas conſideré les beſoins que nous avons. Vous ne nous avez donné pour la plûpart que des andouïlles, dont Dieu merci nous ne manquons point, le Convent en étant tout farci. Que ferons-nous donc de tant d'andouïlles? ſavez-vous ce que nous en ferons? Je ſuis d'avis, Meſdames, que vous méliez vos jambons avec nos andoüilles, & vous ferez une belle aumône. Puis continuant ſon Sermon, il fit venir le ſcandale à propos. Aprés s'être étendu là deſſus, & avoir produit quelques exemples, il s'écria

cria avec chaleur. Je ſuis ſurpris, Meſſieurs & Meſdames de St. Martin, que vous vous ſcandaliſiez pour une choſe qui eſt moins que rien, & que vous faſſiez par tout ſans ſujet des contes de moi, diſant : qui eût cru que le pere eût engroſſé la fille de ſon hôteſſe? Il y a vraiment bien là de quoi s'étonner. Un Moine a engroſſé une fille. Belle merveille! Mais venez ça, belles Dames, n'auriez-vous pas ſujet d'être bien plus ſurpriſes, ſi la fille avoit engroſſé le Moine?

Voilà, Meſdames, les belles viandes dont ce bon Paſteur nourriſſoit le troupeau de Dieu. Encore étoit-il ſi éfronté aprés ſon peché, qu'il avoit l'impudence d'en parler en chaire, où l'on ne doit rien dire qui n'inſtruiſe le prochain, & qui ne tende premierement à la gloire de Dieu. Voilà un maître Moine, dit Saffredant. J'aimerois preſqu'autant frere Angibaut, ſur le dos duquel on mettoit tous les diſcours facetieux qui ſe faiſoient en bonne compagnie. Je ne trouve pas qu'il y ait là matiere à rire, répondit Oyſille; & la circonſtance du tems n'eſt pas avantageuſe au Moine. Vous ne dites pas, Madame, réprit Nomerfide, qu'encore qu'il ne s'agiſſe pas d'un tems bien éloigné, les bonnes gens de village, & la plûpart même de ceux des bonnes villes, qui ſe croyent plus habiles que les autres, avoient alors plus de reſpect pour de tels Prédicateurs, que pour ceux qui leur préchoient purement & ſimplement le ſaint Evangile. Quoi qu'il en ſoit, dit alors Hircan, il n'avoit pas grand tort de de-

demander des jambons pour des andouïlles ; car il y a bien plus à manger. Quand quelque dévote eût entendu la choſe par amphibologie, comme je croi que le Moine l'entendoit, ni lui ni ſes Confreres ne s'en ſeroient pas mal trouvez, non plus que la jeune courtiſane qui en eut plein ſon ſac. Quelle éfronterie, reprit Oyſille, de renverſer le ſens du texte ſuivant ſon caprice, croyant avoir afaire à des gens auſſi bêtes que lui, & cherchant impudemment par là à corrompre les femmelétes, pour leur apprendre à manger de nuit la chair crue. Ouï ; mais vous ne dites pas, dit Simontault, qu'il avoit devant les yeux ces jeunes Tripieres d'Amboiſe, dans le baquet deſquelles il eût volontiers lavé ſon.... Nommerai-je ? non. Vous m'entendez. Il eût bien voulu leur en faire goûter, non pas roti, mais tout grouïllant & fretillant, pour leur donner plus de plaiſir. Tout beau, tout beau, Seigneur Simontault, dit Parlamente, vous vous oubliez, & ne vous ſouvenez-vous plus de vôtre modeſtie ordinaire dont vous ſavez ſi bien vous ſervir au beſoin ? Ouï, Madame, repliqua Simontault ; mais le malhonnéte homme de Moine m'a fait équivoquer. Pour revenir à nos premiers erremens, je prie Nomerfide qui eſt cauſe de mon erreur, de donner ſa voix à quelqu'un qui nous faſſe oublier nôtre commune faute. Puiſque vous voulez que j'aye part à la faute, repartit Nomerfide, je choiſerai quelqu'un qui reparera tout ; & ce quelqu'un là ſera Dagoucin, qui eſt ſi ſage, qu'il aimeroit autant mourir que de dire une

folie

folie. Dagoucin la remercia de l'eſtime qu'elle faiſoit de lui. L'hiſtoire que je vais vous raconter eſt pour vous faire voir comment l'amour aveugle les cœurs des plus grands & des plus honnêtes, & comme il eſt dificile de vaincre un méchant à force de bienfaits.

XII. NOUVELLE.

Ce qui arriva à un Duc, & ſon impudence pour parvenir à ſes fins, avec la juſte punition de ſa mauvaiſe volonté.

IL y avoit depuis peu à Florence un Duc, qui avoit épouſé Madame Marguerite, fille naturelle de l'Empereur Charles-Quint. Comme la Princeſſe étoit encore fort jeune, & que le Duc ne pouvoit pas coucher avec elle qu'elle n'eût un âge plus meur & plus avancé, il

il la traita fort doucement, & se rendit amoureux pour l'épargner de quelques autres Dames de la ville qu'il alloit voir la nuit tandis que sa femme dormoit. Il le fut entr'autres d'une fille aussi belle que sage & vertueuse, & sœur d'un Gentilhomme que le Duc aimoit comme lui-même, & auquel il donnoit tant d'autorité, qu'on lui obéïssoit comme au Duc. Il n'avoit point de secrets qu'il ne lui communiquât, de maniere qu'on pouvoit le nommer le second Duc. Le Prince sachant que la sœur du Gentilhomme étoit une femme d'une trés-grande vertu, n'osoit lui parler de son amour. Aprés avoir tenté toutes choses, il s'adressa à son favori, & lui dit. S'il y avoit une chose au monde, mon ami, que je ne vouluſſe pas faire pour vous, je craindrois de vous dire ce que je pense, & encore plus de vous demander vôtre assistance. Mais j'ai tant d'amitié pour vous, que si j'avois une femme, une mere, ou une fille qui pût vous sauver la vie, vous devez être assûré que vous n'en mourriez pas. Je suis persuadé que vous m'aimez autant que je vous aime. Si moi qui suis vôtre maître ai une pareille afection pour vous, celle que vous devez avoir pour moi ne doit pas être moindre. J'ai donc un secret à vous dire. Pour l'avoir voulu cacher je suis tombé dans l'état où vous me voyez, d'où je n'espere sortir que par la mort, ou par le service que vous me rendrez si vous voulez le faire. Le Gentilhomme touché des raisons de son maître, & voyant son visage baigné de larmes, en eut tant de pitié qu'il

lui

lui dit. Je ſuis vôtre creature, Monſieur : C'eſt de vous que je tiens le bien & la gloire que j'ai, & vous pouvez vous ouvrir à moi qui vous ſuis entierement dévoüé. Le Duc alors lui déclara l'amour qu'il avoit pour ſa ſœur, & lui dit qu'il ne voyoit pas pouvoir vivre long-tems à moins qu'il ne lui en procurât la jouïſſance ; bien perſuadé qu'il étoit que ni les prieres, ni les preſens ne feroient rien auprés d'elle. Si donc, ajoûta le Duc en finiſſant, vous aimez ma vie autant que j'aime la vôtre, trouvez moyen de me faire avoir un bien que je ne puis jamais eſperer que par vôtre entremiſe. Le Gentilhomme qui aimoit ſa ſœur, & l'honneur de ſa maiſon, plus que le plaiſir de ſon maître, lui fit quelques remontrances, & le ſuplia de ne le pas reduire à la cruelle neceſſité de ſoliciter le deshonneur de ſa famille, lui proteſtant qu'il n'y avoit rien qu'il ne fît pour lui ; mais que ſon honneur ne permettoit pas qu'il lui rendît le ſervice qu'il demandoit de lui. Le Duc outré de colere mit le doigt entre les dents, & ſe mordant l'ongle lui répondit d'un air tout enflâmé. Puiſque je ne trouve en vous aucune amitié je ſai ce que j'ai à faire. Le Gentilhomme qui ſavoit que ſon maître étoit cruel, eut peur, & lui dit. Puiſque vous le voulez abſolument, Monſieur je lui parlerai ; & vous dirai ſa réponſe. Si vous faites cas de ma vie, je ferai cas de la vôtre, repliqua le Duc en ſe retirant. Le Gentilhomme entendit fort bien ce que cela ſignifioit, & fut un jour ou deux ſans voir le Duc, ſongeant aux moyens de

ſe

ſe tirer d'un ſi mauvais pas. Il conſideroit d'un coté l'obligation qu'il avoit à ſon maître, les biens & les honneurs qu'il en avoit reçus: De l'autre côté il ſe repreſentoit l'honneur de ſa maiſon, la vertu & la chaſteté de ſa ſœur. Il ſavoit fort bien qu'elle ne conſentiroit jamais à une action de cette infamie, à moins que la fourbe ou la violence ne s'en mélât; ce qu'il ne pouvoit ſe reſoudre de mettre en œuvre, attendu la honte qui en reviendroit à lui & aux ſiens. Il conclud enfin qu'il aimoit mieux mourir, que de faire une pareille piece à ſa ſœur, qui étoit une des plus honnêtes femmes d'Italie, & prit le parti de délivrer ſa patrie d'un tiran qui vouloit violemment difamer ſa maiſon: car il étoit bien aſſûré que le ſeul & unique moyen de mettre à couvert ſa vie & la vie des ſiens, étoit de ſe défaire du Duc. Reſolu donc ſans parler à ſa ſœur de ſauver ſa vie & de prevenir ſa honte par un ſeul & même coup, il alla trouver le Duc au bout de deux jours, & lui dit qu'il avoit tant fait auprés de ſa ſœur, qu'aprés bien des peines, il l'avoit enfin portée à conſentir à ce qu'il déſiroit; mais à condition que la choſe demeureroit ſecrete, & que perſonne qu'eux trois n'en ſauroit rien. Comme on croit aiſément ce qu'on deſire, le Duc crut la choſe de la meilleure foi du monde. Il embraſſa le frere, lui promit tout ce qu'il pourroit lui demander, le pria de preſſer l'execution de la parole qu'il lui donnoit, & prit jour avec lui pour cela. Il ne faut

pas demander ſi le Duc fut aiſe.

Quand il vit approcher la nuit tant deſirée; nuit où il eſperoit de vaincre celle qu'il avoit cru invincible, il ſe retira de bonne heure avec le Gentilhomme, & n'oublia pas de s'ajuſter & de ſe parfumer du mieux qu'il pût. Tout le monde s'en étant allé, le frere le conduiſit chez ſa ſœur, & le fit entrer dans une chambre magnifiquement parée. Le Gentilhomme le deshabilla & le mit au lit, où il le laiſſa lui diſant. Je vais vous querir, Monſieur, celle qui n'entrera pas dans cette chambre ſans rougir : Mais j'eſpere qu'avant que le jour vienne elle ſera aſſûrée de vous. Aprés avoir quitté le Duc il fut à ſa chambre, & n'y trouva qu'un ſeul homme de ſes gens, auquel il dit. Aurois-tu bien le cœur de me ſuivre en un lieu, où je veux me venger du plus grand de mes ennemis ? Ouï, Mr. répondit l'homme qui ne ſavoit de quoi il s'agiſſoit, & fut-ce contre le Duc même. Le Gentilhomme ſans luï donner le tems de ſe reconnoître l'emmena ſi bruſquement, qu'il n'eut le tems de prendre d'autres armes qu'un poignard qu'il avoit déja. Le Duc l'entendant revenir crût qu'il lui amenoit l'objet de ſon amour, & ouvrit le rideau & les yeux pour regarder & pour recevoir le bien qu'il avoit ſi long-tems attendu : Mais au lieu de voir celle dont il eſperoit la conſervation de ſa vie, il vit l'inſtrument qui devoit lui donner la mort, c'eſt à dire une épée nue que le Gentilhomme avoit tirée, & dont il le frapoit tout en chemiſe. Le Duc ſans armes, mais

non

non pas ſans cœur, ſe leva ſur ſon ſeant, ſaiſit le Gentilhomme au travers du corps, & lui dit. Eſt-ce ainſi que vous me tenez parole? Faute d'autres armes il ſe ſervit des ongles & des dents, mordit le Gentilhomme au pouce, & ſe défendit ſi bien, qu'ils tomberent tous deux dans la ruelle. Le Gentilhomme qui n'étoit pas aſſûré d'être le plus fort, apella ſon homme, qui trouvant le Duc & ſon maître ſi acharnez l'un contre l'autre, que l'obſcurité du lieu l'empéchant de les bien diſtinguer, il les prit tous deux par les pieds, les traina au milieu de la chambre, & ſe mit en devoir de couper la gorge au Duc avec ſon poignard. Il ſe défendit juſques à ce que la perte de ſon ſang l'eût rendu ſi foible qu'il n'en pouvoit plus. Alors le Gentilhomme & ſon valet le porterent ſur le lit, où ils l'acheverent de tuer à corps de poignard; puis ayant tiré les rideaux, ils laiſſerent le corps dans la chambre qu'ils fermerent.

Voyant qu'il avoit vaincu ſon ennemi, & qu'en le tuant il avoit mis en liberté la Republique, il crut que ſon action ne ſeroit pas complete s'il ne faiſoit la même choſe à cinq ou ſix proches parens du Duc. Pour cet éfet il donna ordre à ſon homme de les aller querir un à un pour en faire comme il avoit fait du Duc: Mais le valet qui n'étoit ni aſſez hardi ni aſſez vigoureux répondit. Il me ſemble, Monſr. que vous en avez aſſez fait pour ce coup, & que vous feriez bien mieux de ſonger à vous ſauver la vie, qu'à l'ôter aux

autres. Si nous étions autant de tems à expedier chacun d'eux, que nous en avons mis à expedier le Duc, le jour viendroit avant que nous euſſions achevé, quand même nous trouverions nos ennemis ſans défenſe. Comme la peur s'empare aiſément de ceux qui font mal, le Gentilhomme crut ſon valet, le prit ſeul avec lui, & s'en alla à un Evéque qui avoit charge de faire ouvrir les portes, & de donner les ordres neceſſaires aux maîtres de poſte. Le Gentilhomme dit au Prélat qu'il venoit de recevoir nouvelles qu'un de ſes freres étoit à l'extremité : Que le Duc lui avoit donné permiſſion d'y aller, & qu'ainſi il le prioit d'ordonner à la poſte qu'on lui donnât deux bons chevaux, & au portier d'ouvrir la porte de la Ville. L'Evéque qui n'eſtimoit guere moins ſa priere que le commandement du Duc ſon maître, lui donna d'abord un billet, par le moyen duquel il eut incontinent ce qu'il demandoit. Mais au lieu d'aller voir ſon frere il piqua droit à Veniſe, où il ſe fit guerir des morſures que le Duc lui avoit faites, & puis s'en alla en Turquie.

Le jour étant venu les Domeſtiques du Duc voyant qu'il étoit ſi long-tems à revenir, ne douterent pas qu'il ne fût allé voir quelque Dame : Mais enfin voyant qu'il ſe paſſoit trop de tems, ils commencerent à le chercher de tous les côtés. La pauvre Ducheſſe qui commençoit fort à l'aimer, ſachant qu'on ne le trouvoit point fut dans

une

une peine extréme. Le Gentilhomme favori ne paroiſſant point non plus, on alla le chercher chez lui. On vit du ſang à la porte de ſa chambre; mais perſonne qui pût en dire des nouvelles. La trace du ſang mena les Domeſtiques du Duc juſques à la porte de la chambre où il étoit, qu'ils trouverent fermée. La porte ayant été d'abord enfoncée, & voyant le planché tout couvert de ſang, ils tirerent les rideaux du lit, & trouverent le pauvre Duc roide mort ſur le lit. Repreſentez-vous qu'elle fut l'affliction de ces pauvres Domeſtiques, qui emporterent le corps au Palais. L'Evéque y arriva dans le même tems, & leur conta comme le Gentilhomme s'étoit ſauvé la nuit ſous pretexte d'aller voir ſon frere. Il n'en falut pas davantage pour faire conclure que c'étoit lui qui avoit fait le coup. Il parut clairement que ſa ſœur n'en avoit pas entendu parler. Quoi qu'elle fût ſurpriſe d'un évenement ſi peu attendu, elle en aima davantage ſon frere, qui ſans ſe mettre en peine de ſa propre vie l'avoit délivrée d'un tiran qui en vouloit à ſon honneur. Elle vécut toûjours avec la même vertu, & quoi qu'elle demeurât pauvre parce que tous les biens de la famille furent confiſquez, ſa ſœur & elle ne laiſſerent pas de trouver des maris auſſi honnétes gens & auſſi riches qu'il y en eût en Italie. L'une & l'autre ont toûjours vécu depuis en trés-bonne reputation.

Voilà un fait, Meſdames, qui doit bien

vous faire craindre ce petit Dieu, qui se fait un plaisir de tourmenter les Princes & les particuliers, les forts & les foibles; & qui les aveugle tellement, qu'il leur fait oublier Dieu & leur conscience, & enfin leur propre vie. Les Princes & ceux qui ont l'autorité en main doivent craindre d'outrager leurs inferieurs. Il n'y a point de si petit homme qui ne puisse nuire quand Dieu veut se venger du pécheur, ni de si grand qui puisse mal faire à celui que Dieu veut proteger. Cette histoire fut bien écoutée de toute la compagnie; mais on en jugea bien diversement. Les uns soûtenoient que le Gentilhomme avoit bien fait de mettre sa vie & l'honneur de sa sœur en sûreté, & de délivrer sa patrie d'un pareil tiran. Les autres disoient au contraire qu'il y avoit trop d'ingratitude d'ôter la vie à un homme qui l'avoit comblé de biens & d'honneurs. Les Dames disoient qu'il étoit un bon frere, & un vertueux citoyen. Les hommes au contraire soûtenoient qu'il étoit maître & mauvais serviteur. C'étoit un plaisir d'entendre les raisons de part & d'autre: Mais les Dames à leur ordinaire parloient autant par passion que par raison, & disoient que le Duc meritoit la mort, & croyoient heureux celui qui l'avoit tué. Dagoucin voyant les grandes contestations qu'il avoit excitées. Je vous prie, Mesdames, dit-il, de ne point vous échaufer pour une chose déja passée, & prenez garde seulement que vos beautés ne fassent faire des meurtres plus cruels que celui dont je viens de faire la relation. La bel-

le

le Dame ſans compaſſion, dit Parlamente, nous a appris à dire qu'il ne meurt guere de gens d'une ſi agreable maladie. Pleût à Dieu, Madame, repartit Dagoucin, que toutes celles qui ſont ici ſûſſent combien cette opinion eſt fauſſe. Je croi qu'elles ne voudroient point avoir la reputation d'être ſans compaſſion, ni reſſembler à cette incredule, qui laiſſa mourir un bon ſerviteur faute de lui répondre favorablement. Vous voudriez donc, reprit Parlamente, que pour ſauver la vie à un homme qui dit qu'il nous aime, nous expoſaſſions nôtre honneur & nôtre conſcience. Je ne vous dis pas cela, repliqua Dagoucin; Car celui qui aime parfaitement craindroit plus de faire tort à l'honneur de ſa maîtreſſe qu'elle-même: Et partant il me ſemble qu'une réponſe honnéte & ſatisfaiſante, telle que requiert un amour honnéte & parfait, ne feroit que plus éclater l'honneur & la conſcience d'une Dame. Je dis un amour honnéte; Car je ſoûtiens que ceux qui aiment autrement n'aiment pas comme il faut. C'eſt toûjours là le but de vos raiſons, dit Emarſuite. Vous commencez par l'honneur, & vous finiſſez par le contraire. Si tous ceux qui ſont ici veulent en dire la verité, je les en croirai à leur ſerment. Hircan jura qu'il n'avoit jamais aimé que ſa femme, à laquelle il ne vouloit point faire ofenſer Dieu. Autant en dit Simontault, qui ajoûta qu'il avoit ſouvent ſouhaité que toutes les femmes fuſſent méchantes à la reſerve de la ſienne. Vous meritez que la vôtre le ſoit, répondit Guebron:

Mais pour moi je puis bien jurer que j'ai tant aimé une femme, que j'euſſe mieux aimé mourir que de lui faire faire quelque choſe capable de diminuer l'eſtime que j'avois pour elle. Mon amour étoit tellement fondé ſur ſes vertus, que quelque choſe de precieux que j'euſſe pû obtenir d'elle, je n'aurois pas voulu y voir une tache. Je croyois, Guebron, dit Saffredant en riant, que l'amour que vous avez pour vôtre femme, & le bon ſens dont la nature vous a partagé, vous euſſent empéché d'être amoureux; mais je vois bien que je me ſuis trompé, puiſque vous vous ſervez encore des termes dont nous avons de coûtume de tromper les plus fines, & à la faveur deſquels nous nous faiſons écouter des plus ſages. En éfet qui eſt celle qui ne nous prétera pas l'oreille quand nous débuterons par l'honneur & par la vertu? Mais ſi nous produiſions nôtre cœur tel qu'il eſt, tels ſont bien venus auprés des Dames, qui n'en ſeroient pas ſeulement regardez. Nous couvrons nôtre Diable du plus bel Ange que nous pouvons trouver, & ſous cette couverture nous recevons bien des faveurs avant que nous ſoyons connus. Peut-être même menons-nous les Dames ſi loin, que penſant aller droit à la vertu, elles n'ont ni le tems ni le moyen de reculer quand elles viennent à connoître le vice. Je vous croyois, dit Guebron, tout autre que vous ne dites, & je m'imaginois que la vertu vous étoit plus agreable que le plaiſir. Quoi Saffredant! y a-t-il de plus grande vertu que d'aimer comme Dieu l'a com-

mandé ? Il me ſemble que c'eſt beaucoup mieux fait d'aimer une femme comme femme, que d'en faire ſon idole, comme font pluſieurs autres. Pour moi je ſuis tres-perſuadé qu'il vaut mieux d'en uſer que d'en abuſer. Toutes les Dames furent du ſentiment de Guebron, & firent taire Saffredant, qui dit. Il m'eſt aiſé de n'en plus parler, car j'en ai été ſi mal-traité, que je ne veux plus y retourner. Vôtre malice, repliqua Longarine, eſt cauſe que vous avez eté mal-traité : Car qui eſt l'honnéte femme qui vous voudroit pour Amant aprés ce que vous venez de dire? Celles qui ne m'ont pas trouvé fâcheux ne changeroient pas leur honnéteté pour la vôtre : Mais n'en parlons plus, afin que ma colere ne choque perſonne, & ne me choque moi-même. Songeons à qui Dagoucin donnera ſa voix. Je la donne à Parlamente, répondit-il incontinent, perſuadé que je ſuis qu'elle doit ſavoir mieux que perſonne ce que c'eſt qu'honnéte & parfaite amitié. Puiſque vous me choiſiſſez pour conter une hiſtoire, dit Parlamente, je vais vous en dire une arrivée à une Dame qui a toûjours été de mes bonnes amies, & ne m'a jamais rien caché.

XIII. NOUVELLE.

Un Capitaine de Galere ſous ombre de Dévotion devint amoureux d'une Demoiſelle, & ce qui en arriva.

IL y avoit auprés de Madame la Regente, mere du Roi François, une Dame fort dévote, mariée à un Gentilhomme de même caractere. Quoi que ſon mari fût vieux, & elle jeune & belle, neanmoins elle le ſervoit & aimoit comme s'il eût été le plus beau jeu-

ne

ne homme du monde. Pour lui ôter tout ſujet de chagrin, elle ſe mit à vivre comme une femme de l'âge dont il étoit, fuyant toutes compagnies, toute magnificence en habits, toute ſorte de dances & de jeux que les femmes ont coûtume d'aimer, & faiſant du ſervice de Dieu ſon unique plaiſir & divertiſſement. Elle gagna ſi bien par ce moyen le cœur & la confiance de ſon mari, qu'elle le menoit comme elle vouloit & lui & ſa maiſon. Il arriva un jour que ſon mari lui dit, qu'il avoit ſouhaité dés ſa jeuneſſe de faire le voyage de Jeruſalem, & lui demanda ce qu'il lui en ſembloit. Elle qui ne cherchoit qu'à lui plaire. Puiſque Dieu, nous a privé d'enfans, mon ami, lui dit-elle, & nous a donné aſſez de biens, je ſerois fort d'avis d'en employer une partie à faire ce ſaint voyage; Car que vous alliez à Jeruſalem ou ailleurs, je ſuis reſolue de vous ſuivre, & de ne vous abandonner jamais. Le bonhomme fut ſi aiſe de cette réponſe, qu'il croyoit être déja ſur le mont Calvaire. Sur ces entrefaites vint à la Cour un Gentilhomme qui avoit long-tems ſervi contre le Turc, & qui étoit venu pour faire approuver au Roi une entrepriſe qu'on avoit concerté contre une place des Ottomans, dont le ſuccez devoit être fort avantageux à la Chrétienté. Le vieux dévot lui parla de ſon voyage, & ayant appris qu'il étoit reſolu de le faire, il lui demanda ſi aprés celui-là il ſeroit d'humeur d'en faire un autre à Jeruſalem, que ſa femme & lui avoient fort grande envie de voir. Le Capitaine fort aiſe d'apprendre un

ſi bon deſſein, lui promit de l'accompagner; & de tenir la choſe ſecrete. Il avoit de l'impatience de voir ſa femme pour lui dire ce qu'il avoit fait. Comme elle n'avoit guere moins d'envie que ſon mari de faire le voyage, elle en parloit ſouvent au Capitaine, qui regardant plus la perſonne que les paroles, en devint ſi amoureux, qu'en lui parlant des voyages qu'il avoit fait en Mer, il mettoit ſouvent l'embarquement de Marſeille avec l'Archipel, & au lieu de dire un navire diſoit ſouvent un cheval, tant il étoit hors de ſoi-même: Cependant il la trouvoit d'un caractere ſi ſingulier qu'il n'oſoit ni lui dire qu'il l'aimoit, ni faire ſemblant de l'aimer. Le feu de ſa paſſion devint ſi violent à force d'être caché, qu'il en étoit ſouvent malade. La Demoiſelle qui le regardoit comme ſon guide en avoit autant de ſoin que de la croix, & l'envoyoit viſiter ſi ſouvent, que les ſoins que le malade voyoit que la Belle avoit de lui le gueriſſoient ſans autre Medecine. Pluſieurs perſonnes qui ſavoient que le Capitaine avoit eu plus de reputation pour la bravoure que pour la Dévotion, s'étonnoient du grand commerce qu'il avoit avec cette femme; & voyant qu'il avoit changé du blanc au noir, qu'il frequentoit les Egliſes, alloit aux Sermons, & faiſoit tous les devoirs d'un dévot, ne douterent pas qu'il ne le fît pour ſe mettre bien auprés de la Dame, & ne pûrent même s'empécher de lui en dire quelque choſe. Le Capitaine craignant que cela ne vint aux oreilles de la Dévote, ſe retira, & dit à ſon mari & à el-

à elle, qu'étant sur le point d'avoir ses dépéches de la Cour & de partir, il avoit plusieurs choses à leur dire; mais que pour plus grand secret il ne pouvoit plus leur parler qu'en particulier, & les pria pour cet éfet de l'envoyer querir quand ils seroient tous deux retirez. Le Gentilhomme trouvant cela fort de son goût ne manquoit pas tous les soirs de se coucher de bonne heure, & de faire deshabiller sa femme. Aprés que tout le monde étoit retiré il envoyoit querir le Capitaine pour parler du voyage de Jerusalem, où souvent le bonhomme s'endormoit dévotement. Le Capitaine voyant le vieux dévot endormi dans son lit, & se trouvant sur une chaise auprés de celle qu'il trouvoit la plus charmante du monde, avoit le cœur si serré entre la crainte & le desir de parler, qu'il perdoit souvent la parole. Mais afin qu'elle ne s'en apperçût pas, il se jettoit sur les saints lieux de Jerusalem, où étoient les témoignages du grand amour que Jesus-Christ a eu pour nous. Ce qu'il disoit de cet amour n'étoit que pour cacher le sien. En disant cela il regardoit la Belle, pleuroit & soûpiroit si à propos, que son cœur étoit tout penetré de pieté. A cet exterieur de dévotion elle le croyoit si saint, qu'elle le pria de lui dire comment il avoit vécu, & comment il étoit venu à aimer Dieu avec tant d'ardeur. Il lui dit qu'il étoit un pauvre Gentilhomme qui pour aquerir des biens & des honneurs avoit oublié sa conscience, & épousé une femme qui étoit sa parente de trop prés; riche, mais vieille & laide, & qu'il n'aimoit point.

Qu'a-

Qu'aprés avoir tiré tout l'argent de sa femme, il s'en étoit allé chercher fortune en Mer, & qu'il avoit tant fait qu'il étoit devenu Capitaine de Galere: Mais depuis qu'il avoit eu l'honneur de la connoître, ses saintes conversations & ses bons exemples l'avoient tellement fait changer de vie, qu'il étoit resolu, si Dieu lui faisoit la grace de revenir de son expedition, de conduire elle & son mari à Jerusalem, pour y faire penitence de ses grands pechez qu'il avoit abandonnez, & qu'il ne lui restoit qu'à faire reparation à sa femme avec laquelle il esperoit de se reconcilier bientôt. Ces discours pleurent fort à la Dévote, qui se felicitoit beaucoup d'avoir converti un pecheur de cette importance.

Ses conversations nocturnes continuerent tous les soirs jusques au départ du Capitaine, qui n'osa jamais s'expliquer. Il lui fit seulement present d'un Crucifix de Nôtre-Dame de Pitié, la supliant quand elle le verroit de se souvenir de lui. Le tems de son départ étant venu, & ayant pris congé du mari qui s'endormoit, il falut enfin prendre congé de la Belle, à laquelle il vit les larmes aux yeux par bonne amitié qu'elle avoit pour lui. Sa passion en fut si fort émuë, que n'osant s'en expliquer il tomba presque évanouï en lui disant adieu, & fut dans une sueur si grande, que non seulement ses yeux, mais aussi toutes les parties de son corps jettoient des larmes par maniere de dire. Ainsi ils se quitterent sans se parler, & la Belle qui n'avoit

jamais

jamais ſenti tant de regret, en demeura toute étonnée. Elle n'eut pas pour cela moins bonne opinion de lui, & l'accompagna de ſes prieres. Un mois aprés comme la Dévote ſe retiroit chez elle, elle trouva un Gentilhomme qui lui preſenta une lettre du Capitaine, la priant de la lire en particulier, & l'aſſûrant qu'il l'avoit vû embarquer bien reſolu de faire une expedition qui plût au Roi, & qui fût avantageuſe à la Foi. Il ajoûta en même tems qu'il s'en retournoit à Marſeille pour donner ordre aux afaires du Capitaine. La Belle ſe mit à la fenêtre, & ouvrit ſa lettre qui étoit de deux feüilles de papier écrit de tous les côtez. Voici ce qu'elle contenoit,

Mon long celer, ma taciturnité,
Apporté m'a telle neceſſité,
Que je ne puis trouver de reconfort
Ou qu'à parler, ou qu'à ſoufrir la mort.
Ce parler là auquel j'ai défendu
De ſe montrer a attendu,
De me voir ſeul & de mon ſecours loin;
Et lors m'a dit qu'il étoit de beſoin,
De le laiſſer aller s'évertuer,
De ſe montrer ou bien de me tuer.
Il a plus fait, car il s'eſt venu mettre
Au beau milieu de cette mienne lettre,
Et dit que puis qu'œil ne peut voir
Celle qui tient ma vie en ſon pouvoir,
Dont le regard ſans pleur me contentoit,
Quand ſon parler mon oreille écoutoit,
Que maintenant par force il ſaillira
Devant tes yeux, où point ne faillira

De te montrer mes plaintes & douleurs,
Dont le celer eſt cauſe que je meurs.
Je l'ai voulu de ce papier ôter,
Craignant que point ne vouluſſe écouter.
Ce ſot parler qui ſe montre en abſence
Qui trop craintif étoit en ſa preſence.
Diſant mieux vaut en me taiſant mourir
Que de vouloir ma vie ſecourir,
Pour envier celle que j'aime tant,
Car de mourir pour ſon bien ſuis content.
D'autre côté ma mort pourroit porter
Occaſion de trop déconforter
Celle pour qui ſeulement j'ai envie,
De conſerver ma ſanté & ma vie.
Ne t'ai-je pas, ô Madame, promis,
Que mon voyage à fin heureuſe mis,
Tu me verras devers toi retourner,
Pour ton mari avec toi emmener,
Au lieu où as tant de dévotion,
Pour prier Dieu ſur le mont de Sion.
Si je me meurs nul ne t'y menera,
Trop de regret ma mort te donnera,
Voyant à rien tourner nôtre entrepriſe,
Qu'avecque tant d'affection as priſe.
Je viendrai donc, & puis t'y menerai,
Et en bref tems à toi retournerai.
La mort pour moi eſt bonne à mon avis,
Mais ſeulement pour toi ſeule je vis.
Pour vivre donc il me faut alleger
Mon pauvre cœur, & du faix ſoulager
Qui eſt à lui & à moi importable,
De te montrer mon amour veritable,
Qui eſt ſi grande, & ſi bonne, & ſi forte
Qu'il n'y en eût jamais de telle ſorte.
Que diras-tu? ô parler trop hardi.
Que diras-tu? je te laiſſe aller, di.
Pourras-tu bien lui donner connoiſſance

De mon amour ? Las! Tu n'as la puiſſance
D'en remontrer la milliéme part.
Diras-tu point au moins que ſon regard
A retiré mon cœur de telle force,
Que mon corps n'eſt plus qu'une morte écorce,
Si par le ſien je n'ai vie & vigueur?
Las ! mon parler foible & plein de langueur,
Tu n'as pouvoir de bien au vrai lui peindre,
Comment ſon œil peut un bon cœur contraindre.
Encore moins à loüer ſa parole,
Ta puiſſance eſt pauvre, debile & molle.
Si tu pouvois au moins lui dire un mot,
Qui bien ſouvent (comme muet & ſot)
Sa bonne grace & vertu me rendoit,
Et à mon œil qui tant la regardoit,
Faiſoit jetter par grand amour des larmes,
Et à ma bouche auſſi changer ſes termes
Voire & en lieu de dire que l'aimois,
Je lui parlois des ſignes & des mois,
Et de l'étoile Artique & Antartique.
O mon parler tu n'as pas la pratique
De lui compter en quel étonnement
Me mettoit lors mon amoureux tourment.
De dire auſſi mes maux & mes douleurs,
Il n'y a pas tant de valeurs.
De déclarer ma grande & forte amour,
Tu ne ſaurois me faire un ſi bon tour.
Si tu ne peux au moins faire le tout
De raconter commence à quelque bout,
Et dis ainſi. Crainte de te déplaire
M'a fait long-tems malgré mon vouloir taire
Ma grande amour qui devant ton mérite,
Et devant Dieu & ciel doit être dite:
Car la vertu en eſt le fondement,
Et me rend doux mon trop cruel tourment.
Vû que l'on doit un tel tréſor ouvrir

Devant chacun, & ſon cœur découvrir.
Car qui pourroit un tel Amant reprendre,
D'avoir oſé ou voulu entreprendre
D'aquerir Dame en qui la vertu toute,
Voire & l'honneur ſont leur ſéjour ſans doute?
Mais au contraire on doit bien fort blâmer
Celui qui voit un tel bien ſans l'aimer.
Or l'ai-je vû & l'aime d'un tel cœur,
Qu'Amour ſans plus en a été vainqueur.
Las! ce n'eſt point Amour leger ou feint
Sur fondement de beauté, fol & peint.
Encore moins cet amour qui me lie,
Regarde en rien la vilaine folie:
Point n'eſt fondé en vilaine eſperance
D'avoir de toi aucune jouïſſance.
Car rien n'y a au fond de mon deſir,
Qui contre toi ſouhaite aucun plaiſir.
J'aimerois mieux mourir en ce voyage,
Que te ſavoir moins vertueuſe ou ſage,
Ni que pour moi fût moindre la vertu,
Dont ton corps eſt, & ton cœur revétu.
Aimer te veux comme la plus parfaite
Qui oncques fut. Parquoi rien ne ſouhaite,
Qui puiſſe ôter cette perfection,
La cauſe & fin de mon affection.
Et plus de moi tu es ſage eſtimée,
Et plus encor parfaitement aimée,
Je ne ſuis pas celui qui ſe conſole
En ſon amour, & en ſa Dame folle.
Mon amour eſt trés-ſage & raiſonnable;
Car je l'ai mis en Dame tant aimable,
Qu'il n'y a Dieu ni Ange en Paradis,
Qui te voyant ne dît ce que je dis.
Mais ſi de toi je ne puis être aimé,
Il me ſuffit au moins d'être eſtimé.
Le ſerviteur plus parfait que fût oncques,
Ce que croiras j'en ſuis trés-ſûr adoncques,

Que

Que la longueur du tems te fera voir,
Que de t'aimer je fais loyal devoir:
Et ſi de toi je n'en reçois autant,
A tout le moins de t'aimer ſuis content,
En t'aſſûrant que rien ne te demande,
Fors ſeulement que je te recommande
Le cœur & corps brûlant pour ton ſervice
Deſſous l'Autel d'amour pour ſacrifice.
Crois hardiment que ſi je reviens vif,
Tu reverras un ſerviteur naïf:
Et ſi je meurs ton ſerviteur mourra,
Que jamais Dame un tel ne trouvera.
Ainſi de toi s'en va emporter l'onde,
Le plus parfait ſerviteur de ce monde.
La mer peut bien ce mien corps emporter,
Mais non le cœur, que nul ne peut ôter
D'avecque toi, où il fait ſa demeure,
Sans plus vouloir à moi tenir une heure.
Si je pouvois avoir par juſte échange
Un peu du tien pur & clair comme un Ange,
Je ne craindrois d'emporter la victoire,
Dont ton ſeul cœur en gagneroit la gloire.
Or vienne donc ce qu'il en aviendra,
J'en ai jetté le dé, là ſe tiendra
Ma volonté ſans aucun changement.
Et pour mieux peindre au tien entendement
Ma loyauté, ma ferme ſûreté,
Ce Diamant pierre de fermeté,
En ton doigt blanc je te ſuplie prendre:
Car puis pourras trop plus qu'heureux me rendre.
Ce Diamant ſuis celui qui m'envoye
Entreprenant cette douteuſe voye,
Pour meriter par ſes œuvres & faits,
D'être du rang des vertueux parfaits,
Afin qu'un jour il puiſſe avoir ſa place
Au deſiré lieu de ta bonne grace.

La Dévote lût cette lettre tout du long, & s'étonnoit d'autant plus de l'amour du Capitaine, qu'elle ne s'en étoit jamais défiée. Conſiderant le Diamant qui étoit gros & beau, & la bague émaillée de noir, elle ne ſavoit ce qu'elle en devoit faire. Aprés y avoir révé toute la nuit, elle fut ravie de trouver ſujet de ne pas répondre faute de meſſager, ſongeant en elle-même que le porteur ayant autant de peine qu'il en avoit pour le ſervice de ſon maître, elle devoit lui épargner le chagrin de la fâcheuſe réponſe qu'elle avoit reſolu de lui faire, & qu'elle jugea à propos de remettre juſques au retour du Capitaine. Mais elle fut fort embarraſſée du Diamant, ſa coûtume n'étant point de ſe parer qu'aux dépens de ſon mari. Comme elle avoit du ſens elle s'aviſa de l'employer à la décharge de la conſcience du Capitaine, & dépécha ſur le champ un de ſes domeſtiques à la triſte femme du Capitaine, à laquelle elle écrivit comme ſi c'eût été une Religieuſe de Tarraſcon, en ces termes.

Madame, Monſieur vôtre mari a paſſé par ici, un peu avant que de s'embarquer. Il s'eſt confeſſé, & a reçû ſon Créateur en bon Chrétien, & m'a déclaré un fait dont il ſent ſa conſcience chargée, c'eſt le regret de ne vous avoir pas aimée comme il devoit. Il me pria en partant de vous envoyer cette lettre avec ce Diamant, qu'il vous prie de garder pour l'amour de lui, vous aſſûrant que ſi Dieu le ramene en ſanté, il reparera le paſſé par tout l'amour que vous pouvez ſouhaiter.

Ce

Ce Diamant ſera pour vous un gage de ſa parole. Je vous demande pour lui le ſecours de vos bonnes prieres ; car il aura toute ma vie part aux miennes.

Cette lettre ainſi compoſée fut envoyée à la femme du Capitaine. Quand la bonne femme eut reçû la lettre & le Diamant, il ne faut pas demander combien elle pleura de joye & de regret ; de joye d'être aimée de ſon mari, & de regret de s'en voir privée. Elle baiſa la bague plus de mille fois, & la lava de ſes larmes. Elle loüa Dieu de lui avoir redonné l'amitié de ſon mari ſur la fin de ſes jours, & dans le tems qu'elle ne l'eſperoit plus. La Religieuſe qui aprés Dieu lui avoit procuré tant de bien, ne fut pas oubliée pour les remercîmens. Elle lui fit réponſe par le même homme, qui fit bien rire ſa maîtreſſe quand il lui dit de quelle maniere la femme du Capitaine avoit reçû le tout. La Dévote ſe felicita de s'être défaite de ſon Diamant d'une maniere ſi pieuſe, & eut autant de joye d'avoir rétabli la bonne intelligence entre le mari & la femme, que ſi elle avoit gagné un Royaume.

Quelque tems aprés on reçût nouvelles de la défaite & de la mort du pauvre Capitaine. Il fut abandonné de ceux qui devoient le ſecourir, & les Rhodiens qui avoient plus d'intérêt à cacher ſon deſſein furent les premiers à le réveler. Prés de quatre-vingts hommes qui avoient fait décente, y perirent preſque tous. Il y avoit entr'autres un Gentilhomme nommé Jean, & un Turc que la Dévote avoit

tenu sur les fonts, & qu'elle lui avoit donné pour faire le voyage avec lui. Le premier mourut avec le Capitaine, & le Turc blessé de quinze coups de fléche gagna à la nage les vaisseaux François, & ce fut par lui qu'on sût au vrai comme la chose s'étoit passée. Un certain Gentilhomme que le Capitaine croyoit de ses amis, & qu'il avoit avancé auprés du Roi & des plus grands de la France, voyant que le Capitaine avoit fait décente, reprit le large avec ses vaisseaux. Le Capitaine voyant que son dessein étoit découvert, & qu'il avoit à faire à plus de quatre mille Turcs, se mit en devoir de se retirer. Mais le Gentilhomme en qui il avoit tant de confiance, considerant qu'aprés sa mort il auroit le commandement & le profit de cette grande flote, representa aux Oficiers, qu'il ne faloit pas hazarder les vaisseaux du Roi, & tant de braves gens qui étoient dessus, pour sauver quatre-vingt ou cent personnes. Ceux qui n'avoient pas plus de cœur que lui furent de son sentiment. Le Capitaine voyant que plus il les appelloit, plus ils s'éloignoient, tourna tête aux ennemis; & quoi qu'il fût jusques aux genoux dans le sable, il se défendit si vaillamment, qu'il sembloit que lui seul dût défaire les ennemis. Pour son compagnon il avoit plus de peur des ennemis que de desir d'avoir part à sa victoire. Quelque chose qu'il pût faire, il reçût enfin tant de coups de fléches de ceux qui ne pouvoient s'approcher de lui qu'à la portée de l'arc, qu'il commença de s'afoiblir par la perte de son sang. Les Turcs

voyant

voyant alors la foibleſſe des Chrétiens, fondirent ſur eux à grands coups de Cimeterre. Nonobſtant la ſuperiorité du nombre les Fidéles ſe défendirent tant qu'ils eurent de vie. Le Capitaine appella le Gentilhomme nommé Jean que la Dévote lui avoit donné, & le Turc auſſi, & mettant la pointe de ſon épée en terre, baiſa & embraſſa la croix à genoux, diſant: Seigneur, reçois l'ame de celui qui n'a point épargné ſa vie pour l'exaltation de ton nom. Jean voyant qu'en diſant ces paroles les forces lui manquoient, l'embraſſa lui & ſon épée voulant le ſecourir: mais un Turc lui coupa par derriere les deux cuiſſes. Allons, Capitaine, s'écria-t-il tout haut à ce coup, allons en Paradis, voir celui pour qui nous mourons. Comme il avoit eu part à la vie du Capitaine, il eut auſſi part à ſa mort. Le Turc voyant qu'il ne pouvoit ſervir de rien à l'un ni à l'autre, & qu'il avoit quatre coups de fléche, regagna les vaiſſeaux à la nage; & quoi qu'il demandât d'y être reçû, & qu'il fût le ſeul rechapé de quatre-vingt, le perfide Commandant ne voulut pas le recevoir. Mais comme il nageoit fort bien, il alla de vaiſſeau en vaiſſeau, & fit tant qu'il fut reçû dans un petit vaiſſeau, où il ne fut pas long-tems ſans être gueri de ſes bleſſures. Ce fut par cet étranger qu'on ſût la verité de cet évenement, glorieux au Capitaine & honteux à ſon compagnon. Le Roi & tous les gens de bien qui en entendoient parler, jugerent l'action ſi noire envers Dieu & envers les hommes, qu'il n'y avoit point de ſuplice

qu'il ne meritât. Mais à ſon retour il debita tant de fauſſetez, & fit tant de preſens, que non ſeulement ſon crime demeura impuni, mais ſuccéda à la charge de celui dont il ne meritoit pas d'être le valet. Quand cette triſte nouvelle vint à la Cour, Madame la Régente qui eſtimoit fort le Capitaine, le regreta beaucoup. Autant en fit le Roi, & tous ceux qui l'avoient connu. La Dévote qu'il aimoit paſſionnément apprenant une mort ſi triſte, changea en larmes la dûreté qu'elle avoit eu pour lui, & quant aux lamentations elle fut ſuivie de ſon mari, qui ſe voyoit fruſtré de l'eſperance de ſon voyage.

Je ne dois pas oublier qu'une Demoiſelle qui appartenoit à la Dévote, & qui aimoit le Gentilhomme Jean plus qu'elle-même vint dire à ſa maîtreſſe le propre jour que le Capitaine & lui furent tuez, qu'elle avoit vû en ſonge celui qu'elle aimoit avec tant de paſſion, qu'il lui étoit venu dire adieu en habit blanc, & lui avoit dit qu'il s'en alloit en Paradis avec ſon Capitaine. Mais quand elle apprit que ſon ſonge étoit veritable, elle fit tant de doleances, que ſa maîtreſſe étoit aſſez occupée à la conſoler. Quelque tems aprés la Cour alla en Normandie d'où étoit le Capitaine, la femme duquel ne manqua pas de venir faire la reverence à la Regente. Elle prit pour introductrice la Dévote que ſon mari avoit tant aimée. En attendant l'heure qu'elle pût avoir audience, elles entrerent dans une Egliſe. La veuve commença à louër ſon mari,

&

& à faire des doleances ſur ſa mort. Je ſuis, Madame, la plus malheureuſe de toutes les femmes, lui dit-elle entr'autres choſes. Dieu m'a ôté mon mari dans le tems qu'il m'aimoit plus qu'il n'avoit jamais fait. En diſant cela elle lui montra le Diamant qu'elle avoit au doigt pour gage de ſa parfaite amitié. Cela ne fut pas dit ſans larmes; & la Dévote qui voyoit que ſa tromperie avoit produit un ſi grand bien, avoit tant d'envie de rire quelque afligée qu'elle fût, que ne pouvant la preſenter à la Regente, elle la donna à une autre, & ſe retira dans une Chapelle, où elle paſſa l'envie qu'elle avoit de rire.

Il me ſemble, Meſdames, que celles à qui l'on fait des preſens, devroient ſouhaiter de les employer auſſi utilement que fit cette Dévote; car elles trouveroient qu'il y a du plaiſir & de la joye à faire du bien. Il ne faut point l'accuſer de tromperie, mais louër ſon bon ſens qui ſût tirer du bien de ce qui ne valoit rien en ſoi. Vous voulez donc dire, répondit Nomerfide, qu'un beau Diamant de deux cens écus ne vaut rien? Je vous aſſûre que s'il fût tombé entre mes mains, ſa femme ni ſes parens n'en euſſent jamais rien vû. Rien n'eſt mieux à ſoi que ce qui eſt donné. Le Capitaine étoit mort, perſonne n'en ſavoit rien, & elle ſe fût bien paſſée de faire pleurer cette pauvre vieille. De bonne foi, repliqua Hircan, vous avez raiſon; car il y a bien des femmes qui pour faire voir qu'elles valent plus que les autres, font ſouvent des actions contre leur naturel; en éfet

ne

ne ſavons-nous pas tous qu'il n'eſt rien de ſi avare qu'une femme ? Cependant la gloire l'emporte ſouvent ſur l'avarice, & leur fait faire des choſes où le cœur n'a point de part. Je croi que celle qui fit ſi peu de cas du Diamant ne le meritoit pas. Doucement, doucement dit Oyſille : Je croi la connoître, & je vous prie de ne la point condamner ſans l'entendre. Je ne la condamne point, Madame, répondit Hircan : mais ſi le Capitaine étoit un auſſi galant homme que vous le repreſentez, il lui étoit glorieux d'avoir un amant d'un tel merite, & de porter ſa bague: mais peut-être qu'un moins digne d'être aimé la tenoit ſi bien par le doigt, que le Diamant ne pût y entrer. Il eſt vrai, dit Emarſuitte, qu'elle le pouvoit bien garder puiſque perſonne n'en ſavoit rien. Quoi reprit, Guebron ! eſt-ce que tout eſt permis à ceux qui aiment pourvû qu'on n'en ſache rien ? Je n'ai jamais vû, repliqua Saffredant, punir d'un crime que l'imprudence ; en éfet il n'y a point de meurtrier, point de voleur, point d'adultere qui ſoient punis par la juſtice, ou blâmez parmi les hommes, pourvû qu'ils ſoient auſſi fins que malins. Mais la malice les aveugle ſouvent de maniere, qu'ils deviennent inſenſez. Ainſi il eſt vrai de dire que les ſots ſont punis, & non pas les vicieux. Vous en direz ce qu'il vous plaira, dit encore Oyſille. C'eſt à Dieu à juger du cœur de cette Dame : pour moi je ne trouve rien que d'honnéte & de vertueux. Et pour écarter cette diſpute, je vous prie Parlamante,

te, de donner vôtre voix à quelqu'un. Je la donne trés-volontiers à Simontault, répondit Parlamente, & je ſuis trompée ſi aprés ces deux triſtes nouvelles il ne nous en va conter une qui ne nous fera point pleurer. Grammerci, dit Simontault, en me donnant vôtre voix peu s'en faut que vous ne me nommiez facetieux; épithete qui me déplaît. Pour m'en venger je vous ferai voir qu'il y a des femmes qui font ſemblant d'être chaſtes à l'égard de certaines gens, ou durant quelque tems: mais la fin les démaſque, comme vous l'allez voir par cette hiſtoire veritable.

XIV. NOUVELLE.

Subtilité d'un Amant qui ſous le nom de veritable ami trouva moyen de ſe recompenſer de ſes travaux paſſez.

DU tems que le Grand maître de Chaumont étoit Gouverneur du Duché de Milan, il y avoit un Gentilhomme nommé Bonnivet, que ſon merite a fait depuis Amiral de France. Comme ſes grandes vertus le faiſoient aimer de tout le monde, il ſe trouvoit

volontiers aux regals où étoient les Dames, auprés desquelles il étoit mieux venu que ne fut jamais François, tant parce qu'il étoit bien fait & agreable, & qu'il parloit bien, que parce qu'il passoit pour le plus adroit & le plus resolu soldat de son tems. Un jour de Carnaval qu'il alloit en masque, il fit dancer une des Dames de la ville la mieux faite & la plus belle. A toutes les pauses que faisoient les Haut-bois il ne manquoit pas de lui parler d'amour ; ce qu'il savoit mieux faire que personne. La Belle qui ne se croyoit pas obligée de répondre à ses trés-humbles suplications, l'arréta tout court, & lui dit sur le champ, qu'elle n'aimoit, & n'aimeroit jamais que son mari, & qu'il devoit s'adresser ailleurs. Cette réponse ne rebutant point Bonnivet, qui ne se croyoit pas encore refusé, il pousa sa pointe, & la solicita vivement jusques à la mi-caréme. Il trouva toûjours la Belle inébranlable, & ne pouvoit croire ce qu'il voyoit vû la mauvaise mine du mari, & la beauté de la femme. Sentant donc qu'elle usoit de dissimulation, il resolut d'avoir recours à la fraude, & discontinua dés lors ses solicitations. Il s'informa de sa conduite, & apprit qu'elle aimoit un Gentilhomme Italien qui avoit de la sageſſe & de la vertu. Bonnivet fit connoissance peu à peu avec l'Italien, & s'y prit si adroitement, qu'il ne s'aperçût aucunement du motif qui le faisoit agir. Il eut pour lui une si parfaite estime, qu'à sa Belle prés c'étoit la personne du monde qu'il aimoit le plus.

Bon-

Bonnivet pour tirer le ſecret du Gentilhomme Italien fit ſemblant de lui dire le ſien, & lui dit qu'il aimoit une Dame qu'il ne devineroit jamais, le priant au reſte de garder le ſecret, afin qu'ils n'euſſent tous deux qu'un cœur & une penſée. L'Italien pour répondre à la confiance que Bonnivet avoit en lui, l'inſtruiſit tout du long de l'amour qu'il avoit pour celle dont il s'agit, & dont Bonnivet vouloit ſe venger. Ils ſe voyoient tous les jours, & ſe rendoient reciproquement compte des bonnes fortunes de la journée, avec cette diference que l'un mentoit, & l'autre diſoit la verité. L'Italien avoüa qu'il y avoit trois ans qu'il aimoit la Dame en queſtion ſans en avoir eu que de bonnes paroles, & des aſſûrances d'être aimé. Bonnivet lui donna tous les conſeils dont il pût s'aviſer; & l'Italien ſe trouva ſi bien de ſes conſeils, qu'en peu de jours elle lui accorda tout ce qu'il demandoit. Il ne s'agiſſoit plus que de trouver moyen de ſe voir: Mais comme Bonnivet étoit fertile en expediens ce moyen fut bientôt trouvé. Je vous ſuis plus obligé qu'à homme du monde lui dit un jour l'Italien avant ſoupé: Car graces à vos bons conſeils j'eſpere avoir cette nuit ce que je ſouhaite depuis tant d'années. Je vous prie, dit alors Bonnivet, que je ſache ce que c'eſt que vôtre entrepriſe, afin que ſi c'eſt un éfet du hazard, ou qu'il y entre de l'artifice, je puiſſe vous aider & ſervir comme vôtre ami. Il apprit que la Belle pouvoit laiſſer la grande porte de la maiſon ouverte, ſous pretexte qu'un de

ſes

ſes freres qui étoit malade envoyoit à toute heure en ville querir ce qu'il avoit beſoin : Que l'Italien devoit entrer par cette porte dans la cour ; mais ne pas monter par l'eſcalier, & paſſant par un petit degré à main droite, entrer dans la premiere galerie qu'il trouveroit, où toutes les portes des chambres de ſon Beau-pere & de ſon Beau-frere ſe rendoient ; de bien choiſir la troiſiéme porte la plus proche du degré ; & que ſi en la pouſſant doucement il la trouvoit fermée, il n'avoit qu'à s'en retourner, bien aſſûré que le mari étoit de retour, qu'on lui avoit dit neanmoins ne devoir revenir que dans deux jours : Mais que s'il la trouvoit ouverte, il n'avoit qu'à entrer doucement, & fermer la porte à verrou, perſuadé qu'il n'y auroit dans la chambre que la Belle : Mais ſur tout qu'il avoit ordre de venir avec des ſouliers de feutre, pour ne pas faire de bruit, & de ne partir de chez lui que deux heures aprés mi-nuit ne fuſſent ſonnées, parce que les Beau-freres de la Belle qui aimoient fort le jeu, ne ſe couchoient jamais qu'il ne fût plus d'une heure. Bonnivet le felicita, lui ſouhaita bon voyage, & lui dit que s'il lui étoit bon à quelque choſe il ne l'épargnât pas. L'Italien le remercia, & lui dit, que comme en ces ſortes de choſes on ne pouvoit pas prendre trop de precautions, il s'en alloit donner ordre à tout.

Bonnivet de ſon côté ne dormit pas, & voyant qu'il étoit tems de ſe venger de la Belle

le, il se retira de bonne heure, se fit faire la barbe de la longueur & de la largeur que l'Italien la portoit, & se fit couper les cheveux, afin qu'en touchant on ne pût le reconnoître. Les souliers de feutre ne furent pas oubliez, non plus que toutes les autres choses que portoit l'Italien. Comme il étoit fort consideré du Beau-pere de la Belle, il ne fit point dificulté d'y aller de bonne heure, resolu en cas qu'il fût apperçû d'aller droit à la chambre du bon-homme avec lequel il avoit des afaires. Il vint à mi-nuit chez la Belle, où il trouva assez d'allans & venans; mais il passa sans être reconnu, & entra dans la galerie. Il toucha les deux premieres portes, & les trouva fermées. La troisiéme étant ouverte il entra, & ferma la porte à verrou. La chambre étoit toute tendue de blanc, & il y avoit un lit avec une garniture de la même couleur d'une toile si deliée & si ouvragée, qu'on ne pouvoit rien voir de plus propre. La Belle étoit seule & au lit, parée ac la derniere richesse. A la faveur d'un gros flambeau de cire blanche dont la chambre étoit illuminée, il vit par un coin du rideau la propreté de la Belle sans en être vû. De peur d'en être reconnu il commença par éteindre le flambeau; ensuite il se deshabilla, & se coucha auprés d'elle. La Belle qui croyoit que c'étoit celui qui l'avoit si long-tems aimée, le reçût avec toutes les caresses qu'il lui fût possible. Mais comme il savoit qu'il devoit tout cela à son erreur, il se donna bien de garde de lui dire

un

un ſeul mot, & ne ſongea qu'à ſe venger aux dépens de l'honneur de la Belle, & ſans lui en avoir aucune obligation. Mais elle étoit ſi ſatisfaite d'une ſi douce vengeance, qu'elle croyoit l'avoir recompenſé de toutes ſes peines. Cela dura juſques à ce qu'une heure fut ſonnée, qui étoit le tems de dire adieu. Alors il lui demanda le plus bas qu'il pût, ſi elle étoit auſſi contente de lui qu'il l'étoit d'elle. Elle qui le prenoit toûjours pour ſon Amant, lui répondit, que non ſeulement elle étoit contente; mais même ſurpriſe de l'excez de ſon amour, qui l'avoit tenu une heure ſans parler. Il ne pût alors s'empécher d'éclater, & de lui dire. Me refuſerez-vous une autre fois, Madame, comme vous avez fait ci-devant. Elle qui le reconnut à la voix, & à ſes éclats de rire, fut au deſeſpoir de honte & de regret, & l'appella mille fois trompeur, traitre, méchant. Elle voulut ſe jetter hors du lit pour chercher un coûteau pour s'en tuer du regret qu'elle avoit d'avoir proſtitué ſon honneur à un homme qu'elle n'aimoit pas, & qui pour ſe venger du mépris qu'elle avoit fait de lui, pouvoit publier la choſe. Mais il la retint, & lui promit ſi fortement de l'aimer plus que celui qui l'aimoit, & l'aſſûra ſi bien qu'il garderoit le ſecret, qu'elle le crût & s'apaiſa. Il lui dit comme il avoit fait, & lui conta les peines qu'il avoit priſes pour elle. Elle loüa ſon adreſſe, & lui jura qu'elle l'aimeroit mieux que l'autre, qui n'avoit pû garder ſon ſecret. Elle ajoûta qu'elle voyoit la fauſſeté des préjugez qu'on avoit contre les

François, qui étoient plus sages, plus constans, & plus discrets que les Italiens: Qu'elle abandonnoit desormais les sentimens de sa nation, & qu'elle vouloit s'attacher à lui. Mais elle le pria de ne se trouver de quelque tems dans les lieux ou aux regals où elle seroit, à moins qu'il n'y vint en masque; bien persuadée, disoit-elle, qu'elle auroit tant de honte, que tout le monde jugeroit mal d'elle à sa contenance. Il le lui promit, & la pria à son tour de bien recevoir son ami quand il viendroit à deux heures, & qu'à l'avenir elle pourroit peu à peu s'en défaire. Elle fit de grandes dificultez, & ne se rendit que par la force de l'amour qu'elle avoit pour lui. En prenant congé il la rendit si contente, qu'elle eût bien voulu qu'il eût fait plus long sejour. S'étant donc habillé, il sortit, & laissa la porte entr'ouverte en l'état qu'il l'avoit trouvée. Comme il étoit prés de deux heures; & qu'il avoit peur de rencontrer l'Italien, il s'alla poster au haut du degré, & le vit bientôt passer & entrer dans la chambre de la Belle. Bonnivet se retira ensuite à son logis, & pour se répoſer des travaux de la nuit il se mit au lit, où il étoit encore à neuf heures du matin. L'Italien ne manqua pas de venir à son lever, & de lui conter son aventure, qui n'avoit pas eu tous les agrémens qu'il en avoit esperé; car, dit-il, j'ai trouvé la Belle debout, & en manteau de nuit, avec une grosse fiévre, le poux fort ému, le visage en feu, & commençant si fort à suer, qu'elle m'a prié de m'en retourner, n'osant appeller

ses

ſes femmes de peur d'inconvenient. Elle étoit enfin ſi mal, qu'elle avoit plus beſoin de penſer à la mort qu'à l'amour, & d'entendre parler de Dieu que de Cupidon. Je ſuis bien marrie au reſte, m'a-t-elle dit, que vous vous ſoyez expoſé pour l'amour de moi, ne pouvant vous rendre en ce monde ce que j'eſpere bientôt de faire en l'autre. J'ai été ſi ſurpris, ajoûta-t-il, d'un contre-tems ſi peu attendu, que mon feu & ma joie ſe ſont convertis en glace & en triſteſſe, & je me ſuis incontinent retiré. Ce matin dés que le jour a paru j'ai envoyé demander de ſes nouvelles, & on m'a rapporté qu'elle eſt extrémément mal. En faiſant cette relation il pleuroit ſi fort, qu'il ſembloit que l'ame dût lui ſortir par les yeux. Bonnivet qui avoit autant envie de rire que l'autre de pleurer, le conſola du mieux qu'il pût, & lui répreſenta que les commencemens des choſes de longue durée ſont toûjours dificiles, & que l'amour n'avoit fait naître ce retardement, que pour lui faire trouver plus doux le plaiſir de la jouïſſance. Là deſſus ils ſe ſeparerent. La Belle garda quelques jours le lit, & ne fut pas plûtôt debout qu'elle congedia ſon premier Amant, alleguant pour raiſon la crainte qu'elle avoit eu de la mort, & les allarmes de ſa conſcience. Elle fut tout entiere à Bonnivet, dont l'amour dura ſelon l'ordinaire comme la beauté des fleurs.

Il me ſemble, Meſdames, que les fineſſes de Bonnivet valent bien l'hipocriſie de la Milanoiſe, qui aprés avoir contrefait la prude

fit voir enfin sa turpitude. Vous direz ce qu'il vous plaira des femmes, dit Emarsuitte; mais Bonnivet fit le tour d'un malhonnéte homme. Si une femme aime un homme, s'ensuit-il qu'un autre doive lui faire une supercherie de cette force? Comptez, repliqua Guebron, que quand ces sortes de marchandises sont en vente, le plus offrant & dernier encherisseur les emporte toûjours. Ne vous imaginez pas que ceux qui servent des Dames se donnassent tant de peines pour l'amour d'elles. Ils ont en cela plus d'égard à eux qu'à elles. C'est de quoi je ne doute aucunement, repartit Longarine; car pour vous parler franchement tous les Amans que j'ai eu, ont toûjours débuté par mes intérêts, & par me dire qu'ils aimoient ma vie, ma satisfaction, & mon honneur, & le denouëment de tout cela a toûjours été leur propre intérêt, leur plaisir & leur gloire. Ainsi le meilleur est de les congedier dés la premiere partie de leur sermon; car quand on vient à la seconde, on ne pût pas si honnétement les refuser, attendu que le vice connu est de soi refusable. Il faudroit donc, dit Emarsuitte, renvoyer un homme dés qu'il ouvre la bouche, sans savoir ce qu'il a à dire. Ce n'est pas cela, repliqua Parlamente. On sait bien qu'une femme d'abord ne doit pas faire semblant d'entendre, & même de croire la déclaration qu'un Amant lui a faite. Mais quand il en vient aux gros sermens, il me semble qu'il est plus honnéte aux Dames de le laisser dans ce beau chemin, que d'aller jusqu'à la vallée. Devons-

nous

nous croire, Nomerfide, qu'ils nous aiment d'un amour criminel? N'y a-t-il pas du péché à juger mal de ſon prochain? Vous en croirez ce qu'il vous plaira, dit Oyſille; mais il faut tellement craindre que cela ſoit, qu'auſſi-tôt que vous en découvrez quelque choſe, vous ne ſauriez aſſez promptement vous éloigner d'un feu, qui a plûtôt brûlé un cœur qu'il ne s'en ſoit apperçû. Ces loix ſont bien dures, répondit Hircan. Si les femmes auſquelles la douceur ſied ſi bien, étoient auſſi rigoureuſes que vous voulez qu'elles ſoient, nous quitterions la douceur & les ſupplications, & employerions la ruſe & la violence. Le meilleur eſt, repartit Simontault, que chacun ſuive ſon penchant, qu'il aime ou qu'il n'aime point; mais toûjours le cœur ſur les levres. Pleût à Dieu, dit Saffredant, que cette loi apportât autant d'honneur qu'elle feroit de plaiſir! Mais Dagoucin ne pût ſe tenir de dire. Ceux qui aimeroient mieux mourir que de faire connoître leurs ſentimens, ne s'accommoderoient pas de vôtre loi. Mourir? répondit Hircan! Le Cavalier eſt encore à naître qui voudroit mourir pour pareille choſe. Mais laiſſons l'impoſſibilité, & voyons à qui Simontault donnera ſa voix. A Longarine, répartit Simontault: Car j'ai tantôt remarqué qu'elle parloit toute ſeule, & je croi qu'elle repete quelque bon rôlle, & elle n'a pas de coûtume de déguiſer la verité ni contre les hommes ni contre les femmes. Puiſque vous me croyez ſi amie de la verité, dit Longarine, je vais vous conter une hiſtoi-

re, qui pour n'être pas tant que je voudrois à la loüange des femmes, vous fera voir neanmoins qu'il y en a qui ont le cœur auſſi bon, l'eſprit auſſi juſte, & ne ſont pas moins ruſées que les hommes. Si mon conte eſt un peu long, je tâcherai de vous dédommager par un peu de gayeté.

XV. NOUVELLE.

Une Dame de la Cour se voyant méprisée de son mari qui aimoit ailleurs, lui rendit la pareille & aima de son côté.

IL y avoit à la Cour du Roi François I. un Gentilhomme, dont je dirois bien le nom si je voulois. Il étoit pauvre, & n'avoit pas cinq cens livres de rente: Mais le Roi en faisoit tant de cas pour les grandes vertus dont il étoit doué, qu'il lui fit épouser une femme si

riche, qu'un grand Seigneur s'en ſeroit contenté. Comme ſa femme étoit encore fort jeune, il pria une des plus grandes Dames de la Cour de vouloir la tenir auprés d'elle ; ce qu'elle fit bien volontiers. Le Gentilhomme étoit ſi honnéte & avoit ſi bon air, que toutes les Dames de la Cour en faiſoient fort grand cas. Une entr'autres que le Roi aimoit, & qui n'étoit ni ſi belle ni ſi jeune que ſa femme. Le Gentilhomme aimoit cette femme avec tant de paſſion, & faiſoit ſi peu de compte de la ſienne, qu'à peine en un an couchoit-il une nuit avec elle : Et pour ſurcroît de douleur à cette pauvre petite femme, il ne lui parloit jamais, ni ne lui donnoit aucune marque d'amitié ; ce qu'elle avoit aſſez de peine à ſoûtenir. Il jouïſſoit cependant de ſon bien, & lui en faiſoit ſi petite part, qu'elle n'avoit pas de quoi s'habiller ſuivant ſa qualité, ni comme elle auroit voulu. La Dame auprés de qui elle étoit en parloit ſouvent au mari par maniere de plainte. Vôtre femme, lui diſoit-elle, eſt belle, riche, & de bonne maiſon : Cependant vous la mépriſez. Son enfance & ſa jeuneſſe lui ont juſqu'ici fait ſoufrir vos mépris : Mais il eſt à craindre que quand elle ſe verra belle & grande, ſon miroir, & quelqu'un qui ne vous aimera pas lui repreſentera ſi bien ſa beauté que vous dédaignez, que le dépit lui fera faire une choſe à laquelle elle n'oſeroit avoir penſé ſi vous en uſiez mieux avec elle. Le Gentilhomme qui avoit le cœur ailleurs ſe moqua de cette ſage rémontrance, & alla toûjours ſon chemin.

En

En deux ou trois ans la jeune femme commença à devenir une des plus belles femmes de France. Sa reputation fut si grande, que le bruit couroit à la Cour qu'elle n'avoit pas sa pareille. Plus elle se sentoit digne d'être aimée, plus lui étoit sensible le mépris que son mari avoit pour elle. Elle en tomba dans un si grand accablement, que sans les consolations de sa maîtresse elle se fût presque jettée dans le desespoir. Aprés avoir inutilement tenté tous les moyens de plaire à son mari, elle conclud en elle-même, qu'il étoit impossible qu'il répondit si mal à l'amour qu'elle avoit pour lui, à moins qu'il ne fût pris ailleurs. Elle chercha si bien & si finement, qu'elle trouva qu'il étoit toutes les nuits si occupé ailleurs, qu'il oublioit sa conscience & sa femme. Quand elle fut bien assûrée de la vie qu'il menoit, elle tomba dans une si profonde mélancolie, qu'elle ne vouloit s'habiller que de noir, & fuyoit tous les lieux de divertissement. Sa maîtresse s'en apperçût, & n'oublia rien pour la tirer de cet accablement : Mais tous ses soins furent inutiles. Son mari en fut averti; mais il s'en moqua au lieu de songer au remede. Un grand Seigneur proche parent de la maîtresse de cette jeune femme, & qui lui rendoit de frequentes visites, ayant appris un jour les duretez du mari, en fut si touché qu'il voulut essayer de consoler la femme. Il la trouva de si bonne conversation, si belle, & si vertueuse, qu'il souhaita beaucoup plus de s'en faire aimer, que de lui parler de son mari,

ri, ſi ce n'eſt pour lui faire connoître le peu de ſujet qu'elle avoit de l'aimer.

Cette jeune Dame ſe voyant abandonnée de celui qui la devoit aimer, & d'autre côté aimée & ſolicitée par un Seigneur ſi bien fait, ſe crut heureuſe d'avoir fait une conquéte de cette conſequence. Quoi qu'elle deſirât toûjours de conſerver ſon honneur, elle prenoit neanmoins grand plaiſir de lui parler, & de ſe voir aimée, de quoi elle étoit pour ainſi dire affamée. Cette amitié dura quelque tems; mais le Roi qui aimoit fort le mari, & qui ne vouloit pas que perſonne lui fît afront ni déplaiſir, s'en étant apperçû, pria le Prince de diſcontinuer ſes ſoins ſous peine d'encourir ſon indignation. Le Prince qui aimoit plus les bonnes graces du Roi que toutes les Dames du monde, lui promit d'abandonner ſon deſſein puiſqu'il le ſouhaitoit, & d'aller dés le ſoir même prendre congé de la Belle : Ce qu'il fit auſſi-tôt qu'il ſût qu'elle s'étoit retirée à ſon logis, où logeoit auſſi le mari qui avoit ſa chambre au deſſus de celle de ſa femme. Sur le ſoir étant à la fenétre il vit entrer le Prince dans la chambre de ſa femme : Le Prince qui le vit bien ne laiſſa pas pour cela d'entrer. En diſant adieu à celle qu'il ne commençoit que d'aimer, il lui allegua pour toutes raiſons de ſon changement le commandement du Roi. Aprés bien des larmes & bien des regrets qui durerent juſques à une heure aprés mi-nuit, la Belle lui dit en ſe ſeparant. Je louë Dieu, Monſ. de la grace qu'il me fait de me priver de vôtre amitié,

puiſ-

puiſqu'elle eſt ſi mediocre & ſi foible, qu'elle n'eſt pas à l'épreuve du commandement des hommes. Pour moi je n'ai conſulté pour vous aimer ni maîtreſſe, ni mari, ni moi-même. L'amour, vôtre honnéteté, & vôtre bonne mine ont gagné mon cœur : Mais puiſque le vôtre eſt moins amoureux que craintif, vous ne pouvez pas aimer parfaitement, & je ne veux point d'ami qui ne ſoit à toute épreuve. J'aime parfaitement comme j'avois reſolu de vous aimer : Mais, Monſr. je ſuis contrainte de vous dire adieu, & de vous déclarer que vôtre timidité ne merite pas un amour auſſi franc & auſſi ſincere que le mien. Le Prince ſortit les larmes aux yeux, & regardant derriere lui il vit encore le mari qui l'avoit vû entrer & ſortir. Il lui dit le lendemain pourquoi il étoit allé voir ſa femme, & lui apprit le commandement que le Roi lui avoit fait. Le Gentilhomme en fut fort content, & en remercia le Roi. Mais voyant que ſa femme embeliſſoit tous les jours, & qu'il devenoit vieux & laid, il commença à changer de rôlle, & à prendre celui qu'il faiſoit depuis longtems jouër à ſa femme; car il l'aimoit plus que de coûtume, & prenoit plus garde à elle. Mais plus elle voyoit qu'il la recherchoit, plus elle le fuyoit étant bien aiſe de lui rendre une partie des ennuis qu'il lui avoit donné par ſon indiference. Pour ne goûter pas ſi-tôt le plaiſir que l'amour commençoit à lui donner, elle s'adreſſa à un jeune Gentilhomme, ſi bien fait, parlant ſi bien

bien, & ayant ſi bon air, qu'il étoit aimé de toutes les Dames de la Cour. En ſe plaignant à lui des duretés qu'on avoit eu pour elle, elle lui fit naître l'envie d'avoir pitié d'elle, & le fit ſi bien qu'il n'oublia rien pour tâcher de la conſoler. La Belle de ſon côté pour ſe dédommager du Prince qu'elle avoit perdu, aima ſi fort ce nouveau venu, qu'elle oublia ſes chagrins paſſez, & ne ſongeoit qu'aux moyens de menager ſon intrigue avec adreſſe. Elle y réüſſit ſi bien que ſa maîtreſſe ne s'en apperçût jamais, ſe donnant bien de garde de parler en ſa preſence à ſon Amant. Quand elle avoit quelque choſe à lui dire elle alloit voir certaines Dames de la Cour, entre leſquelles il y en avoit une dont ſon mari faiſoit ſemblant d'être amoureux. Un ſoir aprés ſoupé que la nuit étoit fort obſcure, la Belle ſe déroba, & entra toute ſeule dans la chambre des Dames, où elle trouva celui qu'elle aimoit plus qu'elle-même. Elle s'aſſit auprés de lui, & appuyée ſur une table ils s'entretenoient enſemble faiſant ſemblant de lire un livre. Quelqu'un que le mari avoit mis en ſentinelle, vint lui dire où ſa femme étoit allée, & lui qui étoit ſage la ſuivit le plus promptement qu'il pût. Il entre dans la chambre, & voit ſa femme qui liſoit un livre. La Belle feignant de ne le point voir alla d'un autre côté parler aux Dames. La Belle voyant que ſon mari l'avoit trouvée avec un homme auquel elle n'avoit jamais parlé en ſa preſence, ſe trou-

va

va si déconcertée, qu'elle perdit la tramontane, & ne pouvant passer le long d'un banc, se glissa le long d'une table, & s'enfuit comme si son mari l'eût poursuivie l'épée à la main. Elle alla retrouver sa maîtresse qui étoit sur le point de se retirer. Aprés l'avoir deshabillée elle sortit, & rencontra une de ses femmes qui lui venoit dire, que son mari la demandoit. Elle répondit franchement qu'elle ne vouloit point y aller, parce qu'étant aussi bizarre & aussi dur qu'il l'étoit, elle craignoit qu'il ne lui fît quelque violence. Elle y alla pourtant enfin de peur de pis. Son mari ne lui en dit pas un seul mot que quand ils furent couchez. Elle qui ne voyoit pas lieu de dissimuler, s'en prit à ses yeux, & se mit tendrement à pleurer. Il lui demanda le sujet de ses larmes, & elle répondit qu'elle pleuroit parce qu'elle avoit peur qu'il fût fâché contre elle de ce qu'il l'avoit trouvée lisant avec un Gentilhomme. Le mari repliqua qu'il ne lui avoit jamais défendu de parler à personne ; & qu'il n'avoit point trouvé mauvais qu'elle parlât à ce Gentilhomme ; mais qu'il avoit été surpris de la voir fuïr comme si elle avoit fait quelque chose digne de censure ; & que cela lui avoit fait croire qu'elle aimoit le Gentilhomme. Le tout aboutit à lui défendre de ne parler desormais à homme ni en public ni en particulier, l'assûrant qu'en cas qu'elle en usât autrement il la tueroit sans misericorde. Elle accepta volontiers le parti comptant de prendre mieux ses mesures à l'avenir. Mais comme il suffit de nous défendre les choses que nous voulons

pour

pour nous les faire desirer avec plus d'empressement, la pauvre femme eut bien-tôt oublié les menaces de son mari. Dés le soir même étant retournée coucher en une autre chambre avec d'autres Demoiselles & ses gardes, elle envoya prier le Gentilhomme de la venir voir la nuit. Le mari que la jalousie empéchoit de dormir, & qui avoit entendu dire que le Gentilhomme alloit voir sa femme de nuit, s'envelope dans une cape, prend avec lui un valet de chambre, & va fraper à la porte de sa femme. Elle qui n'attendoit rien moins que lui, se leva toute seule en brodequins & en manteau, & voyant ses femmes endormies, elle sort, & s'en va droit à la porte où elle avoit entendu heurter. Au qui va là fut répondu le nom de celui qu'elle aimoit : Mais pour en être plus assûrée, elle entr'ouvrit le guichet, & dit. Si vous étes celui que vous dites donnez-moi la main, je connoîtrai bien si vous dites vrai. Elle n'eut pas plûtôt touché la main de son mari qu'elle le reconnut, & refermant vîte le guichet elle s'écria. Ha, Monsieur! c'est vôtre main. Ouï, repliqua le mari fort en colere, c'est la main qui vous tiendra parole: Ainsi ne manquez pas de venir quand je vous manderai. En disant cela il s'en retourna, & elle regagna sa chambre plus morte que vivante. Levez-vous, mes amies dit-elle tout haut en entrant à ses femmes, levez-vous : Vous avez trop dormi pour moi. J'ai voulu vous tromper, & je me suis trompée moi-même. En achevant elle tomba évanouïe. A ce cri

ses

ſes femmes ſe leverent, ſi étonnées de voir leur maîtreſſe comme morte, & d'entendre ce qu'elle avoit dit, que le plus preſſé pour elles fut de courir aux remedes pour tâcher de la faire revenir. Quand elle eut recouvré l'uſage de la parole elle leur dit. Vous voyez aujourd'hui, mes amies, la plus malheureuſe creature qu'il y ait au monde. Sur cela elle leur conta ſon aventure, les priant de la ſecourir, car elle ſe regardoit déja comme une femme morte. Dans le tems que ſes femmes ſe mettoient en devoir de la conſoler, il arriva un valet de chambre de ſon mari qui lui mandoit d'aller incontinent le trouver. D'abord elle embraſſa deux de ſes femmes, & ſe mit à crier & à pleurer, les priant de ne la laiſſer point aller, étant bien aſſûrée qu'elle ne reviendroit point. Mais le valet de chambre la raſſûra, & lui dit qu'il répondoit ſur ſa vie qu'elle n'auroit aucun mal. Voyant donc que la reſiſtance étoit inutile, elle ſe jetta entre les bras du valet, & lui dit. Puiſqu'il le faut, mon ami, portez ce malheureux corps à la mort. Le valet l'emporta demi évanouïe de triſteſſe. Elle ne fut pas plûtôt dans la chambre de ſon mari, qu'elle ſe jetta à ſes pieds & lui dit. Ayez pitié de moi, Monſieur, je vous en ſuplie, & je vous jure devant Dieu que je vous dirai la verité de tout. Je prétens bien que vous me la diſiez, repliqua le mari comme un homme outré de colere; & là deſſus il fit ſortir tout le monde. Comme ſa femme lui avoit toûjours paru fort dévote il crut qu'elle ne ſe parjure-

jureroit point s'il la faiſoit jurer ſur la croix. Il en fit donc apporter une fort belle qu'il avoit empruntée, & étant tous deux ſeuls il la fit jurer ſur cette croix qu'elle lui diroit la verité ſur ce qu'il lui demanderoit. Elle qui avoit eu le tems de ſe recueillir, & qui n'étoit plus dans les premiers mouvemens de la crainte de la mort, reprit courage, & reſolut de ne lui rien cacher, mais en même tems de ne rien dire qui pût expoſer ſon Amant. Aprés qu'il eut fait les queſtions qu'il jugea neceſſaires. Voici comme elle y répondit.

Je ne veux point me juſtifier, Monſieur, ni diminuer l'amour que j'ai eu pour le Gentilhomme qui cauſe vôtre jalouſie. Quelque choſe que je pûſſe vous dire à cet égard, vous ne pourriez & ne devriez pas le croire aprés ce qui vient d'arriver: Mais je dois vous dire ce qui a donné lieu à cet amour. Jamais femme n'aima tant ſon mari que je vous aime; & ſans les duretez que vous avez eu pour moi je n'aurois jamais aimé autre que vous. Vous ſavez qu'étant encore enfant, mes parens vouloient me marier à un homme de plus grande maiſon que vous; mais jamais ils ne pûrent m'y faire conſentir dés le moment que je vous eu parlé. Je me déclarai pour vous malgré tout ce qu'ils pûrent me dire ſans avoir égard à vôtre pauvreté. Vous ſavez de quelle maniere vous m'avez traitée juſqu'ici. Cela m'a cauſé tant d'ennui & de déplaiſir, que ſans le ſecours de Madame avec laquelle vous m'avez miſe, j'aurois

preſ-

preſque ſuccombé à mon deſeſpoir. Mais enfin me voyant grande, & eſtimée belle de chacun ſi ce n'eſt de vous, je commençai à ſentir ſi vivement le tort que vous me faiſiez, que l'amour que j'avois pour vous s'eſt converti en haine, & le deſir de vous plaire en celui de me venger. Dans ce deſeſpoir j'eus occaſion de voir un Prince, qui plus ſoûmis au Roi qu'à l'amour, me quitta dans le temps qu'un commerce honnéte commençoit à me faire ſentir des conſolations. Aprés avoir perdu le Prince je trouvai celui-ci qui n'eut pas la peine de me prier; car il eſt aſſez bien fait, aſſez honnéte & a aſſez de vertus pour être récherché de toutes les femmes de bon ſens. A ma priére & non à la ſienne il m'a aimée avec tant d'honnéteté; qu'il ne m'a jamais rien demandé qui ſoit contraire à mon honneur. Quoi que le peu d'amour que j'ai ſujet d'avoir pour vous me donnât lieu de ne vous pas garder la foi matrimoniale, celui que j'ai pour Dieu & pour mon honneur m'a empéchée juſqu'ici de rien faire dont j'aye beſoin de me confeſſer, ou qui puiſſe me faire aprehender l'infamie. Je ne nie point que feignant d'aller faire mes oraiſons, je ne me ſois retirée le plus ſouvent que jai pû dans une Garderobe pour lui parler; car je n'ai jamais confié à perſonne la conduite de cette intrigue. Je ne nie point auſſi, qu'étant dans un lieu ſi retiré, & hors de tout ſoupçon, je ne l'aye baiſé de meilleur cœur que je ne vous baiſai jamais. Mais que Dieu ne me faſſe jamais miſericorde, ſi

jamais il s'eſt paſſé autre choſe dans nos tête à tête, ſi jamais il m'a demandé rien de plus, & ſi mon cœur même a eu deſſein de lui accorder autre choſe: Car j'étois ſi aiſe, qu'il ne me ſembloit pas qu'il y eût au monde de plus grand plaiſir. Et vous, Monſieur, qui étes la ſeule cauſe de mon malheur, voudriez-vous vous venger d'une action dont il y a ſi long-tems que vous me donnez l'exemple, avec cette diference que ce que vous avez fait eſt ſans honneur & ſans conſcience? Vous ſavez, & je le ſai auſſi, que celle que vous aimez ne ſe contente pas de ce que Dieu & la raiſon commandent. Quoi que la loi des hommes condamne à l'infamie les femmes qui en aiment d'autres que leurs maris, la loi de Dieu plus venerable & plus auguſte mille fois, condamne les hommes qui aiment d'autres femmes que les leurs. S'il faut mettre à la balance la faute que nous avons tous deux commiſe, vous vous trouverez plus coupable que moi. Vous étes un homme ſage: Vous avez de l'experience & de l'âge pour connoître le mal, & le ſavoir éviter: Mais je ſuis jeune, & n'ai aucune experience de la force & de la puiſſance de l'amour. Vous avez une femme, qui vous aime, & vous cherit plus que ſa propre vie; & j'ai un mari qui me fuit, qui me hait, & me faut des duretez qu'il ne voudroit pas faire à une ſervante. Vous aimez une femme âgée, maigre & moins belle que moi; & j'aime un Gentilhomme plus jeune que vous, mieux fait, & plus aimable que vous. Vous aimez

la femme d'un de vos meilleurs amis ; & violez d'un côté les devoirs de l'amitié, & contrevenez de l'autre aux égards que vous devez avoir pour tous deux ; & j'aime un Gentilhomme qui n'eſt attaché à rien qu'à l'amour qu'il a pour moi. Jugez ſur ce pied là, Monſr. ſans prévention, lequel de nous eſt le plus condamnable, ou le plus excuſable. Je ne croi pas qu'il y ait d'homme ſage & entendu qui ne vous donne le tort, conſiderant que je ſuis jeune & peu éclairée, mépriſée de vous, & aimée du Gentilhomme de France le mieux fait & le plus honnéte, & que je n'aime nonobſtant tout cela que parce que je deſeſpere d'être aimée de vous.

A tant de veritez étalées par une belle femme avec tant de grace & d'aſſûrance, qu'on voyoit aiſément qu'elle ne croyoit meriter aucune punition, le mari ſe trouva ſi ſurpris, qu'il ne ſût que lui répondre, ſinon que l'honneur d'un homme & d'une femme n'étoit pas la même choſe. Que cependant puiſqu'elle juroit qu'il ne s'étoit rien paſſé de criminel entre ſon Amant & elle, il n'avoit pas réſolu de l'en aimer moins ; mais qu'il la prioit de n'y revenir plus, & d'oublier l'un & l'autre le paſſé. Elle promit, & le raccommodement étant fait, ils s'en allerent coucher enſemble.

Le lendemain une vieille Demoiſelle qui craignoit beaucoup pour la vie de ſa maîtreſſe, vint à ſon lever, & lui dit. Eh ! bien, Madame, comment vous portez-vous ? Il n'y

a point ma, mie, répondit-elle en riant, de meilleur mari que le mien; car il m'en a cru à mon ſerment. Ainſi ſe paſſerent cinq ou ſix jours. Le mari cependant ne diminuant rien de ſes ombrages, obſervoit de ſi prés ſa femme qu'il la faiſoit garder la nuit & le jour: Mais quelque vigilans que fuſſent ſes Argus, ils ne le furent pas aſſez pour empécher qu'elle n'entretint encore ſon Amant dans un lieu obſcur & ſuſpect. Toutefois la Belle conduiſit ſon afaire ſi ſecretement, que perſonne n'en a jamais pû ſavoir la verité. Ce ne fut qu'un valet qui fit courre le bruit, qu'il avoit trouvé un Gentilhomme & une Demoiſelle dans une Ecurie qui étoit ſous la chambre de la maîtreſſe de la Dame dont il s'agit. La jalouſie du mari en augmenta tellement, qu'il reſolut de faire aſſaſſiner le Galant; & aſſembla pour cette belle expedition grand nombre de parens & d'amis, qui devoient l'expedier en cas qu'ils le rencontraſſent: Mais le principal des parens étoit ſi intime ami de celui dont on minutoit la mort, & qu'il faiſoit chercher, qu'au lieu de le ſurprendre, il l'avertiſſoit de tout ce qu'on tramoit contre lui. Il étoit ſi fort aimé à la Cour, & avoit toûjours ſi bonne compagnie, qu'il ne craignoit point ſon ennemi. Auſſi ne fut-il point rencontré. Mais il alla dans une Egliſe où il ſavoit qu'étoit la maîtreſſe de celle qu'il aimoit, & qui n'avoit point entendu parler de ce qui s'étoit paſſé; parce qu'il n'avoit jamais parlé à la jeune Dame devant elle.

Il lui apprit la jalousie du mari, & le dessein qu'il avoit fait sur sa vie, & lui dit qu'encore qu'il fût innocent il étoit resolu d'aller voyager dans les païs étrangers pour étoufer le bruit qui commençoit à devenir grand. La Princesse fut fort étonnée d'apprendre une telle nouvelle, & jura que le mari avoit grand tort de soupçonner une femme si sage, & en qui elle n'avoit rien connu que vertu & honnéteté. Cependant vû le credit du mari, & pour faire cesser le bruit, elle lui conseilla de s'éloigner pour quelque tems, l'assûrant qu'elle ne croiroit jamais ces folies & ces soupçons. Le Gentilhomme & sa maîtresse qui étoit avec la Princesse furent bien aises que la Princesse eût bonne opinion d'eux, & leur promît la continuation de sa bienveillance. Elle conseilla à l'amant de parler au mari avant son départ. Il suivit ce conseil, & rencontrant le mari dans une galerie prés de la chambre du Roi, il lui dit d'un visage assûré, & avec le respect dû à un homme de son rang. J'ai toute ma vie souhaité, Monsieur, de vous rendre service, & j'apprens qu'en récompense vous me faites chercher pour m'ôter la vie. Je vous prie de considerer, Monsieur, que vous avez plus de pouvoir & d'autorité que moi; cependant je suis Gentilhomme aussi bien que vous, & il me fâcheroit fort de donner ma vie *gratis*. Je vous suplie encore de considerer que vous avez une femme de bien, & si quelqu'un veut dire le contraire je suis prét à lui dire qu'il en a faussement menti. Pour moi je ne sache

pas avoir rien fait capable de vous donner sujet de me vouloir mal : Ainsi si vous le voulez bien je demeurerai vôtre serviteur, ou sinon, je le suis du Roi, & j'ai sujet de me contenter. Le mari répondit, qu'à la verité il l'avoit soupçonné ; mais qu'il le croyoit si galant homme, qu'il aimoit mieux être son ami que son ennemi, & en lui disant adieu le bonnet à la main, il l'embrassa comme son ami. Vous pouvez penser ce que disoient ceux qui le soir précedent avoient eu commission de le tuer, en voyant tant de demonstrations d'estime & d'amitié. Chacun en parloit à sa maniere. L'amant partit donc: mais comme il avoit moins d'argent que de bonne mine, sa maîtresse lui donna une bague de trois mille écus, qu'il mit en gage pour quinze cens. Quelque tems aprés son départ le mari alla voir la Princesse de sa femme, & la pria de lui permettre d'aller passer quelques mois avec une de ses sœurs. La Princesse surprise d'une proposition si peu attendue le pria tant de lui en dire le sujet, qu'il lui en dit une partie. La Belle ayant donc pris congé de sa maîtresse & de toute la Cour sans pleurer ni sans montrer le moindre signe de chagrin, s'en alla où son mari vouloit l'envoyer, sous la conduite d'un Gentilhomme qui eut ordre exprés de la garder avec soin, & sur tout de faire en sorte qu'elle ne parlât en chemin à la personne suspecte. Elle qui savoit les ordres qu'on avoit donné à son égard leur donnoit tous les jours des allarmes, & se moquoit de leur vigilance. Le jour qu'elle

par-

partit entr'autres elle rencontra un Cordelier à cheval, & l'entretint chemin faisant montée sur une Haquenée, depuis la dînée jusques à la couchée. A une bonne lieuë de l'auberge elle lui dit. Voilà, mon pere, deux écus que je vous donne pour les consolations que vous m'avez données. Je les ai envelopez de papier comme vous voyez, parce que je sai que vous n'oseriez y toucher autrement. Je vous prie de vous en aller au galop à travers les champs incontinent que vous m'aurez quittée. Il ne fut pas plûtôt parti qu'elle dit à ses gens. Vous étes de bons serviteurs & des gardes bien vigilans qui executez en perfection les ordres de vôtre maître qui se fie en vous. Celui auquel on vous a tant recommandé de ne me laisser point parler m'a entretenuë toute la journée, & vous l'avez laissé faire. Vous meriteriez des coups de bâton, & non pas des gages. Le Gentilhomme auquel on avoit confié la garde de la Belle entendant cela, en eut tant de dépit qu'il ne pût répondre un seul mot. Il prit donc deux hommes avec lui, donna des deux, courut aprés le Cordelier qui fuyoit de son mieux se voyant poursuivi ; mais comme ils étoient mieux montez que lui, ils firent tant qu'ils le joignirent. Le bon pere qui ne savoit pourquoi on lui donnoit ainsi la chasse, cria d'abord misericorde ; & pour la demander avec plus d'humilité, il abatit son chaperon, & demeura la tête nuë. Ils connurent par là que ce n'étoit pas celui qu'ils cherchoient, & que leur maîtresse les avoit joüez ; ce qu'elle fit bien

plus cruellement encore à leur retour. C'eſt bien à vous, leur dit-elle, qu'il faut donner des femmes à garder. Vous les laiſſez parler ſans ſavoir à qui, & puis croyant ce qu'elles vous diſent, vous allez faire afront aux ſerviteurs de Dieu.

Aprés quelques autres plaiſanteries de la même force elle arriva au lieu où ſon mari l'envoyoit, & où ſes deux belles-ſœurs, & le mari d'une d'elles la tenoit fort ſujette. Le mari apprit en ce tems-là que ſa bague étoit en gage pour quinze cens écus, & en fut fort chagrin. Pour ſauver l'honneur de ſa femme & ravoir ſa bague, il lui fit dire de la retirer, & qu'il payeroit les quinze cens écus. Elle qui ne ſe ſoucioit pas de la bague puiſque l'argent demeuroit à ſon amant, lui écrivit que ſon mari la contraignoit de retirer la bague : & afin qu'il ne crût pas qu'elle l'aimât moins qu'auparavant, elle lui envoya un Diamant que ſa maîtreſſe lui avoit donné, & qu'elle aimoit plus que tous ſes autres bijoux. Son amant lui envoya volontiers l'obligation du Marchand, bien aiſe d'avoir eu quinze cens écus, & un Diamant, mais ſur tout d'être aſſûré que ſa maîtreſſe l'aimoit toûjours. Tant que le mari vécut ils demeurerent éloignez l'un de l'autre, & ne pûrent ſe parler que par lettres. Le mari étant mort, l'amant croyant que ſa maîtreſſe avoit toûjours pour lui les ſentimens qu'elle lui avoit promis, ne perdit pas de tems à la demander en mariage: mais il trouva que la longue abſence lui avoit donné un rival qui étoit plus aimé que lui. Il

en eut tant de chagrin, que fuyant le commerce des Dames, il chercha les perils, & mourut enfin aprés s'être autant ſignalé que jeune homme ait jamais fait.

Ce conte, Meſdames, où le ſexe n'eſt pas épargné, fait voir aux maris que les femmes qui ont le cœur grand ſe laiſſent plûtôt vaincre par la colere & par la vengeance, que par les charmes de l'amour. L'Heroïne de cette nouvelle reſiſta long-tems à cette douce paſſion; mais enfin elle s'abandonna à ſon deſeſpoir. Une femme de bien n'en doit pas faire de même, parce qu'il n'y a point d'excuſe à une mauvaiſe action. Plus on eſt expoſé à faire le mal, plus y a-t-il de vertu à ſe vaincre & à faire le bien, au lieu de rendre le mal pour le mal; d'autant plûtôt que le mal qu'on croit faire à autrui retombe ſouvent ſur celui qui le fait. Heureuſes ſont celles en qui éclate la vertu de Dieu en chaſteté, en douceur, & en patience. Il me ſemble, Longarine, dit Hircan, que la Dame dont vous venez de parler a été plus animée de dépit que d'amour; car enfin ſi elle eût aimé le Gentilhomme autant qu'elle en faiſoit ſemblant, elle ne l'auroit jamais quitté pour un autre, & partant on la peut nommer dépiteuſe, vindicative, opiniâtre, & changeante. Vous en parlez bien à vôtre aiſe, répondit Emarſuitte; mais vous ne ſavez pas quel crevecœur c'eſt d'aimer ſans être aimé. Il eſt vrai, repliqua Hircan, que je ne l'ai guere éprouvé; car on ne me ſauroit faire ſi peu froide mine, que je ne laiſſe d'abord là & l'a-

l'amour & la Dame. C'eſt fort bien, dit Parlamente, pour un homme comme vous qui n'aime que ſon plaiſir ; mais une honnête femme ne doit pas laiſſer ſon mari. Cependant, repartit Simontault, la Belle dont il eſt queſtion, oublia pour quelque tems qu'elle étoit femme, car un homme n'auroit ſû ſe venger avec plus d'éclat. Pour une qui n'eſt pas ſage, dit Oyſille, il ne faut pas conclure que les autres ſoient de même. Vous êtes pourtant toutes femmes, repliqua Saffredant, & quelque parées que vous ſoyez, qui chercheroit bien avant ſous vos jupes, trouveroit que vous êtes telles. Qui voudroit vous écouter, dit alors Nomerfide, on paſſeroit la journée à ſe chicaner. Mais j'ai tant d'impatience d'entendre encore une nouvelle, que je prie Longarine de donner ſa voix à quelqu'un. Longarine jettant alors les yeux ſur Guebron lui dit : ſi vous avez quelque hiſtoire à conter de quelque honnête femme, je vous prie de le faire. Puiſque vous voulez que je parle, répondit Guebron, je vais vous faire un conte qui eſt arrivé à Milan.

XVI. NOUVELLE.

Une Milanoiſe approuva la hardieſſe & le grand courage de ſon Amant & l'aima depuis de fort bon cœur.

DU tems que le Grand Maître de Chaumont étoit Gouverneur de Milan, il y avoit une Dame qui paſſoit pour une des plus honnêtes femmes de la ville. Elle étoit veuve d'un Comte Italien, & demeuroit chez ſes beaux-freres ne voulant point entendre par-

parler de ſecondes nôces. Sa conduite étoit ſi ſage & ſi reglée, qu'elle étoit géneralement eſtimée de tous les François & Italiens qui étoient dans le Duché. Ses beaux-freres & belles-ſœurs regalans un jour le Grand Maître de Chaumont, la veuve fut contrainte de s'y trouver ; ce qu'elle n'avoit pas coûtume de faire en quelque endroit que ſe fît le regal. Les François ne pûrent la voir ſans loüer ſa beauté & ſa bonne grace, & un entr'autres dont je ne dirai pas le nom. Il ſufira de vous avertir, qu'il n'y avoit point de François en Italie qui fût plus digne d'être aimé, puiſque la nature ne lui avoit épargné aucune des perfections qui peuvent rendre un homme aimable. Quoi qu'il vît la veuve en crépe noir, ſeparée de la jeuneſſe, & retirée dans un coin avec pluſieurs vieilles, comme il étoit homme à qui jamais ni homme ni femme n'avoit fait peur, il ſe mit à l'entretenir, ôta ſon maſque, & quitta la dance pour avoir ſa converſation. Il paſſa toute la ſoirée avec elle & avec les vieilles de ſa compagnie, & y trouva plus de plaiſir qu'il n'auroit fait avec les plus jeunes & les plus leſtes de la Cour. Cette converſation le charma ſi fort, que quand il falut ſe retirer, il ne croyoit pas avoir eu le loiſir de s'aſſeoir. Quoi qu'il n'entretint la veuve que de choſes communes, & de la portée d'une pareille compagnie, elle ne laiſſa pas de s'apercevoir qu'il avoit envie de faire connoiſſance avec elle ; ce qu'elle réſolut ſi bien d'éviter, que jamais depuis il ne pût la voir ni en feſtin, ni en groſſe compagnie.

pagnie. Il s'informa de sa maniere de vivre, & apprit qu'elle alloit souvent aux Eglises & maisons Religieuses. Il mit tant de gens en campagne, qu'elle ne pouvoit aller si secretement dans ces lieux-là, qu'il ne s'y trouvât le premier, & n'y demeurât tant qu'il pouvoit la voir. Il profitoit si bien du tems, & la regardoit de si bon cœur, qu'elle ne pouvoit ignorer l'amour qu'il avoit pour elle. Pour prevenir ces rencontres elle resolut de feindre pendant quelque tems d'être malade, & d'entendre la Messe chez elle. Le Gentilhomme en eut un chagrin extréme ; car il ne pouvoit la voir que par ce seul moyen-là. Elle pensant avoir rompu ses mesures, retourna aux Eglises comme auparavant. L'amour prit incontinent soin d'en avertir le Gentilhomme, qui reprit aussi sa premiere dévotion. Craignant qu'elle ne fît naître quelqu'autre obstacle, & qu'il n'eût pas le tems de lui faire savoir ce qu'il sentoit pour elle, un matin qu'elle croyoit être bien cachée dans une petite Chapelle, où elle entendoit la Messe, il alla se mettre au bout de l'Autel; & la voyant peu accompagnée se tourna vers elle dans le tems que le Prêtre faisoit l'élevation, & lui dit d'une voix douce & pleine d'afection. Je jure, Madame, par celui que le Prêtre tient, que vous êtes seule la cause de ma mort. Quoi que vous m'ôtiez les moyens de vous parler, vous ne pouvez pas ignorer la passion que j'ai pour vous, mes yeux languissans & mon air moribond vous l'ont assez expliquée. La Dame faisant semblant de

ne rien entendre, se contenta de lui dire qu'il ne faloit point prendre le nom de Dieu en vain : mais les Dieux à ce que les Poëtes disent se moquent des sermens & des mensonges des amans : ainsi les femmes qui aiment l'honneur ne doivent être ni credules, ni pitoyables. En disant cela elle se leva, & s'en retourna chez elle. Ceux qui ont passé par-là croiront sans peine que le Gentilhomme fut fort affligé d'une telle réponse. Cependant comme il ne manquoit pas de cœur, il aima mieux une réponse chagrinante, que d'avoir manqué l'occasion de lui déclarer son amour. Il fut constant trois ans durant, & ne perdit pas un moment à l'entretenir de son glorieux martyre & par lettres, & par tous les autres moyens qui se presentoient : mais durant tout ce tems-là elle ne lui répondit autre chose sinon qu'elle le fuyoit comme le loup fait le mâtin ; & cela non par aversion qu'elle eût pour lui, mais parce qu'elle craignoit d'exposer son honneur & sa reputation. Le Gentilhomme sentit si bien que c'étoit là le nœud de la dificulté, qu'il pousſa les afaires plus vivement qu'il n'avoit jamais fait. Aprés bien des peines, des refus, & des soufrances la Belle fut touchée de sa constance, eut pitié de lui, & lui accorda enfin ce qu'il avoit si long-tems desiré & attendu. Etant convenus des moyens le Gentilhomme ne manqua pas d'aller chez la Belle quelques risques qu'il y eût à courir de la vie, parce qu'elle logeoit avec ses parens. Cependant comme il étoit aussi fin qu'agreable, il fit sa ma-

manœuvre avec tant d'adreſſe & de prudence, qu'il entra dans ſa chambre à l'heure marquée. Il la trouva ſeule couchée dans un beau lit. Comme il ſe preſſoit de ſe deshabiller pour ſe coucher avec elle, il entendit à la porte des gens qui parloient bas, & des épées dont on ferrailloit les murailles. Nous ſommes perdus, lui dit alors la Belle plus morte que vive. Vôtre vie & mon honneur ſont en grand danger: Mes freres vous cherchent pour vous tuer. Cachez-vous ſous le lit, je vous prie; Car ne vous trouvant point je ſerai en droit de me plaindre de l'allarme qu'ils m'auront donné ſans ſujet. Le Gentilhomme qui n'étoit pas aiſé à épouvanter, lui répondit froidement. Vos freres ſont-ils gens à faire peur à un honnéte homme? Quand toute leur race ſeroit aſſemblée, je ſuis aſſûré que toute leur troupe n'attendroit pas le quatriéme coup de mon épée. Demeurez au lit tranquillement, & me laiſſez garder la porte. Il mit alors l'épée à la main, s'envelopa le bras de ſa cape, & ouvrit la porte pour voir de plus prés les épées dont il entendoit le bruit. La porte étant ouverte il vit que c'étoit deux ſervantes qui avec deux épées lui donnoient cette allarme. Pardonnez-nous, Monſ. lui dirent-elles en le voyant. Nous ne faiſons ceci que par ordre de nôtre maîtreſſe: Mais c'eſt le ſeul obſtacle que nous vous ferons. Le Gentilhomme voyant que c'étoit des femmes ſe contenta de leur faire une groſſe imprecation, & de leur fermer la porte au nez. Il ſe coucha auprés de ſa maîtreſſe le

plus

plus promptement qu'il lui fut poſſible. La peur n'avoit point diminué ſon amour, & ſans s'amuſer à lui demander la raiſon de ces eſcarmouches, il ne ſongea qu'à ſatisfaire ſa paſſion. Comme le jour approchoit il lui demanda pourquoi elle avoit ſi long-tems diferé ſon bonheur, & quelle raiſon elle avoit eu de faire faire un tel manége aux ſervantes? J'avois reſolu, répondit-elle en riant, de ne jamais aimer, & j'ai executé ma reſolution depuis que je ſuis veuve: Mais dés la premiere fois que vous me parlâtes, je trouvai tant d'honnéteté en vous, que je changeai d'avis, & commençai dés lors à vous aimer autant que vous m'aimiez. Il eſt vrai que l'honneur qui a toûjours été le principe de ma conduite, ne pouvoit conſentir que l'amour me fît faire quelque choſe qui pût donner atteinte à ma reputation. Mais comme la biche mortellement bleſſée croit changer ſon mal en changeant de lieu; de même j'allois d'Egliſe en Egliſe penſant fuïr celui que je portois dans mon cœur. Vous voyez bien preſentement que je vous aimois de la bonne ſorte, puiſque j'ai trouvé le ſecret d'accorder l'honneur avec l'amour. Mais pour être bien aſſûrée que je donnois mon cœur à un parfaitement honnéte homme, j'ai donné ordre à mes ſervantes de faire ce qu'elles ont fait. Je puis vous aſſûrer que ſi vous aviez eu peur juſques à vous cacher ſous le lit, mon deſſein étoit de me lever, de paſſer dans une autre chambre, & de ne vous voir jamais de plus prés: Mais comme je vous ai trouvé bien

fait

fait, de bonne mine, & plein de vertu & d'intrepidité au delà même de ce que la renommée m'en avoit dit; & que la peur n'a pû vous ébranler, ni refroidir le moins du monde l'amour que vous avez pour moi, j'ai resolu de m'attacher à vous pour le reste de mes jours; persuadée que je ne saurois mettre en de meilleures mains ma vie & mon honneur, que de les confier à l'homme du monde qui a je croi le plus de vertu. Comme si la volonté des hommes étoit immuable, ils se promirent & se jurerent une chose qui n'étoit pas en leur pouvoir, je veux dire une amitié perpetuelle, qui ne peut ni naître, ni demeurer dans le cœur des hommes, comme le savent celles qui en ont fait l'experience, & qui vous diront que ces sortes d'engagemens ne sont pas de longue durée.

Ainsi, Mesdames, vous vous donnerez de garde de nous, comme feroit le cerf du chasseur s'il avoit de la raison; Car nôtre felicité, nôtre gloire, & nôtre intelligence est de vous voir prises, & de vous ôter ce qui doit vous être plus cher que la vie. Depuis quand, Guebron, dit Hircan, êtes-vous devenu Prédicateur? Vous n'avez pas toûjours parlé de même. Il est vrai, repliqua Guebron, que j'ai tenu toute ma vie un tout autre langage: Mais comme j'ai les dents foibles, & que je ne puis plus mâcher la venaison, j'avertis les pauvres biches de se donner de garde des veneurs, pour reparer dans ma vieillesse les maux que j'ai faits durant ma jeunesse. Nous vous re-

mercions, Guebron, repartit Nomerfide; de nous avertir de nôtre profit: Mais nous ne croyons pas vous en être fort obligées; Car vous n'avez pas ainſi parlé à celle que vous avez tant aimée; ainſi c'eſt une marque que vous ne nous aimez gueres. N'étes-vous point encore fâché que nous ſoyons aimées? Nous nous croyons cependant auſſi ſages & auſſi vertueuſes que celle que vous avez ſi long-tems recherchée étant jeune. Mais c'eſt la vanité ordinaire aux vieillards qui croient toûjours avoir été plus ſages que ceux qui viennent aprés eux. Quand la tromperie de quelqu'un de vos ſoûpirans, repartit Guebron, vous aura fait connoître la malice des hommes, vous croirez alors, Nomerfide, que je vous aurai dit la verité. Il me ſemble, dit alors Oyſille, que le Gentilhomme dont vous vantez tant la hardieſſe, devroit plûtôt être doüé de fureur d'amour; paſſion ſi violente, qu'elle fait entreprendre aux plus poltrons des choſes auſqu'elles les plus hardis penſeroient deux fois. S'il n'avoit pas crû, Madame, repartit Saffredant, que les Italiens ſont gens à mieux payer de la langue que du bras, il me ſemble qu'il auroit dû avoir peur. Ouï, reprit Oyſille, s'il n'avoit pas eu dans le cœur un feu qui diſſipe la crainte. Puiſque vous ne trouvez pas la hardieſſe de ce Gentilhomme aſſez loüable, vous en ſavez apparemment un autre, dit Hircan, qui vous paroît plus digne de loüange. Il eſt vrai, répondit Oyſille, que celui-ci eſt loüable, mais j'en ſai un qui merite d'être admiré. Je vous prie donc,

reprit

reprit Guebron, de prendre ma place, & de nous dire comme vous nous promettez, quelque choſe de grand, & digne d'un homme de grand cœur. Si un homme a fait voir tant de bravoure contre les Milanois pour ſa vie & pour l'honneur de ſa maîtreſſe, & qu'il paſſe pour ſi hardi, que ne doit-on point dire, ajoûta Oyſille, d'un autre qui ſans neceſſité & par pure valeur a fait le tour que je vais vous conter.

XVII. NOUVELLE.

Le Roi François donna une preuve signalée de sa generosité au Comte Guillaume qui vouloit le faire mourir.

UN Comte Allemand nommé Guillaume, de la Maison de Saxe, dont celle de Savoye est si alliée, que ces deux maisons n'en faisoient anciennement qu'une, vint à Dijon dans la Duché de Bourgogne & se mit au service du Roi François. Ce Comte qui pas-

soit

ſoit pour un des hommes auſſi bien faits, & auſſi hardis qu'il y eût en Allemagne, fut ſi favorablement reçû du Roi, qu'il le prit non ſeulement à ſon ſervice, mains le tint prés de ſa perſonne & de ſa chambre. Le Seigneur de la Trimouïlle Gouverneur de Bourgogne, ancien Chevalier, & fidéle ſerviteur du Roi, naturellement ſoupçonneux, & attentif aux intérêts de ſon maître, avoit toûjours bon nombre d'eſpions chez les ennemis, pour découvrir leurs intrigues, & ſe conduiſoit avec tant de prudence que peu de choſe lui échapoit. On lui écrivit un jour entr'autres choſes, que le Comte Guillaume avoit déja touché quelques ſommes d'argent, avec promeſſe d'en recevoir de plus grandes, pourvû qu'il fît mourir le Roi de quelque maniere que ce pût être. Le Seigneur de la Trimouïlle ne manqua pas d'en donner avis au Roi, & n'en fit pas un ſecret à Madame Louïſe de Savoye ſa mere, qui oubliant qu'elle étoit alliée de l'Allemand, pria le Roi de le chaſſer incontinent. Le Roi au lieu de chaſſer le Comte, pria Madame Louïſe de n'en point parler, diſant qu'il étoit impoſſible qu'un ſi honnéte homme fît une ſi vilaine action. Quelque temps aprés on reçût encore un ſecond avis confirmatif du premier. Le Gouverneur tout de feu pour la conſervation de ſon Maître, lui demanda permiſſion, ou de le chaſſer, ou d'y donner ordre: Mais le Roi lui commanda expreſſément de ne faire ſemblant de rien, ne doutant pas d'en ſavoir la verité par quelqu'autre moyen. Un jour que le

le Roi alloit à la chaſſe, il prit pour toutes armes une parfaitement bonne épée, mena le Comte Guillaume avec lui, & lui commanda de le ſuivre le premier & de prés. Aprés avoir couru le cerf durant quelque temps, le Roi voyant ſes gens éloignez, & ſe trouvant ſeul avec le Comte, ſe détourna du chemin. Quand ils furent bien avant dans la forêt, le Roi tira ſon épée, & dit au Comte. N'eſt-il pas vrai que cette épée eſt belle & bonne. Le Comte la prenant par le bout, répondit, qu'il n'en avoit point vû qui lui parût meilleure. Vous avez raiſon, repliqua le Roi; & il me ſemble que ſi quelqu'un avoit fait deſſein de me tuer, & qu'il connût la force de mon bras, la bonté de mon cœur & cette épée, il y penſeroit deux fois avant que de m'attaquer: Cependant je le regarderois comme un grand ſcelerat, ſi étant tête à tête, & ſans témoin, il n'oſoit executer ſon deſſein. Le deſſein ſeroit bien ſcelerat, Sire, répondit le Comte bien étonné; mais l'exécution ſeroit encore plus ſcelerate & plus folle. Le Roi remit en riant ſon épée dans le fourreau, & entendant le bruit de la chaſſe bien prés de lui, il piqua de ce côté là le plus promptement qu'il pût.

Quand il eut rejoint ſes gens, il ne dit pas un mot de ce qui s'étoit paſſé, perſuadé que le Comte Guillaume quelque vigoureux & diſpos qu'il fût, n'étoit pas homme à faire un coup ſi déterminé. Cependant le Comte ne doutant pas qu'il ne fût ſuſpect, & craignant beaucoup d'être découvert, alla dés le lende-

lendemain trouver Robertet Secretaire des Finances, & lui dit qu'ayant penſé aux bienfaits & appointemens que le Roi lui avoit propoſé pour demeurer à ſon ſervice, il trouvoit qu'il n'y en avoit pas pour l'entretenir la moitié de l'année ; & que s'il ne plaiſoit pas à ſa Majeſté de lui faire donner le double, il ſeroit contraint de ſe retirer : priant Robertet de ſavoir ſur cela la volonté du Roi le plûtôt qu'il pourroit. Robertet répondit qu'il ne ſauroit faire plus de diligence que d'aller ſur le champ en parler au Roi ; commiſſion qu'il prit d'autant plus volontiers, qu'il avoit vû les avis que la Trimouïlle avoit donnez. Le Roi ne fut pas plûtôt éveillé que Robertet fit ſon compliment en preſence de Monſieur de la Trimouïlle & de l'Amiral de Bonnivet, qui ne ſavoient pas ce que le Roi avoit fait. Vous avez envie, dit le Roi, de chaſſer le Comte Guillaume, & vous voyez qu'il ſe chaſſe ſoi-même. Ainſi vous lui direz que s'il n'eſt pas content de ce que j'ai fait pour lui lorſqu'il eſt entré à mon ſervice; ce que quantité de gens de bonne maiſon s'eſtimeroient heureux d'avoir, il peut chercher mieux ailleurs. Bien loin de vouloir l'en empécher, je ſerai bien aiſe qu'il trouve un auſſi bon parti qu'il le mérite. Robertet fut auſſi diligent à porter cette réponſe au Comte, qu'il l'avoit été d'en faire la propoſition au Roi. Puiſqu'ainſi eſt, dit le Comte, il faut donc ſe retirer. Comme la peur le preſſoit de partir, vingt-quatre heures ſufirent pour faire le reſte. Il prit congé du Roi

comme sa Majesté se mettoit à table, feignant un sensible regret de ce que la nécessité le privoit de sa presence. Il prit aussi congé de la mere du Roi, qui le lui donna avec la même joie qu'elle l'avoit reçû comme parent & ami. Ainsi le Comte se retira chez lui. Le Roi voyant que sa mere & ses serviteurs étoient surpris d'un départ si précipité, leur apprit l'allarme qu'il avoit donnée au Comte, ajoûtant qu'encore qu'il fût innocent de ce qu'on lui imputoit, il avoit eu néanmoins assez de peur pour s'éloigner d'un Maître, dont il ne connoissoit pas encore le temperament.

Je ne voi point de raison, Mesdames, qui pût obliger le Roi à exposer ainsi sa personne contre un homme si estimé, si ce n'est que par pure grandeur d'ame il voulût quitter la compagnie & les lieux, où les Rois ne trouvent point d'inferieurs qui leur presentent le combat, pour se rendre égal à un homme qu'il prenoit pour son ennemi, & pour éprouver en personne sa hardiesse & son grand courage. Il avoit sans contredit raison, dit Parlamente : Car les loüanges de tous les hommes ne satisfont pas un grand cœur, comme l'experience qu'il fait des vertus que Dieu a mises en lui. Il y a long-tems, dit Guebron, que les Poëtes ont chanté, qu'on ne peut parvenir au temple de la renommée sans passer par celui de la vertu. Comme je connois les deux personnes dont vous avez fait le conte, je sai fort bien que le Roi est l'homme le plus hardi de son Royaume. Quand le Comte

Guil-

Guillaume vint en France, reprit Hircan, j'aurois eu plus de peur de ſon épée, que de celle des plus braves Italiens qui étoient alors à la Cour. Vous ſavez bien, répondit Emarſuitte, que le Roi eſt ſi eſtimé, que toutes les loüanges que nous pourrions lui donner ſeroient fort au deſſous de ſon mérite, & que la journée ſeroit paſſée avant que chacun en eût dit ce qu'il en croit. Ainſi, Madame, donnez vôtre voix à quelqu'un qui diſe encore du bien des hommes, s'il y en a à dire. Il me ſemble, dit Oyſille à Hircan, qu'il vous eſt ſi ordinaire de dire du mal des femmes, que vous n'aurez pas de peine à nous dire du bien des hommes: C'eſt pourquoi je vous donne ma voix. Il me ſera d'autant plus aiſé, repartit Hircan, qu'il n'y a que peu de tems qu'on m'a fait un conte à la loüange d'un Gentilhomme, dont l'amour, la fermeté, & la patience ſont ſi loüables, que je n'en dois pas laiſſer perdre la mémoire.

XVIII. NOUVELLE.

Une jeune Dame éprouve la fidélité d'un jeune Ecolier ſon Amant, avant que de lui laiſſer prendre avantage ſur ſon honneur.

IL y avoit dans une des bonnes villes de France un Seigneur de bonne maiſon qui étoit aux Ecoles, deſirant d'aquerir la ſcience qui aquiert aux honnêtes gens l'honneur & la vertu. Quoi qu'il fût déja ſi ſavant, qu'à l'âge de dix-ſept à dix-huit ans il ſembloit qu'il

qu'il fût la ſcience & l'exemple des autres; l'amour ne laiſſa pas neanmoins de lui faire encore d'autres leçons. Pour ſe faire mieux écouter & mieux recevoir, il ſe cacha ſous le viſage & dans les yeux de la plus belle Dame du pais, qu'un procez avoit amenée en ville. Avant que l'amour ſe ſervît des charmes de cette Belle pour ſoûmettre ce jeune Seigneur à ſon Empire, il avoit gagné le cœur de la Dame en lui faiſant voir les perfections du Gentilhomme, qui pour la bonne mine, les agrémens, le bon ſens, & le beau parler n'avoit perſonne qui le ſurpaſſât. Vous qui ſavez combien ce feu fait de chemin en peu de tems dés qu'une fois il commence à brûler les fauxbourgs d'un cœur, vous jugerez ſans peine que l'amour ne tarda gueres à ſe rendre maître de deux ſujets ſi accomplis, & à les remplir tellement de lumiere, que leur penſée, leur volonté, leur parole n'étoient que flamme de cet amour, qui avec la jeuneſſe, mere de la crainte, lui faiſoit pouſſer les afaires le plus doucement qu'il lui étoit poſſible. Mais il n'étoit pas neceſſaire de faire violence à la Belle, puiſque l'amour en avoit déja fait la conquéte. Cependant la pudeur, compagne inſeparable des Dames, l'obligea de cacher le plus long-tems qu'elle pût les ſentimens de ſon cœur. Mais enfin la citadelle de l'honneur, je veux dire le cœur, fut ruinée de telle ſorte, que la pauvre Dame donna ſon conſentement aux choſes auſquelles elle n'avoit jamais refuſé de conſentir. Cependant pour éprouver la patience, la fermeté,

té, & la passion de son Amant, elle ne se rendit qu'à une condition pour lui: Et moyenant qu'il remplît la condition, elle l'assûra de l'aimer toûjours trés-parfaitement; mais que s'il y manquoit, elle feroit tout le contraire. La condition étoit qu'elle vouloit bien lui parler tous deux couchez en chemise dans le même lit, & qu'il ne lui demanderoit que des baisers & des paroles. Lui qui croyoit qu'il n'y avoit point de joie comparable à ce qu'elle lui ofroit, ne balança point à promettre. Le soir venu on fit ce qu'on avoit arrété. Elle eut beau le caresser, il ne voulut jamais fausser sa parole quelques mouvemens que la nature lui fît sentir. Quoi qu'il fût bien persuadé que sa peine n'avoit rien de moins que celle du Purgatoire, son amour étoit si grand, & son esperance si forte, que comptant sur la perpetuelle amitié qui lui coûtoit tant à aquerir, il triompha par sa patience, & se leva d'auprés d'elle tout tel qu'il s'y étoit couché. La Belle à mon avis plus étonnée que contente d'une si grande retenue, alla se mettre en tête ou que son amour étoit moins grand qu'il ne disoit, ou qu'il n'avoit pas trouvé en elle tout le bien qu'il avoit cru, comptant pour rien l'honnéteté, la patience, & la religieuse fidélité de son Amant. Elle resolut donc avant que de se rendre d'éprouver encore une fois l'amour qu'il disoit avoir. Pour cet éfet elle le pria de galantiser une fille qu'elle avoit à son service belle & bien plus jeune qu'elle, afin que le voyant venir si souvent chez elle, on crut qu'il y venoit pour sa Demoiselle, &

non

non pas pour elle. Le jeune Seigneur bien perſuadé qu'il avoit donné de l'amour autant qu'il en avoit reçu, fit tout ce qu'on exigeoit de lui, & en conta à cette fille à la ſolicitation de ſa maîtreſſe. La jeune fille le voyant bien fait & bien parleur prit ce qu'il lui dit pour argent comptant, & l'aima comme ſi elle en avoit été bien aimée. La maîtreſſe voyant qu'on en étoit venu ſi avant, & que ſon Amant ne laiſſoit pas neanmoins de la ſommer de ſa parole; conſiderant d'ailleurs qu'aprés avoir mis à d'aſſez fortes épreuves l'amour qu'il avoit pour elle, il étoit juſte enfin de recompenſer ſa conſtance & ſa ſoûmiſſion, elle lui promit de la venir voir à une heure aprés minuit. Si cet Amant paſſionné eut de la joie, & s'il fut ponctuel à ſe trouver au rendez-vous, cela s'en va ſans dire. La Belle pour éprouver tout de nouveau la violence de ſon amour, dit à ſa Demoiſelle. Je ſai l'amour qu'un tel Seigneur a pour vous, & je ſai auſſi que vous n'en avez pas moins pour lui. J'entre tellement dans vos intérêts, que j'ai reſolu de vous faciliter à l'un & à l'autre une longue converſation où vous puiſſiez vous entretenir à vôtre aiſe. La Demoiſelle fut ſi tranſportée, qu'elle ne pût lui déguiſer ſa paſſion. Suivant donc le conſeil de ſa maîtreſſe & pour lui obéïr, elle ſe coucha dans un beau lit, ſeul & unique dans la chambre, dont la Dame laiſſa la porte ouverte aprés avoir allumé des flambeaux pour faire mieux remarquer la beauté de la Demoiſelle. Enſuite elle fit ſemblant de s'en aller, & ſe cacha ſi bien

auprés du lit, qu'il n'étoit guere poſſible de la voir. L'Amant croyant la trouver comme elle lui avoit promis, entra à l'heure marquée le plus doucement qu'il pût. Aprés avoir fermé la porte, & s'être deshabillé, il ſe mit au lit penſant y trouver ce qu'il deſiroit. A peine eut-il avancé les bras pour embraſſer celle qu'il prenoit pour ſa maîtreſſe, que la pauvre fille qui le croyoit tout à elle, lui porta les ſiens au cou, & lui parla avec tant d'affection, & avec un vermillon qui lui donnoit tant de grace, qu'il n'y a point de ſaint Hermite qui n'en eût perdu ſes Patenotres. Mais la reconnoiſſant à la vûe & à la voix, l'amour qui l'avoit fait coucher avec tant de diligence, le fit lever bien plus vîte qu'il ne s'étoit couché, dés qu'il reconnut que ce n'étoit pas celle qui l'avoit tant fait ſoufrir. Peſtant donc & contre la maîtreſſe, & contre la Demoiſelle. Vôtre folie, dit-il à celle-ci, & la malice de celle qui vous a fait mettre là, ne ſauroient me rendre autre que je ſuis. Tâchez à être femme de bien; car ce ne ſera pas moi qui vous en empécherai. Et en diſant cela il ſortit en tres-groſſe colere, & fut long-tems ſans revenir voir ſa maîtreſſe. Cependant l'amour qui n'eſt jamais ſans eſperance, lui repreſenta que plus ſa conſtance étoit grande & connue par tant d'experiences, plus la joüiſſance ſeroit-elle longue & heureuſe. La Dame qui avoit tout entendu fut ſi contente & ſi ſurpriſe de l'excez & de la ſolidité de ſon amour, qu'elle eut de l'impatience de le revoir pour

lui faire reparation des maux qu'elle lui avoit fait ſoufrir pour éprouver ſon amour. D'abord qu'elle le vit elle lui parla ſi honnétement & avec tant de tendreſſe, que non ſeulement il oublia tout ce qu'il avoit ſoufert; mais même s'en félicita voyant qu'on en faiſoit honneur à ſa conſtance, & qu'on en demeuroit convaincu de ſon parfait amour. Il ne lui arriva depuis aucun contre-tems; ſes travaux & ſon amour furent couronnez, & il eut de la Belle tout ce qu'il pouvoit ſouhaiter.

Trouvez-moi, je vous prie, Meſdames, une femme qui ait eu en amour la même fermeté, la même patience, & la même fidélité. Ceux qui ont été expoſez à de pareilles tentations, trouvent bien petites en comparaiſon celles que la peinture donne à ſaint Antoine. Car qui peut être chaſte & patient avec la beauté, l'amour, le tems, & le loiſir des femmes, peut compter qu'il aura aſſez de vertu pour vaincre tous les Diables enſemble. C'eſt dommage, dit Oyſille, qu'il ne s'adreſſât à une femme auſſi vertueuſe que lui. C'eût été l'amour le plus honnéte & le plus parfait dont on ait jamais entendu parler. Dites-moi je vous prie, dit Guebron, lequel des deux vous trouvez le plus dificile? Il me ſemble, dit Parlamente, que c'eſt le dernier; car le dépit & la colere eſt la plus terrible de toutes les tentations. Longarine dit, qu'elle croyoit que ce fut le premier, parce que pour tenir ſa parole il avoit à vaincre l'amour & ſoi même. Vous en parlez bien à vôtre

aiſe

aise, répondit Simontault: Mais nous qui savons ce que la chose vaut, en devons dire nôtre avis. Pour moi je dis qu'il fut fou la premiere fois, & la derniere sot. Je croi qu'en tenant parole à sa maîtresse elle en soufroit autant ou plus que lui. Elle n'exigeoit cette parole de lui que pour faire plus la femme de bien qu'elle n'étoit, car elle n'ignoroit pas qu'il n'y a ni commandement, ni serment, ni rien au monde, qui puisse arrêter les mouvemens d'un amour violent. Elle étoit bien aise de couvrir son vice d'une apparence de vertu, & faire accroire qu'elle n'étoit accessible qu'à une vertu heroïque. Il fut sot la seconde fois de laisser celle qui l'aimoit, & qui valoit mieux que l'autre, ayant sur tout une aussi bonne excuse que le dépit dont il étoit outré. Je dis tout le contraire, interrompit Dagouc n. La premiere fois il parut ferme, patient, & homme de parole; & la seconde fidéle & aimant en perfection. Et que sait-on, dit Saffredant, s'il n'étoit point de ceux qu'un Chapitre nomme *de frigidis & maleficiatis*? Mais pour qu'il ne manquât rien à l'éloge de ce Heros, Hircan auroit dû nous dire s'il fit son devoir quand il eut ce qu'il demandoit. On auroit alors jugé sans peine s'il fut sage par vertu ou par impuissance. Vous pouvez croire, repliqua Hircan, que si l'on me l'avoit dit, je ne l'aurois pas plus caché que le reste: Mais connoissant comme je fais l'homme & sa complexion, j'attribue son action à la force de son amour, & nullement à l'impuissance & à la froideur. Si cela est,

reprit

reprit Saffredant, il devoit se moquer de sa parole. Si la Belle s'en étoit ofensée, il n'y auroit pas eu grand peine à l'appaiser. Mais, repartit Emarsuitte, peut-être qu'alors elle ne l'auroit pas voulu. Belle raison ! dit Saffredant. N'étoit-il pas assez fort pour la forcer, puisqu'elle lui avoit donné camp ? Vertubleu, dit Nomerfide, comme vous y allez. Est-ce ainsi qu'il faut aquerir la bienveillance d'une femme qu'on croit sage & honnéte ? Il me semble, reprit Saffredant, que l'on ne sauroit faire plus d'honneur à une femme de qui l'on veut quelque chose de pareil, que de la prendre par force ; car il n'y a si petite Demoiselle qui ne soit bien aise de se faire longtems prier. Il y en a d'autres qu'on ne peut gagner qu'à force de presens. D'autres sont si bétes qu'elles ne sont presque prenables par aucun côté. Avec celles-là il ne faut penser qu'à chercher des moyens. Mais quand on a afaire à une prude, si sage qu'on ne peut la tromper, & si bonne qu'on ne peut en venir à bout ni par paroles ni par presens, n'est-il pas juste de chercher tous les moyens possibles pour l'emporter ? Quand vous entendez dire qu'un homme a forcé une femme, concluez qu'elle ne lui avoit laissé que ce seul moyen d'en venir à bout, & n'ayez pas moins d'estime pour un homme qui a exposé sa vie pour satisfaire à son amour. J'ai vû autrefois, dit Guebron en riant, assieger & prendre des places par force, parce qu'il n'y avoit pas moyen de faire venir les Gouverneurs à composition, ni par argent, ni par menaces ; Car

on dit que place qui parlemente eſt à demi rendue. Il ſemble, dit Emarſuitte, que l'amour ne ſoit fondé que ſur ces folies. Il y a bien des gens qui ont conſtamment aimé avec d'autres intentions. Si vous ſavez quelque hiſtoire là deſſus, dit Hircan, dites la, je vous donne ma voix. J'en ſai une, répondit Parlamente, que je dirai bien volontiers.

XIX.

XIX. NOUVELLE.

Un homme & une femme au deſeſpoir de ne s'être pas mariez, ſe mettent en Religion, l'homme à St. François, & la femme à Ste. Claire.

DU tems du Marquis de Mantouë qui avoit épouſé la ſœur du Duc de Ferrare, il y avoit chez la Ducheſſe une Demoiſelle nommée Pauline, tellement aimée d'un Gentilhomme qui étoit au ſervice du Marquis, que tout le monde étoit ſurpris

de l'excez de ſon amour, parce qu'étant pauvre, mais bien fait de ſa perſonne, & de plus fort aimé de ſon maître, il devoit s'attacher à une femme qui eût aſſez de bien pour tous deux : Mais il croyoit que Pauline étoit un treſor qu'il eſperoit de poſſeder à la faveur du Sacrement. La Marquiſe qui aimoit Pauline, & qui vouloit qu'elle ſe mariât plus richement, l'en détournoit tant qu'elle pouvoit, & les empéchoit ſouvent de parler enſemble, leur repreſentant que s'ils ſe marioient il n'y auroit en Italie rien de plus pauvre & de plus miſerable qu'eux. Mais le Gentilhomme ne pouvoit goûter cette raiſon. Pauline de ſon côté diſſimuloit ſon amour du mieux qu'il lui étoit poſſible; mais pour tout cela elle n'en penſoit pas moins. Leur commerce fut long, & ils eſperoient que le tems amelioreroit leur fortune. Durant cette attente la guerre ſurvint, & le Gentilhomme fut fait priſonnier avec un François, auſſi amoureux en France, que l'autre l'étoit en Italie. Se voyant tous deux dans la même diſgrace, ils commencerent à ſe découvrir reciproquement leurs ſecrets. Le François lui dit que ſon cœur étoit eſclave auſſi bien que le ſien, ſans lui dire où. Mais comme ils étoient tous deux au ſervice du Marquis de Mantouë, le François ſavoit que ſon Camarade aimoit Pauline; & ſes intérêts lui étant chers il lui conſeilla d'abandonner ce commerce; ce que l'Italien juroit n'être pas en ſon pouvoir de faire, ajoû-

ajoûtant que ſi le Marquis de Mantouë en recompenſe de ſa priſon & des bons ſervices qu'il lui avoit rendus, ne lui donnoit pas ſa maîtreſſe à ſon retour, il ſe feroit Cordelier, & ne ſerviroit jamais d'autre maître que Dieu. Le François qui ne voyoit en lui aucun ſigne de Religion à la dévotion prés qu'il avoit en Pauline, ne pouvoit croire qu'il parlât tout de bon. Au bout de neuf mois le François fut remis en liberté, & fit tant qu'il la procura auſſi à ſon Camarade, qui ne fut pas plûtôt libre, qu'il recommença ſes ſolicitations auprés du Marquis & de la Marquiſe pour ſon mariage avec Pauline. On avoit beau lui repreſenter la pauvreté où ils ſeroient reduits, & les parens de part & d'autre qui ne vouloient pas y conſentir, lui défendoient de parler davantage à Pauline afin que l'abſence & l'impoſſibilité le guerît de cet entêtement, tout cela n'étoit pas capable de l'arréter. Se voyant forcé d'obéïr il demanda permiſſion à la Marquiſe de prendre congé de Pauline, puiſqu'il ne devoit plus lui parler; ce qui lui fut incontinent accordé. Puiſque le Ciel & la terre ſont contre nous, dit-il à Pauline en l'abordant, & que non ſeulement on ne veut pas que nous nous marions, mais même que nous nous voyions & que nous nous parlions, le Marquis & la Marquiſe nos maîtres qui exigent de nous une ſi cruelle obéïſſance, peuvent bien ſe vanter d'avoir d'une ſeule parole bleſſé deux cœurs, dont les corps ne ſauroient plus que languir;

& font bien voir par un ordre si rigoureux qu'ils n'ont jamais connu ni l'amour ni la pitié. Je sai bien que leur vûe est de nous bien & richement marier l'un & l'autre; mais ils ne savent pas qu'on est veritablement riche dés qu'on est content : Cependant ils m'ont tant fait de mal & de déplaisir, qu'il m'est impossible de demeurer plus long-tems à leur service. Je croi bien que si jamais je n'avois parlé de me marier avec vous, ils n'auroient pas porté le scrupule jusqu'à nous défendre de nous parler : Mais enfin pour moi je puis vous assûrer qu'aprés vous avoir aimée avec tant d'honnêteté & de vertu, je vous aimerai toute ma vie. Et parce qu'en vous voyant je ne saurois soûtenir une si grande dureté, & que ne vous voyant pas mon cœur qui ne sauroit être vuide, se rempliroit d'un desespoir dont la fin me seroit funeste, j'ai resolu depuis long-tems de me mettre en Religion. Ce n'est pas que je ne sache bien qu'on peut se sauver en toute sorte d'états ; mais je croi que dans ces retraites on a plus de loisir pour méditer la grandeur de la divine bonté, qui aura j'espere pitié des fautes de ma jeunesse, & disposera mon cœur à autant aimer les choses du Ciel, que j'ai aimé celles de la terre. Si Dieu me fait la grace de devenir savant, mon occupation continuelle sera de prier Dieu pour vous. Je vous suplie par l'amour fidéle & constant que nous avons eu l'un pour l'autre, de vous souvenir de moi dans vos oraisons, & de prier le Seigneur de me donner autant de constance en ne vous voyant pas,

pas, qu'il m'a donné de contentement en vous voyant. Comme j'ai eſperé toute ma vie d'avoir de vous par mariage, ce que l'honneur & la conſcience permettent, & que je me ſuis contenté de l'eſperance : Maintenant que je la pers cette eſperance, & que je ne puis jamais être traité de vous comme mari, je vous prie en vous diſant adieu de me traiter comme frere, & de m'accorder un baiſer. La pauvre Pauline qui lui avoit toûjours témoigné aſſez de rigueur, voyant l'extrémité de ſa douleur & la juſtice de ſa demande, conſiderant que dans le deſeſpoir où il étoit il ſe contentoit d'une choſe ſi raiſonnable, & ne pouvant lui répondre que par des larmes, ſe jetta à ſon cou le cœur ſi ſaiſi, que la parole, le ſentiment, & les forces l'abandonnant, elle tomba évanouïe entre ſes bras, & l'amour, la triſteſſe, & la pitié lui en firent faire autant. Une des compagnes de Pauline qui les vit tomber l'un d'un côté, l'autre de l'autre, appella du ſecours qui les fit revenir à force de remedes. Pauline qui vouloit cacher ſon affection, eut honte quand elle s'apperçût qu'elle l'avoit fait éclater avec tant de vehemence. Cependant la pitié qu'elle avoit eu de l'évanouïſſement du Gentilhomme fut pour elle une bonne excuſe. Cet amant affligé au dernier point, & ne pouvant ſoûtenir ce mot de dire adieu pour jamais, s'en alla tout au plus vîte le cœur & les dents ſi ſerrez, qu'entrant dans ſa chambre comme un mort, il ſe laiſſa tomber ſur ſon lit, & paſſa la nuit à faire de ſi triſtes lamentations,

que ſes domeſtiques crurent qu'il avoit perdu tous ſes parens & amis, & tout ce qu'il avoit de bien au monde. Le lendemain au matin il ſe recommanda à nôtre Seigneur, & aprés avoir diſtribué à ſes domeſtiques le peu de bien qu'il avoit, ſans en retenir que quelque peu d'argent dont il crut avoir beſoin, il défendit à ſes gens de le ſuivre, & s'en alla ſeul au Convent de l'Obſervance demander l'habit de Religieux, réſolu de n'en porter d'autre de ſa vie. Le Gardien qui l'avoit connu autrefois crut d'abord qu'il vouloit rire, ou qu'il révoit lui-même : en éfet il n'y avoit point d'homme dans tout le païs qui eût moins la mine d'un Cordelier, & qui fût mieux partagé des agrémens & des vertus qu'on pouvoit déſirer en un Gentilhomme : mais aprés l'avoir entendu, & l'avoir vû répandre des ruiſſeaux de larmes ſans ſavoir d'où en venoit la ſource, il le reçût humainement. Voyant ſa perſeverance il lui donna l'habit bien-tôt aprés, qu'il reçût avec beaucoup de dévotion. Le Marquis & la Marquiſe en eurent avis, & en furent ſi ſurpris qu'à peine pouvoient-ils le croire. Pauline pour faire voir qu'elle étoit ſans paſſion, diſſimula du mieux qu'elle pût le regret qu'elle avoit de ſon amant, & le fit ſi bien, que chacun diſoit qu'elle l'avoit bien-tôt oublié. Elle paſſa cinq à ſix mois de cette maniere, durant leſquels un Religieux lui donna une chanſon que ſon amant avoit faite peu de jours aprés qu'il eut prit l'habit. L'air en eſt Italien & commun. J'ai traduit les paroles en François, & le plus prés de

l'I-

l'Italien qu'il m'a été poſſible.

Que dira-t-elle;
Que fera-t-elle
Quand me verra de ſes deux yeux
Religieux?
Las! la pauvrete,
Toute ſeulete
Sans parler long tems ſera;
Echevelée
Déconſolée
Etranges choſes penſera.
Son penſer par aventure
En Monaſtere & Clôture
A la fin la conduira.
Que dira-t-elle,
Que fera-t-elle,
Quand elle me verra de ſes yeux
Religieux?

Que diront ceux
Qui de nos feux
Ont traverſé l'innocence,
De voir qu'Amour
Par un tel tour
En ſantifie la conſtance.
Chacun d'eux en pleurera,
Et voyant ma conſcience
Ils en auront repentance.
Que dira-t-elle, &c.

Mais s'ils venoient
Et nous tenoient
Propos de rejouiſſance
Nous leur dirons
Que nous mourrons
Dans cette Maiſon d'abſtinence.
Puiſque leur rigueur cruelle

Nous fait prendre robe telle
Chacun de nous la gardera
Que dira-t-elle, &c.

Et ſi prier
De marier
Viennent ici pour nous tenter
Nous remontrant
L'état charmant
Qui pourroit nous contenter,
Nous répondrons que nôtre ame
Qui ſent la divine flamme
A jamais la cherira.
Que dira-t-elle, &c.

O amour forte!
Qui cette porte
De dépit m'as fait paſſer,
Fais qu'en ce lieu
De prier Dieu
Je ne puiſſe me laſſer,
Car nôtre amour mutuel
Sera tant ſpirituel
Que Dieu s'en contentera.
Que dira-t-elle, &c.

Laiſſons les biens,
Ce ſont liens
Plus durs à rompre que le fer,
Quittons la gloire
Que l'ame noire
Par orgueil mene en enfer:
Fuyons la concupiſcence
Gardons la chaſte innocence
Que Jeſus nous donnera.
Que dira-t-elle, &c.

Suis donc amie
La sainte vie
De ton bon & fidéle ami.
Ne crains de prendre
L'habit de cendre,
Et fuis le Monde ennemi;
Car d'amitié vive & forte
De sa cendre faut que sorte
Le Phœnix qui durera.
Que dira-t-elle, &c.

Ainsi qu'au monde
Fut pure & monde
Nôtre parfaite amitié
Faisons paroître
Dans nôtre Cloître
Qu'elle est plus grande de moitié:
Car l'amour fidéle & ferme
Qui n'a jamais fin ni terme
Droit au Ciel nous conduira.
Que dira-t-elle
Que fera-t-elle
En me voyant de ses yeux
Religieux?

Aprés avoir lû & relû cette chanson dans un coin de la Chapelle, elle se mit si fort à pleurer, qu'elle moüilla tout le papier de ses larmes. Et sans qu'elle eut peur de paroître plus passionnée qu'elle ne devoit, elle n'auroit pas manqué de s'aller confiner sur le champ dans quelque hermitage, à couvert de tout commerce du monde. Quoi qu'elle eût déja résolu de renoncer entierement au monde, elle témoignoit néanmoins tout le contraire, &

& se contraignoit de maniere, qu'elle ne paroissoit plus la même. Elle fit ce personnage durant cinq à six mois faisant paroître plus d'enjouëment qu'à l'ordinaire. Mais étant allée un jour entendre la Messe à l'Observance avec sa maîtresse, comme le Prêtre, le Diacre, & le Sous-Diacre sortoient du Revestiaire pour aller au grand Autel, son amant qui n'avoit pas encore achevé l'année de son Noviciat, servoit d'Acolite, & portant à ses deux mains les deux canetes, couvertes d'une toile de soye, marchoit le premier les yeux baissez vers terre. Pauline le voyant en cet équipage qui augmentoit plûtôt que de diminuer sa bonne mine & ses agrémens, fût si surprise & si troublée, que pour couvrir la veritable cause de la rougeur qui lui montoit au visage, elle se mit à tousser. Le pauvre amant qui entendoit mieux ce son-là, que celui des cloches de son Monastere, n'osa tourner la tête; mais passant devant elle il ne pût empécher que ses yeux ne prissent le chemin qu'ils avoient si long-tems pratiqué. En regardant tristement sa maîtresse, il fut si saisi du feu qu'il croyoit presque éteint, que le voulant cacher plus qu'il ne pouvoit, il se laissa tomber tout de son long. La crainte qu'il eut que la cause en fût connuë, lui fit dire que le pavé de l'Eglise qui étoit rompu en cet endroit là, l'avoit fait tomber. Pauline connoissant par-là que pour avoir changé d'habit, il n'avoit pas changé de cœur, & croyant qu'il y avoit si long-tems qu'il avoit quitté le commerce du monde, que chacun

s'imaginoit qu'elle l'eût oublié, réſolut d'exécuter le deſſein qu'elle avoit formé d'imiter ſon amant du côté de la retraite. Comme il y avoit plus de quatorze mois qu'elle mettoit ordre à tout ce qui lui étoit néceſſaire pour entrer en Religion, elle demanda un matin permiſſion à la Marquiſe d'aller à la Meſſe à ſainte Claire; ce qui lui fut accordé ne ſachant pourquoi elle le demandoit. En paſſant par les Cordeliers, elle pria le Gardien de lui faire venir ſon amant, qu'elle appelloit ſon parent. Elle le vit en particulier dans une Chapelle, & lui dit. Si j'avois pû avec honneur me mettre en Religion auſſi-tôt que vous, il y a long-tems que j'y ſerois. Mais à preſent que j'ai prevenu par ma patience les diſcours de ceux qui donnent aux choſes un mauvais ſens plûtôt qu'un bon, je ſuis réſoluë de renoncer au monde, & de prendre l'Ordre, l'habit & la vie que vous avez choiſi. Si vous avez du bien j'y aurai part, & ſi vous avez du mal je ne veux pas en être exempte. Je veux aller en Paradis par le même chemin que vous; perſuadée que l'Etre ſouverainement parfait, & le ſeul digne d'être nommé amour, nous a attirez à ſon ſervice par une amitié honnéte & raiſonnable, qu'il convertira toute en lui par ſon Saint Eſprit. Oublions vous & moi, je vous prie, ce corps qui perit, & qui tient du vieux Adam, pour recevoir & revétir celui de Jeſus-Chriſt qui eſt nôtre eſprit. Cet amant à froc fut ſi aiſe & ſi content d'apprendre un déſir ſi ſaint, qu'il en pleura de joye, & la confirma du mieux

mieux qu'il pût dans ce pieux ſentiment. Puiſque je ne puis jamais eſperer que la ſatisfaction de vous parler, je m'eſtime bienheureux d'être en lieu où je puiſſe toûjours avoir occaſion de vous revoir. Nos converſations ſeront telles, que nous en vaudrons mieux l'un & l'autre, vivant comme nous ferons dans l'état d'un amour, d'un cœur, & d'un eſprit, tirez & conduits par la bonté de Dieu, que je ſuplie de les tenir en ſes bonnes mains, où perſonne ne perit. En diſant cela, & pleurant d'amour & de joye, il lui baiſa les mains; mais elle baiſſa le viſage juſques à la main, & ils ſe donnerent par vraye charité le baiſer d'amour. Pauline partant de là s'en alla dans le Convent de ſainte Claire, où elle fut reçûë & voilée. Quand elle y fut une fois elle en fit donner avis à la Marquiſe, qui en fut ſi ſurpriſe, qu'elle ne pouvoit le croire. Sa maîtreſſe l'alla voir le lendemain, & fit ce qu'elle pût pour la détourner de ſon deſſein. Toute la réponſe qu'elle eut de Pauline fut, qu'elle devoit être contente de lui avoir ôté un mari de chair, l'homme du monde qu'elle avoit le plus aimé, ſans chercher encore à la ſéparer de celui qui eſt immortel & inviſible, ce que ni elle, ni toutes les creatures ne pouvoient pas faire. La Marquiſe voyant une reſolution ſi forte & ſi bonne, la baiſa & la laiſſa dans ſon Monaſtere avec un regret extréme. Ces deux perſonnes vécurent depuis ſi ſaintement & ſi dévotement, qu'il ne faut point douter que celui duquel la fin de la loi eſt charité, ne leur ait dit à la fin de leur cour-

courſe comme à la Madeleine, vos pechez vous ſont pardonnez, puiſque vous avez beaucoup aimé, & ne les ait retirez en paix dans l'heureux ſejour, où la recompenſe ſurpaſſe infiniment tous les merites des hommes.

Vous ne pouvez diſconvenir, Meſdames, que l'amour de l'homme n'ait été le plus grand; mais il lui fut ſi bien rendu, que je voudrois que tous ceux qui s'en mélent en fuſſent ſi richement recompenſez. Il y auroit donc, dit Hircan, plus de fous & de folles qu'il n'y en eut jamais. Appellez-vous folie, répliqua Oyſille, d'aimer honnétement durant la jeuneſſe, & puis borner tout cet amour à Dieu? Si le dépit & le deſeſpoir ſont loüables, répondit Hircan en riant, je dirai que Pauline & ſon Amant meritent fort d'être louëz. Cependant, dit Guebron, Dieu a pluſieurs moyens pour nous attirer à lui; & quoi qu'il ſemble que les commencemens en ſoient mauvais, la fin en eſt néanmoins trés-bonne. Je croi encore, dit Parlamente, que jamais perſonne n'a parfaitement aimé Dieu, qu'il n'ait parfaitement aimé quelque creature en ce monde. Qu'appellez-vous aimer parfaitement, repartit Saffredant? croyez-vous que ces amoureux tranſis, qui adorent les Dames de cent pas, ſans oſer s'expliquer, aiment parfaitement? J'appelle parfaits Amans, répondit Parlamente, ceux qui cherchent en ce qu'ils aiment quelque perfection, ſoit la bonté, la beauté, ou le bon air, qui vont toûjours à la vertu, & qui ont le cœur ſi noble & ſi honnéte, qu'ils aimeroient mieux perdre

dre la vie que d'en venir à la conclusion sur des choses basses que l'honneur & la conscience ne permettent pas: Car l'ame qui n'est créée que pour retourner à son souverain bien, ne fait, tant qu'elle est dans la prison du corps, que desirer d'y parvenir. Mais parce que les sens qui peuvent lui en donner des nouvelles, sont obscurs & charnels depuis le péché du premier pere, ils ne peuvent lui montrer que les objets visibles qui approchent le plus de la perfection: Aprés cela l'ame court, & croit trouver dans la beauté exterieure, dans les agrémens visibles, & dans les vertus morales, la beauté, la grace, & la vertu souveraine. Mais aprés les avoir cherchées & éprouvées, & n'avoir pas trouvé celui qu'elle aime, elle passe outre comme l'enfant, qui aime les pommes, les poires, les poupées, & autres petites choses les plus belles que son œil peut voir; & qui croit que c'est être riche que d'assembler de petites pierres: mais à mesure qu'il devient grand il aime les poupées vivantes, & amasse les biens nécessaires à la vie humaine. Aprés qu'une plus longue experience lui a fait connoître, qu'il n'y a ni perfection ni felicité dans les choses de la terre, il cherche la veritable felicité, & celui qui en est la source & le principe. Cependant si Dieu ne lui ouvroit les yeux de la foi, il courroit risque de devenir d'ignorant infidéle Philosophe: Car c'est la foi seule qui montre & fait recevoir le bien que l'homme charnel & animal ne peut connoître. Ne voyez-vous pas, dit alors Longarine, qu'encore

re que la terre inculte produiſe quantité d'arbres & d'herbes inutiles, on ne laiſſe pas de la ſouhaiter dans l'eſperance que quand elle ſera bien cultivée & enſemencée elle produira de bon grain. De même le cœur de l'homme qui ne ſent que les choſes viſibles, ne parviendra jamais à aimer Dieu que par la ſemence de la parole ; car ſon cœur eſt un terroir ſterile, froid, & corrompu. De là vient, repartit Saffredant, que la plûpart des hommes ſont trompez, parce qu'ils ne s'attachent qu'à l'exterieur, & mépriſent l'interieur qui eſt le plus precieux. Si je ſavois parler Latin, repliqua Simontault, je vous citerois ſaint Jean qui dit : *Comment celui qui n'aime point ſon frere qu'il voit, aimera-t-il Dieu qu'il ne voit point?* En aimant les choſes viſibles on vient à aimer les inviſibles. Qui eſt-ce qui eſt auſſi parfait que vous le dites, *& laudabimus eum*, repartit Emarſuite? Il y en a répondit Dagoucin, qui aiment ſi fortement & ſi parfaitement, qu'ils aimeroient mieux mourir que d'avoir des deſirs contraires à l'honneur & à la conſcience de leurs maîtreſſes, & qui ſeroient néanmoins fâchez que ni elles ni autres s'en apperçûſſent. Ceux-là, répondit Saffredant, ſont comme le Cameleon qui vît de l'air. Il n'y a point d'homme au monde qui ne ſoit bien aiſe qu'on ſache qu'il aime, & qui ne ſoit ravi de ſavoir qu'il eſt aimé. Auſſi ſuis-je perſuadé qu'il n'y a point de ſi forte fiévre d'amitié, qui ne paſſe d'abord qu'on ſait qu'on eſt le ſeul fiévreux. Pour moi j'en ai vû des miracles évidens. Je vous prie, dit Emarſuitte,

prenez ma place, & nous faites une hiſtoire de quelqu'un qui ſoit revenu de mort à vie, pour avoir connu en ſa maîtreſſe le contraire de ce qu'il deſiroit ; Je crains tant, dit Saffredant, de déplaire aux Dames, de qui j'ai été & ſerai toûjours le trés-humble ſerviteur, que ſans un commandement exprés je n'aurois oſé parler de leurs imperfections : Mais par obéïſſance je dirai la verité.

XX. NOUVELLE.

Un Gentilhomme trouve ſon inhumaine entre les bras de ſon Palfrenier, & ſe guerit tout à coup de ſon amour.

IL y avoit un Gentilhomme en Dauphiné nommé du Ryant, qui étoit de la Maiſon du Roi François I. & un des hommes de ſon tems auſſi bien fait & auſſi honnéte. Il ſervit fort long-tems une veuve de qualité, qu'il aimoit & reſpectoit ſi fort,

que de peur de perdre ſes bonnes graces, il n'oſoit lui demander ce qu'il ſouhaitoit avec le plus de paſſion. Comme il ſe ſentoit bien fait & fort digne d'être aimé, il croyoit fortement ce qu'elle lui juroit ſouvent, c'eſt qu'elle l'aimoit plus que tous les hommes du monde; & que ſi elle étoit contrainte de faire quelque choſe pour quelqu'un ce ſeroit pour lui ſeulement qui étoit le plus accompli qu'elle eût jamais connu. Elle le prioit de ſe contenter de cela, & de n'aller pas plus loin qu'à l'honnéte amitié, l'aſſûrant qu'elle ne s'appercevroit pas plûtôt qu'il ſongeât à quelque choſe de plus, qu'elle étoit entierement perdue pour lui. Non ſeulement le pauvre Gentilhomme ſe contentoit de ces belles paroles, mais auſſi ſe trouvoit heureux d'avoir gagné le cœur d'une perſonne qu'il croyoit ſi vertueuſe. Il ſeroit long de vous faire un détail circonſtancié de ſon amour, du long commerce qu'il eut avec elle, & des voyages qu'il faiſoit pour la venir voir. Il ſufit de dire pour concluſion, que ce pauvre martir d'un feu ſi plaiſant, que plus on en brûle, plus on en veut brûler, cherchoit tous les jours les moyens d'aggraver ſon martire. L'envie le prit un jour d'aller voir en poſte celle qu'il aimoit plus que ſoi-même, & dont il faiſoit plus de cas que de toutes les femmes du monde. Arrivé chez elle, il demanda où elle étoit? On lui dit qu'elle ne faiſoit que d'arriver de Vépres, & qu'elle avoit été faire un tour à la garenne pour achever ſes dévotions. Il décend de

cheval

cheval, & s'en va droit à la garenne, & trouva ſes femmes qui lui dirent, qu'elle alloit ſeule ſe promener dans une grande allée de la garenne. Il commença plus que jamais d'eſperer quelque bonne fortune, & continua de la chercher le plus doucement qu'il lui fut poſſible, deſirant ſur toutes choſes de pouvoir la trouver ſeule. Mais étant prés d'un pavillon d'arbres pliez, lieu auſſi beau & agreable qu'il en fut, il y entra bruſquement dans l'impatience de voir ce qu'il aimoit: Mais en entrant il vit la Belle couchée ſur l'herbe entre les bras d'un Palfrenier de la maiſon, auſſi laid, auſſi ſale, & auſſi infame, que le Gentilhomme étoit bien fait, honnéte, & aimable. Je n'entreprens pas de vous dire quel fut ſon dépit à un ſpectacle ſi peu attendu: Il ſufira de vous dire qu'il fut ſi grand, qu'il éteignit en un moment un feu qui brûloit depuis long-tems. Grand bien vous faſſe, Madame, lui dit-il, auſſi plein de dépit qu'il l'avoit été d'amour. Vôtre deshonnéteté connue me guerit aujourd'hui de la paſſion que la vertu que je croyois en vous m'avoit inſpirée: Et ſans autrement lui dire adieu, il s'en retourna plus vîte qu'il n'étoit venu. La pauvre femme ne lui répondit qu'en mettant la main devant ſon viſage, afin que ne pouvant couvrir ſa honte, elle couvrit au moins ſes yeux, pour ne voir pas celui qui ne la voyoit que trop clairement, nonobſtant ſa longue diſſimulation.

Ainſi, Meſdames, à moins que de vouloir aimer parfaitement, ne vous aviſez pas de

diſſimuler avec un honnéte homme, & de chercher du plaiſir dans le déplaiſir que vous pourriez lui faire; car l'hipocriſie eſt payée comme elle le merite. Il faut avoüer, dit Oyſille, que vous nous l'avez gardée belle pour la fin de la journée. Si nous n'avions pas juré de dire la verité, je ne ſaurois croire qu'une femme de cette importance eût pû s'oublier ſi fort que de quitter un Gentilhomme ſi bien fait pour un vilain Palfrenier. Si vous ſaviez, Madame, répondit Hircan, la diference qu'il y a entre un Gentilhomme qui a toute ſa vie porté le harnois, & ſuivi l'armée, & un valet qui a été ſedentaire, & bien nourri, vous excuſeriez cette pauvre veuve. Quelque choſe que vous en diſiez, repartit Oyſille, je doute que vous voluſſiez recevoir pour elle aucune excuſe. J'ai entendu dire, continua Simontault, qu'il y a des femmes qui ſont bien aiſes d'avoir des Evangeliſtes pour précher leur vertu & leur chaſteté; elles les traitent le mieux & le plus familierement qu'il leur eſt poſſible, & les aſſûrent qu'elles leur accorderoient ce qu'ils demandent, ſi la conſcience & l'honneur pouvoient le leur permettre. Quand les pauvres benets ſont en compagnie ils parlent d'elles, & jurent qu'ils mettroient la main au feu qu'elles ſont femmes de vertu, ſe fondant ſur l'épreuve qu'ils croyent en avoir faite. Celles qui ſe découvrent à leurs ſemblables toutes telles qu'elles ſont, ſe font loüer par ces bonnes gens, pendant qu'elles choiſiſſent pour donner leurs faveurs des gens qui n'ont pas la hardieſſe de par-

parler ; & d'une condition ſi abjecte, que quand ils parleroient ils ne ſeroient pas crus. Voilà une choſe, repliqua Longarine, que j'ai entendu dire autrefois à des jaloux du premier ordre. Mais cela s'appelle ſe forger des monſtres; car quoi que cela ſoit arrivé à une malheureuſe, faut-il conclure de là que les autres font la même choſe ? Plus nous parlerons de cette matiere, interrompit Parlamente, & plus nous ſerons drapées. Il vaut mieux aller entendre Vépres, pour ne nous pas faire attendre auſſi long-tems qu'on fit hier : Chacun fut de ſon avis. Si quelqu'un de nous, dit Oyſille chemin faiſant, rend graces à Dieu d'avoir dit aujourd'hui la verité, Saffredant doit lui demander pardon d'avoir fait un ſi vilain conte contre les Dames. Je vous jure, répondit Saffredant, qu'encore que je n'aye parlé que par ouïr dire, ce que j'ai dit neanmoins eſt la verité même: Mais ſi je voulois vous dire ce que je ſai des femmes pour l'avoir vû, je vous ferois faire plus de ſignes de croix, qu'on n'en fait pour ſacrer une Egliſe. On eſt bien éloigné de ſe repentir quand la confeſſion aggrave le peché. Puiſque vous avez ſi mauvaiſe opinion des femmes, dit Parlamente, elles doivent vous bannir de leur ſocieté. Il y en a, repliqua Saffredant, qui ont ſi bien pratiqué vôtre conſeil, que ſi je pouvois dire pis d'elles, & faire pis à toutes pour les exciter à me venger de celle qui me fait tant d'injuſtice, je ne m'y épargnerois pas. Sur cela on entra dans l'Egliſe, où l'on trouva Vépres ſonnées, mais

point de Religieux pour les dire. Ils avoient appris que cette compagnie s'assembloit dans le pré, & qu'on y disoit des choses fort agreables : Et comme ils préferoient le plaisir à leurs oraisons, ils s'étoient allez cacher ventre à terre dans un fossé derriere une haye fort épaisse ; & avoient écouté avec tant d'attention, qu'ils n'avoient pas entendu sonner Vépres. Cela parut en ce qu'ils vinrent avec tant de precipitation, qu'ils furent quasi hors d'haleine quand il fut question de commencer Vépres. Aprés qu'elles furent dites ils avoüerent à ceux qui leur demanderent pourquoi ils avoient tant tardé à dire Vépres, & pourquoi ils avoient si mal chanté? que c'étoit pour les avoir trop bien éoutez. On fit grace à leur bonne volonté, & on leur permit d'écouter à l'avenir derriere la haye, & de s'asseoir à leur aise. On soupa avec joie ; & ceux qui avoient oublié quelque chose dans le pré, le dirent alors ; ce qui emporta le reste de la soirée, jusques à ce qu'Oysille les pria de se retirer pour songer au lendemain : Et aprés un bon & long entretien, chacun prit le chemin de sa chambre.

TROISIE'ME JOURNE'E.

LA compagnie ne pût le lendemain se rendre si-tôt à la sale, qu'elle n'y trouvât Madame Oysille, qui méditoit depuis demi-heure ce qu'elle devoit dire. S'ils avoient été satisfaits des conversations préceden-

dentes, ils ne le furent pas moins de la seconde. Ils écoutoient Madame Oysille avec tant d'application qu'ils n'entendirent pas la cloche, & qu'un Religieux vint les avertir qu'on alloit dire la Messe. Aprés avoir entendu la Messe, & dîné sobrement pour avoir la memoire plus libre, chacun se retira dans sa chambre pour visiter son repertoire en attendant l'heure de retourner au pré; ce qu'ils firent dés que le tems fut venu. Ceux qui avoient quelque folie à dire étoient déja si joyeux, qu'on ne pouvoit les voir sans se preparer à l'avance à bien rire. Etant assis ils demanderent à Saffredant à qui il donnoit sa voix? La faute que je fis hier, répondit-il, étant aussi grande que vous le dites, & ne sachant rien qui puisse la reparer, je donne ma voix à Parlamente. Comme elle est fort sensée, elle saura si bien louër les Dames, qu'elle fera oublier la verité que je vous ai dite. Je n'entreprens pas, repliqua Parlamente, de reparer vos fautes; mais je me donnerai bien de garde de les imiter. Pour cet éfet je veux vous faire voir sans m'éloigner de la verité que nous avons juré de dire, qu'il y a des Dames qui n'ont aimé que par un principe de vertu. Comme celle dont je veux parler est de bonne maison, je ne changerai de l'histoire que le nom. Vous verrez, Mesdames, par ce que je vais dire que l'amour ne peut changer un cœur chaste & vertueux.

XXI. NOUVELLE.

Amour vertueux d'une fille de qualité & d'un Bâtard d'une bonne & grande maiſon. Empêchement qu'une Reine fit à leur mariage. Sage réponſe de la Demoiſelle à la Reine.

IL y eut une Reine en France qui entretenoit pluſieurs filles de bonne Maiſon, & une entr'autres nommée Rolandine, qui étoit ſa proche parente: Mais la Reine qui n'étoit pas contente du pere de cette fille châtioit l'inno-

l'innocente pour le coupable, & en uſoit aſſez mal avec elle. Quoi que cette Demoiſelle ne fût pas des plus belles, ni des plus laides, elle avoit tant de ſageſſe & de douceur, que pluſieurs grands Seigneurs la demanderent en mariage, & n'eurent point de réponſe, le pere aimant tant ſon argent, qu'il oublioit l'établiſſement de ſa fille. Elle avoit ſi peu de part, comme on a déja dit à la faveur de ſa maîtreſſe, qu'elle n'étoit point recherchée de ceux qui vouloient faire bien leur Cour à la Reine. Ainſi par la négligence du pere, & par le dédain de la maîtreſſe, cette pauvre fille demeura long tems ſans être mariée. Elle s'en chagrina à la longue, moins par l'envie d'être mariée, que par honte de ne l'être pas. Son chagrin alla ſi loin, qu'elle quitta les pompes & les mondanitez de la Cour, pour ne s'occuper qu'à prier Dieu, & à faire quelques petits ouvrages. Elle paſſa ſa jeuneſſe dans cette tranquille retraite, où elle vivoit ſi ſaintement & ſi dévotement que rien plus. Comme elle approchoit de trente ans, il ſe preſenta un Gentilhomme Bâtard d'une Maiſon illuſtre, & un des honnêtes hommes de ſon tems; mais mal partagé des biens de la Fortune, & d'un air ſi mediocre, qu'une autre qu'elle ne l'auroit pas volontiers choiſi pour ſon Amant. Comme ce pauvre Gentilhomme étoit demeuré ſans parti, & que ſouvent un malheureux cherche l'autre, il aborda un jour Rolandine. Comme ils ſe reſſembloient aſſez du côté du temperament & de la Fortune, ils ſe plaignirent reciproquement

quement l'un à l'autre, & lierent une amitié trés-intime. Voyant qu'ils étoient tous deux dans la même disgrace, ils se cherchoient par tout pour se consoler l'un l'autre, & ce long commerce produisit une trés-étroite amitié. Ceux qui avoient vû Rolandine si sauvage qu'elle ne vouloit parler à personne, furent incontinent scandalisez de la voir à tout moment avec le Bâtard, & dirent à sa Gouvernante qu'elle ne devoit pas soufrir de si longs entretiens. Elle en parla à Rolandine, & lui remontra qu'on trouvoit mauvais qu'elle eût un si grand commerce avec un homme qui n'étoit ni assez riche pour l'épouser, ni assez bien fait pour être aimé. Rolandine qui avoit toûjours été plus reprise de son austerité que de ses mondanitez, répondit à sa Gouvernante. Vous voyez, ma mere, que je ne puis avoir de mari de ma qualité. Je me suis toûjours attachée aux jeunes & aux bien faits: Mais comme je crains de tomber dans l'inconvenient où j'en ai vû tomber tant d'autres, je m'attache à ce Gentilhomme, qui comme vous savez est si sage & si vertueux, qu'il ne me parle que de bonnes choses. Quel tort vous fais-je donc, & à ceux qui en parlent, de me consoler de mes ennuis par une honnête societé? La pauvre bonne femme qui aimoit sa maîtresse plus qu'elle-même lui dit: Je vois bien, Mademoiselle, que vous avez raison, & que vôtre pere & vôtre maîtresse ne vous traitent pas comme vous le meritez: Mais puisque ce commerce donne lieu à des discours qui ne sont pas avantageux à vôtre honneur, vous devez rompre avec cet homme

me fût-il vôtre propre frere. Je le ferai puiſque vous me le conſeillez, repliqua Rolandine en pleurant: Mais il eſt bien étrange de n'avoir en ce monde aucune conſolation. Le Bâtard la vint voir à ſon ordinaire; mais elle lui conta tout du long les larmes aux yeux ce que ſa Gouvernante lui avoit dit, & le pria de ne la plus voir que ce bruit ne fût un peu paſſé: Ce qu'il fit à ſa priere. L'un & l'autre ayant perdu leur conſolation durant cet éloignement, commencerent à ſentir une inquietude que Rolandine n'avoit jamais éprouvé. Elle ne ceſſoit de prier Dieu, de jeûner, & de voyager. Car cet amour encore inconnu lui cauſoit un ſi grand trouble, qu'elle n'avoit pas un moment de repos. Le Bâtard n'étoit guere mieux: Mais comme il étoit déja réſolu de l'aimer, & de tâcher à l'épouſer, & qu'il voyoit qu'il lui ſeroit bien glorieux d'y pouvoir réüſſir, il ne ſongea plus qu'aux moyens de lui faire déclaration d'amour, & ſur tout de mettre la Gouvernante dans ſes intérêts. Pour cet éfet il lui repreſenta la déplorable condition de ſa maîtreſſe à laquelle on vouloit ôter toute ſorte de conſolation. La bonne femme le remercia en pleurant de la part qu'il prenoit genereuſement aux intérêts de ſa maîtreſſe, & chercha avec lui les moyens de le faire parler à elle. Il fut dit que Rolandine feroit ſemblant d'être incommodée d'une migraine, ou rien n'eſt plus inſupportable que le bruit; que quand ſes compagnes iroient à la chambre ils demeureroient ſeuls, & pourroient s'entretenir

tretenir en toute liberté. Le Bâtard fut ravi de l'expedient, & s'abandonna entierement aux conseils de la Gouvernante, & de cette maniere il parloit à sa maîtresse quand il vouloit: Mais ce plaisir ne fut pas de longue durée: Car la Reine qui n'aimoit pas Rolandine demanda ce qu'elle faisoit dans sa chambre. Quelqu'un répondit qu'elle avoit la migraine; mais quelqu'autre, ou qui ne s'accommodoit pas de son absence, ou qui vouloit la chagriner, dit, que le plaisir qu'elle avoit d'entretenir le Bâtard, devoit la guerir de sa migraine. La Reine qui trouvoit les pechés veniels des autres des pechés mortels pour elle, l'envoya querir, & lui défendit de ne parler jamais au Bâtard que dans sa chambre, ou dans sa sale. Rolandine paya d'obéïssance, & répondit, que si elle avoit crû que le Bâtard ou un autre eût déplû à sa Majesté elle ne lui auroit jamais parlé. Cependant elle résolut en elle-même de chercher un autre expedient dont la Reine ne sauroit rien. Comme elle jeûnoit les Mercredis, les Vendredis, & les Samedis, & qu'elle ne sortoit pas de sa chambre, elle faisoit venir ces jours-là le Bâtard qu'elle commençoit à aimer, & avoit le tems de lui parler avec sa Gouvernante, pendant que les autres soupoient. Moins ils avoient de tems à se parler, plus ce qu'ils se disoient étoit vif & passionné; car ils déroboient le tems de leur entretien comme fait le larron quelque chose de precieux. Comme il n'y a point de secret qui ne se découvre enfin, un valet de pied ayant vû un jour entrer

entrer le Bâtard, le dit en lieu où la choſe ne fut cachée à perſonne, non pas même à la Reine, qui ſe mit en ſi groſſe colere, que le Bâtard n'oſa depuis entrer dans la chambre des Demoiſelles. Il faiſoit ſouvent ſemblant d'aller en voyage pour avoir occaſion de parler à l'objet de ſon amour, & revenoit tous les ſoirs à la Chapelle du Château habillé tantôt en Cordelier, tantôt en Jacobin, & ſi bien déguiſé, que perſonne ne le connoiſſoit. Rolandine & ſa Gouvernante ne manquoient pas d'abord d'aller entretenir le bon pere.

Le Bâtard bien perſuadé que Rolandine l'aimoit, ne fit point dificulté de lui dire un ſoir. Vous voyez, Mademoiſelle, à quoi je m'expoſe pour vôtre ſervice, & les défenſes que la Reine vous a fait de me parler. Vous voyez d'un autre côté que vôtre pere ne penſe à rien moins qu'à vous marier. Il a refuſé tant de bons partis, que je ne connois ni prés ni loin perſonne qui puiſſe vous avoir. Je ſai que je ſuis pauvre, & que vous ne ſauriez épouſer Gentilhomme qui ne fût plus riche que moi. Mais ſi c'eſt être riche que d'avoir beaucoup d'amour & de bonne volonté, je croirois être le plus opulent homme du monde. Dieu vous a donné de grands biens, & des eſperances d'en avoir encore de plus grands. Si j'étois aſſez heureux pour que vous vouluſſiez me choiſir pour mari, je ſerois toute ma vie vôtre époux, vôtre ami, & vôtre ſerviteur. Si vous en prenez un égal à vous; ce qui je croi ſe trouvera dificile-

ment,

ment, il voudra être maître, & regardera plus à vos biens qu'à vôtre perſonne, à la beauté qu'à la vertu, jouïra de vos biens, & ne vous traitera pas comme vous meritez. Le deſir d'avoir ce contentement, & la peur que j'ai que vous n'en ayez point avec un autre, m'obligent à vous ſuplier de me rendre heureux, & vous la femme la plus contente & la mieux traitée qui fut jamais. Rolandine écoutant la déclaration qu'elle avoit reſolu de lui faire, répondit avec un air tranquille. Je ſuis tres-aiſe que vous m'ayez prevenu, & que vous me diſiez ce que j'avois depuis long-tems reſolu de vous dire. Depuis deux ans que je vous connois je n'ai pas été un moment ſans penſer & repenſer aux raiſons que j'ai pû inventer pour & contre vous. Mais enfin ayant réſolu de m'engager dans le mariage, il eſt tems que je commence, & que je choiſiſſe celui avec lequel je croirai vivre avec le plus de repos & de ſatisfaction. J'ai eu pour ſoûpirans des gens bien faits, riches, & de grande qualité; mais vous étes le ſeul avec lequel je trouve que mon cœur & mon eſprit pourront le mieux s'accorder. Je ſai qu'en vous épouſant je n'ofenſe point Dieu, & que je fais au contraire ce qu'il commande. Pour mon pere, il a ſi fort negligé mon établiſſement, & l'a refuſé tant de fois, que la loi veut que je me marie ſans lui. Il ne peut que me desheriter. Mais quand je n'aurai que ce qui m'appartient, je m'eſtimerai la femme du monde la plus heureuſe ayant un mari comme vous. Quant à la Reine ma maî-

treſſe,

treſſe, je ne dois point faire ſcrupule de lui deſobéïr pour obéïr à Dieu, puis qu'elle n'en a point fait de traverſer les avantages qui ſe ſont preſentez pour moi durant ma jeuneſſe.

Mais pour vous faire connoître que l'amour que j'ai pour vous eſt fondé ſur l'honneur & ſur la vertu, je veux que vous me promettiez qu'en cas que je conſente au mariage que vous me propoſez, vous n'en demanderez la conſommation que quand mon pere ſera mort, ou aprés que j'aurai trouvé les moyens de l'y faire conſentir. Le Bâtard le lui ayant promis bien volontiers, ils ſe donnerent mutuellement un anneau en foi de mariage, & ſe baiſerent dans le temple de Dieu, qu'ils prirent pour témoin de leur promeſſe; & jamais il n'y a eu depuis entr'eux autres privautez que des baiſers. Cette legere ſatisfaction contenta fort ces deux parfaits Amans, qui furent long-tems ſans ſe voir, & ſans jamais ſe défier l'un de l'autre. Il n'y avoit guere de lieu où il y eût de l'honneur à aquerir, que le Bâtard ne s'y trouvât, perſuadé qu'il ne pouvoit jamais être pauvre vû la riche femme que Dieu lui avoit donnée, qui durant ſon abſence garda ſi fidélement cette parfaite amitié, qu'elle ne fit cas d'aucun homme. Il y eut des gens qui la demanderent en mariage, & qui n'eurent pour réponſe, qu'ayant été ſi long-tems ſans être mariée, elle étoit reſolue de ne ſe marier jamais. Cette réponſe fut ſi publique, qu'elle vint à la connoiſſance de la Reine, qui lui demanda la raiſon d'un tel lan-

gage. Rolandine répondit que c'étoit pour lui obéïr : Qu'elle ſavoit bien que jamais elle n'avoit voulu la marier quoi qu'il ſe fût preſenté des partis avantageux, & que l'âge & la patience lui avoient appris à ſe contenter de ſon état preſent. Toutes les fois qu'on lui parloit de mariage elle faiſoit la même réponſe. La guerre étant finie, & le Bâtard revenu à la Cour, elle ne lui parloit point devant les gens, mais lui parloit toûjours à l'Egliſe ſous pretexte de Confeſſion; car la Reine avoit défendu à l'un & à l'autre ſous peine de la vie, de ne ſe parler qu'en compagnie. Mais l'amour honnéte qui ne craint point les défenſes, étoit plus ingenieux à leur faire trouver les moyens de ſe voir & de s'entretenir, que leurs ennemis à les en empécher. Il n'y eut point d'habit de Religieux que le Bâtard ne prît ſucceſſivement; & moyenant cela leur commerce ſe ſoûtint toûjours agreablement juſques à ce que le Roi alla à une maiſon de plaiſance. Cette maiſon n'étoit pas ſi proche que les Dames puſſent aller à pied à d'autre Egliſe qu'à celle du Château, qui étoit ſi mal bâtie, & le Confeſſional étoit ſi à découvert, que le Confeſſeur eût été facilement reconnu. Mais à meſure qu'une occaſion leur manquoit, l'amour leur en faiſoit trouver une autre: Car préciſément en ce tems-là il arriva à la Cour une proche parente du Bâtard. Cette Dame & ſon fils furent logez chez le Roi; & on donna à ce jeune Prince une chambre avancée, & com-

comme détachée de l'apartement du Roi, & placée de maniere, qu'il pouvoit de ſa fenétre voir Rolandine & lui parler, leurs fenétres étant proprement à l'angle des deux corps de logis. Cette chambre qui étoit ſur la Sale du Roi, étoit celle des Dames d'honneur compagnes de Rolandine. Celle-ci ayant vû pluſieurs fois ce jeune Prince à la fenétre en fit avertir le Bâtard par la Gouvernante. Aprés avoir reconnu le terrein, il fit ſemblant de prendre grand plaiſir à lire le livre des Chevaliers de la table ronde qui étoit un de ceux du Prince, & ſur l'heure du dîner il prioit le Valet de chambre de le laiſſer entrer, & de l'enfermer dans la chambre pour achever de lire ſon livre. Le valet qui le connoiſſoit pour parent de ſon maître & pour honnéte homme, le laiſſoit lire tant qu'il vouloit. Rolandine de ſon côté venoit à ſa fenétre, & pour avoir occaſion d'y demeurer plus longtems, elle faiſoit ſemblant d'avoir mal à une jambe, & mangeoit de ſi bonne heure, qu'elle n'alloit plus à la table des Dames. Elle s'aviſa de travailler à un lit de ſoïe, qu'elle attachoit à la fenétre, où elle étoit bien aiſe d'être ſeule. Quand elle étoit ſeule elle entretenoit ſon mari, & lui parloit de maniere, que perſonne n'auroit ſû les entendre. Quand elle voyoit approcher quelqu'un elle touſſoit & faiſoit ſigne au Bâtard de ſe retirer. Ceux qui avoient ordre de les obſerver étoient perſuadez qu'ils ne s'aimoient plus, car elle ne ſortoit pas

d'une chambre, où il ne pouvoit la voir parce que l'entrée lui en étoit défendue.

La mere du jeune Prince étant un jour dans la chambre de son fils, se mit à la fenétre où étoit ce gros livre, & n'y eut pas été un moment qu'une des compagnes de Rolandine qui étoit à la fenétre de leur chambre, salua cette Dame, & lui parla. La Dame lui demanda comment Rolandine se portoit. L'autre répondit qu'elle la verroit s'il lui plaisoit, & la fit mettre à la fenétre avec ses coifes de nuit. On parla de la maladie de Rolandine, & puis chacun se retira. La Dame jettant les yeux sur ce gros livre de la table ronde, dit au Valet de chambre qui en avoit la garde: Je m'étonne que les jeunes gens donnent leur tems à lire tant de folies. Le Valet de chambre répondit, qu'il s'étonnoit encore plus que des gens âgez & qui passoient pour sages y fussent plus attachez que les jeunes, & lui dit là-dessus comme quelque chose de singulier que le Bâtard son parent passoit tous les jours quatre à cinq heures à lire ce livre. La Dame en devina d'abord la raison, & ordonna au Valet de chambre de se cacher, & de bien observer ce qu'il feroit. Le Valet de chambre s'aquitta de sa commission, & trouva qu'au lieu de lire le Bâtard se tenoit à la fenétre, où Rolandine venoit lui parler. Il entendit même plusieurs choses de leur amitié qu'ils croyoient tenir bien cachée. Le lendemain il dit à sa maîtresse ce qu'il

avoit

avoit entendu. Elle envoya querir ſon couſin le Bâtard, & aprés lui avoir fait pluſieurs remontrances, lui défendit de ne ſe trouver plus à cette fenétre. Le ſoir elle parla à Rolandine, & la menaça d'en avertir la Reine en cas qu'elle continuât cette folle amitié. Rolandine ſans s'étonner jura que quelque choſe qu'on en dît elle n'avoit point parlé au Bâtard depuis les défenſes de ſa maîtreſſe, comme pouvoient lui dire ſes compagnes & les Domeſtiques : Qu'à l'égard de la fenétre dont elle parloit, elle n'y avoit jamais parlé au Bâtard. Cependant le Bâtard craignant que ſon intrigue n'éclatât, s'éloigna du danger, & fut long-tems ſans revenir à la Cour, mais non ſans écrire à Rolandine ; ce qu'il fit avec tant d'adreſſe, que quelque garde que la Reine fît faire, Rolandine recevoit des nouvelles de ſon Amant deux fois la ſemaine. Il ſe ſervit premierement d'un Religieux : Mais ce moyen lui manquant il envoyoit un petit Page, habillé tantôt d'une couleur, tantôt d'une autre. Il s'arrétoit aux endroits où les Dames paſſoient, & ſe fourant avec les autres, il trouvoit toûjours moyen de rendre ſes lettres à Rolandine. La Reine allant un jour à la campagne, quelqu'un qui reconnut le Page, & qui avoit ordre de veiller à cette afaire, courut aprés le Page : Mais comme il étoit fin, & qu'il ne douta pas que ce ne fût à lui qu'on en vouloit, il entra chez une pauvre femme qui faiſoit bouïllir ſon pot, & jetta incontinent ſes lettres au feu.

Le Gentilhomme qui le pourſuivoit l'ayant atteint le dépouïlla tout nud, & le fouïlla par tout ſans rien trouver, puis le laiſſa aller. Quand le Page fut parti la bonne femme demanda au Gentilhomme pourquoi il avoit ainſi fouïllé ce pauvre enfant ? Il répondit qu'il croyoit qu'il portât des lettres. Vous n'aviez garde de les trouver, repliqua la vieille. Il les avoit trop bien cachées. Je vous prie de me dire où, reprit le Gentilhomme, qui croyoit déja les tenir. Il fut bien étonné quand il ſût qu'il les avoit brûlées, & vit bien que le Page avoit été plus fin que lui. Cependant il alla d'abord rendre compte à la Reine de ce qu'il avoit appris.

Le Bâtard donc ne pouvant plus ſe ſervir du Page, y envoya un vieux Domeſtique, qui ſans ſe mettre en peine des menaces de mort qu'il ſavoit bien que la Reine avoit fait faire à ceux qui ſe méleroient de cette affaire, entreprit de faire tenir des lettres à Rolandine. Etant entré au Château où elle étoit, il alla ſe poſter à une porte qui étoit au pied d'un grand dégré, par où toutes les Dames paſſoient : mais un valet qui l'avoit autrefois vû, le reconnut d'abord, & alla le dénoncer au maître d'Hôtel de la Reine, qui lui donna ordre d'aller l'arrêter ſur le champ. Le valet ſage & aviſé voyant qu'on le regardoit de loin, ſe tourna vers la muraille comme s'il eût voulu piſſer, déchira ſes lettres en autant de petits morceaux qu'il lui fut poſſible, & les jetta derriere une porte. Incontinent aprés il fut pris & fouïllé ; & ne lui trouvant rien on l'in-

l'interrogea par ſerment s'il n'avoit point porté de lettres. On n'oublia rien du côté des promeſſes, & des menaces pour lui faire confeſſer la verité ; mais quelque choſe qu'on fît on n'en pût jamais rien tirer. Le rapport en fut fait à la Reine : mais quelqu'un s'étant aviſé de regarder derriere la porte auprés de laquelle il avoit été pris, on y trouva les morceaux de lettres. On envoya querir le Confeſſeur du Roi qui aſſembla tous ces morceaux ſur une table, & lût tout du long la lettre, où le mariage ſecret ſe trouva clairement expliqué ; car le Bâtard appelloit Rolandine ſa femme. La Reine qui n'étoit pas d'humeur à cacher la faute de ſon prochain, fit grand bruit, & voulut qu'on employât toutes choſes pour faire confeſſer au bon homme la verité de la lettre, qu'il ne pouvoit méconnoître en la lui montrant : mais quoi qu'on pût lui dire ou montrer, il n'y eut pas moyen de lui faire rien avouër. Ceux qui avoient été chargez de cette affaire le menerent au bord de la riviere, & le mirent dans un ſac, lui diſant qu'il mentoit à Dieu & à la Reine contre la verité prouvée. Lui qui aimoit mieux mourir que d'accuſer ſon maître, leur demanda un Confeſſeur, & aprés avoir mis à ſa conſcience le meilleur ordre qu'il lui fut poſſible, il leur dit. Je vous prie, Meſſieurs, de dire à Monſieur le Bâtard mon maître, que je lui recommande ma femme & mes enfans, & que je meurs de bon cœur pour ſon ſervice. Faites de moi ce qu'il vous plaira ; & comptez que vous ne tirerez jamais rien

de moi au desavantage de mon maître. Alors pour lui faire plus de peur, ils le jetterent dans l'eau envelopé dans le sac, en lui criant, on te sauvera si tu veux dire la verité : mais voyant qu'il ne répondoit rien, ils le retirerent, & furent rendre compte à la Reine de la constance de cet homme. Ni le Roi ni moi, dit alors la Reine, ne sommes pas si heureux en serviteurs, que le Bâtard qui n'a pas de quoi les recompenser. Elle fit ce qu'elle pût pour attirer ce bon-homme à son service ; mais il ne voulut jamais quitter son maître, qui lui permit d'entrer au service de la Reine, où il vécut heureux & content.

La Reine aprés avoir découvert le mariage par la lettre du Bâtard envoya querir Rolandine, & avec beaucoup d'emportement l'appella plusieurs fois malheureuse au lieu de cousine, lui remontrant le deshonneur qu'elle avoit fait à sa maison, & à elle qui étoit sa maîtresse de s'être ainsi mariée sans son consentement. Rolandine qui connoissoit depuis long-tems le peu d'amitié que la Reine avoit pour elle, lui rendit la pareille. Comme l'amour manquoit, que la crainte n'avoit plus de lieu, & que Rolandine voyoit bien, qu'une censure si publique venoit moins de l'amour qu'on lui portoit, que de l'envie qu'on avoit de lui faire honte, & qu'on prenoit plus de plaisir à la mortifier, qu'on n'avoit de déplaisir de lui voir faire une faute, répondit d'un air aussi tranquille & assûré, que celui de la Reine marquoit de trouble & de colere. Si vous ne connoissiez pas vôtre

cœur

cœur, Madame, je vous repreſenterois la mauvaiſe volonté que vous avez depuis long-tems pour Monſieur mon pere & pour moi : mais vous le ſavez ſi bien que vous ne ſerez pas ſurpriſe d'apprendre que ce n'eſt un ſecret pour perſonne. Pour moi, Madame, je m'en ſuis apperçûe à mon grand dommage. Si vous aviez eu autant de bonté pour moi que pour celles qui ne vous ſont pas ſi proches que moi, je ſerois de l'heure qu'il eſt mariée d'une maniere qui vous feroit honneur & à moi auſſi : mais vous m'avez abandonnée, & ne m'avez pas donné le moindre témoignage de faveur. Les bons partis qui ſe ſont preſentez m'ont tous échapé par la negligence de Monſieur mon pere, & par le peu de cas que vous avez fait de moi. Un traitement ſi dur m'avoit jettée dans un tel deſeſpoir, que ſi ma ſanté avoit été aſſez bonne pour les auſteritez du Convent, je m'y ſerois volontiers jettée pour me délivrer des ennuis continuels que vôtre rigueur me donnoit. Dans ce deſeſpoir s'eſt preſenté celui qui ſeroit d'auſſi bonne maiſon que moi ſi l'amour de deux perſonnes étoit autant eſtimé que l'anneau matrimonial ; car vous ſavez que ſon pere paſſeroit devant le mien. Il m'a long-tems aimée & ſoûtenue; mais vous, Madame, qui ne m'avez jamais pardonné la moindre faute, ni loüé quelque bonne action que j'aye pû faire, quoi que vous ſûſſiez par experience que ma coûtume n'étoit point de parler d'amour ni de mondanité, & que je vivois plus religieuſement qu'aucune autre,

vous

vous n'avez pas laiſſé de trouver d'abord mauvais que je parlaſſe à un Gentilhomme auſſi malheureux que moi, & en l'amitié duquel je ne cherchois qu'un peu de conſolation à mes ennuis. Quand je vis que j'en étois entierement privée, mon deſeſpoir fut ſi grand, que je reſolus de chercher le repos avec le même ſoin que vous travailliez à me l'ôter. Dés l'heure même nous nous fimes des promeſſes de mariage qui furent ſéllées par un anneau. Il me ſemble donc, Madame, que vous me faites tort de m'appeller méchante & malheureuſe. La grande & parfaite amitié qu'il y a entre le Bâtard & moi, m'auroit donné occaſion de faire du mal ſi j'avois voulu, cependant nous n'avons jamais été plus loin qu'au baiſer, perſuadée que Dieu me feroit la grace d'obtenir le conſentement de mon pere avant que de conſommer le mariage. Je n'ai rien fait ni contre Dieu, ni contre ma conſcience. J'ai attendu juſqu'à trente ans pour voir ce que vous & mon pere feriez pour moi; & ma jeuneſſe s'eſt paſſée avec tant de chaſteté & de vertu, que perſonne au monde ne ſauroit là-deſſus me faire aucun reproche fondé. Me voyant ſur le retour & hors d'eſperance de trouver un mari de mon rang, la raiſon m'a déterminé d'en prendre un ſuivant mon goût, non pour le plaiſir des yeux; car comme vous ſavez celui que j'ai choiſi n'eſt pas bien fait. Je n'ai pas eu en vûe non plus de ſatisfaire aux mouvemens de la nature, puiſqu'il n'y a point encore eu de conſommation. On ne peut pas dire encore que l'orgueil & l'am-

l'ambition ayent eu part à mon choix, puiſque celui en faveur duquel je me ſuis déterminée eſt pauvre & peu avancé: ainſi je n'ai eu d'égard qu'à la vertu, à l'honnéteté, & aux bonnes qualitez qui ſont en lui, & ſur leſquelles tout le monde eſt contraint de lui rendre juſtice, & à l'amour qu'il a eu pour moi, qui m'a fait eſperer d'avoir avec lui du repos & de l'agrément. Aprés avoir bien penſé au bien & au mal qui pouvoit m'en arriver, j'ai pris le parti qui m'a paru le meilleur, & ai enfin reſolu aprés deux ans d'examen de finir ma vie avec lui; & ſi bien reſolu, que ni les tourmens qu'on pourroit me faire, ni la mort même ne me feroient pas changer de ſentiment. Ainſi, Madame, je vous ſuplie de m'excuſer autant que je ſuis excuſable, & de me laiſſer jouïr de la paix & du repos que j'eſpere trouver avec lui.

La Reine voyant tant d'ingenuité & de reſolution, & ne pouvant répondre rien de raiſonnable, fit venir l'emportement au ſecours de la raiſon. Continuation de cenſures & d'unjures, & ſur le tout beaucoup de larmes. Malheureuſe, lui dit-elle, au lieu de vous humilier, & témoigner de la repentance de la faute que vous avez faite, vous parlez avec audace, & au lieu d'en rougir, vous n'en verſez pas ſeulement une larme. C'eſt une preuve de vôtre obſtination, & de la dureté de vôtre cœur. Mais ſi le Roi & vôtre pere veulent m'en croire, ils vous mettront en lieu où vous ſerez contrainte de tenir un autre langage. Puiſque vous m'accu-

ſez,

ſez, Madame, de parler avec audace, répondit Rolandine je ſuis reſoluë de ne plus rien dire, à moins qu'il ne vous plaiſe de me permettre de parler. La Reine lui ayant permis de répondre. Ce n'eſt point à moi, Madame, reprit elle, de vous parler avec audace. Comme vous étes ma maîtreſſe & la plus grande Princeſſe de la Chrétienté, je dois toûjours avoir pour vous le reſpect qui vous eſt dû; & mon deſſein n'a jamais été de m'en éloigner; mais comme je n'ai pour Avocat que la verité, & qu'il n'y a que moi qui la ſache, je ſuis obligée de la dire hardiment, dans l'eſperance que ſi j'ai le bonheur de vous la faire bien connoître, vous ne me croirez pas telle qu'il vous a plû de me nommer. Je ſuis perſuadée que ceux qui ſauront de quelle maniere je me ſuis conduite dans l'afaire dont il s'agit, ne me blâmeront point, & je fonde cette certitude ſur celle que j'ai de n'avoir rien fait ni contre Dieu ni contre mon honneur. Voilà, Madame, ce qui me fait parler ſans crainte, bien aſſûrée que celui qui voit mon cœur eſt avec moi, & cela étant j'aurois tort de craindre ceux qui ſont ſoûmis à ſon jugement. Pourquoi donc pleurer, Madame, puiſque l'honneur & la conſcience ne me reprochent rien? A l'égard de la repentance, je ſuis ſi éloignée, Madame, de me repentir de ce que j'ai fait, que ſi j'étois à commencer je ferois la même choſe. C'eſt vous, Madame, qui avez grand ſujet de pleurer tant du tort que vous m'avez fait par le paſſé, que de celui que vous me faites à preſent

ſent de me cenſurer publiquement d'une faute dont vous êtes plus coupable que moi. Si j'avois ofenſé Dieu, le Roi, vous, mes parens, & ma conſcience, je devrois témoigner ma repentance par mes larmes : mais je ne dois point pleurer pour avoir fait une action bonne, juſte, & ſainte, dont on n'a jamais parlé qu'avec avantage, & que vous ſeule, Madame, avez divulguée trop tôt en lui donnant un air de crime qui fait voir clairement que vous avez plus pour but de me deshonorer, que de conſerver l'honneur de vôtre maiſon & de vos parens. Mais puiſqu'il vous plaît, Madame, d'en uſer ainſi, je ne dois pas vous contredire. Toute innocente que je ſuis, je n'aurai pas moins de plaiſir à ſubir la peine qu'il vous plaira m'infliger, que vous en aurez à vouloir me la faire ſoufrir. Vous & mon pere, Madame, n'avez qu'à dire ce que vous voulez que je ſoufre, vous ſerez promptement obéïs. Je compte, Madame, qu'il n'y manquera pas, & je ſerai bien aiſe qu'il ſuive vos ſentimens, & qu'ayant été de vôtre avis dans la negligence qu'il a fait paroître à me procurer du bien, il imite vôtre activité à preſent qu'il s'agit de me faire du mal. Mais j'ai un autre pere au Ciel, qui j'eſpere me donnera autant de patience qu'il m'en faudra pour ſoûtenir les maux que je vois que vous me preparez : auſſi eſt-ce en lui ſeul que je mets toute ma confiance.

La Reine outrée de colere commanda qu'on l'ôtât de devant ſes yeux, & qu'on la mît ſeule dans une chambre ſans la laiſſer parler à per-

perſonne. On lui laiſſa neanmoins ſa Gouvernante ; & ce fut par ſon moyen qu'elle fit ſavoir au Bâtard l'état où elle étoit, lui demandant en même tems ce qu'il croyoit qu'elle devoit faire. Le Bâtard croyant que les ſervices qu'il avoit rendu au Roi ſeroient comptez pour quelque choſe, vint incontinent à la Cour. Il trouva le Roi à la chaſſe, lui conta la verité du fait, lui remontra ſa pauvreté, le ſuplia d'apaiſer la Reine, & de permettre que ſon mariage fût conſommé. M'aſſûrez-vous, lui dit le Roi pour toute réponſe, que vous l'avez épouſée. Ouï, Sire, repliqua le Bâtard, par paroles & par preſens ſeulement ; mais s'il vous plaît, Sire, la ceremonie ſera achevée. Le Roi baiſſa la tête, & ſans dire autre choſe reprit le chemin du Château. En arrivant il appella le Capitaine de ſes Gardes, & lui donna ordre d'arrêter le Bâtard. Cependant un de ſes amis qui devina l'intention du Roi, le fit avertir de s'éloigner, & de ſe retirer à une de ſes maiſons qui n'étoit pas éloignée, & ſi le Roi le faiſoit chercher comme il croyoit qu'il feroit, il en auroit incontinent avis afin qu'il ſortît du Royaume ; & qu'en cas que les choſes ſe paſſaſſent plus doucement il lui manderoit de revenir. Le Bâtard crut ſon ami, & fit tant de diligence, que le Capitaine des Gardes ne le trouva point.

Cependant le Roi & la Reine ayant vû enſemble ce qu'ils feroient de la pauvre Demoiſelle qui avoit l'honneur d'être leur parente, il fut arrêté par avis de la Reine de la renvoyer à ſon pe-

re,

re, auquel on feroit ſavoir la verité du fait. Avant que de partir pluſieurs Eccleſiaſtiques & gens de conſeil allerent la voir, & lui repreſenterent que n'étant engagée que de parole, elle pouvoit aiſément s'en dédire, moyenant que l'un & l'autre le vouluſſent bien. Le Roi vouloit qu'elle le fît pour l'honneur de la maiſon dont elle étoit : Mais elle répondit qu'elle étoit préte d'obéïr au Roi en toutes choſes, pourvû que la conſcience n'y fût point engagée, parce, diſoit-elle, que les hommes ne peuvent ſeparer ce que Dieu a joint, les ſupliant au reſte de ne point lui demander une choſe ſi déraiſonnable. Si l'amour & la bonne volonté, ajoûtoit-elle, qui n'ont pour principe que la crainte de Dieu, ſont un vrai & ſolide engagement de mariage, je ſuis ſi bien liée, que ni le fer, ni le feu, ni l'eau ne peuvent rompre ce lien. La mort ſeule peut le faire, & ce ne ſera qu'à elle à qui je rendrai mon anneau & mon ſerment; ainſi, Meſſieurs, je vous prie de ne plus m'en parler. Elle avoit tant de fermeté qu'elle aimoit mieux mourir & tenir parole, que de vivre & de la violer. Cette vigoureuſe réponſe fut rapportée au Roi, qui voyant qu'il n'y avoit pas moyen de la détacher de ſon mari, donna ordre qu'on la menât chez ſon pere; ce qu'on fit en ſi triſte équipage, que tous ceux qui la voyoient ne pouvoient s'empécher de pleurer. Elle avoit manqué à la verité ; mais la punition fut ſi grande, & ſa conſtance ſi ſinguliere, qu'elle fit paſſer ſa faute pour une vertu. Le pere apprenant cette fâcheuſe nouvelle,

velle, ne voulut point voir sa fille, & l'envoya à un Château situé dans une forêt, & qu'il avoit autrefois fait bâtir pour un sujet qui merite d'être conté aprés cette nouvelle. Elle y fut long tems prisonniere, & tous les jours le pere lui faisoit dire que si elle vouloit renoncer à son mari, il la traiteroit comme sa fille, & la mettroit en liberté. Rien ne fut capable de l'ébranler, & elle aima mieux être prisonniere en persistant dans son mariage, que toute la liberté du monde en renonçant à son mari. On eût dit à la voir qu'elle se faisoit un divertissement de ses peines, tant elle les soufroit agreablement pour celui qu'elle aimoit. Le Bâtard n'en fit pas de même quoi qu'il lui eût les obligations que vous avez vû. Il s'enfuit en Allemagne, où il avoit beaucoup d'amis, & fit voir par son inconstance qu'il s'étoit attaché à Rolandine plus par avarice & par ambition que par veritable amour; car il se rendit amoureux d'une Dame Allemande, & en fut si passionné, qu'il oublia d'écrire à celle qui soufroit tant pour l'amour de lui. Quelques cruautez que la Fortune eût pour eux, elle leur laissa toûjours le moyen de s'écrire; mais l'inconstance fit negliger au Bâtard le seul bien que la Fortune leur avoit laissé; de quoi Rolandine fut d'abord si afligée, qu'elle en perdit le repos. Voyant donc que les lettres du Bâtard étoient froides, & toutes diferentes des premieres, elle ne douta point qu'une nouvelle amitié ne lui eût enlevé le cœur de son mari, & n'eût fait ce que les tourmens & les persecutions

n'avoient

n'avoient pas été capables de faire. Mais comme l'amour qu'elle avoit pour lui étoit trop parfait, elle ne pût ſe reſoudre de rien décider ſur des conjectures. Pour en ſavoir donc la verité, elle trouva moyen d'envoyer un homme de confiance, non pour lui porter des lettres ni pour lui parler, mais pour l'obſerver, & pour ſe bien informer de la verité. Le retour de ſon homme lui apprit que le Bâtard étoit fort amoureux d'une Allemande, & que le bruit couroit qu'elle étoit fort riche, & qu'il vouloit l'épouſer. Cette nouvelle jetta la pauvre Rolandine dans une affliction ſi extréme, qu'elle tomba dans une dangereuſe maladie. Ceux qui en ſavoient le ſujet, lui diſoient de la part de ſon pere, que puiſque l'inconſtance & la lâcheté du Bâtard lui étoient connues, elle étoit en droit de l'abandonner; & firent même tout ce qu'ils pûrent pour lui perſuader de le faire. Mais quelques tourmens qu'on lui fît juſqu'au bout, il n'y eut pas moyen de la faire changer, montrant juſqu'à l'extremité la grandeur de ſon amour, & en même tems la grandeur de ſa vertu. A meſure que l'amour du Bâtard diminuoit, celui de Rolandine augmentoit, & malgré tant de contre-tems il demeura toûjours entier & parfait, parce qu'il gagnoit ce que celui du Bâtard perdoit. Sentant donc qu'en elle ſeule étoit tout l'amour qui étoit autrefois en deux, elle réſolut de le conſerver juſques à la mort de l'un ou de l'autre. La bonté divine qui eſt la parfaite cha-

rité & le veritable amour, eut pitié de sa douleur, & eut tant d'égard à sa patience, que le Bâtard mourut bien-tôt aprés dans la recherche d'une autre femme. Aprés en avoir réçû l'avis par gens qui avoient assisté à son enterrement, elle envoya suplier son pere de trouver bon qu'elle lui parlât. Le pere qui ne lui avoit jamais parlé depuis qu'elle étoit prisonniere, l'alla voir incontinent. Aprés avoir entendu fort au long ses justes raisons, au lieu de la condamner & de songer à la tuer, comme il l'en avoit souvent menacée, il l'embrassa, & lui dit les yeux baignez de larmes. Vous étes plus juste que moi, ma fille: Car si vous avez fait une faute j'en suis la principale cause: Mais puisque Dieu a ainsi permis les choses, je veux reparer le passé. Il l'emmena donc chez lui, & la traita comme sa fille aînée. Un Gentilhomme qui portoit le nom & les armes de la maison la fit enfin demander en mariage. Ce Gentilhomme fort sage & fort vertueux voyoit souvent Rolandine, & conçut tant d'estime pour elle, qu'il la loüa de ce que les autres la blâmoient, persuadé qu'il étoit qu'elle n'agissoit que par un principe de vertu. Le Cavalier étant du goût du pere & de Rolandine, le mariage fut incontinent conclu. Il est vrai qu'un frere qu'elle avoit, & qui étoit le seul heritier de la maison, ne voulut jamais lui faire part du bien de la famille, sous pretexte qu'elle avoit manqué d'obéïssance à son pere; & la traita aprés la mort du bon homme avec tant de cruauté, que son mari qui étoit un cadet de sa maison,

& elle ne ſubſiſtoient qu'avec peine. Mais Dieu pourvût à tout, car le frere qui vouloit tout retenir, mourut, & laiſſa par ſa mort & ſes biens, & ceux de ſa ſœur qu'il retenoit injuſtement. Une ſi riche ſucceſſion mit Rolandine & ſon mari dans l'abondance. Ils vécurent honorablement ſelon leur qualité, furent reconnoiſſans des graces que la Providence leur avoit faites, eurent beaucoup d'amitié l'un pour l'autre, & aprés avoir élevé deux fils dont il plût à Dieu de benir leur mariage, Rolandine rendit joyeuſement ſon ame à celui en qui elle avoit toûjours mis toute ſa confiance.

Que les hommes, Meſdames, qui nous regardent comme l'inconſtance même, me montrent un mari comme la femme dont je viens de parler, & qui ait la même bonté, la même fidélité, & la même conſtance. Je ſuis perſuadée qu'ils auroient tant de peine à en venir à bout, que j'aime mieux les en quitter que de les mettre en cette peine. Pour vous, Meſdames, je vous prie pour ſoûtenir vôtre gloire, ou de n'aimer point du tout, ou d'aimer auſſi parfaitement que cette Demoiſelle. Ne dites point qu'elle a expoſé ſon honneur; mais dites plûtôt que ſa fermeté doit augmenter la nôtre. Il eſt vray, Oyſille, dit Parlamente, que vôtre Heroïne eſt une femme d'un trés-grand cœur, & d'autant plus recommandable par ſa fermeté, qu'elle avoit afaire à un mari infidéle qui voulut la quitter pour une autre. Je croi, dit

Longarine que ce chagrin fut le plus dificile à soûtenir; car il n'y a fardeau si pesant que l'amour de deux personnes bien unies ne puisse doucement porter: Mais quand une des deux manque à son devoir, & laisse tout le fardeau à l'autre, le poids en est insupportable. Vous devez donc avoir pitié de nous, répondit Guebron, puisque nous avons tout l'amour à soûtenir, & que vous ne voulez pas faire la moindre chose pour aider à porter un si pesant fardeau. Les fardeaux de l'homme & de la femme sont souvent diférens, repliqua Parlamente. L'amour de la femme fondé sur la pieté & sur la vertu est si juste & si raisonnable, que celui qui manque aux devoirs d'une telle amitié doit passer pour lâche & pour méchant envers Dieu & envers les hommes: Mais les hommes n'aimant uniquement que pour le plaisir, les femmes ignorantes toûjours les dupes des méchans hommes, s'engagent souvent plus qu'il ne faudroit dans un commerce de tendresse. Quand Dieu leur fait connoître les criminelles intentions de ceux qu'elles avoient cru n'en avoir que de bonnes, c'est beaucoup quand elles peuvent rompre avec honneur & sans donner atteinte à leur reputation. Les folies les plus cachées sont toûjours les meilleures. Voilà une raison fondée sur un principe faux, qui est que les femmes vertueuses peuvent honnétement cesser d'aimer les hommes; sans que les hom-

hommes puiſſent diſcontinuer d'aimer les femmes, comme ſi le cœur des uns étoit diférent du cœur des autres. Mais je ſuis perſuadé qu'il y a dans les volontez la même diverſité que dans les viſages & dans les habits. Toute la diférence que j'y trouve eſt, que plus la malice eſt cachée, & plus elle eſt à craindre. Je comprens bien, reprit Parlamente avec un peu d'émotion, ce que vous voulez dire. Selon vous les femmes les moins dangereuſes ſont celles de qui la malice eſt connue. Changeons de matiere, interrompit Simontault, & diſons pour concluſion au ſujet du cœur de l'homme & de la femme, que le meilleur n'en vaut rien. Voyons à qui Parlamente donnera ſa voix. Je la donne à Guebron, répondit Parlamente. Puiſque j'ai commencé, dit alors Guebron, à parler des Cordeliers, je ne dois pas oublier les Moines de ſaint Benoît, & ne puis m'empécher de conter ce qui arriva de mon tems à deux de ces bons Peres, ſans prétendre que ce que je dirai d'un méchant Religieux, vous empéche d'avoir bonne opinion de ceux qui ſont honnétes gens. Mais comme le Pſalmiſte dit, *que tout homme eſt menteur*, & qu'il *n'y en a pas un ſeul qui faſſe le bien*, il me ſemble qu'on ne peut manquer d'eſtimer l'homme tel qu'il eſt : En éfet s'il y a du bien en lui, on doit l'attribuer non à la creature, mais à celui qui eſt le principe & la ſource de tout bien.

La plûpart des gens ſe trompent en donnant trop à la creature, ou en s'eſtimant trop eux-mêmes. Et afin que vous ne croyiez pas qu'il ſoit impoſſible de trouver une extréme concupiſcence ſous une extréme auſterité, je vais vous conter un fait arrivé du tems du Roi François I.

XXII. NOU-

XXII. NOUVELLE.

Un Prieur contrefaiſant l'homme de bien met tout en œuvre pour ſeduire une Religieuſe : Mais enfin ſa méchanceté fut découverte.

IL y avoit à ſaint Martin des champs à Paris un Prieur, dont je ne dirai point le nom parce qu'il a été de mes amis. Il vécut avec tant d'auſterité juſques à l'âge de cinquante ans, & le bruit de ſa ſainteté ſe répandit ſi fort dans tout le Royaume, qu'il n'y avoit ni

Prince ni Princeſſe qui ne le reçût avec veneration quand il en étoit viſité. Il ne ſe faiſoit point de reforme de Religion à laquelle il n'eût part ; auſſi le nommoit-on le Pere de la vraye Religion. Il fut élu Viſiteur de la celebre Societé des Dames de Fontevrauld, qui le craignoient ſi fort, que quand il venoit à quelqu'un de leurs Monaſteres les Religieuſes trembloient de peur, & le traitoient comme elles auroient pû faire le Roi, pour l'obliger par ce moyen à les traiter avec moins de rigueur. Il ne vouloit pas d'abord qu'on eût tant de déference pour lui ; mais approchant de ſa cinquante-cinquiéme année il vint enfin à trouver bon les honneurs qu'il avoit refuſez au commencement ; & s'accoûtumant inſenſiblement à ſe regarder comme le bien public des Societez Religieuſes, il eut ſoin de conſerver ſa ſanté mieux qu'il n'avoit fait. Quoi qu'il fût obligé par ſa Regle de ne manger jamais de chair, il s'en diſpenſa lui-même ; ce qu'il ne voulut jamais faire pour perſonne ; & diſoit pour raiſon que tout le faix de la Religion étoit ſur lui. Il ſe choïa ſi bien, que d'un Moine maigre il en fit un fort gras. En changeant de maniere de vivre, il changea auſſi de cœur, & commença à regarder les viſages ſur leſquels il faiſoit autrefois conſcience de jetter les yeux. A force de regarder les Beautez que les voiles rendent plus deſirables, il commença de les convoiter. Pour ſatisfaire à ſa paſſion il employa des moyens ſi ſubtils, que de Paſteur il devint loup ; & ſi dans les Monaſte-

res

res de sa jurisdiction il rencontroit quelque Agnés, il ne manquoit pas de la corrompre. Aprés avoir fait long-tems cette méchante vie, la bonté divine ayant pitié des pauvres brebis égarées, voulut démasquer ce scelerat, comme vous allez voir.

Etant allé un jour faire la visite d'un Convent prés de Paris qui se nomme Gif, il arriva que confessant les Religieuses, il s'en presenta une nommée Sœur Marie Herouët, dont la parole étoit si douce & si agreable, qu'elle promettoit que le cœur ne l'étoit pas moins. A la seule parole de cette fille le bon Pere sentit une passion qui surpassoit toutes celles qu'il avoit eu de sa vie pour les autres Religieuses. En lui parlant il se baissa pour la regarder, & voyant sa bouche si vermeille & si charmante, il ne pût s'empécher de hausser le voile pour voir si les yeux répondoient à tant de beautez. Il trouva ce qu'il cherchoit, & le remarqua si bien, que son cœur fut rempli d'une ardeur si vehemente, qu'il en perdit non seulement le boire & le manger, mais même toute contenance; ce qu'il cachoit pourtant du mieux qu'il pouvoit. De retour à son Prieuré il n'y avoit point de repos pour lui. Il passoit les jours & les nuits dans une inquietude extréme, l'esprit continuellement occupé à chercher les moyens de satisfaire sa passion, & de faire de cette Religieuse ce qu'il avoit fait de plusieurs autres. Comme il avoit remarqué en elle de la sageſſe & un esprit fin & délicat, la chose lui paroissoit dificile. D'un autre côté il se voyoit si laid &

si

ſi caſſé, qu'il reſolut de ne lui point parler, & prit le parti d'emporter par la crainte ce qu'il ne pouvoit eſperer de l'amour. Pour cet éfet il retourna peu de jours aprés au Convent de Gif, & y fit paroître plus d'auſterité qu'il n'avoit jamais fait. Il ſe chagrina contre toutes les Religieuſes. L'une n'avoit pas le voile aſſez bas, l'autre levoit trop la tête, & l'autre ne faiſoit pas la reverence en Religieuſe. Il étoit ſi ſevere pour toutes ces bagatelles, qu'on le craignoit comme un Dieu peint en jugement. Comme le Prieur étoit gouteux il ſe fatigua tant à viſiter les lieux reguliers, qu'environ l'heure de Vépres ; heure par lui aſſignée, il ſe trouva au Dortoir. L'Abeſſe lui dit qu'il étoit tems de dire Vépres. Faites les dire, Mere, répondit le Prieur ; Car je ſuis ſi las que je demeurerai ici, non pour me repoſer, mais pour parler à Sœur Marie, de qui j'apprens quelque choſe de ſcandaleux; Car on m'a dit qu'elle babille comme une mondaine. La Prieure qui étoit tante de la mere de Sœur Marie, le pria de la bien chapitrer, & la laiſſa ſeule entre les mains du Prieur & d'un jeune Religieux qui étoit avec lui. Se voyant ſeul avec Sœur Marie il commença par lui lever le voile, & lui commanda de le regarder. Sœur Marie répondit, que ſa regle lui défendoit de regarder les hommes. C'eſt bien dit, ma fille, repliqua le Moine, mais vous ne devez pas croire que les Religieux ſoient hommes. Sœur Marie craignant donc de tomber dans la deſobéïſſance le regarda, & le trouva ſi laid, qu'elle crut

faire

faire plus de penitence que de peché à le regarder. Le Reverend Pere aprés lui avoir parlé de l'amour qu'il avoit pour elle, voulut lui porter la main au teton. Elle le repoussa comme elle devoit. Le bon Pere fâché d'un si desagreable commencement, lui dit en grosse colere. Faut-il qu'une Religieuse sache qu'elle a des tetons ? Je sai que j'en ai, répondit Sœur Marie, & je suis bien assûrée, qui ni vous ni autre ne les toucherez jamais. Je ne suis ni assez jeune, ni assez ignorante pour ne savoir pas ce qui est peché, & ce qui ne l'est pas. Voyant donc qu'il ne la pouvoit gagner par là, il eut recours à un autre expedient, & lui dit. Il faut, ma fille, que je vous déclare mon infirmité. J'ai une maladie que tous les Medecins jugent incurable, à moins que je ne me rejouïsse avec une femme que j'aime passionnément. Je ne voudrois pour ma vie faire un peché mortel: Mais quand on en viendroit jusques-là, je sai que la simple fornication n'est pas à comparer au peché d'homicide. Ainsi si vous aimez ma vie vous m'empécherez de mourir, & sauverez vôtre conscience de credulité. Elle lui demanda quelle sorte de jeu il avoit dessein de faire. Il lui répondit, qu'elle pouvoit reposer sa conscience sur la sienne, & demeurer persuadée qu'il ne feroit rien dont l'un ou l'autre fût chargé. Pour lui faire juger par les preliminaires du passe-tems qu'il demandoit, il vint à l'embrasser, & essaya de la jetter sur un lit. Ne doutant plus alors de sa mauvaise intention, elle se défendit si bien de paroles

&

& de bras, qu'il ne pût toucher qu'à ſes habits. Voyant alors que rien ne lui réüſſiſſoit, & que tous ſes éforts étoient inutiles, je ne dirai pas comme un furieux, mais comme un homme ſans conſcience & ſans raiſon, il lui mit la main ſous la robe, & égratigna tout ce qui ſe trouva ſous ſes ongles avec tant de fureur & de rage, que la pauvre fille criant de toute ſa force tomba évanouïe. A ce cri l'Abeſſe courut au Dortoir, & ſe fit des reproches d'avoir laiſſé ſa parente ſeule avec le Reverend Pere. Elle fut un moment à la porte du Dortoir pour écouter ce qui s'y faiſoit; mais entendant la voix de ſa niece, elle pouſſa la porte que le jeune Moine tenoit. Le Prieur voyant venir l'Abeſſe, lui montra ſa niece évanouïe, & lui dit. Vous avez tort nôtre Mere, de ne m'avoir pas dit le temperament de Sœur Marie; car ignorant ſa débilité, je l'ai fait tenir debout devant moi, & comme je la chapitrois elle eſt tombée évanouïe comme vous voyez. On la fit revenir avec du vinaigre, & autres remedes, & l'on trouva qu'en tombant elle s'étoit bleſſée à la tête. Quand elle fut revenuë le Prieur craignant qu'elle ne dît à ſa tante l'occaſion de ſon mal, trouva moyen de lui dire tout bas & en particulier. Je vous commande, ma fille, ſur peine de deſobéïſſance, & de damnation éternelle, de ne jamais parler de ce que je vous ai fait. Le grand amour que j'ai pour vous me l'a fait faire; & puiſque je vois que vous ne voulez pas répondre à ma paſſion, je ne vous en parlerai de ma vie. Je

dois

dois pourtant vous assûrer pour la derniere fois, que si vous voulez m'aimer, je vous ferai choisir pour Abesse d'une des meilleures Abayes de ce Royaume. Elle répondit, qu'elle aimoit mieux mourir en Chartre perpetuelle, que d'avoir jamais d'autre ami que celui qui étoit mort pour elle en la croix, s'estimant plus heureuse de soufrir avec lui tous les maux, que de jouïr sans lui de tous les biens que le monde peut donner: L'avertissant une fois pour toutes de ne lui parler plus sur ce ton, s'il ne vouloit pas qu'elle s'en plaignît à l'Abesse, & lui promettant de ne jamais parler du passé en cas qu'il en demeurât là. Avant que de se retirer ce méchant Pasteur, pour paroître tout autre qu'il n'étoit dans le fond, & pour avoir le plaisir de considerer encore celle qu'il aimoit, se tourna vers l'Abesse & lui dit. Je vous prie, ma Mere, de faire chanter à toutes vos filles un *Salve Regina* à l'honneur de la Vierge en qui je mets mon esperance. Le *Salve Regina* fut chanté; & durant ce tems-là le Renard ne fit que pleurer, non de dévotion, mais de regret d'avoir si mal réüssi. Les Religieuses qui prenoient cette dévotion pour un éfet de l'amour qu'il avoit pour la Vierge Marie, le regardoient comme un saint. Mais Sœur Marie qui connoissoit son hipocrisie, prioit Dieu en son cœur de confondre un scelerat qui avoit tant de mépris pour la virginité.

Cet Hipocrite etant de retour à saint Martin, y apporta le feu criminel qui le consumoit nuit & jour, & n'occupoit son esprit qu'à

qu'à trouver les moyens de parvenir à ſon injuſte fin. Comme il craignoit l'Abeſſe dont il connoiſſoit la vertu, il crut qu'il ne pouvoit mieux faire que de la tirer de ce Monaſtere. Pour cet éfet il alla trouver Madame de Vendôme qui demeuroit alors à la Fere, où elle avoit fondé & bâti un Convent de ſaint Benoît, nommé le Mont Olivet. Il lui repreſenta en qualité de Reformateur ſouverain, que l'Abeſſe du Mont Olivet n'étoit pas capable de gouverner une telle Communauté. La bonne Dame le pria de lui en indiquer une qui fût digne de remplir cette charge. Lui qui ne demandoit autre choſe, lui conſeilla d'abord de prendre l'Abeſſe de Gif, qu'il lui dépeignit comme la plus capable qui fût en France. Madame de Vendôme l'envoya querir incontinent, & lui donna le gouvernement de ce Monaſtere du Mont Olivet. Le Prieur qui étoit le maître des ſufrages de toutes les Communautez fit élire à Gif une Abeſſe à ſa dévotion. L'élection étant faite il alla à Gif, pour eſſayer encore une fois ſi par priere ou par promeſſe il pourroit gagner Sœur Marie. Cette ſeconde tentative ne lui ayant pas mieux réüſſi que la premiere, il s'en revint au deſeſpoir à ſon Prieuré de ſaint Martin; & là tant pour parvenir à ſes fins, que pour ſe venger de ſa cruelle, & de peur auſſi que ſon afaire n'éclatât, il fit dérober de nuit les Reliques de Gif, & en accuſa le Confeſſeur du Monaſtere, Religieux âgé & homme de bien. Il le fit mettre en priſon à ſaint Martin. Pendant qu'il le tenoit priſonnier,

il

il ſuborna deux témoins qui ſignerent étourdiment, qu'ils avoient vû dans un jardin le Confeſſeur & Sœur Marie faiſant une action infame & deshonnéte ; ce qu'il vouloit faire avouër au vieux Religieux. Le bon-homme qui ſavoit toutes les fredaines de ſon Prieur, le ſuplia d'aſſembler le Chapitre, & qu'il diroit en preſence des Religieux la verité de tout ce qu'il en ſavoit. Le Prieur craignant que la juſtification du Confeſſeur ne fît ſa condamnation, n'eut garde d'accorder cette demande. Trouvant donc le Confeſſeur inébranlable, il le traita ſi mal, que les uns diſent qu'il mourut en priſon, les autres qu'il le contaignit de quitter l'habit, & de ſortir du Royaume. Quoi qu'il en ſoit, il n'a jamais paru depuis. Le Prieur ayant à ſon avis une ſi grande priſe ſur Sœur Marie, s'en alla à Gif, où l'Abeſſe étant à ſa dévotion ne lui contrediſoit en rien. Il commença par uſer de ſon autorité de Viſiteur, & fit venir toutes les Religieuſes l'une aprés l'autre, pour les entendre en chambre par forme de confeſſion & de viſitation. Sœur Marie qui avoit perdu ſa bonne tante ayant enfin comparu, le Reverend Pere commença par lui dire. Vous ſavez, Sœur Marie, de quel crime vous étes accuſée, & par conſequent vous ſavez auſſi que la grande chaſteté que vous afectez ne vous a de rien ſervi : Car on ſait fort bien que vous n'étes rien moins que chaſte. Produiſez-moi celui qui m'a accuſée, répondit Sœur Marie avec un air aſſûré, & vous verrez comment il ſoûtiendra la choſe devant moi.

Le

Le Confeſſeur même en a été convaincu, & cette preuve doit vous ſufire, repliqua le Prieur. Je le croi ſi homme de bien, repartit Sœur Marie, qu'il n'eſt pas capable de confeſſer une pareille fauſſeté. Mais quand il l'auroit fait, faites le venir devant moi, & je prouverai le contraire. Le Prieur voyant qu'elle ne s'étonnoit point, lui dit. Je ſuis vôtre Pere, & en cette qualité je veux ménager vôtre honneur. Je m'en raporte à vôtre conſcience, & j'en croirai ce que vous direz. Je vous conjure donc ſur peine de peché mortel, de me dire la verité. Etiez-vous vierge quand vous entrâtes dans cette maiſon? L'âge de cinq ans que j'avois alors, mon Pere, répondit-elle, eſt le garant de ma virginité. Et depuis ce tems-là, ma fille, lui demanda-t-il encore, n'avez-vous point perdu cette belle fleur? Elle jura que non, & que jamais elle n'avoit eu de tentation que de ſa part. Je ne ſaurois le croire, repliqua le cafard, & c'eſt une choſe à prouver. Quelle preuve en voulez-vous, lui dit-elle? celle que je fais aux autres, répondit le Moine. Comme je ſuis le Viſiteur des ames, je le ſuis auſſi des corps. Vos Abeſſes & Prieures ont toutes paſſé par mes mains, & vous ne devez point faire ſcrupule de me laiſſer viſiter vôtre virginité. Mettez-vous donc ſur ce lit, & relevez le devant de vôtre robe ſur vôtre viſage. Vous m'avez tant parlé, répondit Sœur Marie tout en colere, de l'amour criminel que vous avez pour moi, que j'ai ſujet de croire que vôtre deſſein eſt moins de viſiter ma virginité, que

de

de me la ravir : Ainſi comptez que jamais je n'y conſentirai. Vous êtes excommuniée, lui dit-il alors, de refuſer l'obéïſſance ; & ſi vous ne faites ce que je vous dis, je vous deshonorerai en plein Chapitre, & dirai tout ce que je ſai de vous & du Confeſſeur. Sœur Marie répondit ſans s'étonner, que celui qui connoiſſoit le cœur de ſes ſerviteurs la raſſûreroit autant devant lui, qu'il pourroit la conſterner devant les hommes. Et puiſque vous portez la méchanceté juſques-là, ajoûta-t-elle, j'aime mieux être la victime de vôtre cruauté, que la complice de vos deſirs criminels ; parce que je ſai que Dieu eſt juſte juge.

Le Prieur dans une rage qu'on peut mieux imaginer que dépeindre, courut ſur le champ aſſembler le Chapitre. Il fit venir Sœur Marie devant lui, la fit mettre à genoux, & lui dit. C'eſt avec une douleur extréme, Sœur Marie, que je vois que les bonnes remontrances que je vous ai faites ſur une faute ſi capitale vous ont été inutiles ; & c'eſt avec regret que je me trouve forcé de vous ordonner une penitence contre ma coûtume. J'ai examiné vôtre Confeſſeur ſur certains crimes dont il étoit accuſé, & il m'a confeſſé qu'il a abuſé de vous, & cela en lieu où deux témoins diſent l'avoir vû. Au lieu donc de la charge honorable de maîtreſſe des Novices que vous avez, j'ordonne que vous ſoyez non ſeulement la derniere de toutes ; mais encore que vous mangiez à terre au pain & à l'eau en preſence de toutes les Sœurs, juſques à ce

que vous ayez merité grace par vôtre repentance. Sœur Marie ayant été avertie à l'avance par une de ſes compagnes qui ſavoit toute ſon afaire, que ſi elle répondoit quelque choſe qui déplût au Prieur, il la mettroit *in pace*, c'eſt à dire en Chartre perpetuelle, reçut ſa ſentence ſans dire mot, levant les yeux au Ciel, & priant celui qui lui avoit fait la grace de reſiſter au peché, de lui donner dans ſa ſoufrance la patience qui lui étoit neceſſaire. Ce ne fut pas encore tout. Ce venerable Prieur défendit encore de ne la laiſſer parler de trois ans à ſa mere ou à ſes parens, ni d'écrire aucunes lettres qu'en Communauté.

Le malheureux s'en alla aprés ce bel exploit, & ne revint plus. Cette pauvre fille demeura long-tems dans l'état que je viens de dire. Mais ſa mere qui avoit pour elle quelque choſe de plus tendre que pour tous ſes autres enfans, & qui ne recevoit plus de ſes nouvelles, ſurpriſe d'un tel changement, dit à un de ſes fils qui étoit un jeune homme ſage & bien tourné, qu'elle croyoit que ſa fille étoit morte, & que les Religieuſes cachoient ſa mort pour joüir plus long-tems de ſa penſion; & le pria de ſavoir à quelque prix que ce fût ce qui en étoit, & de voir ſa ſœur s'il étoit poſſible. Le frere alla incontinent au Convent. On lui dit à l'ordinaire que ſa ſœur ne quittoit pas le lit. Le jeune homme ne prit point cela en payement, & jura que ſi l'on ne la lui faiſoit voir il paſſeroit par deſſus les murailles, & forceroit le Monaſtere.

Cette

Cette menace fit tant de peur aux Religieuſes, qu'elles amenerent ſa ſœur à la grille : mais l'Abeſſe la ſuivoit de ſi prés, qu'elle ne pouvoit parler à ſon frere que la bonne Mere ne l'entendît. Comme Sœur Marie étoit ſage elle s'étoit precautionnée à l'avance, & avoit écrit tout ce que j'ai déja dit, & circonſtancié mille autres ſtratagémes que le Prieur avoit mis en œuvre pour la ſeduire, & que je ne mettrai point ici pour être court. Je ne dois pourtant pas oublier que pendant que ſa tante étoit Abeſſe, le Prieur s'étant imaginé qu'on le rebutoit à cauſe de ſa laideur, découpla à Sœur Marie un Religieux jeune & bien fait, eſperant que ſi ce Moine réüſſiſſoit, il pourroit enſuite obtenir par la crainte ce qu'il avoit inutilement demandé. Mais d'un jardin où le jeune Moine lui parla d'afaire avec des geſtes & des expreſſions ſi infames que j'aurois honte de les rapporter, la pauvre fille courut à l'Abeſſe qui parloit au Prieur, en criant : ma Mere ce ſont des Démons, & non des Religieux qui viennent nous viſiter. Le Prieur craignant alors d'être découvert, dit à l'Abeſſe en riant : certainement, ma Mere, Sœur Marie a raiſon. Il la prit enſuite par la main, & lui dit en preſence de l'Abeſſe : j'avois entendu dire que Sœur Marie parloit fort bien, & avoit tant de facilité qu'on la croyoit mondaine. C'eſt pourquoi j'ai fait violence à mon naturel, & lui ai parlé comme les mondains parlent aux femmes, autant que je puis le ſavoir par les livres ; car pour l'experience j'y ſuis auſſi ignorant

rant que je l'étois le jour que je naquis. Et comme j'attribuois ſa vertu à ma vieilleſſe & à ma laideur, j'ai commandé à mon jeune Religieux de lui parler ſur le même ton. Elle a fait comme vous voyez une ſage & vertueuſe reſiſtance. Je lui en ſai bon gré, & l'en eſtime ſi fort, que je veux deſormais qu'elle ſoit la premiere aprés vous, & la maîtreſſe des Novices, afin que ſa vertu ſe fortifie de plus en plus. Ce venerable Prieur fit pluſieurs coups de la même force durant trois ans qu'il fut amoureux de la Religieuſe, qui comme j'ai dit donna à ſon frere par la grille la relation de ſes triſtes aventures.

Le frere apporta cette relation à ſa mere. Cette femme au deſeſpoir partit incontinent pour Paris, où elle trouva la Reine de Navarre ſœur unique du Roi. Elle lui fit voir cette pitoyable hiſtoire, & lui dit : ne vous fiez plus, Madame, à ces hipocrites. Je croyois avoir mis ma fille dans les fauxbourgs, ou du moins dans le chemin du Paradis, & je l'ai miſe en enfer, & entre les mains de gens pires que tous les Diables qui y ſont ; car les Diables ne nous tentent qu'autant que nous y donnons nôtre conſentement, & ceux-ci veulent nous emporter par la violence quand ils ne peuvent le faire par amour. La Reine de Navarre fut fort embarraſſée. Elle avoit une confiance entiere au Prieur de ſaint Martin, & elle lui avoit donné la charge des Abeſſes de Montivilier & de Canſes Belles-Sœurs. D'un autre côté elle trouvoit le crime ſi noir & ſi horrible, qu'elle ne pouvoit

ſe

ſe reſoudre à le laiſſer impuni. Elle prit enfin ſon parti, qui fut de venger l'innocence de cette pauvre fille. Elle communiqua la choſe au Chancelier du Roi, qui étoit alors Légat en France. Le Légat fit venir le Prieur, qui dit pour toute excuſe qu'il avoit ſoixante-dix ans. Le bon Pere parla à la Reine de Navarre, la priant ſur tous les plaiſirs qu'elle voudroit jamais lui faire, & pour toute recompenſe de ſes ſervices, d'avoir la bonté de faire ceſſer ce procez, lui proteſtant qu'il avouëroit que Sœur Marie Herouët étoit une perle d'honneur & de chaſteté. La Reine fut tellement étonnée de ce diſcours, que ne ſachant que lui répondre elle lui tourna le dos, & le laiſſa là. Le pauvre Moine fort confus ſe retira dans ſon Monaſtere, où il ne voulut plus être vû de perſonne, & mourut un an aprés. Sœur Marie Herouët eſtimée à proportion des vertus que Dieu avoit mis en elle, fut tirée de l'Abaye de Gif, où elle avoit tant ſoufert, & faite Abeſſe par le Roi de l'Abaye de Gien prés de Montargis. Elle reforma l'Abaye que ſa Majeſté lui avoit donnée, & vécut comme une ſainte animée de l'Eſprit de Dieu, qu'elle loüa toute ſa vie du repos qu'il lui avoit procuré, & de la dignité dont il l'avoit revétuë.

Voilà une hiſtoire, Meſdames, qui confirme bien ce que dit ſaint Paul aux Corinthiens, que Dieu ſe ſert *des choſes foibles pour confondre les fortes*, & de celles qui paroiſſent inutiles aux yeux des hommes, pour renverſer la gloire & l'éclat faſtueux de ceux qui s'i-

maginent être quelque choſe, & ne ſont pourtant rien dans le fond. Il n'y a de bien dans tous les hommes que celui que Dieu y met par ſa grace, & il n'eſt point de tentation dont on ne ſorte victorieux quand Dieu accorde ſon ſecours. Vous le voyez par la confeſſion d'un Moine qu'on croyoit homme de bien, & par l'élevation d'une fille qu'il vouloit faire paſſer pour criminelle & méchante. En cela ſe trouve veritable ce que dit Nôtre-Seigneur, *que celui qui s'élevera ſera humilié, & que celui qui s'humiliera ſera élevé.* Que de gens de bien ce Prieur a trompé, dit Oyſille! car j'ai vû qu'on ſe fioit plus en lui qu'en Dieu. Ce n'eſt pas moi qu'il a trompé, répondit Nomerfide, car je ne me ſuis jamais fiée à ces ſortes de gens. Il y en a de bons, reprit Oyſille: & la méchanceté d'un particulier ne doit pas être rejettée ſur le géneral; mais les meilleurs ſont ceux qui frequentent moins les maiſons ſeculieres & les femmes. C'eſt fort bien dit, repartit Emarſuitte; car moins on les voit, moins on les connoît, & plus on les eſtime: la raiſon eſt, que plus on les frequente, mieux on connoît leur fond. Laiſſons donc l'Egliſe où elle eſt, dit Nomerfide, & voyons à qui Guebron donnera ſa voix. Ce ſera à Madame Oyſille, répondit Guebron, à condition qu'elle nous dira quelque choſe à l'honneur des freres Religieux. Nous avons tant juré, repliqua Oyſille, de dire la verité, que je ne ſaurois m'en éloigner. D'ailleurs en faiſant vôtre conte vous m'avez fait reſſouvenir d'une pitoyable hiſtoi-

hiſtoire, dont je ſerai obligée de vous regaler, parce que je ſuis dans le voiſinage du païs où la choſe eſt arrivée de mon tems. Je la choiſis de fraîche date, Meſdames, afin que l'hipocriſie de ceux qui ſe croyent plus religieux que les autres, ne vous enchante l'eſprit de maniere, que vôtre foi quittant le droit chemin, ne s'imagine trouver le ſalut en aucun autre qu'en celui ſeul qui ne veut point de compagnon dans l'ouvrage de nôtre creation & de nôtre redemption. Celui-là ſeul eſt tout-puiſſant pour nous ſauver dans l'éternité, & pour nous conſoler durant cette vie, & nous délivrer de toutes nos afflictions. Vous ſavez que Satan prend ſouvent la forme d'un Ange de lumiere, afin que l'œil trompé par les apparences de la ſainteté & de la dévotion s'attache aux choſes qu'il devroit fuir.

XXIII. NOUVELLE.

Un Cordelier eſt la cauſe de trois meurtres, du mari, de la femme & d'un enfant.

IL y avoit en Perigord un Gentilhomme qui avoit tant de dévotion pour ſaint François, qu'il s'imaginoit que tous ceux qui en portoit l'habit devoient être auſſi ſaints que le Saint même. Il fit faire chez lui à l'honneur de ce bon Saint un appartement pour loger les Religieux de cet Ordre, par le conſeil deſquels

il

il regloit toutes ſes affaires, & même juſques aux moindres choſes qui regardoient le ménage, croyant aller bien ſûrement en ſuivant de ſi bons guides. Il arriva que la femme de ce Gentilhomme qui étoit belle, & auſſi ſage & vertueuſe que belle, accoucha d'un beau garçon; de quoi ſon mari qui l'aimoit déja beaucoup, l'aima doublement encore. Pour regaler & divertir ſa commere il envoya querir un de ſes beaux-freres. A l'heure du ſoupé il arriva un Cordelier, duquel je tairai le nom pour l'honneur de l'Ordre. Le Gentilhomme fut fort aiſe de voir ſon Pere ſpirituel pour lequel il n'avoit rien de ſecret. Aprés une longue converſation entre la commere, le beau-frere & le Moine, on ſe mit à table pour ſouper. Durant le repas le Gentilhomme regardant ſa femme qui avoit aſſez de beauté & d'agrément pour donner dans la vûe, demanda tout haut au bon Pere. Eſt-il vrai, mon Pere, que c'eſt un peché mortel de coucher avec ſa femme pendant qu'elle eſt en couche? Le Cordelier qui paroiſſoit tout autre qu'il n'étoit, répondit: certainement, Monſieur, je croi que c'eſt un des grands pechez qui ſe commette dans le mariage: quand il n'y auroit que l'exemple de la bienheureuſe Vierge qui ne voulut entrer au Temple qu'aprés le jour de ſa Purification, quoi qu'elle n'eût pas beſoin de cette ceremonie, vous devriez indiſpenſablement vous abſtenir de ce petit plaiſir, puiſque la bonne Vierge Marie pour obéïr à la loi s'abſtenoit d'aller au Temple, où étoit toute ſa conſolation. D'ailleurs

leurs les Medecins disent qu'il y a à craindre pour les enfans qui en peuvent venir. Le Gentilhomme qui avoit cru que le Pere lui donneroit permission de coucher avec sa femme, ne fut point aise d'une réponse si contraire à son esperance ; cependant il laissa-là la chose. Le Reverend Pere aprés avoir bû un peu plus que de raison durant cette conversation, jetta les yeux sur la commere, & conclut en lui-même, que s'il en étoit le mari, il coucheroit avec elle sans en demander conseil à personne. Comme le feu s'allume peu à peu, & augmente en sorte qu'il brûle la maison, de même le pauvre *Frater* se sentit épris d'une telle concupiscence, qu'il resolut tout à coup de pousser à bout le desir que son cœur cachoit il y avoit plus de trois ans. Aprés qu'on eut desservi il prit le Gentilhomme par la main, le mena prés du lit de sa femme, & lui dit devant elle : comme je connois, Monsieur, l'amitié qu'il y a entre vous & Mademoiselle, j'entre dans les mouvemens que vous inspire à tous deux la grande jeunesse où vous étes. C'est pourquoi je veux vous dire un secret de nôtre sainte Théologie; c'est que la loi qui est si rigoureuse à cause des abus que les maris indiscrets font, n'a pas la même rigueur pour les maris aussi sages & aussi moderez que vous. Ainsi, Monsieur, aprés avoir dit devant les gens quelle est la severité de la loi, je dois vous dire en particulier quelle en est la douceur. Sachez donc qu'il y a femmes & femmes, comme il y a hommes & hommes. Il faut donc avant tou-

tes choſes que Mademoiſelle qui eſt accouchée depuis trois ſemaines, vous diſe ſi elle eſt hors du flux de ſang. La Demoiſelle répondit bien poſitivement qu'elle l'etoit. Cela étant, mon fils, reprit le Cordelier, je vous permets de coucher avec elle ſans ſcrupule à ces deux conditions : La premiere que vous n'en parlerez à perſonne, & que vous y viendrez ſecretement : L'autre que vous n'y viendrez qu'à deux heures aprés minuit afin de ne pas troubler la digeſtion de vôtre épouſe. Le Gentilhomme lui promit tout cela, & appuya ſa promeſſe d'un ſi gros ſerment, que le Moine qui le connoiſſoit plus ſot que menteur, ne douta point qu'il ne tint ce qu'il promettoit. Aprés une aſſez longue converſation il leur ſouhaita le bon ſoir, leur donna nombre de benedictions, & ſe retira dans ſa chambre. Il prit en ſe retirant le Gentilhomme par la main, & lui dit : certes, Monſieur, il eſt tems de vous retirer vous auſſi, & de laiſſer repoſer Mademoiſelle. Le Gentilhomme ſortit, & dit à ſa femme en preſence du bon Pere, de laiſſer la porte ouverte.

Le bon Moine étant dans ſa chambre ne penſa à rien moins qu'à dormir. Auſſi-tôt qu'il n'entendit plus de bruit dans la maiſon, c'eſt-à-dire à l'heure à peu prés qu'il avoit coûtume d'aller à Matines, il s'en alla droit à la chambre où le Gentilhomme étoit attendu. Il trouva la porte ouverte, & étant entré il commença par éteindre la chandelle, & ſe coucha le plus vîte qu'il pût auprés de la commere. Ce n'eſt pas, mon ami, lui dit

la Demoiſelle qui le prenoit pour ſon mari ; ce que vous avez promis au bon Pere, de ne venir ici qu'à deux heures. Le Cordelier plus attentif à l'action qu'à la contemplation, craignant d'ailleurs d'être reconnu, penſa plus à ſatisfaire la paſſion criminelle dont ſon cœur étoit empoiſonné depuis long-tems, qu'à lui répondre. De quoi la Demoiſelle fut fort étonnée. L'heure que le mari devoit venir approchant, le Cordelier déniche, & regagne ſa chambre. Comme l'amour l'avoit empéché de dormir, la crainte qui ſuit toûjours le crime, ne lui permit pas de repoſer. Il ſe leve, s'en va au portier, & lui dit : mon ami, Monſieur m'a commandé de m'en aller tout à l'heure à nôtre Convent, où j'ai ordre de faire prier Dieu pour lui : ainſi donnez-moi je vous prie ma monture, & m'ouvrez la porte ſans que perſonne en entende rien ; car le ſecret eſt ici neceſſaire. Le portier ſachant qu'obéïr au Cordelier étoit ſervir ſon maître, ouvrit la porte & le laiſſa ſortir.

Dans ce moment-là le Gentilhomme s'éveilla, & voyant que l'heure qu'il devoit aller voir ſa femme n'étoit pas éloignée, il ſe leva en robe de chambre, & alla ſe coucher auprés de ſa femme, où il pouvoit aller ſuivant la loi de Dieu ſans en demander permiſſion à l'homme. Sa femme ignorant ce qui s'étoit paſſé, & entendant parler ſon mari auprés d'elle, en fut ſurpriſe, & lui dit. Quoi, Monſieur ? Eſt-ce la promeſſe que vous avez faite au bon Cordelier de ménager vôtre ſanté & la mienne ?

ne? Non content d'être ici venu avant l'heure, vous y revenez encore. Penſez-y, Monſieur, je vous en ſuplie. Le Gentilhomme étourdi d'une telle nouvelle, ne pût cacher ſon chagrin, & lui dit. Que me dites-vous là? Il y a trois ſemaines que je n'ai couché avec vous, & vous m'accuſez d'y venir trop ſouvent. Si vous me parlez davantage ſur ce ton, vous me ferez croire que ma compagnie vous déplaît, & me contraindrez de faire ce que je n'ai jamais fait, je veux dire de chercher ailleurs le plaiſir légitime que vous me refuſez. La Dame qui crut qu'il plaiſantoit lui répondit : Je vous ſuplie, Mr. ne vous trompez pas vous-même en croyant me tromper. Quoi que vous ne m'ayez pas parlé la premiere fois que vous étes venu, j'ai pourtant bien connu que vous y étiez. Le Gentilhomme connut alors qu'ils étoient tous deux dupez, & fit un gros ſerment qu'il n'y étoit point venu. La femme en eut tant de douleur, qu'elle pria ſon mari avec larmes de ſavoir au plûtôt qui ce pouvoit être, puiſqu'il n'y avoit que ſon frere & le Cordelier qui fuſſent couchez chez eux. Le Gentilhomme porta d'abord ſes conjectures ſur le Cordelier, courut à ſa chambre, & n'y trouva perſonne. Pour aſſûré s'il avoit pris la fuite, il fit venir le portier & lui demanda s'il ne ſavoit point de quoi le Cordelier étoit devenu? Le portier lui ayant dit ce qui s'étoit paſſé, le bon Gentilhomme bien convaincu de la ſcelerateriе du Moine, s'en retourna d'abord trouver ſa femme, & lui dit:

ſoyez

ſoyez aſſûrée, ma mie, que celui qui a couché avec vous, & a fait tant de prouëſſes, eſt nôtre Pere Confeſſeur. La Demoiſelle à qui l'honneur avoit toûjours été fort precieux, ſe jetta dans un ſi grand deſeſpoir, qu'oubliant toute humanité & le naturel de femme, elle ſuplia ſon mari à genoux de la venger d'un ſi cruel outrage. Le mari monte à cheval incontinent, & pourſuit le Cordelier.

La femme étant ſeule dans ſon lit, ſans conſeil & ſans autre conſolation que de ſon enfant nouveau né, repaſſant ſur l'afreuſe aventure qui venoit de lui arriver, & ne comptant pour rien ſon ignorance, ſe crut coupable, & la femme du monde la plus malheureuſe. Ces triſtes reflexions qu'elle fondoit ſur l'atrocité du crime, ſur l'amour qu'elle avoit pour ſon époux, & ſur l'honneur qu'elle aimoit ſur toutes choſes, la troublerent ſi fort, & la jetterent dans un deſeſpoir ſi extréme, qu'elle crut que la mort lui étoit meilleure que la vie. Dans cette cruelle ſituation d'eſprit elle s'abandonna à ſa douleur, & perdit non ſeulement l'eſperance que tout Chrétien doit avoir en Dieu, mais auſſi le ſens commun, & la memoire de ſa propre nature. Ne connoiſſant donc ni Dieu ni ſoi-même; mais étant au contraire pleine de rage & de fureur, défit une corde de ſon lit, & s'étrangla de ſes propres mains. A l'agonie d'une mort ſi cruelle, & lors que la nature fait les derniers éforts, cette malheureuſe fit des mouvemens ſi violens,

que

que portant le pied ſur le viſage de ſon enfant, ſon innocence ne pût le garantir d'une mort auſſi douleureuſe que celle de ſa mere. Mais elle fit un ſi grand cri en rendant les derniers ſoûpirs, qu'une femme qui couchoit dans ſa chambre, ſe leva promptement, & alluma de la chandelle.

Cette femme voyant ſa maîtreſſe pendue & étranglée à la corde du lit, & ſon enfant étoufé ſous ſes pieds, courut toute éfrayée à la chambre du frere de la morte, & le mena voir ce triſte ſpectacle. Le frere afligé autant que le peut & doit être un homme qui aimoit tendrement ſa ſœur, demanda à la ſervante, qui avoit fait un tel crime. La ſervante répondit qu'elle n'en ſavoit rien, & qu'elle ne pouvoit dire autre choſe ſinon qu'il n'étoit entré perſonne que ſon maître qui n'étoit ſorti que depuis un moment. Le frere allant incontinent à la chambre de ſon beau-frere, & ne le trouvant point, crut fermement qu'il avoit fait le coup. Il monta ſans retardement à cheval, & ſans plus ample information courut aprés ſon beau-frere, & l'attendit dans un chemin comme il revenoit de la pourſuite du Cordelier, bien fâché de n'avoir pû le joindre. Défendez-vous, lâche ſcelerat, dit le frere de la morte au mari, tout auſſi-tôt qu'il le vit. J'eſpere que Dieu me vengera par cette épée du plus méchant de tous les hommes. Le mari voulut s'excuſer; mais le beau-frere le ſerroit de ſi prés, que tout ce qu'il pût faire fut de ſe défendre ſans s'informer du ſujet de la querelle. Ils ſe donnerent tant de

coups

coups l'un & l'autre, que la perte du ſang & la laſſitude, les contraignirent de mettre pied à terre & de ſe repoſer, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. En reprenant ainſi haleine, le mari dit au frere. Que je ſache au moins, mon frere, pourquoi l'amitié que nous avons toûjours eu l'un pour l'autre s'eſt convertie en une ſi cruelle haine. ? Que je ſache auſſi, répondit le frere, pourquoi vous avez fait mourir ma ſœur, l'une des femmes de bien qui fut jamais? & pourquoi ſous pretexte de vouloir coucher avec elle, vous l'avez pendue & étranglée à la corde de vôtre lit? A ces mots le pauvre mari plus mort que vif, dit à ſon beau-frere: Eſt-il poſſible, mon frere, que vous ayez trouvé vôtre ſœur en l'état que vous dites? Je vous prie, mon frere, reprit l'époux aprés qu'on l'eut aſſûré qu'on ne diſoit rien que de vrai, de trouver bon que je vous diſe pourquoi je ſuis ſorti. Et ſur cela il conta l'aventure du Cordelier. Le frere fort étonné, & plus fâché encore de l'avoir attaqué ſans raiſon, lui fit de grandes excuſes. Je vous ai fait tort, lui dit-il; mais je vous prie de me le pardonner. Si je vous ai fait tort, répondit l'époux, vous en étes vengé; car je ſuis ſi bleſſé, que je deſeſpere d'en rechaper. Le beau-frere le remonta à cheval du mieux qu'il pût, & le remena chez lui, où il mourut le lendemain, & confeſſa devant tous ſes parens & amis qu'il étoit la cauſe de ſa mort. Pour ſatisfaire à la juſtice on conſeilla au Cordelier d'aller demander ſa grace au Roi François I. Pour cet éfet

aprés

aprés avoir fait enterrer honorablement le pere, la mere, & l'enfant, il partit un Vendredi ſaint pour aller ſoliciter ſa grace à la Cour, & l'obtint par la faveur de François Olivier Chancelier d'Alençon, & choiſi depuis par le Roi en conſideration de ſes grandes vertus pour Chancelier de France.

Je ſuis perſuadée, Meſdames, qu'aprés cette hiſtoire qui eſt la verité même, il n'y aura perſonne de vous qui n'y penſe deux fois avant que de loger de pareils hôtes. Que ceci vous apprenne que plus le venin eſt caché, & plus il eſt dangereux. Demeurez d'accord, dit Hircan, que ce mari étoit un grand ſot de mener ſouper un tel galant auprés d'une ſi belle femme. J'ai vû le tems, dit Guebron, qu'il n'y avoit point dans nôtre païs de maiſon, où il n'y eût une chambre pour les bons Peres: Mais à preſent ils ſont ſi bien connus, qu'on les craint plus que les Avanturiers. Il me ſemble, reprit Parlamente, qu'une femme étant au lit ne doit jamais faire entrer dans ſa chambre ni Moine ni Prétre, que pour lui adminiſtrer les Sacremens de l'Egliſe; & pour moi quand j'en appellerai, on peut compter que je ſuis dangereuſement malade. Si tout le monde, étoit auſſi auſtere que vous, répondit Emarſuitte, les pauvres Prétres n'ayant plus la liberté de voir les femmes ſeroient pis que des excommuniez. Ne craignez rien pour eux, dit alors Saffredant. Ces bonnes gens ne manqueront jamais de femmes. Comment, dit Simon-

tault, ce ſont eux qui nous uniſſent aux femmes par les liens du mariage, & ils ont la méchanceté de tâcher à nous deſunir, & à nous faire rompre le ſerment qu'ils nous ont fait faire. C'eſt une pitié, reprit Oyſille, que ceux qui ont l'adminiſtration des Sacremens s'en jouënt de cette maniere. On devroit les brûler tout vifs. Vous feriez mieux, repliqua Saffredant, de les reſpecter, que de les blâmer, & de les flater, que de les injurier: Mais paſſons outre, & voyons qui aura la voix d'Oyſille. Ce ſera Dagoucin, répondit Oyſille; car je le vois ſi réveur, qu'il me ſemble prét à dire quelque choſe de bon. Puiſque je ne puis, ni n'oſe dire ce que je penſe, dit Dagoucin, au moins parlerai-je d'un homme à qui la cruauté fut préjudiciable, & puis avantageuſe. Quoi que l'amour ait ſi bonne opinion de ſa force & de ſa puiſſance, qu'il veut aller tout nud; & qu'il lui ſoit fort ennuyeux, & enfin inſupportable de ſe produire ſous le voile; cependant ceux qui pour obéïr à ſes conſeils ſe preſſent trop de ſe découvrir, s'en trouvent ſouvent mal, comme il arriva à un Gentilhomme de Caſtille, dont je vais vous conter l'hiſtoire.

XXIV. NOUVELLE.

Ingenieuſe invention d'un Caſtillan pour faire déclaration d'amour à une Reine, & ce qui en arriva.

IL y avoit à la Cour d'un Roi & d'une Reine de Caſtille que l'hiſtoire ne nomme pas, un Gentilhomme de ſi bonne maiſon, & ſi bien fait de ſa perſonne, qu'il n'y avoit pas ſon pareil dans toute l'Eſpagne. Chacun admiroit ſes vertus autant qu'il étoit ſurpris

de ſon indiference; Car on ne s'étoit jamais apperçû qu'il aimât ou ſervît aucune Dame, quoi qu'il y en eût grand nombre à la Cour capables d'echaufer la glace même; mais il n'y en eut point qui pût prendre ce Gentilhomme qui ſe nommoit Eliſor. La Reine qui étoit une femme d'une grande vertu : mais pourtant femme, & pas plus exempte que les autres de la flâme qui moins elle éclate, plus elle eſt violente, ſurpriſe de ce que ce Gentilhomme ne s'attachât à aucune de ſes femmes, lui demanda un jour s'il étoit vrai qu'il fût auſſi indiferent qu'il le paroiſſoit ? Il répondit que ſi elle voyoit ſon cœur comme elle voyoit ſon viſage, elle ne lui feroit pas cette queſtion. La curioſité, peché originel du beau Sexe, lui fit venir l'envie de ſavoir ce qu'il vouloit dire, & le preſſa ſi fort, qu'elle lui fit avouër qu'il aimoit une Dame qu'il croyoit la plus vertueuſe qu'il y eût au monde. Elle fit tout ce qu'elle pût & par prieres & par commandemens pour lui faire dire qui elle étoit; mais tout cela fut inutile. Elle fit ſemblant d'être en ſi groſſe colere contre lui, qu'elle jura qu'elle ne lui parleroit jamais, s'il ne lui nommoit celle qu'il aimoit avec tant de paſſion. Elle le pouſſa ſi loin, qu'elle le reduiſit à dire, qu'il aimeroit autant mourir que de faire ce qu'elle lui ordonnoit. Mais voyant enfin qu'il alloit être privé de l'honneur de la voir, & en même tems de ſa bienveillance, faute de dire une verité ſi honnéte dans le fond, que perſonne ne devoit la prendre en mauvaiſe

ſe part, lui dit tout tremblant. Je ne puis ni n'oſe, Madame, vous nommer cette perſonne; mais je vous la ferai voir la premiere fois que vous irez à la chaſſe, & je ſuis ſûr que vous direz auſſi bien que moi, que c'eſt la femme la plus belle & la plus accomplie qu'il y ait au monde. Aprés cette réponſe la Reine alla plûtôt à la chaſſe qu'elle n'auroit fait. Eliſor en fut averti, & ſe prépara à l'aller ſervir à ſon ordinaire. Il avoit eu ſoin de faire faire un grand miroir d'acier en façon de hallecret. Il le mit devant ſon eſtomac, & s'envelopa bien d'un manteau de Friſe noire, tout bordé de Canetille, & d'or richement friſé. Il étoit monté ſur un cheval noir fort richement enharnaché. Le harnois étoit tout doré & émaillé de noir à la Moreſque, & ſon chapeau de ſoie noire avec une riche enſeigne, où il y avoit pour Deviſe un amour couvert par force, enrichi de pierreries. L'épée, le poignard, & les Deviſes qui y étoient répondoient au reſte: En un mot il étoit en fort bon équipage, & ſi bon homme de cheval, que tous ceux qui le voyoient quittoient le plaiſir de la chaſſe pour voir les paſſades & les ſauts qu'Eliſor faiſoit faire à ſon cheval. Aprés avoir conduit la Reine au lieu où l'on avoit tendu les toiles, il mit pied à terre, & alla à la Reine pour lui aider à décendre de cheval. Dans le tems qu'elle lui tendoit les bras, il ouvrit ſon manteau qui couvroit ſa nouvelle cuiraſſe, la prit entre ſes bras, lui montra ſon miroir, & lui dit: Regardez ici, Madame, je vous en

ſuplie ; & ſans attendre ſa réponſe il la mit doucement à terre.

La chaſſe finie la Reine revint au Palais ſans parler à Eliſor. Elle l'appella aprés ſoupé, & lui dit, qu'il étoit le plus grand menteur qu'elle eût jamais vû, parceque lui ayant promis de lui faire voir à la chaſſe celle qu'il aimoit le plus, il n'en avoit cependant rien fait. Mais auſſi qu'elle avoit reſolu de ne faire deſormais aucun cas de lui. Eliſor craignant que la Reine n'eût pas entendu ce qu'il lui avoit dit, répondit qu'il avoit tenu parole, & que non ſeulement il lui avoit montré la femme, mais auſſi la choſe qu'il aimoit le mieux. Elle contrefaiſant l'ignorante lui dit, qu'elle n'avoit point compris qu'il lui eût montré une ſeule de ſes femmes. Il eſt vrai, repliqua Eliſor : Mais que vous ai-je montré en vous décendant de cheval ? Rien, dit la Reine, qu'un miroir que vous aviez devant l'eſtomac. Et qu'avez vous vû dans ce miroir, repartit Eliſor ? Rien que moi ſeule, repliqua la Reine. Par conſequent, Madame, répondit Eliſor, je vous ai tenu parole pour vous obéïr. Jamais rien n'entra dans mon cœur que celle que vous avez vûe devant mon eſtomac, & c'eſt la ſeule que je veux aimer, venerer & adorer, non comme une femme, mais comme une divinité en terre, de laquelle dépendent ma vie & ma mort. La ſeule grace que je vous demande, Madame, eſt que la parfaite paſſion qui m'a fait vivre pendant que je l'ai cachée, ne me faſſe point mourir aprés l'avoir déclarée. Si je ne

ſuis

ſuis pas digne que vous me regardiez, & que vous me receviez pour vôtre plus paſſionné ſerviteur, ſoufrez au moins que je vive comme j'ai fait juſqu'ici, de la ſatisfaction que j'ai d'avoir oſé donner mon cœur à un ſujet ſi parfait & ſi digne, que je dois me contenter de l'aimer, quoi que je ne puiſſe pas eſperer un amour reciproque. Si la connoiſſance que vous avez de ma forte paſſion ne me rend pas plus agreable à vos yeux qu'auparavant, ne m'ôtez pas au moins la vie, qui conſiſte dans le bien que j'eſpere de vous voir comme à l'ordinaire. Je ne reçois de vous que le bien qui m'eſt abſolument nèceſſaire. Si j'en ai moins, vous aurez moins de ſerviteurs, & vous perdrez le meilleur & le plus afectionné que vous ayez eu & aurez jamais.

La Reine, ſoit pour paroître autre qu'elle n'étoit, ſoit qu'elle voulût faire une plus longue épreuve de l'amour qu'il avoit pour elle, ou qu'elle eût deſſein d'en aimer un autre qu'elle ne vouloit pas quitter pour lui, ou ſoit enfin qu'elle fût bien aiſe d'avoir cet amant de reſerve en cas que ſon cœur vint à être vaquant par quelque faute que pourroit faire celui qu'elle aimoit déja, lui dit d'un air ni fâché ni content. Je ne vous demanderai point, Eliſor, comment ne connoiſſant la puiſſance de l'amour, vous avez pû être ſi preſomptueux & ſi extravagant que de m'aimer; car je ſai qu'on eſt ſi peu le maître de ſon cœur, qu'on ne le fait pas aimer & haïr ce qu'on veut. Mais puiſque vous avez ſi bien ſû me

déclarer que vous m'aimez, je veux ſavoir combien il y a de tems que vous êtes dans ces ſentimens. Eliſor la trouvant ſi belle, & voyant qu'elle s'informoit de ſa maladie, ne deſeſpera pas qu'elle ne lui donnât quelque remede : mais conſiderant d'un autre côté la ſageſſe & la gravité avec laquelle elle l'interrogeoit, il craignit d'avoir afaire à un Juge qui alloit donner contre lui ſentence de condamnation. Malgré cette incertitude d'eſperance & de crainte, il lui proteſta qu'il l'aimoit dés ſa grande jeuneſſe ; & que depuis ſept ans ſeulement il avoit ſenti ſa peine, ou pour mieux dire une maladie ſi agréable, qu'il aimeroit mieux la mort que la gueriſon. Puiſque vous avez eu ſept ans de conſtance, répondit la Reine, je ne dois pas moins balancer à vous en croire, que vous avez fait à me déclarer vôtre amour. C'eſt pourquoi ſi vous dites la verité, je veux m'en convaincre de maniere, que je n'en puiſſe jamais douter, & ſi je ſuis ſatisfaite de l'épreuve, je vous croirai à mon égard tel que vous me jurez que vous êtes : vous trouvant alors tel que vous dites, vous me trouverez telle que vous ſouhaitez. Eliſor la ſuplia de le mettre à telle épreuve qu'il lui plairoit, n'y ayant rien de ſi dificile qui ne lui parût fort aiſé dans l'eſperance d'être aſſez heureux que de lui faire connoître le parfait amour qu'il avoit pour elle, lui proteſtant au reſte qu'il n'attendoit que l'honneur de ſes commandemens. Si vous m'aimez, Eliſor, autant que vous le dites, repliqua la Reine, je ſuis aſſûrée que pour avoir mes

bonnes

bonnes graces rien ne vous ſera dificile : ainſi je vous commande par le deſir que vous avez de la poſſeder, & par la crainte de la perdre, que dés demain ſans me voir davantage, vous quittiez la Cour, & vous en alliez dans un lieu, où de ſept ans vous n'ayez aucunes nouvelles de moi, ni moi de vous. Vous ſavez bien que vous m'aimez, puiſque vous m'aimez depuis ſept ans. Aprés ſept autres années d'experience, je croirai ce que toutes vos proteſtations ne ſauroient me faire croire.

Ce cruel commandement fit d'abord croire à Eliſor, que ſa vûë étoit de l'éloigner; mais aprés y avoir mieux penſé, il accepta le parti eſperant que l'experience feroit plus pour lui que tout ce qu'il pourroit dire. Si j'ai vécu ſept ans ſans aucune eſperance, lui dit-il, dans la cruelle neceſſité de diſſimuler mon amour, à preſent qu'il vous eſt connu, & que j'ai quelque rayon d'eſpoir, je paſſerai les autres ſept avec plus de patience & de tranquilité. Mais, Madame, ajoûta-t-il, comme en obéïſſant au commandement que vous me faites, je me trouve privé de tout le bien que j'ai jamais eu au monde, quelle eſperance me donnez-vous de me reconnoître au bout des ſept ans pour vôtre fidéle ſerviteur? La Reine tirant un anneau de ſon doigt : coupons cet anneau en deux, lui dit-elle. J'en aurai la moitié, & vous l'autre, afin que je puiſſe vous reconnoître à cette moitié d'anneau, en cas que la longueur du tems me faſſe perdre la memoire de vôtre viſage.

Eli-

Eliſor prit donc l'anneau, & en fit deux moitiez, en donna une à la Reine, & garda l'autre. Prenant enſuite congé d'elle plus mort que ceux qui ont déja rendu l'ame, il s'en alla chez lui donner les ordres pour ſon départ. Il envoya tout ſon train en Province, & s'en alla avec un ſeul valet dans un lieu ſi ſolitaire, qu'aucun de ſes parens & amis n'eut de ſes nouvelles durant les ſept ans. Comment il vécut pendant ce tems-là, & quel fut le chagrin que lui fit ſoufrir l'abſence, c'eſt de quoi je ne puis rien dire ; mais ceux qui aiment ne le peuvent ignorer.

Préciſément au bout des ſept ans, & au moment que la Reine alloit à la Meſſe, un Hermite à longue barbe, vint à elle, lui baiſa la main, & lui preſenta une requête qu'elle ne daigna pas regarder, quoi que ſa coûtume fût de recevoir toutes les requêtes qu'on lui preſentoit, quelque pauvres que fuſſent les gens. La moitié de la Meſſe étant dite, elle ouvrit la requête, & y trouva la moitié de l'anneau qu'elle avoit donné à Eliſor. Elle fut agreablement ſurpriſe ; & avant que de lire ce qu'elle contenoit, elle donna ordre ſur le champ à ſon Aumônier de lui amener l'Hermite qui lui avoit preſenté la requête. L'Aumônier, le chercha de tous les côtez, & apprit pour toutes nouvelles, qu'on l'avoit vû monter à cheval, ſans qu'on ſût lui dire quel chemin il avoit pris. En attendant la réponſe de l'Aumônier, la Reine lût la requête. Il ſe trouva que c'étoit une lettre auſſi bien faite qu'il étoit poſſible, & ſans l'en-

vie

vie que j'ai eu de vous la rendre intelligible je n'aurois jamais osé la traduire. Je vous prie au reste, Mesdames, de croire que le Castillan est plus propre que le François à exprimer les mouvemens de l'amour. Voici la lettre.

Le tems m'a fait par sa force & puissance,
Avoir d'amour parfaite connoissance:
Le tems aprés m'a eté ordonné
En tel travail durant ce tems donné,
Que par le tems l'incredule a pû voir
Ce que l'amour n'a pû faire savoir:
Le tems lequel avoit fait l'amour naître,
Va dans mon cœur le faire enfin paroître
Tout tel qu'il est. C'est pourquoi le voyant,
Ne l'ai connu tel comme en le croyant:
Le tems m'a fait voir sur quel fondement
Mon cœur vouloit aimer si fortement:
Ce fondement étoit vôtre beauté,
Qui cachoit grande cruauté.
Le tems m'apprend que la beauté n'est rien,
Et que la cruauté est cause de mon bien;
Partant je fus de la beauté chassé
Dont les regards j'avois tant pourchassé:
Ne voyant plus vôtre beauté que j'aime,
J'ai mieux senti vôtre rigueur extréme.
A vôtre ordre cruel j'obéis cependant,
Et je m'en tiens trés-heureux, trés-content,
Vû que le tems qui produit l'amitié,
A eu de moi par sa longueur pitié,
En me faisant un si honnête tour,
Que je n'ai point souhaité le retour,
Fors seulement pour vous dire en ce lieu
Non un bon jour, mais le dernier adieu.
Le tems m'a fait voir l'amour pauvre & nud,
Tout tel qu'il est, & d'où il est venu.

Et par le tems j'ai le tems regreté,
Autant ou plus que j'avois ſouhaité,
Conduit d'amour qui aveugle mes ſens,
Dont rien de lui fors regrets je ne ſens:
Mais en voyant cet amour decevable,
Le tems m'a fait voir l'amour veritable,
Que j'ai connu en ce lieu ſolitaire,
Où par ſept ans m'a falu plaindre & taire.
J'ai par le tems connu l'amour d'en haut,
Lequel connu ſoudain l'autre défaut:
Par le tems ſuis du tout à lui rendu,
Et par le tems de l'autre défendu.
Mon cœur, mon corps lui donne en ſacrifice
Pour faire à lui & non à vous ſervice.
En vous ſervant rien m'avez eſtimé,
Et j'ai le rien en ofenſant aimé.
Mort me donnez pour vous avoir ſervie,
Et le fuyant il m'a donné la vie.
Or par ce tems amour plein de bonté,
Par l'autre amour ſi ſoûmis, ſi dompté,
Que mis à rien s'eſt converti en vent,
Qui fut pour moi trop doux, trop decevant.
Je vous le rens tout entier ſans témoin,
N'ayant de lui ni de vous nul beſoin;
Car l'autre amour & parfait & durable,
M'attache à lui d'une attache immuable.
A lui je vais, là me veux afermir,
Sans plus ni vous, ni vôtre Dieu ſervir.
Je prens congé de cruauté, de peine,
Du vrai tourment, du mépris, de la haine,
Du feu brûlant dont vous étes remplie,
De même qu'en beauté vous étes accomplie:
Je ne puis mieux dire adieu à tous maux
A tous malheurs, & accablans travaux,
Et à l'enfer de l'amoureuſe femme,
Qu'en un ſeul mot vous dire adieu, Madame,
Sans nul eſpoir qu'où je ſois, ou ſoyez,
De vous revoir, ou que vous me voyez.

Cette

Cette lettre ne fut pas lûë ſans beaucoup de larmes & de ſurpriſe, accompagnée d'un regret incroyable. En éfet la perte qu'elle faiſoit d'un ſerviteur qui l'aimoit ſi parfaitement, devoit lui être ſi ſenſible, que tous ſes tréſors, ni ſa Couronne même ne pouvoient l'empécher d'être la Princeſſe du monde la plus pauvre & la plus miſerable, puiſqu'elle avoit perdu ce que tous les biens ne ſauroient recouvrer. Aprés avoir entendu la Meſſe elle rentra dans ſa chambre, où elle fit les doleances que ſa cruauté meritoit. Il n'y eut ni montagne, ni rocher, ni forêt, où elle n'envoyât chercher l'Hermite : mais celui qui l'avoit tiré de ſes mains, l'empécha d'y retomber, & le mena en Paradis avant qu'elle pût en avoir des nouvelles en ce monde.

Cet exemple fait voir, que nul ſujet ne doit dire ce qui peut lui faire du mal & ne lui faire aucun bien. Moins encore devez-vous, Meſdames, pouſſer la défiance & l'incredulité ſi loin, que de perdre vos amans en voulant les mettre à une épreuve trop dificile. J'ai entendu parler toute ma vie, Dagoucin, dit Guebron, de la Dame à qui l'aventure eſt arrivée, comme de la femme du monde la plus vertueuſe ; mais je la tiens de l'heure qu'il eſt pour la plus fole & la plus cruelle qui fut jamais. Il me ſemble pourtant, dit Parlamente, qu'elle ne lui faiſoit pas grand tort, s'il aimoit autant qu'il diſoit, d'exiger ſept ans d'épreuve. Les hommes ſont ſi accoûtumez à mentir dans ces occaſions-là, qu'on ne ſauroit prendre trop de ſûretez avant que

de

de s'y fier, si je puis dire qu'il faille s'y fier. Le Dames d'aujourd'hui, dit Hircan, sont bien plus sages que celles du tems passé ; car elles ont en sept jours d'épreuve autant de sûreté d'un amant, que les autres en avoient en sept ans. Il y en a pourtant en cette compagnie, dit Longarine, qu'on a aimé plus de sept ans à toute épreuve, sans avoir pû s'en faire aimer. Cela est vrai, dit Simontault ; mais avec vôtre permission, on doit les mettre au rang de celles du vieux tems. Car aujourd'hui elles ne seroient pas reçûes. Cependant, dit Oysille, Elisor eut beaucoup d'obligation à la Reine, parce qu'elle fut cause qu'il tourna entierement son cœur à Dieu. Ce fut un grand bonheur pour lui, dit Saffredant, de trouver Dieu par les chemins ; car ayant autant d'ennuis qu'il en avoit, je m'étonne qu'il ne se soit pas donné au Diable. Quand vôtre Dame vous a maltraité, répondit Emarsuite, vous êtes-vous donné à tous les Diables ? Je m'y suis donné mille & mille fois, repliqua Saffredant : mais le Diable voyant que les tourmens de l'enfer étoient moindres que ceux qu'elle me faisoient soufrir, & sachant qu'il n'y a point de Diable plus insuportable qu'une femme fort aimée, & qui ne veut point aimer, n'a jamais voulu me prendre. Si j'étois en vôtre place, & que je fusse dans les sentimens où vous êtes, je n'aimerois jamais femme, repartit Parlamente. Mon penchant a toûjours été tel, répondit Saffredant, & mon erreur si grande, que quand je ne puis commander, je m'esti-

me

me fort heureux de pouvoir ſervir ; & la malice des femmes ne peut pas m'empécher de les aimer. Mais dites-moi je vous prie en conſcience, louëz-vous cette Princeſſe d'une ſi grande rigueur ? Ouï, dit Oyſille ; car je croi qu'elle ne vouloit ni aimer, ni être aimée. Cela étant, repliqua Simontault, pourquoi le faire eſperer aprés ſept ans paſſez ? Vous avez raiſon, dit Longarine ; & il me ſemble que celles qui ne veulent pas aimer rompent d'abord, & ne font eſperer aucun retour. Peut-être, dit Nomerfide, en aimoit-elle un autre qui ne valoit pas Eliſor, & préfera-t-elle le moindre au meilleur. Je croi, reprit Saffredant, qu'elle étoit bien aiſe de l'entretenir pour pouvoir le prendre à point nommé quand elle ſe déferoit de celui qu'elle lui préferoit alors. Je vois bien, dit alors Oyſille, que tant que la converſation roulera ſur cette matiere, ceux qui n'aiment pas à être maltraitez, diront de nous le pis qu'ils pourront : ainſi, Dagoucin, donnez je vous prie, vôtre voix à quelqu'un. Je la donne à Longarine, répondit Dagoucin, perſuadé qu'elle nous dira quelque choſe de nouveau, & la verité même ſans épargner ni les hommes ni les femmes. Puiſque vous avez ſi bonne opinion de ma ſincerité, dit Longarine, je conterai une aventure arrivée à un grand Prince, qui ſurpaſſa en vertu tous les Princes de ſon tems. Permettez-moi de vous dire auſſi que le menſonge & la diſſimulation eſt la choſe dont on doit uſer le moins, ſi ce n'eſt dans une extréme neceſſité. C'eſt un vice fort laid

laid & fort infame, & principalement quand il se trouve dans les Princes & grands Seigneurs, auſquels la verité ſied beaucoup mieux qu'aux autres hommes. Mais il n'y a point de Prince au monde quelque glorieux & quelque riche qu'il ſoit, qui ne reconnoiſſe l'Empire de l'Amour, & qui ne ſoit ſoûmis à ſa tirannie. On peut dire même que plus un Prince eſt illuſtre, & a le cœur grand, plus l'amour fait d'éforts pour en faire un de ſes ſujets. En éfet, ce Dieu ſuperbe dédaigne tout ce qui eſt commun, & ne ſe plaît qu'à faire tous les jours des miracles, comme d'afoiblir les forts, de fortifier les foibles, de rendre ſavans les ignorans, & les ſages fous, de favoriſer les paſſions, de ruïner la raiſon, & de bouleverſer en un mot toute la nature. Comme les Princes n'en ſont pas exempts, ils ne le ſont pas non plus de la neceſſité où les met le deſir de l'amoureuſe ſervitude. De là vient qu'ils ſont forcez d'uſer de menſonge, l'hipocriſie & de feinte, qui ſelon Maître Jean de Meun ſont des moyens pour vaincre les ennemis. Puiſqu'une action de cette nature eſt loüable pour un Prince, quoi qu'elle ſoit condamnable pour tous les autres hommes, je vais vous entretenir de l'invention dont ſe ſervit un jeune Prince qui trompa ceux qui ont accoûtumé de tromper tout le monde.

XXV. NOUVELLE.

Subtilité d'un grand Prince pour joüir de la femme d'un Avocat de Paris.

IL y avoit à Paris un Avocat plus estimé que neuf autres de sa profession. Comme son savoir le faisoit rechercher de chacun, il devint le plus riche de tous les gens de robe. Mais voyant qu'il n'avoit point d'enfans de sa premiere femme, il crut qu'il en auroit d'une seconde. Quoi qu'il fût vieux il avoit néan-

moins le cœur & l'eſperance d'un jeune homme. Il fit choix d'une Pariſienne de dix-huit à dix-neuf ans, fort belle de viſage & de teint, & plus belle encore pour la taille & pour l'embonpoint. Il l'aima & la traita du mieux qu'il pût; mais il n'en eut point d'enfans non plus que de la premiere; de quoi la Belle enfin ſe chagrina. Comme la jeuneſſe ne peut pas porter le chagrin fort loin, la Belle qui alloit aux bals & aux feſtins, reſolut de chercher ailleurs le plaiſir qu'elle ne trouvoit pas chez elle; ce qu'elle fit néanmoins ſi honnétement & avec tant de précaution, que ſon mari ne pouvoit en prendre ombrage; car elle étoit toûjours avec celles en qui il avoit de la confiance.

Etant un jour à une nôce, il s'y trouva un grand Prince qui m'en a fait le conte, & m'a défendu de le nommer. Tout ce que je puis vous dire eſt, qu'il n'y a eu & n'y aura je croi jamais de Prince en France mieux fait & de meilleur air. Les yeux & la contenance de l'Avocate donnerent de l'amour à ce Prince. Il lui parla ſi bien & avec tant de grace qu'elle prit goût à la harangue. Elle lui avoüa ingénuement qu'elle avoit depuis longtems dans le cœur l'amour dont il la prioit, & le pria de ne pas ſe donner la peine de vouloir lui perſuader une choſe à laquelle l'amour l'avoit déja fait conſentir par la ſeule vûe. La naïveté de l'amour ayant donné à ce Prince ce qui meritoit bien d'être aquis par le tems, il ne manqua pas de remercier le Dieu qui le favori-

favoriſoit. Il pouſſa ſi bien ſa pointe, qu'ils convinrent dés lors d'un moyen de ſe voir en moins groſſe compagnie. Le lieu & le tems marquez, le Prince n'eut garde de ne pas comparoître, mais pour ne pas expoſer l'honneur de la Belle il comparut traveſti. Comme il ne vouloit pas être connu des Filoux & autres gens d'induſtrie qui couroient la nuit, il ſe fit accompagner par quelques Gentilshommes de confiance. Il ne fût pas plûtôt dans la ruë où l'Avocate demeuroit, qu'il les quitta, & leur dit: Si dans un quart d'heure vous n'entendez point de bruit, retirez-vous, & revenez me querir vers les trois à quatre heures. Le quart d'heure paſſé, & point de bruit entendu, les Gentilshommes ſe retirerent.

Le Prince alla droit chez l'Avocat, & trouva la porte ouverte comme on lui avoit promis. Mais en montant le degré il rencontra l'Avocat avec une bougie à la main, qui le découvrit le premier. Cependant l'amour qui donne de l'eſprit & de la hardieſſe à proportion des traverſes qu'il fait naître, fit aller le Prince droit à l'Avocat auquel il dit. Vous ſavez, Monſieur l'Avocat, la confiance que moi & tous ceux de ma maiſon avons en vous, & que je vous regarde comme un de mes meilleurs & plus fidéles ſerviteurs. Je viens vous voir familierement tant pour vous recommander mes affaires, que pour vous prier de me faire donner à boire, car j'ai grand ſoif, & de ne dire à perſonne que je ſois venu ici. Sortant de chez vous il

me faut aller ailleurs, où je ne ſerois pas bien aiſe d'être connu. Le bon-homme ravi de l'honneur que le Prince lui faiſoit de venir ainſi familiérement chez lui, le pria d'entrer dans ſa chambre, & dit à ſa femme d'apréter une colation des meilleurs fruits & des confitures les plus exquiſes qu'elle pourroit trouver; ce qu'elle fit trés-volontiers avec toute la propreté qu'il lui fut poſſible. Quoi qu'elle fût en couvre-chef & en manteau, elle parut dans cette eſpece de négligé plus belle qu'à l'ordinaire. Le Prince ne fit pas ſemblant de la regarder, & ne ceſſa de parler de ſes afaires au mari qui en avoit toûjours eu la direction. Comme la femme tenoit à genoux les confitures devant le Prince, & que le mari alloit au bufet pour lui donner à boire, elle trouva le tems de lui dire; qu'il ne manquât pas en ſortant d'entrer dans une garderobe à main droite, où elle l'iroit bientôt trouver. Auſſi-tôt qu'il eut bû il remercia l'Avocat, qui vouloit à toute force l'accompagner; mais il ne le voulut pas, & l'aſſûra qu'il alloit en lieu où il n'avoit pas beſoin de compagnie. Là-deſſus il ſe tourna du côté de la femme, & lui dit: Je ne veux pas vous ôter vôtre bon mari, qui eſt de mes anciens ſerviteurs. Vous étes ſi heureuſe de l'avoir, que vous avez ſujet d'en louër Dieu. Vous devez le bien ſervir & lui bien obéïr, & ſi vous faiſiez autrement vous ſeriez bien ingrate. En diſant cela il ſortit, & ferma la porte aprés lui pour n'être pas ſuivi au degré. Il

entra

entra dans la garderobe, où la Belle vint le trouver dés que ſon mari fut endormi. Elle le mena dans un cabinet auſſi propre qu'il pouvoit être, quoi qu'au fond il n'y eût rien de plus beau que lui & elle. Je ne doute pas qu'elle ne lui tint tout ce qu'elle lui avoit promis. Il ſe retira à l'heure qu'il avoit dit à ſes gens, & les trouva au lieu où il leur avoit commandé de l'attendre.

Comme l'intrigue fut de longue durée, le Prince choiſit un chemin plus court pour aller chez l'Avocat : Ce fut de paſſer par un Convent de Religieux. Il ménagea ſi bien le Prieur, que toutes les nuits le portier lui ouvroit la porte vers le minuit, & faiſoit la même choſe quand il s'en revenoit. Comme la maiſon de l'Avocat n'étoit pas éloignée du Monaſtere, il ne menoit perſonne avec lui. Quoi que le Prince fît la vie que je viens de dire, cela n'empéchoit pas pourtant qu'il n'aimât & ne craignît Dieu, tant il eſt vrai que l'homme eſt un mélange bizarre de bien & de mal, & une contradiction perpetuelle. En allant il ne faiſoit que paſſer, mais il ne manquoit jamais au retour de demeurer long-tems en oraiſon dans l'Egliſe. Les Religieux qui le voyoient à genoux en allant à Matines ou en revenant, le croyoient le plus ſaint homme du monde.

Le Prince avoit une ſœur qui frequentoit fort ce Convent. Comme elle aimoit ſon frere plus qu'homme du monde, elle le recommandoit aux prieres de toutes les bonnes

perſonnes de ſa connoiſſance. Un jour qu'elle le recommandoit avec beaucoup d'empreſſement au Prieur de ce Monaſtere ; le bon Pere lui répondit. Que me dites-vous-là, Madame. Vous me parlez de l'homme du monde aux prieres duquel j'ai le plus d'envie d'être recommandé : Car s'il n'eſt ſaint & juſte je n'eſpere pas être trouvé tel. Il allegua ſur cela le paſſage qui dit : que *bienheureux eſt celui qui peut faire le mal, & ne le fait pas.* La ſœur qui avoit envie de ſavoir quelle preuve le Pere avoit de la bonté de ſon frere, l'interrogea ſi bien, qu'il lui dit comme un ſecret de confeſſion. N'eſt-ce pas une choſe admirable de voir un Prince jeune & bien fait, abandonner les plaiſirs & le repos pour venir ſouvent à nos Matines ? Il n'y vient pas comme un Prince qui cherche l'honneur du monde, mais il y vient tout ſeul comme un ſimple Religieux, & va ſe cacher dans une de nos Chapelles. Cette dévotion rend mes Freres & moi ſi confus, que nous ne meritons pas au prix de lui d'être apellez Religieux. La ſœur ne ſût que croire là deſſus; car quoi que ſon frere fût bien mondain, elle ſavoit néanmoins qu'il avoit la conſcience bonne, qu'il croyoit en Dieu & l'aimoit beaucoup : Mais elle ne ſe ſeroit jamais imaginée qu'il allât à l'Egliſe à une telle heure. D'abord qu'elle le vit elle lui dit la bonne opinion que les Religieux avoient de lui. Il ne pût s'empécher de rire, & de rire d'une maniere, qu'elle qui le connoiſſoit comme ſon propre cœur, ſentit aiſément qu'il y avoit quel-

quelque choſe de caché ſous cette pretendue dévotion. Elle l'importuna tant, qu'elle lui dit toute la verité telle que je viens de vous la dire, & qu'elle même m'a fait l'honneur de me conter.

Vous voyez par là, Meſdames, qu'il n'y a point d'Avocats ſi malins, ni de Moines ſi fins qu'on ne puiſſe tromper en cas de beſoin quand on aime bien. Puis donc que l'amour fait tromper les trompeurs, combien le devons-nous craindre nous qui ſommes de pauvres ignorantes? Quoi que je ſache à peu prés de qui il s'agit, dit Guebron, je ne ſaurois m'empécher de dire qu'il eſt loüable d'avoir gardé le ſecret: Car il y a peu de grands Seigneurs qui s'embarraſſent ni de l'honneur des femmes, ni du ſcandale du public, pourvû qu'ils ayent leur plaiſir. Ils font même ſouvent en ſorte qu'on en croit plus qu'il n'y en a. Il ſeroit bon, dit Oyſille, que tous les jeunes Seigneurs ſuiviſſent cet exemple, car ſouvent le ſcandale eſt pire que le peché. Vous pouvez croire, dit Nomerfide, que les prieres qu'il faiſoit au Monaſtere étoient bien fondées, & bien agreables à Dieu. C'eſt de quoi vous ne devez pas décider, dit Parlamente; car peut-être ſa repentance étoit-elle au retour, que le peché lui étoit pardonné. Il eſt bien dificile, dit Hircan, de ſe repentir d'une choſe qui fait tant de plaiſir. Pour moi je m'en ſuis ſouvent confeſſé, mais guere repenti. Si l'on ne ſe repent point, répondit Oyſille, il vaudroit mieux ne ſe pas confeſſer. Le peché me déplaît, Madame,

repartit Hircan, je ſuis fâché d'ofenſer Dieu; mais le plaiſir me plaît. Vous voudriez bien vous & vos ſemblables, dit Parlamente, qu'il n'y eût ni Dieu ni loi, que celle que vôtre penchant trouveroit bonne. Je vous avouë, dit Hircan, que je voudrois que mes plaiſirs plûſſent à Dieu autant qu'à moi. En ce cas je lui donnerois ſouvent matiere de ſe rejoüir. Vous ne ferez pourtant pas un Dieu nouveau, dit Guebron : Ainſi le meilleur eſt d'obéïr à celui que nous avons. Mais laiſſons ces diſputes aux Theologiens, & voyons à qui Longarine veut donner ſa voix. A Saffredant, dit Longarine, à condition qu'il nous fera le plus beau conte dont il pourra ſe ſouvenir, & qu'il ne ſongera pas tant à dire mal des femmes, que cela l'empéche de leur rendre juſtice quand il pourra s'en dire quelque choſe d'avantageux. Trés-volontiers, répondit Saffredant. Je me ſouviens à point nommé de l'hiſtoire d'une fole & d'une ſage. Vous prendrez celle que vous aimerez le mieux. Vous verrez par là que ſi l'amour fait faire de mauvaiſes actions à ceux qui ont le cœur mauvais, il fait faire auſſi aux honnétes gens des choſes qui meritent d'être loüées. L'amour eſt bon en ſoi & ne devient mauvais que par le mauvais uſage qu'on en fait. Vous verrez néanmoins par l'hiſtoire que je vais vous conter, que l'amour ne change point le cœur, mais le fait paroître tel qu'il eſt, fou aux fous, & ſage aux ſages.

XXVI.

XXVI. NOUVELLE.

Plaisante harangue d'un grand Seigneur pour débaucher une Dame de Pampelune.

DU tems de Louïs XII. il y avoit un jeune Seigneur nommé Monsieur d'Avannes, fils de Monsieur d'Albret, & frere de Jean Roi de Navarre avec lequel d'Avannes demeuroit ordinairement. Ce jeune Seigneur étoit si beau & avoit si bon air dés l'âge de quinze ans, qu'il sembloit qu'il n'étoit fait que pour

pour être aimé & regardé : Auſſi l'étoit-il de tous ceux qui le voyoient, & ſur tout d'une femme qui demeuroit à Pampelune en Navarre, & étoit mariée à un homme puiſſamment riche avec lequel elle vivoit fort bien. Quoi qu'elle n'eût que vingt-trois ans, comme ſon mari en avoit prés de cinquante, elle s'habilloit ſi modeſtement, qu'elle ſembloit plûtôt veuve que mariée. On ne la voyoit jamais ni à nôces ni à feſtins qu'avec ſon mari, de la vertu duquel elle faiſoit tant de cas, qu'elle le préferoit à la bonne mine de tous les autres hommes. Le mari de ſon côté la connoiſſoit ſi ſage, & avoit tant de confiance en elle, qu'il ſe repoſoit ſur ſa prudence de toutes les afaires de la maiſon.

Ce Richart & ſa femme furent un jour invitez aux nôces d'une de leurs parentes. D'Avannes s'y trouva pour faire honneur à la nôce, & parce auſſi qu'il aimoit la dance, dont il s'aquittoit mieux qu'homme de ſon tems. Le dîné fini, & le bal commencé, le Richart pria d'Avannes de dancer. D'Avannes lui demanda qui il vouloit qu'il fît dancer. Le Riche prit ſa femme par la main, & la preſentant à d'Avannes, lui dit : S'il y en avoit, Monſieur, une plus belle, & qui fût autant à ma diſpoſition, je vous la preſenterois comme je fais celle-ci, vous priant, Mr. de me faire l'honneur de dancer avec elle. Le Prince le fit volontiers, & étoit encore ſi jeune, qu'il prenoit plus de plaiſir à ſauter & à dancer, qu'à regarder la beauté des Dames. Il n'en étoit pas de même de la dan-

ceuſe

ceuſe qui faiſoit plus d'attention à la bonne mine & aux agrémens du danceur qu'à la dance même. Cependant elle n'en faiſoit pas ſemblant.

L'heure du ſoupé venue, Mr. d'Avannes prit congé de la compagnie, & ſe retira au Château. Le Riche l'y accompagna monté ſur ſa mule, & lui dit chemin faiſant. Vous avez fait aujourd'hui, Mr. tant d'honneur à mes parens & à moi, que je ſerois ingrat ſi je ne vous ofrois tout ce qui dépend de moi. Je ſai, Monſieur, que des Seigneurs comme vous qui ont des peres durs & ſerrez, ont ſouvent plus beſoin d'argent que nous, qui par nôtre petit train & bon ménagement ne penſons qu'à en amaſſer. Dieu m'ayant donné une femme à ſouhait, a jugé à propos de me laiſſer encore quelque choſe à ſouhaiter en ce monde, puiſque je me trouve privé de la joie que les peres ont des enfans. Je ſai, Mr. qu'il ne m'appartient pas de vous adopter; mais s'il vous plaît de me regarder comme vôtre ſerviteur, & de me confier vos petites afaires, tant que cent mille écus de mon bien pourront s'étendre, je ne manquerai jamais de vous ſecourir dans vos beſoins. Mr. d'Avannes fut fort aiſe de cet ofre; car il avoit un pere tout tel que le Riche l'avoit dépeint; & aprés l'avoir remercié, il l'appella ſon pere par alliance. Le Riche aima dés lors Mr. d'Avannes avec tant d'attachement, qu'il ne manquoit pas de lui demander le matin & le ſoir s'il avoit beſoin de quelque choſe. Il n'en fit point un ſecret

cret à sa femme qui lui en sût trés-bon gré. Depuis ce tems-là Mr. d'Avannes ne manquoit de rien qu'il pût souhaiter. Il alloit souvent voir son pere d'alliance, & manger avec lui. Quand il ne le trouvoit pas la femme lui donnoit tout ce qu'il demandoit, & lui parloit si sagement pour l'exhorter à la vertu, qu'il la craignoit, & l'aimoit plus que toutes les femmes du monde. Elle qui avoit Dieu & l'honneur devant les yeux se contentoit de le voir & de lui parler; ce qui sufit à l'amour honnéte. Jamais elle ne lui fit aucun signe par lequel il pût conjecturer qu'elle eût pour lui d'autre amour qu'un amour fraternel & Chrétien. Durant cette amitié cachée Mr. d'Avannes fut fort propre & fort leste. Vers les dix-sept ans il commença de s'attacher plus aux Dames qu'il n'avoit de coûtume. Quoi qu'il eût aimé plus volontiers sa bonne Dame qu'aucune autre, la peur de perdre son amitié l'empécha de parler, & lui fit prendre parti ailleurs.

Il s'adressa à une Demoiselle prés de Pampelune qui avoit maison en ville, & avoit épousé un jeune homme dont la passion dominante étoit les chiens, les chevaux, & les oiseaux. Il fit faire pour l'amour d'elle mille divertissemens, comme tournois, jeux, courses, luttes, mascarades, festins, & autres jeux à tous lesquels se trouva la Belle. Mais comme le mari étoit bouru, & que son pere & sa mere qui la connoissoient belle & legere, craignoient qu'elle ne donnât une croqui-

croquignolle à la vertu, ils la tenoient ſi de prés, que tout ce que pouvoit faire Mr. d'Avannes étoit de lui dire deux mots à quelque bal, quoi qu'il ſentît bien pour ſurcroît de mortification qu'il ne manquoit à leur amitié que le tems & le lieu. Il s'en alla trouver ſon bon pere, lui dit qu'il avoit envie d'aller viſiter Nôtre-Dame de Montferrat & le pria de prendre tout ſon train chez lui parce qu'il vouloit y aller ſeul ; ce qui lui fut incontinent accordé. Mais comme l'amour eſt un grand prophete, & que la femme étoit amoureuſe, elle fut d'abord au fait, & ne pût s'empécher de dire à Mr. d'Avannes. La Nôtre-Dame que vous adorez, Mr. n'eſt pas hors des murailles de cette ville. Prenez garde ſur tout à vôtre ſanté je vous en ſuplie. Lui, qui comme on a déja dit, la craignoit & l'aimoit, rougit à ſes paroles, lui avoüa la verité, & s'en alla. Aprés avoir acheté deux beaux chevaux d'Eſpagne il s'habilla en palfrenier, & ſe déguiſa ſi bien, qu'il n'étoit pas connoiſſable. Le mari de cette femme, que j'appellerai deſormais la fole, qui aimoit les chevaux par deſſus toutes choſes, vit les deux de Mr. d'Avannes ; & les vint incontinent acheter. Le marché étant conclu, il conſidera le palfrenier, & trouva qu'il les menoit ſi bien, qu'il lui demanda s'il vouloit le ſervir. Mr. d'Avannes lui dit d'abord qu'ouï, & qu'il étoit un pauvre palfrenier qui ne ſavoit faire autre choſe que penſer des chevaux ; ce qu'il feroit ſi bien qu'il en ſeroit content. Le Gentilhomme bien aiſe lui donna

na la charge de tous ses chevaux, & en entrant chez lui il dit à sa femme, qu'il lui recommandoit ses chevaux & son palfrenier, & qu'il s'en alloit au Château. La sote tant pour plaire à son mari, que pour n'avoir d'autre divertissement, alla voir les chevaux, & regarda le nouveau palfrenier qui lui parut homme de bonne mine : Cependant elle ne le reconnut point. Lui qui vit qu'elle ne le connoissoit point, vint lui faire la reverence à l'Espagnole, lui prit & donna la main, & en la baisant la serra si fort qu'elle le reconnut, car il lui avoit souvent fait la même chose en dançant. Elle ne cessa dés ce moment de chercher les moyens de lui parler en particulier; ce qu'elle fit dés le soir même. Elle étoit priée à un festin où son mari devoit la mener ; mais elle fit semblant d'être malade, & dit qu'elle ne pouvoit y aller. Le mari qui ne vouloit pas faire ce chagrin à ses amis lui dit, que puisqu'elle ne vouloit pas venir, il la prioit d'avoir l'œil à ses chiens & à ses chevaux, & de prendre garde qu'il ne leur manquât rien ; commission qui lui fut trés-agréable : Mais pour mieux jouër son rôlle elle lui répondit ; que puisqu'il ne vouloit pas l'employer à des choses plus rélevées elle lui feroit connoître par les plus abjectes combien elle desiroit de lui plaire.

A peine son mari étoit-il sorti qu'elle alla à l'écurie, où elle trouva que quelque chose manquoit. Pour y donner ordre elle donna tant de commissions aux valets, qu'elle demeura seule avec le maître palfrenier. Et de peur

que

que quelqu'un ne ſurvint, elle lui dit de s'en aller au jardin, & de l'attendre dans un cabinet au bout de l'allée: Ce qu'il fit avec tant de précipitation qu'il n'eut pas le tems de la remercier. Aprés avoir donné ſes ordres à l'écurie, elle alla voir les chiens, & témoigna tant d'empreſſement à les faire bien traiter, qu'il ſembloit que de maîtreſſe elle fût devenue ſervante. Tout cela étant fait elle s'en retourna dans ſa chambre, & ſe trouva ſi fatiguée, qu'elle ſe mit au lit, diſant qu'elle avoit beſoin de repos. Toutes ſes femmes ſe retirerent à la reſerve d'une en qui elle ſe fioit, & à laquelle elle commanda d'aller au jardin, & de lui amener l'homme qu'elle trouveroit au bout de l'allée. La femme de chambre trouva le maître palfrenier, & l'amena incontinent à ſa maîtreſſe, qui la fit mettre en ſentinelle dehors pour être avertie du retour de ſon mari. Monſieur d'Avannes ſe voyant ſeul avec la Belle, dépouïlla ſes habits de palfrenier, ôta ſon faux nez & ſa fauſſe barbe, & non comme palfrenier craintif, mais comme Monſieur d'Avannes qu'il étoit, ſe coucha hardiment auprés d'elle ſans lui en demander permiſſion, & fut reçu comme l'homme de ſon tems le mieux fait de la Dame du païs la plus fole. La ſeance dura juſqu'au retour du mari, qu'il reprit ſon maſque, & abandonna le plaiſir qu'adroitement & malicieuſement il uſurpoit. Le mari entrant dans la cour aprit que ſa femme avoit bien executé ſes ordres, & l'en remercia. Je n'ai fait que mon devoir, mon ami, lui dit-

elle.

elle. Il eſt vrai que ſi l'on n'avoit l'œil ſur les valets, vous n'auriez chien qui ne fût galeux, ni cheval qui ne fût maigre : Mais comme je ſai leur pareſſe & vos intentions, vous ſerez mieux ſervi que vous ne l'avez jamais été. Son mari qui croyoit avoir choiſi le meilleur palfrenier du monde, lui demanda ce qu'elle en croyoit. Je vous aſſûre, Monſieur, dit-elle, qu'il ſait auſſi bien ſon métier qu'homme que vous pouviez choiſir : Cependant il a beſoin d'être ſolicité ; car c'eſt le valet le plus endormi que j'aye jamais vû. Ils furent long-tems en meilleure intelligence qu'ils n'avoient été, & le mari ſe guerit entierement de ſa jalouſie, parce qu'autant que la femme avoit aimé les feſtins, les dances, & les compagnies, autant étoit-elle attachée à ſon ménage. Auparavant elle étoit toûjours quatre heures à la toilette à compaſſer ſon ajuſteſſe ; mais alors elle étoit miſe fort ſimplement : Son mari & ceux qui ne ſavoient pas que le pire Diable chaſſoit le moindre, la loüoient d'un heureux retour. Cette hipocrite revétue des apparences de la vertu vécut avec tant de deſordre & de dereglement, que la raiſon, la conſcience, l'ordre ni la meſure n'avoient plus de lieu en elle. Monſieur d'Avannes qui étoit jeune & d'un temperament délicat, ne pût pas long-tems ſoûtenir la gageure ; Car il devint ſi pâle & ſi maigre, qu'il n'avoit pas beſoin de maſque pour n'être pas reconnu. L'extravagant amour qu'il avoit pour cette femme l'avoit tellement infatué qu'il croyoit avoir des forces

ces de reſte pour remplir des devoirs auſquels celles d'Hercule n'auroient pas été ſufiſantes. Etant enfin tombé malade, & ſolicité par la Dame qui ne l'aimoit pas tant malade que ſain, il demanda ſon congé, & ſe retira. Il ne le lui donna qu'à regret, & lui fit promettre de revenir quand il ſeroit gueri. Il ne falut point de cheval à Monſieur d'Avannes pour s'en aller, car il n'avoit qu'une rue à traverſer. Il alla d'abord chez ſon bon pere où il ne trouva que ſa femme, à laquelle l'abſence n'avoit rien fait perdre de l'amour plein de vertu qu'elle avoit pour lui. Lors qu'elle le vit ſi maigre & ſi pâle, elle ne pût s'empécher de lui dire : Je ne ſai, Monſieur, quel eſt l'état preſent de vôtre conſcience; mais je ne vois pas que vôtre pelerinage ait augmenté vôtre embonpoint. Je ſuis trompée ſi le chemin que vous avez fait la nuit, ne vous a plus fatigué que celui du jour. Si vous aviez fait à pied le voyage de Jeruſalem, vous en ſeriez revenu plus hâlé, mais non ſi maigre & ſi foible. Souvenez-vous de cette cavalcade, & ne ſervez plus de telles images, qui au lieu de reſſuſciter les morts font mourir les vivans. Je vous en dirois davantage; mais je vois que ſi vous avez peché, vous en étes ſi bien puni, qu'il y auroit de la cruauté de vous faire un nouveau chagrin. A ces paroles Monſieur d'Avannes moins repentant que honteux, répondit : J'ai entendu dire autrefois, Madame,, que le repentir ſuit de prés la faute. Je l'éprouve à mes dépens, & je vous prie, Madame, d'excuſer ma jeuneſ-

ſe, qui eſt punie par l'experience du mal qu'elle n'a voulu croire. La Dame changeant de converſation, le fit coucher dans un beau lit, où il fut quinze jours ne prenant que des reſtaurans. Le mari & la femme lui tinrent ſi bonne compagnie, que l'un ou l'autre étoit toûjours auprés de lui. Quoi qu'il eût fait la folie qu'on vient de dire contre le ſentiment & le conſeil de la ſage Dame, elle ne laiſſa pas neanmoins de l'aimer comme auparavant, dans l'eſperance que ce grand feu de la jeuneſſe étant paſſé, il ſe reformeroit, & viendroit enfin à aimer honnétement, & qu'alors il ſeroit entierement à elle. Durant les quinze jours qu'il fut chez elle, elle lui dit tant de bonnes choſes pour le porter à l'amour de la vertu, qu'il commença à haïr le vice, & avoir du déplaiſir de ſa faute.

Conſiderant un jour la ſage qu'il trouvoit bien plus belle que la fole, & connoiſſant mieux qu'il n'avoit jamais fait les vertus qui étoient en elle, banniſſant toute crainte il ne pût s'empécher de lui dire. Je ne vois point de meilleur moyen, Madame, de devenir auſſi ſage que vous voulez que je le ſois, que de tourner mon cœur tout entier à aimer la vertu. Pour cet éfet, Madame, je vous ſuplie de me dire, ſi vous ne voudriez point avoir la bonté de me donner pour cela tout le ſecours qui dépend de vous. La Dame bien joyeuſe de le voir venu à ſon point, répondit. Je vous promets, Monſieur, que ſi vous aimez autant la vertu qu'il eſt du devoir d'un Prince

ce de vôtre rang, je n'épargnerai rien pour vous rendre tous les ſervices dont je ſerai capable. Souvenez-vous de vôtre promeſſe, Madame, repliqua d'Avannes, & conſiderez que Dieu que le Chrétien ne connoît que par la foi, a daigné prendre la chair ſemblable à celle du pecheur, afin qu'attirant nôtre chair à l'amour de ſon Humanité, il attirât auſſi nôtre eſprit à l'amour de ſa Divinité, ſe ſervant ainſi des choſes viſibles pour nous faire aimer les inviſibles. Comme cette vertu que je veux aimer toute ma vie n'a de viſible que les éfets exterieurs qu'elle produit, il eſt neceſſaire qu'elle prenne quelque corps pour ſe faire connoître aux hommes. Elle l'a pris ce corps, Madame, en revétant le vôtre, le plus parfait qu'elle auroit pû trouver. Je reconnois donc que vous étes non ſeulement vertueuſe, mais auſſi la ſeule & même vertu. Moi qui la vois briller cette vertu ſous le voile du plus beau corps qui fut jamais, je veux la ſervir & l'honorer toute ma vie, & renoncer pour jamais à l'amour criminel & vain. La Dame auſſi contente que ſurpriſe d'un tel diſcours, ſût bien cacher ſon contentement, & lui dit. Je n'entreprens pas, Monſieur, de répondre à vôtre Theologie: Mais comme j'ai bien plus de penchant à craindre le mal, qu'à croire le bien, je vous prie de ne plus me tenir un langage qui vous fait eſtimer ſi peu celles qui ont eu la foibleſſe de le croire. Je ſai fort bien que je ſuis femme comme une autre, & femme qui a

tant de défauts, que la vertu feroit quelque choſe de plus grand de me transformer en elle, que de ſe transformer en moi, à moins qu'elle ne voulût être inconnue dans le monde. On n'auroit garde de la reconnoître telle qu'elle eſt ſous un habit comme le mien. Cependant avec tous mes défauts, je ne laiſſe pas, Monſieur, de vous aimer avec autant d'attachement que doit & peut faire une femme qui craint Dieu & cherit l'honneur: Mais cet amour ne vous ſera déclaré que quand vôtre cœur ſera ſuſceptible de la patience qu'exige l'amour vertueux. Alors, Monſieur, je ſai ce qu'il faudra vous dire. En attendant ſoyez perſuadé que vôtre bien, vôtre perſonne, vôtre honneur me ſont plus chers qu'à vous-même.

Monſieur d'Avannes tremblant & la larme à l'œil la ſuplia de lui laiſſer prendre un baiſer pour gage de ſa parole : mais elle le refuſa diſant, qu'elle ne vouloit pas violer pour lui la coûtume du païs. Sur ces entrefaites arriva le mari. Je me ſens ſi redevable, mon pere, à vous & à vôtre femme, lui dit Monſieur d'Avannes, que je vous ſuplie de me regarder toûjours comme vôtre fils : ce que le bon-homme lui promit volontiers. Que je vous baiſe donc je vous prie, ajoûta d'Avannes pour ſûreté de cette amitié. Ce qui fut fait. Si je ne craignois, lui dit-il enſuite, de contrevenir à la loi, je demanderois la même grace à ma mere vôtre épouſe. Le mari commanda à ſa femme de le baiſer ; ce qu'elle fit ſans témoigner ni repugnance ni em-

empreſſement. Le feu que la converſation avoit déja allumé dans le cœur de Monſieur d'Avannes, commença de s'augmenter par ce baiſer ſi ſouhaité, ſi demandé, & ſi cruellement refuſé. Aprés cela Monſieur d'Avannes s'en alla chez le Roi ſon frere, & fit mille contes de ſon voyage de Montferrat, & apprit que le Roi ſon frere vouloit aller à Oily & à Taffares. Ce voyage qu'il crut devoir être long lui donna tant de chagrin, qu'il lui fit prendre la reſolution de tenter avant le départ, ſi la Dame n'étoit point mieux intentionnée pour lui qu'elle ne paroiſſoit. Dans ce deſſein il alla loger en ville, & prit dans la rue où elle demeuroit une maiſon de bois vieille & en deſordre, à laquelle il mit le feu ſur le minuit. L'allarme fut grande dans toute la ville. Le Riche en eut ſa part, & demandant par la fenétre où étoit le feu, on lui dit que c'étoit chez Monſieur d'Avannes. Il y courut incontinent avec tous ſes domeſtiques, & trouva d'Avannes en chemiſe dans la rue. Il en eut tant de pitié, qu'il le prit entre ſes bras, & le couvrant de ſa robe le mena chez lui au plus vîte, & dit à ſa femme qui étoit au lit. Voici un priſonnier, ma mie, que je vous donne en garde. Traitez-le comme moi-même. Il ne fut pas plûtôt parti, que Monſieur d'Avannes qui auroit bien voulu être traité en mari, ſauta legerement dans le lit, eſperant que l'occaſion & le lieu inſpireroient à cette ſage Dame des ſentimens plus humains; mais il trouva tout le contraire; car à meſu-

re qu'il entroit d'un côté, elle sortoit de l'autre emportant sa Simarre qu'elle se mit sur le corps, & s'étant assise à son chevet elle lui dit. Quoi ! Monsieur, avez-vous cru que l'occasion puisse changer un chaste cœur ? Comptez que comme l'or s'épure dans le creuset, de même un cœur chaste s'afermit au milieu des tentations. Il s'y trouve souvent plus vertueux qu'ailleurs, & il se refroidit à mesure qu'il est attaqué par son contraire. Soyez donc assûré que si j'avois eu d'autres sentimens que ceux que je vous ai dit, je n'aurois pas manqué de moyens, que je neglige parce que je ne veux pas m'en servir. Si vous voulez que je continue à vous aimer, banniſſez non seulement le desir, mais même la pensée de me trouver autre que je suis, quelque chose que vous puissiez faire. Là-dessus ses femmes étant survenues, elle leur commanda d'apporter une colation de toute sorte de confitures : mais d'Avannes n'avoit alors ni faim ni soif, tant étoit grand le desespoir d'avoir manqué son coup, craignant que la démonstration de son desir ne lui fît perdre la familiarité qu'il avoit avec elle.

Le mari ayant donné ordre au feu, revint, & pria Monsieur d'Avannes de passer la nuit chez lui : ce qu'il lui accorda. Mais il la passa de maniere, que ses yeux furent plus occupez à pleurer qu'à dormir. Il leur alla dire adieu au lit de fort bon matin, & connut bien en baisant la Dame que sa faute lui faisoit plus de pitié que de chagrin. Nouveau tison au feu de son amour. Il partit aprés dî-

né

né avec le Roi pour Taffares ; mais avant que de partir il alla encore dire adieu à ſon bon pere & à ſa femme , qui depuis le premier commandement de ſon mari ne fit plus dificulté de le baiſer comme ſon fils. On ne ſauroit ſe tromper de dire , que plus la vertu faiſoit violence à ſes yeux & à ſa contenance pour cacher le feu qu'elle avoit dans le cœur, plus il augmentoit & devenoit inſuportable. Ne pouvant donc plus ſoûtenir le combat de l'honneur & de l'amour qui ſe faiſoit en ſon cœur ; combat qu'elle avoit pourtant reſolu de ne jamais faire paroître, n'ayant plus le plaiſir & la conſolation de voir & d'entretenir celui pour qui elle vivoit, elle tomba dans une fiévre continue, cauſée par une humeur melancolique qu'elle étoit contrainte de cacher , & qui rendoit les extrémitez de ſon corps tout à fait froides, quoi que le dedans brûlât continuellement. Les Medecins de qui ne dépend pas la ſanté , commencerent fort à deſeſperer de ſon mal , à cauſe d'une opilation de rate qui la rendoit melancolique , & conſeillerent au mari d'avertir ſa femme de penſer à ſa conſcience , diſant qu'elle étoit entre les mains de Dieu ; comme ſi ceux qui ſe portent bien n'y étoient pas auſſi. Le mari qui avoit pour ſa femme une extréme tendreſſe, fut ſi accablé de cette fâcheuſe nouvelle , qu'il écrivit pour ſe conſoler à Monſieur d'Avannes , le ſupliant de prendre la peine de les venir voir , dans l'eſperance que ſa preſence ſoulageroit la malade. Monſieur d'Avannes n'eut pas plûtôt

reçû la lettre qu'il partit en poſte. En entrant il trouva les domeſtiques de l'un & de l'autre ſexe afligez comme le meritoit leur maîtreſſe. Monſieur d'Avannes en fut ſi étonné & ſi ſaiſi qu'il demeura à la porte, juſques à ce que ſon bon pere vint l'embraſſer en pleurant ſans pouvoir lui dire un ſeul mot. Il mena Monſieur d'Avannes à la chambre de la malade, qui tournant ſes yeux languiſſans vers lui, le regarda, lui tendit la main, & le tira à proportion du peu de forces qui lui reſtoient. Voici le moment, Monſieur, lui dit-elle en l'embraſſant, qu'il faut que toute diſſimulation ceſſe, & que je vous déclare la verité que j'ai eu tant de peine à vous cacher : c'eſt que ſi vous avez eu beaucoup d'amour pour moi, je n'en ai pas eu moins pour vous. Mais ma douleur eſt plus grande que la vôtre, parce que j'ai été forcée de la cacher. La conſcience & l'honneur ne m'ont jamais permis de vous déclarer les ſentimens de mon cœur, de peur d'augmenter en vous une paſſion que je voulois diminuer. Mais ſachez, Monſieur, que le mot que je vous ai dit ſi ſouvent, & qui m'a tant coûté à prononcer, eſt la cauſe de ma mort. Je meurs avec ſatisfaction puiſque Dieu m'a fait la grace malgré l'excez de mon amour de n'avoir rien à me reprocher du côté de la pieté & de l'honneur. Je dis l'excez de mon amour ; car un feu moins grand que le mien a conſumé de plus grands & de plus forts édifices. Je meurs contente, puiſqu'avant que de quitter le monde je puis vous dé-

déclarer mon afection qui répondoit à la vôtre, à ceci prés que l'honneur des hommes & celui des femmes n'eſt pas la même choſe. Je vous ſuplie, Monſieur, de ne vous contraindre plus, & de ne pas faire dificulté deſormais de vous adreſſer aux plus grandes & vertueuſes Dames que vous pourrez; car ce ſont des cœurs de ce caractere qui ont les plus fortes paſſions, & qui les ménagent avec le plus de ſageſſe. La grace, la bonne mine & l'honnéteté qui ſont en vous, vous feront toûjours recueillir les fruits de vôtre amour. Souvenez-vous donc, je vous prie de ma conſtance, & n'imputez point à la cruauté ce qui ne doit être rapporté qu'à l'honneur, à la conſcience, & à la vertu; vertus qui doivent nous être mille fois plus cheres que nôtre propre vie. Adieu, Monſieur, je vous recommande vôtre bon pere mon bon mari. Dites-lui, je vous en prie, au vrai, ce que vous ſavez de moi, afin qu'il connoiſſe combien j'aime Dieu & lui. Donnez-vous bien de garde auſſi, de revenir me voir; car je ne veux deſormais occuper mon eſprit, qu'à me mettre en état de recevoir les promeſſes que Dieu m'a faites avant la fondation du monde. En diſant cela elle l'embraſſa de toute la force de ſes foibles bras. Monſieur d'Avannes en qui la compaſſion faiſoit le même éfet que la douleur en la Dame, ſe retira ſans pouvoir lui dire un mot, & ſe jetta ſur un lit qui étoit dans la chambre où il évanoüit pluſieurs fois. La Dame alors appella ſon mari, &

aprés

aprés lui avoir fait plusieurs sages remontrances, elle lui recommanda Monsieur d'Avannes, & l'assûra qu'aprés lui c'étoit la personne du monde qu'elle avoit le plus aimé. Elle baisa son mari, & lui dit adieu. Elle se fit apporter le saint Sacrement de l'Autel, & ensuite l'Extréme-Onction qu'elle reçût avec joye, & avec une entiere assurance de son salut. Sentant enfin que sa vûe diminuoit, & que les forces lui manquoient, elle se mit à dire tout haut son *in manus*. Monsieur d'Avannes accourut à cette voix, & lui vit rendre l'ame avec un doux soupir. Quand il s'apperçût qu'elle étoit morte, il courut au corps duquel il n'approchoit qu'en tremblant durant sa vie, & l'embrassa de telle sorte, qu'on eut bien de la peine à l'en arracher. Le mari qui n'avoit jamais cru qu'il l'aimât si fort, en fut surpris, & lui dit : C'en est trop, Monsieur ; & sur cela ils se retirerent. Aprés avoir long-tems pleuré, l'un sa femme, & l'autre sa maîtresse, Monsieur d'Avannes fit au mari le recit de son amour, & lui dit que la défunte ne lui avoit jamais fait jusqu'à la mort aucun signe qui lui marquât autre chose que rigueur. Le mari plus content que jamais, eut encore plus de douleur d'avoir perdu sa femme, & rendit service toute sa vie à Monsieur d'Avannes, qui n'avoit alors que dix-huit ans. Il s'en retourna à la Cour, & y fut long-tems sans vouloir parler à aucune femme, non pas même les voir, & sans pouvoir se resoudre pendant

plus

plus de deux ans à quitter le noir.

Vous voyez, Mesdames, quelle diference il y a entre une femme sage & une fole. Leur amour produisit aussi des éfets bien diférens; car l'une mourut d'une mort glorieuse, & l'autre ne vécut que trop long tems aprés la perte de son honneur & de sa reputation. Autant que la mort du saint est precieuse à Dieu, autant l'est peu celle du pecheur. A la verité, Saffredant, dit Oysille, on ne peut rien souhaiter de plus beau que l'histoire que vous venez de conter; & si l'on connoissoit comme moi les personnes, on la trouveroit encore plus belle: car je n'ai pas vû de Gentilhomme ni mieux fait ni de meilleur air que Monsieur d'Avannes. Convenez, reprit Saffredant, que voilà une sage & bonne Dame, puisque pour paroître plus vertueuse qu'elle ne l'étoit dans le fond, & pour cacher l'amour que la raison & la nature vouloient qu'elle eût pour un si honnête homme, elle se laissa mourir faute de se donner le plaisir qu'elle desiroit sans le dire. Si elle avoit eu ce desir, dit Parlamente, elle n'eût manqué ni de lieu ni d'occasion pour s'en expliquer: mais elle eut tant de vertu, que la raison regla toûjours son desir. Vous en ferez le portrait que vous voudrez, dit Hircan; mais je sai bien qu'un grand Diable en chasse toûjours un petit, & que chez les Dames l'orgueil cherche plûtôt la volupté, que la crainte & l'amour de Dieu. Ce sont des énigmes perpetuels; & elles savent si bien dissimuler, qu'il

qu'il n'eſt pas poſſible de connoître ce qu'elles ont dans le cœur. Si l'on n'avoit pas joint l'infamie aux atteintes que reçoit leur honneur, on trouveroit par tout que la nature les a faites avec le même penchant & les mêmes afections que nous. N'oſant prendre le plaiſir qu'elles ſouhaitent, elles ont changé ce vice en un plus grand qu'elles trouvent plus honnéte, je veux dire une cruauté tant feinte que veritable, par laquelle elles prétendent aquerir la gloire de l'immortalité, par la petite vanité de reſiſter au vice de la loi de la nature. Si la nature eſt vicieuſe elles reſſemblent non ſeulement aux brutes pour la cruauté & l'inhumanité, mais même aux Diables dont elles empruntent l'orgueil & la malice. Il eſt dommage, dit Nomerfide, que vous ayez une femme de bien, puiſque non content de mépriſer la vertu des autres, il ne tient pas à vous qu'on ne croye qu'elles ſont toutes vicieuſes. Je ſuis bien aiſe, répondit Hircan, d'avoir une femme qui ne donne point à parler; ce que je ne veux point faire auſſi : mais pour la chaſteté de cœur, je croi qu'elle & moi ſommes enfans d'Adam & d'Eve. Ainſi ſi nous nous examinons bien, nous n'avons que faire de couvrir nôtre nudité de feüilles, mais plûtôt de confeſſer nôtre foibleſſe. Je ſai bien, dit Parlamente, que nous avons tous beſoin de la grace de Dieu, ayant comme nous avons

un

un penchant naturel au peché ; mais il faut neanmoins convenir que nos tentations ne ſont pas pareilles aux vôtres : & ſi nous pechons par orgueil perſonne n'en ſoufre, & nôtre corps & nos mains n'en reçoivent aucune ſouïllure. Mais vôtre plaiſir conſiſte à deshonorer les femmes, & vôtre gloire à tuer les hommes en guerre ; qui ſont deux choſes formellement contraires à la loi de Dieu. Je conviens de ce que vous dites, repliqua Guebron, mais Dieu qui dit, que *quiconque regarde une femme pour la convoiter, eſt déja adultere en ſon cœur*, & que *quiconque hait ſon prochain eſt homicide*, n'entend-t-il point à vôtre avis parler auſſi des femmes ? Dieu qui ſonde les cœurs, dit Longarine, en décidera. En attendant c'eſt toûjours beaucoup que les hommes ne puiſſent pas nous accuſer : car la bonté de Dieu étant ſi grande, il ne nous jugera point ſans accuſateur. Que dis-je, il ne nous jugera point ? La fragilité de nos cœurs lui eſt ſi bien connue, qu'il nous ſaura bon gré de n'en être point venues à l'action. Ne diſputons plus je vous prie, dit Saffredant. Nous ſommes ici pour conter des nouvelles, & non pour faire des prédications. Je donne donc ma voix à Emarſuitte, que je prie de ſe ſouvenir de nous faire rire. Je n'ai garde d'y manquer, répondit Emarſuitte. En venant ici on m'a fait un conte de deux

Amans

Amans d'une Princeſſe, que j'ai trouvé ſi plaiſant, qu'à force de rire j'ai oublié l'hiſtoire lugubre que j'avois preparé pour aujourd'hui, & que je remettrai à demain, mon viſage étant trop joyeux pour vous la faire trouver bonne.

XXVII. NOU-

XXVII. NOUVELLE.

Temerité d'un Secretaire imprudent qui demanda la faveur à la femme de son hôte & n'eut que la honte de l'avoir fait.

IL y avoit à Amboise un homme qui servoit d'homme de chambre à une Princesse, & qui avoit de l'honnéteté, & regaloit volontiers les gens qui venoient chez lui, & sur tout ses compagnons. Il n'y a pas long-tems qu'un des Secretaires de sa maîtresse vint loger

loger chez lui, où il demeura dix à douze jours. Ce Secretaire étoit si laid qu'il ressembloit moins à un Chrétien qu'à un Roi des Canibales. Quoi que son hôte le traitât en frere & en ami, & le plus honnétement qu'il lui étoit possible, il ne laissa pas de lui faire un tour, je ne dirai pas d'un homme qui ne se souvient pas de l'honnéteté; mais qui ne l'eut jamais dans le cœur; qui fut de demander la derniere faveur à la femme de son compagnon, qui n'avoit rien d'aimable, & qui étoit l'antipode du plaisir criminel, & autant vertueuse & femme de bien qu'il y en eût à Amboise. Cette femme connoissant la mauvaise volonté de cet homme, & aimant mieux faire connoître sa turpitude en la dissimulant, que de la cacher par un refus prompt & absolu, fit semblant de l'écouter. Lui qui croyoit en avoir fait la conquéte la pressoit incessamment sans considerer qu'elle avoit cinquante ans, qu'elle n'étoit pas belle, & qu'elle passoit pour honnéte femme qui aimoit beaucoup son mari. Un jour entr'autres que le mari étoit au logis, & eux dans une sale, elle feignit qu'il n'étoit question que de trouver un lieu sûr pour le tête à tête où ils pûssent s'entretenir comme il le souhaitoit. Il lui proposa d'abord de monter au galetas. Elle se leva d'abord, & le pria d'y aller le premier, avec promesse de le suivre. Lui riant & faisant le doucereux comme un magot quand il caresse quelqu'un legerement, grimpe les degrez, & va se camper au grenier. Dans le tems qu'il attendoit ce qu'il avoit tant desiré, & qu'il brûloit

brûloit par maniere de dire, non d'un feu clair comme celui de genevre, mais comme un gros charbon de forge, il écoutoit de toutes ſes oreilles s'il ne l'entendroit point venir: Mais au lieu de l'entendre venir il l'entendit parler, diſant: Attendez, Monſr. le Secretaire, je m'en vais ſavoir de mon mari s'il veut bien que j'aille à vous. Imaginez-vous quelle mine pût faire en pleurant celui qui en avoit fait une ſi vilaine en riant. Il décendit incontinent les larmes aux yeux, la priant pour l'amour de Dieu de ne rien dire, & de ne le point brouïller avec ſon mari. Je ſuis aſſûrée, répondit-elle, que vous l'aimez tant, que vous ne voudriez rien dire qui ne pût lui être redit: Ainſi je m'en vais lui en parler: Ce qu'elle fit quelque choſe qu'il pût faire pour l'en empécher. Il s'enfuit, & fut auſſi honteux, que le mari content d'apprendre la piece que ſa femme lui avoit faite. Il fut ſi ſatisfait de la vertu de ſa femme, qu'il ne s'émût aucunement du vice de ſon compagnon, le croyant aſſez puni d'avoir emporté la honte qu'il vouloit lui faire.

Ce conte nous apprend, Meſdames, que les gens de bien ne doivent jamais s'attacher à ceux qui n'ont ni aſſez de conſcience, ni aſſez de cœur, ni aſſez d'eſprit pour connoître Dieu, l'honneur, & le veritable amour. Quoi que vôtre conte ſoit court, dit Oyſille, il eſt auſſi plaiſant qu'aucun que j'aye entendu. Il n'eſt pas fort glorieux à une honnéte femme, dit Simontault, de refuſer un homme auſſi laid que vous dépeignez ce Secretai-

XXVIII. NOUVELLE.

Un Secretaire penſant duper quelqu'un fut lui-même la dupe. Ce qui en arriva.

LE Roi François I. étant à Paris avec la Reine de Navarre ſa ſœur, cette Princeſſe avoit un Secretaire qui n'étoit pas de ceux qui laiſſent tomber le bien ſans le ramaſſer. Il n'y avoit ni Preſident, ni Conſeiller, ni marchand, ni homme riche qu'il ne frequentât, & avec lequel il n'eût correſpon-

dance. Dans le même tems arriva auſſi à Paris un marchand de Bayonne nommé Bernard du Ha. Comme ce marchand avoit des afaires, & qu'il avoit beſoin de conſeil & de protection, il s'adreſſoit au Lieutenant civil qui étoit de ſon païs. Ce Secretaire de la Reine de Navarre alloit auſſi voir ſouvent le Lieutenant civil, comme bon ſerviteur de ſon maître & de ſa maîtreſſe. Etant allé un jour de féte chez le Lieutenant, il n'y trouva ni le Lieutenant ni la Lieutenante; mais il entendit Bernard du Ha, qui avec une viele ou autre inſtrument apprenoit à dancer aux ſervantes de la maiſon les branles de Gaſcogne. Quand le Secretaire le vit il voulut lui faire accroire qu'il faiſoit mal, & que ſi la Lieutenante & ſon mari le ſavoient, ils ſeroient trés mécontens de lui. Aprés lui avoir bien fait enviſager la crainte, juſqu'à ſe faire prier de n'en point parler, il lui demanda: Que me donnerez-vous, & je n'en dirai mot? Bernard du Ha qui n'avoit pas tant de peur qu'il en faiſoit ſemblant, ſentant que le Secretaire vouloit le duper, promit de lui donner un pâté du meilleur jambon de Baſque qu'il eût jamais mangé. Le Secretaire bien content le pria de faire en ſorte qu'il pût avoir le pâté le Dimanche aprés dîné; ce qu'il lui promit. Comptant ſur cette promeſſe il alla voir une Dame de Paris qu'il ſouhaitoit paſſionnément d'épouſer, & lui dit. Dimanche s'il vous plaît, Madame, je viendrai ſouper avec vous; mais ne vous mettez en peine que

de

de bon pain & de bon vin; car j'ai ſi bien dupé un ſot de Bayonnois, qu'il fera la dépenſe du reſte. Je vous ferai manger le meilleur jambon de Baſque qui ſe ſoit jamais mangé à Paris. La Dame le crut, fit venir deux ou trois de ſes voiſines, & les aſſûra de leur faire manger de quelque choſe de nouveau, & dont elles n'avoient jamais tâté. Le Dimanche étant venu le Secretaire cherchant ſon marchand, le trouva ſur le pont au change. Il le ſalua honnêtement, & lui dit : A tous les Diables ſoyez-vous, de m'avoir donné tant de peine à vous chercher. Bien des gens ont pris plus de peine que vous, répondit Bernard du Ha, & n'ont pas été enfin ſi bien recompenſez. En diſant cela il lui fit voir le pâté qu'il avoit ſous le manteau, & d'une taille à donner à manger à une petite armée. Le Secretaire fut ſi aiſe, qu'encore qu'il eût la bouche extrémement laide & grande, il la fit ſi petite qu'on n'eût pas cru qu'il eût pû mordre dans le jambon. Il prit vîte le pâté, & laiſſa-là le marchand ſans l'inviter d'en manger ſa part. Il le porta chez ſa maîtreſſe qui avoit grande envie de ſavoir ſi les vivres de Guienne étoient auſſi bons que ceux de Paris. L'heure du ſoupé étant venue, & la compagnie commençant à donner ſur la ſoupe avec beaucoup de vigueur. Laiſſez-là ces viandes fades, leur dit le Secretaire, & goûtons de cet aiguillon de vin. En diſant cela il ouvre le pâté, & s'étant mis en de-

voir d'entamer le jambon, il le trouva si dur, qu'il ne pût y mettre le coûteau. Il essaya plusieurs fois, & connut enfin qu'il étoit la dupe, & qu'au lieu de jambon on lui avoit donné un sabot de bois, espece de soulier de Gascogne qu'on avoit emmanché au bout d'un tison, & poudré par dessus de suye, & de poudre de fer, & d'épiceries qui rendoient une fort bonne odeur. Le Secretaire fut bien honteux tant d'avoir été dupé de celui qu'il croyoit duper, que d'avoir trompé celle qu'il n'avoit pas dessein de tromper : sans compter qu'il lui fâchoit fort de borner son soupé à une soupe. Les Dames aussi mécontentes que lui, l'eussent accusé d'avoir fait la piece, si elles n'avoient pas connu à sa mine qu'il en étoit plus fâché qu'elles. Aprés avoir ainsi soupé à la legere le Secretaire se retira fort en colere. Voyant donc que Bernard du Ha n'avoit pas tenu sa parole, il crut n'être pas obligé de tenir la sienne. Pour cet éfet il s'en alla chez le Lieutenant civil, resolu de dire de Bernard le pis qu'il pourroit : Mais il avoit été prevenu, & Bernard avoit déja conté l'aventure au Lieutenant, qui dit au Secretaire en riant qu'il avoit appris à ses dépens à tromper les Gascons. De sorte qu'il s'en revint avec la honte d'avoir été la dupe de sa finesse.

La même chose arrive à bien des gens qui veulent tromper & se trouvent trompez. C'est pourquoi le meilleur est de ne faire à autrui que ce que nous voudrions qu'on nous fît. Je vous assûre, dit Guebron, que j'ai vû souvent

de

de pareilles aventures, & ceux qui paſſent pour des ſots de village trompent ſouvent des gens qui croient être bien fins; car il n'eſt rien de plus ſot qu'un homme qui ſe croit fin, ni rien de plus ſage que celui qui connoît qu'il ne l'eſt pas. Celui qui connoît ſon incapacité ſait encore quelque choſe, dit Parlamente. De peur que le tems ne nous manque, reprit Simontault, je donne ma voix à Nomerfide, perſuadé qu'elle eſt trop éloquente pour nous tenir long-tems. Vous aurez, dit Nomerfide la ſatisfaction que vous eſperez de moi. Je ne ſuis point ſurpriſe, Meſdames, ſi l'amour donne aux Princes, & aux perſonnes bien élevées, les moyens de ſavoir ſe tirer du danger. En éfet ils ſont nourris avec tant de gens ſavans, qu'il ſeroit fort ſurprenant qu'ils ignoraſſent quelque choſe. Mais l'adreſſe de l'amour paroît avec bien plus d'éclat, quand les ſujets ont moins d'eſprit. Je vais donc vous conter un tour que fit un Prêtre par les ſeules lumieres de l'amour; car il étoit ſi ignorant pour toutes les autres choſes, qu'à peine pouvoit-il dire la Meſſe.

XXIX. NOUVELLE.

Un Villageois de qui la femme faiſoit l'amour avec ſon Curé, ſe laiſſa tromper aiſément.

IL y avoit à Arcelles Village de la Comté du Maine un riche laboureur, lequel étant vieux épouſa une belle & jeune femme dont il n'eut point d'enfans, mais elle ſe conſola de ce chagrin avec pluſieurs amis. Quand les Gentilshommes & gens d'apparence lui manquoient, elle revenoit à

ſon

ſon pain quotidien qui étoit l'Egliſe. Elle choiſit pour complice de ſon peché celui qui pouvoit l'en abſoudre, c'eſt à dire ſon Curé, qui rendoit de frequentes viſites à ſa Brebis. Le mari vieux & peſant ne ſe défioit de rien. Mais comme c'étoit un homme dur & aſſez robuſte pour ſon âge, elle joüoit ſon rôlle le plus ſecretement qu'elle pouvoit, craignant que ſon mari ne la tuât s'il venoit à s'en appercevoir. Un jour que le mari étoit allé à la campagne, & que ſa femme ne croyoit pas qu'il revint ſi-tôt, elle envoya querir Monſr. le Curé pour la confeſſer. Dans le tems qu'ils faiſoient bonne chere enſemble le mari arriva ſi bruſquement, que le Curé n'eut pas le tems de s'évader. Songeant donc à ſe cacher, il monta dans un grenier par le conſeil de la femme, & couvrit d'un van à vaner la trape par où il étoit monté. Le mari étant entré, & la femme craignant qu'il ne ſe doutât de quelque choſe, lui fit ſi bonne chere à dîner, & le vin y fut ſi peu épargné, que le mari en ayant pris un peu plus que de raiſon, s'endormit prés du feu dans une chaiſe fort embarraſſé des fumées du vin & de la laſſitude de ſa promenade. Le Curé qui s'ennuyoit dans ſon grenier, n'entendant point de bruit dans la chambre, s'avança ſur la trape, & allongeant le cou tant qu'il pût, il vit que le bon-homme dormoit. Comme il regardoit il s'apuya par mégarde ſur le van ſi peſamment, que le van & le Curé tomberent

berent tous deux prés du bon-homme que le grand bruit reveilla. Le Curé qui fut plûtôt debout que l'autre n'eut ouvert les yeux, lui dit : Voilà vôtre van, mon compere ; & grand merci : Et cela dit il gagna au pied. Le pauvre laboureur tout étonné demanda à ſa femme ce que c'étoit ? c'eſt vôtre van, mon ami, répondit-elle, que le Curé avoit emprunté, & qu'il eſt venu rendre. C'eſt rendre bien lourdement ce qu'on a emprunté, dit le bonhomme en grondant ; car j'ai cru que la maiſon tomboit. Par ce moyen le Curé ſe ſauva aux dépens du laboureur, qui ne trouva rien de mauvais que la bruſquerie avec laquelle il avoit rendu ſon van.

Le maître qu'il ſervoit, Meſdames, le ſauva pour lors, afin de le poſſeder & de le tourmenter plus long-tems. Ne vous imaginez pas, dit Guebron, que les petites gens ſoient exempts de malice non plus que nous : Bien loin de cela ils en ont beaucoup davantage. Voyez les larrons, les meurtriers, les ſorciers, les faux-monnoyeurs, & autres gens de ce caractere dont l'eſprit eſt toûjours en action, ce ſont tous de petites gens. Je ne ſuis point ſurpriſe, dit Parlamente, qu'ils ayent plus de malice que les autres, mais je le ſuis qu'ayant l'eſprit à tant d'autres choſes, ils puiſſent avoir de l'amour. N'eſt-ce pas étrange qu'une ſi belle paſſion puiſſe entrer dans de ſi vilains cœurs ? Vous ſavez, Madame, ce qu'a dit maître Jean de Meun :

Qu'auſſi bien ſont amouretes
Sous le bureau que ſous brunettes.

Auſſi l'amour de qui le conte parle, n'eſt pas celui qui fait porter le harnois. Comme les pauvres n'ont pas comme nous les biens & les honneurs, il ont auſſi en recompenſe plus que nous des commoditez de la nature. Leurs viandes ne ſont pas délicates, mais le bon apetit ſuplée à la délicateſſe, & ils font meilleure chere avec de gros pain, que nous avec des reſtaurans. Leurs lits ne ſont ni ſi beaux ni ſi bien faits que les nôtres, mais ils dorment de meilleur ſommeil que nous. Leurs Dames ne ſont ni peintes ni parées, comme les nôtres que nous idolatrons, mais ils en reçoivent les plaiſirs bien plus ſouvent que nous, ſans craindre d'autres langues que celles des bêtes & des oiſeaux qui les voient. En un mot ils ont faute de ce que nous avons, & ont abondance de ce que nous n'avons pas. Laiſſons-là je vous prie ce païſan & ſon opulence, & achevons la journée avant Vépres. Ce ſera Hircan qui la finira. Je la finirai donc par un conte bien lugubre, dit Hircan. Quoique je ne médiſe pas volontiers des Dames, ſachant comme je fais que les hommes ſont aſſez malins pour tirer des conſequences de la faute d'une ſeule au préjudice de tout le reſte; cependant la ſingularité de l'aventure me fera oublier la crainte; & l'ignorance découverte rendra peut-être les autres plus ſages.

XXX.

XXX. NOUVELLE.

Exemple notable de la foibleſſe humaine, qui pour couvrir un mal en fait encore un plus grand.

DU tems de Louïs XII. étant alors Légat à Avignon un Seigneur de la maiſon d'Amboiſe, neveu du Légat de France qui ſe nommoit George, il y avoit en Languedoc une Dame dont je ne veux pas dire le nom à cauſe de ſes parens, qui avoit plus de

de quatre mille écus de rente. Elle étoit encore fort jeune quand ſon mari mourut, & ne lui laiſſa qu'un fils. Elle reſolut de ne jamais ſe remarier ſoit qu'elle regretât ſon mari, ou qu'elle aimât ſon fils. Pour en fuïr donc l'occaſion, elle ne frequentoit que des Dévots, n'ignorant pas que le peché forge l'occaſion. Elle ſe donna toute entiere au ſervice divin, fuyant toutes compagnies & tout ce qui s'apelle mondanité, en ſorte qu'elle faiſoit conſcience d'aſſiſter à une nôce, ou d'entendre jouër des orgues à l'Egliſe. Son fils étant à l'âge de ſept ans elle lui donna pour Precepteur un homme de ſainte vie pour l'élever dans la pieté & dans la ſainteté. Lors qu'il eut quatorze à quinze ans, la nature qui eſt un maître d'écôle bien ſecret, le trouvant trop grand & trop oiſif lui apprit une tout autre leçon que ſon Precepteur; car elle commença à lui faire regarder & deſirer les choſes qui lui paroiſſoient belles, & entr'autres une Demoiſelle qui couchoit dans la chambre de ſa mere. Perſonne n'eut garde d'en rien ſoupçonner parce qu'on le regardoit comme un enfant, & que dans toute la maiſon on n'entendoit parler que de Dieu. Le jeune homme commença de preſſer vivement cette fille, qui le vint dire à ſa maîtreſſe. La mere aimoit tant ſon fils qu'elle regarda cela comme un raport qu'on lui faiſoit pour le lui rendre odieux. Mais la fille en parla ſi ſouvent à ſa maîtreſſe, qu'elle lui dit qu'elle ſauroit ce qui en étoit, & qu'elle le châtieroit ſi ce qu'elle diſoit ſe trouvoit vrai. Mais auſſi,

ajoûta-

ajoûta-t-elle, s'il n'en eſt rien vous en porterez la peine. Pour en ſavoir donc la verité elle ordonna à la Demoiſelle de dire à ſon fils de venir à minuit coucher avec elle dans ſa chambre, en un lit prés de la porte où elle couchoit toute ſeule. La Demoiſelle ſuivit les ordres de ſa maîtreſſe, & le ſoir étant venu la mere ſe mit au lit de la Demoiſelle, reſolue ſi ſon fils venoit de le châtier ſi bien, qu'il ne coucheroit jamais avec femme qu'il ne s'en ſouvint. Dans cette penſée & dans cette colere ſon fils vint coucher avec elle; mais ne pouvant croire encore qu'il voulût rien faire de deshonnéte, elle attendit à lui parler juſques à ce qu'elle connût quelque ſigne de ſa mauvaiſe volonté, ne pouvant ſe perſuader que ſon deſir fût criminel. Mais ſa patience fut ſi longue, & la nature ſi fragile, que ſa colere aboutit à un plaiſir abominable, & ne ſe ſouvint plus de la qualité de mere. Comme l'eau qu'on retient par force a plus d'impetuoſité quand on la laiſſe aller, que celle qui court ordinairement, de même cette pauvre femme tourna ſa gloire à la violence qu'elle faiſoit à ſon corps. Quand elle vint à décendre du premier degré de ſon honnéteté, elle ſe trouva tout à coup au dernier; & devint groſſe dés cette nuit-là de celui qu'elle vouloit empécher de faire un enfant à ſa Demoiſelle. Le peché ne fut pas plûtôt commis, que le remors lui cauſa un ſi cruel tourment, que ſa repentance fut auſſi longue que ſa vie. Elle eut une ſi vive douleur quand elle ſe leva d'auprés de ſon fils qui

l'avoit toûjours prise pour la Demoiselle, qu'entrant dans un cabinet, & se rappellant la belle resolution qu'elle avoit faite, & qu'elle avoit si mal executée, elle passa toute la nuit seule à se tourmenter & à pleurer. Mais au lieu de s'humilier & de reconnoître que de nous-mêmes & destituez du secours de Dieu nous ne pouvons que pecher, voulant par elle-même & par ses larmes reparer le passé, & prevenir par sa prudence le mal à venir, imputant toûjours son peché à l'occasion, & non à sa malice, à laquelle il n'y a que la grace de Dieu qui puisse remedier, elle s'avisa de faire une chose pour ne plus tomber en pareil inconvenient. Comme s'il n'y avoit qu'une espece de peché qui pût damner, elle occupa tout son esprit à éviter ce péche-là. Mais la racine de l'orgueil que le peché extréme doit guerir, croissoit dans son cœur de maniere, que pour éviter un mal elle en fit plusieurs autres.

Le lendemain dés qu'il fut jour elle envoya querir le Gouverneur de son fils, & lui dit: Mon fils commence à être grand, & il est tems de le mettre hors de la maison. J'ai un de mes parens qui est au delà des monts avec Mr. le Grand Maître de Chaumont, qui sera bien aise de l'avoir. Emmenez-le donc tout à l'heure; & afin que je n'aye nul regret de lui, faites en sorte qu'il ne vienne point me dire adieu: Et sans attendre davantage elle lui donna l'argent qu'il lui falloit pour son voyage, & partit dés le lendemain avec son eléve, qui en fut fort aise, & qui aprés avoir eu de

ſa maîtreſſe ce qu'il deſiroit ne demandoit pas mieux que d'aller à la guerre. La Dame fut long tems dans une triſteſſe extréme, & ſans la crainte de Dieu elle eût ſouvent ſouhaité la fin du malheureux fruit dont elle étoit enceinte. Pour couvrir ſa faute elle feignit d'être malade. Quand elle fut ſur le point d'accoucher, conſiderant qu'un frere bâtard qu'elle avoit étoit l'homme du monde en qui elle ſe confioit le plus, elle lui fit de grands biens à l'avance, l'envoya querir, & lui communiqua l'accident qui lui étoit arrivé, ſans lui dire la part qu'y avoit ſon fils, le priant de lui ſauver l'honneur par ſon ſecours; ce qu'il fit. Quelques jours avant qu'elle dût accoucher il lui conſeilla de changer d'air, & d'aller chez lui où ſa ſanté ſe rétabliroit plûtôt que chez elle. Elle y alla peu accompagnée, & y trouva une ſage-femme qu'on avoit fait venir pour la femme de ſon frere, & qui ſans la connoître l'accoucha de nuit d'une belle fille. Le Gentilhomme la donna à Nourrice diſant que c'étoit la ſienne. Aprés un mois de ſejour la Dame s'en retourna chez elle, où elle vécut avec plus d'auſterité que jamais.

Son fils étant grand, & l'Italie tranquile; il envoya ſuplier ſa mere de trouver bon qu'il retournât auprés d'elle. Mais comme elle craignoit de retomber dans le même crime, elle temporiſa le plus qu'elle pût; mais il la preſſa ſi fort, qu'elle lui permit enfin de revenir n'ayant aucune bonne raiſon pour appuyer un plus long refus. Cependant elle

lui

lui manda de ne se presenter jamais devant elle qu'il ne fût marié, de choisir une femme qu'il aimât avec passion ; qu'il ne s'attachât point au bien, & que pourvû qu'il choisît une femme bien faite c'étoit assez. Durant ce tems-là le frere bâtard voyant que la fille qu'il avoit en garde étoit grande & fort belle, songea à l'éloigner, & à la placer dans un lieu où elle ne fût point connue. Il consulta là-dessus la mere qui voulut qu'on la donnât à la Reine de Navarre. Cette fille nommée Catherine étoit si belle & si honnête à l'âge de treize ans, que la Reine de Navarre qui avoit conçû beaucoup d'amitié pour elle, souhaitoit fort de la marier: Mais comme elle étoit pauvre, il se presentoit beaucoup d'Amans, & point de maris. Le pere inconnu de cette fille revenant d'Italie, passa chez la Reine de Navarre, & n'eut pas plûtôt vû sa fille qu'il en fût amoureux. Comme il avoit permission de sa mere d'épouser telle femme qu'il voudroit il demanda seulement si elle étoit d'extraction noble, & ayant appris qu'oüi, il la demanda pour femme à la Reine de Navarre qui la lui donna bien volontiers ; sachant fort bien que le Cavalier étoit aussi riche qu'honnéte & bien fait. Le mariage étant consommé le Gentilhomme l'écrivit à sa mere, disant qu'elle ne pouvoit desormais lui refuser la porte de sa maison, attendu qu'il lui amenoit une femme aussi belle & aussi parfaite qu'elle pouvoit souhaiter. Sa mere s'informant de la femme qu'il avoit prise trouva que c'étoit leur propre fille;

ce qui lui causa une affliction si excessive; qu'elle en pensa mourir subitement. Elle fit sur cela mille tristes reflexions, mais rien ne la desesperoit davantage que de voir que les moyens qu'elle employoit pour arrêter son malheur, ne servoient qu'à le rendre plus grand. N'y trouvant point de remede, elle s'en alla au Légat d'Avignon, lui confessa l'énormité de son crime, & lui demanda conseil. Le Légat pour satisfaire à la conscience fit venir plusieurs Théologiens ausquels il communiqua l'afaire sans nommer les personnes. Le resultat de ce conseil de conscience, fut que la Dame n'en devoit jamais parler à ses enfans, qui n'avoient point peché d'autant qu'ils n'en avoient rien sû : Mais que pour elle, elle en devoit faire penitence toute sa vie. Ainsi s'en retourna la pauvre Dame chez elle, ou bien-tôt aprés arriverent son fils & sa fille, qui s'entr'aimoient si fort, que jamais mari & femme ne se sont plus aimez. Car elle étoit sa fille, sa sœur, & sa femme, & lui son pere, son frere, & son mari. Ils s'aimerent jusqu'à l'extrémité, pendant que la mere commune dans son extréme penitence ne les voyoit jamais se caresser, qu'elle ne se retirât pour pleurer.

Voilà ce qui arrive, Mesdames, à celles qui s'imaginent pouvoir vaincre par leurs propres forces l'amour & la nature, avec toutes les facultez que Dieu lui adonnées. Le meilleur seroit de reconnoître son foible, de ne s'exposer point, & de dire à Dieu comme David, *Seigneur, je te satisferai, répons pour moi.*

moi. On ne peut pas, dit Oyſille, rien voir de plus étrange. Il me ſemble qu'il n'y a ni homme ni femme qui ne doive s'humilier & craindre Dieu, voyant que l'eſperance de faire un bien a produit tant de maux. Sachez, dit Parlamente, que le premier pas que l'homme fait en la confiance de ſoi-même, l'éloigne d'autant de la confiance qu'il doit avoir en Dieu. L'homme eſt ſage, dit Guebron, quand il ne reconnoît pas un plus grand ennemi que ſoi-même, & qu'il ſe défie de ſa volonté & de ſon propre conſeil, quelque apparence de bonté & de ſainteté qu'il y trouve. Quelque grande que ſoit, dit Longarine, l'apparence du bien, une femme ne doit jamais s'expoſer à coucher avec un homme quelque proche parent qu'il ſoit. Le feu auprés des étoupes n'eſt guere ſûr. Apparemment, dit Emarſuitte, c'étoit une fole orgueilleuſe, qui ſe croyoit ſi ſainte, qu'elle ne pouvoit pas pecher, comme quelques-uns veulent faire accroire aux ſimples : Erreur groſſiere & pernicieuſe. Eſt-il poſſible, repartit Oyſille, qu'il y ait des gens aſſez fous pour croire quelque choſe de pareil? Ils font bien encore autre choſe, repliqua Longarine. Ils diſent qu'il faut s'habituer à la chaſteté; & pour éprouver leurs forces ils parlent aux plus belles, & à celles qu'ils aiment le plus : Et en baiſant & touchant ils éprouvent s'ils ſont dans une entiere mortification. Quand ils ſentent que ce plaiſir les émeut, ils vivent dans la retraite, jeûnent, & ſe diſciplinent. Et quand ils ont matté leur

chair en ſorte, que ni la converſation, ni le baiſer ne leur cauſent point d'émotion, ils eſſayent la ſote tentation de coucher enſemble, & de s'embraſſer ſans aucun deſir de volupté. Mais pour un qui reſiſte, il y en a mille qui ſuccombent. Delà ſont venus tant d'inconveniens, que l'Archevéque de Milan, où cette Religion s'étoit introduite, fut d'avis de les ſéparer, & de mettre les femmes au Convent des hommes, & les hommes dans celui des femmes. Y eut-il jamais folie plus outrée, répondit Guebron? On veut ſe rendre impeccable, & l'on cherche avec empreſſement les occaſions de pecher. Il y en a, repliqua Saffredant, qui font tout le contraire. Ils fuyent tant qu'ils peuvent les occaſions, & cependant la concupiſcence les ſuit par tout. Le bon ſaint Jerôme aprés s'être bien diſcipliné & caché dans les deſerts, avoüa qu'il ne pouvoit éteindre le feu de convoitiſe qui brûloit dans ſes moëlles. Le ſouverain remede eſt donc de ſe recommander à Dieu; car à moins qu'il ne nous retienne par ſa puiſſance, par ſa vertu & par ſa bonté, non ſeulement nous tombons, mais nous nous faiſons un plaiſir de tomber. Vous ne voyez pas ce que je vois, repartit Hircan: C'eſt que pendant que nous avons conté nos hiſtoires, les Moines qui étoient derriere cette haye n'ont point entendu ſonner Vépres. Nous n'avons pas plûtôt parlé de Dieu, qu'ils s'en ſont allez, & ſonnent de l'heure qu'il eſt le ſecond coup. Nous ferons bien de les ſuivre, dit Oyſille, & de louër

louër Dieu de la grace qu'il nous a faite de paſſer cette journée avec toute la joye poſſible. Sur cela tout le monde ſe leva pour aller à l'Egliſe, où l'on entendit Vépres dévotement. Le ſoupé ſe paſſa à parler de la converſation de la journée, & de pluſieurs choſes arrivées de leur tems, chacun choiſiſſant ce qu'il croyoit le plus digne d'être retenu. Aprés avoir gayement paſſé la ſoirée, chacun alla chercher ſon lit dans l'eſperance de reprendre le lendemain un exercice qui leur étoit ſi agréable.

QUATRIE'ME JOURNE'E.

MAdame Oyſille ſelon ſa bonne coûtume, ſe leva plus matin que les autres, & en attendant la compagnie qui ſe raſſembla peu à peu, elle médita l'Ecriture ſainte à ſon ordinaire. Les plus pareſſeux s'excuſerent ſur la parole de Dieu, diſant : *J'ai une femme, & ne puis y aller ſi tôt.* C'eſt pourquoi Hircan & ſa femme trouverent la lecture commencée : Mais Oyſille ſût fort bien chercher les paſſages, où ſont cenſurez ceux qui negligent d'entendre cette ſainte parole. Non ſeulement elle lût le texte, mais elle leur fit auſſi de ſi bonnes & de ſi ſaintes exhortations, qu'il n'y avoit pas moyen de s'ennuyer. La dévotion étant finie Parlamente lui dit: J'étois fâchée en arrivant d'avoir été pareſſeuſe, mais je me felicite de ma pareſſe puiſqu'elle vous a fait ſi bien parler. J'en tire un double avantage, le repos du corps,

& la satisfaction de l'esprit. Pour pénitence, répondit Oysille, allons donc à la Messe, pour prier nôtre Seigneur de nous donner la volonté & la force de faire ses commandemens, & puis qu'il commande ce qu'il lui plaira. En disant ces paroles ils se trouverent à l'Eglise, où aprés avoir entendu la Messe avec beaucoup de dévotion, ils se mirent à table, où Hircan ne manqua pas de dauber la paresse de sa femme. Aprés dîné chacun alla étudier son rôlle, & l'heure ne fut pas plûtôt venue, que chacun marcha au rendez vous ordinaire. Oysille demanda à Hircan à qui il donnoit sa voix pour commencer la journée? Si ma femme, répondit-il, n'avoit pas commencé celle d'hier, je lui donnerois ma voix. Car quoi que j'aye toûjours crû qu'elle m'ait plus aimé que tous les hommes du monde, elle m'a fait voir ce matin qu'elle m'aimoit beaucoup mieux que Dieu & sa parole, puisqu'elle a préferé ma compagnie à vôtre lecture. Ne pouvant donc la donner à la femme la plus sage de la compagnie, je la donnerai au plus sage des hommes, je veux dire à Guebron, que je prie de ne point épargner les Moines. Il n'étoit pas néceſſaire de m'en prier répondit Guebron. Ils sont trop bien dans mon esprit pour les oublier. Il n'y a pas long-tems que j'entendis faire un conte à Monsieur de saint Vincent, alors Ambassadeur de l'Empereur, qui est trop bon pour être oublié.

XXXI.

XXXI. NOUVELLE.

Horrible cruauté d'un Cordelier pour parvenir à ſa criminelle fin. Punition de cet infame.

IL y avoit dans les Etats de l'Empereur Maximilian d'Autriche, un Convent de Cordeliers fort eſtimé, & prés duquel étoit la maiſon d'un Gentilhomme. Il étoit ſi entêté de ces Cordeliers, qu'il leur faiſoit tous les biens qu'il pouvoit, pour avoir part à leurs jeûnes & à leurs prieres. Il y avoit

entr'autres dans ce Convent un Cordelier grand, jeune & bien fait, que le Gentilhomme avoit pris pour son Confesseur, & qui étoit aussi absolu dans la maison que le maître même. Le Cordelier voyant la femme du Gentilhomme belle & sage à souhait, en devint si amoureux, qu'il en perdit le boire & le manger, & toute raison naturelle. Resolu d'executer son dessein, il s'en alla un jour tout seul chez le Gentilhomme. Le Moine ne le trouvant point au logis, demanda à la femme où il étoit allé. Elle répondit, qu'il étoit allé à une de ses terres, où il devoit demeurer deux ou trois jours ; mais que s'il avoit besoin de lui elle envoyeroit un homme exprés pour le faire revenir. Le Cordelier lui dit que cela n'étoit pas necessaire, & commença d'aller & venir dans la maison, comme s'il avoit eu en tête quelque afaire de consequence. Le Moine ne fut pas plûtôt sorti de sa chambre qu'elle dit à une de ses femmes, qui n'étoient que deux en tout: Courez aprés le Pere, & sachez ce qu'il veut ; car je connois à sa mine qu'il n'est pas content. Cette fille le trouvant dans la cour, lui demanda s'il vouloit quelque chose ? Il lui répondit qu'ouï ; & la tirant dans un coin, il tira un poignard qu'il avoit dans sa manche, & le lui enfonça dans le sein. A peine avoit-il fait le coup, qu'un valet du Gentilhomme qui portoit la rente d'une ferme entra dans la cour à cheval. Il n'eut pas plûtôt mis pied à terre, qu'il salua le Cordelier, qui l'embrassa & lui enfonça en même temps par der-

derriere le poignard dans le corps. Aprés cela il ferma la porte du Château sur lui. La Demoiselle voyant que sa servante ne revenoit point, fut surprise qu'elle demeurât si long-tems avec le Cordelier, & dit à l'autre: Allez voir pourquoi vôtre compagne ne revient point? La servante y va, & ne fut pas plûtôt décendue & apperçue du Cordelier, qu'il la tire dans un coin, & lui fit ce qu'il avoit fait à l'autre. Se voyant alors seul dans la maison, il vint à la Demoiselle, & lui dit, qu'il y avoit long-tems qu'il l'aimoit, & qu'il étoit tems qu'elle lui obéït. Elle qui ne s'en seroit jamais défiée lui dit: Je croi, mon Pere, que si j'avois une si malheureuse volonté, vous seriez le premier à me condamner & à me jetter la pierre. Allez dans la cour, lui dit le Religieux, & vous verrez ce que j'ai fait. La pauvre femme voyant ses deux servantes & son valet par terre, fut si effrayée qu'elle demeura immobile & ne parla non plus qu'une statue. Le scelerat qui ne vouloit pas l'avoir pour une heure, ne voulut point alors lui faire violence, & lui dit: Ne craignez point, Mademoiselle, vous étes entre les mains de l'homme du monde qui vous aime le plus. En disant cela, il dépouilla son habit sous lequel il en avoit un plus petit qu'il presenta à la Demoiselle, avec menaces que si elle ne le prenoit il la traiteroit comme les autres qu'elle voyoit. La Demoiselle plus morte que vive fit semblant de lui obéïr, tant pour sauver sa vie, que pour temporiser dans l'esperance que son mari reviendroit. Elle se décoïfa

par

par ordre du Cordelier le plus lentement qu'elle pût. Quand elle fut décoifée, le Moine sans se mettre en peine de la beauté de ses cheveux les coupa avec precipitation, la fit mettre en chemise, lui fit prendre le petit habit qu'il avoit dessous, reprit le sien de l'ordinaire, & partit le plus diligemment qu'il lui fût possibie avec son petit Cordelier qu'il souhaitoit depuis si long-tems.

Dieu qui a pitié de l'innocent opprimé, fut touché des larmes de cette pauvre Demoiselle, & conduisit les choses de maniere, que le mari ayant expedié ses afaires plûtôt qu'il ne pensoit, prit pour s'en retourner chez lui le même chemin par lequel le Cordelier emmenoit sa femme. Le Cordelier apercevant le mari de loin, dit à la Demoiselle; voici vôtre mari qui vient. Je sai que si vous le regardez il voudra vous tirer de mes mains; ainsi marchez devant moi, & ne tournez point la tête de son côté; car si vous faites le moindre signe, je vous aurai plûtôt plongé le poignard dans le sein, qu'il ne vous aura délivrée. Sur cela le Gentilhomme approcha, & lui demanda d'où il venoit? De chez vous, Monsieur, répondit le Cordelier. J'ai laissé Mademoiselle en bonne santé, & elle vous attend. Le Gentilhomme passa outre sans appercevoir sa femme: mais le valet qui l'accompagnoit, & qui avoit toûjours de coûtume d'entretenir le compagnon du Cordelier, nommé Frere Jean, appella sa maîtresse croyant que ce fût Frere Jean. La pauvre femme qui n'osoit tourner la tête du côté de

son

ſon mari, ne répondit rien au valet. Le valet pour voir au viſage ce prétendu Frere Jean, traverſa le chemin. La pauvre Demoiſelle ſans rien dire lui fit ſigne de l'œil qu'elle avoit tout plein de larmes. Le valet rejoignit ſon maître, & lui dit : en conſcience, Monſieur, Frere Jean reſſemble à Mademoiſelle vôtre femme. Je l'ai regardé à la traverſe. Ce n'eſt aſſûrement point Frere Jean de l'ordinaire : au moins puis-je vous dire que ſi c'eſt lui il pleure abondamment, & m'a jetté une œillade bien triſte. Le Gentilhomme lui dit qu'il révoit, & mépriſa ce qu'il lui diſoit. Le valet ſoûtenant toûjours qu'il y avoit quelque choſe, lui demanda permiſſion de courre aprés pour s'en éclaircir, & le pria de l'attendre. Le Gentilhomme le laiſſa aller, & attendit pour voir quel en ſeroit le denouëment. Mais le Cordelier entendant le valet qui le ſuivoit en criant Frere Jean, & ne doutant pas que la Demoiſelle n'eût été reconnue, s'avança avec un grand bâton ferré qu'il avoit, & en donna un ſi grand coup par le côté au valet, qu'il le jetta de ſon cheval à terre, & ſautant incontinent ſur lui le poignard à la main, il l'eût bien-tôt expedié. Le Gentilhomme qui avoit vû de loin tomber ſon valet, & qui crut que cela étoit arrivé par quelque accident, piqua d'abord à lui pour le relever. Auſſi tôt qu'il fut à portée, le Cordelier le regala d'un coup du même bâton ferré dont il avoit regalé ſon valet, & l'ayant desharçonné, il ſe jetta ſur lui : mais le Gentilhomme qui étoit fort & puiſſant, em-

embrassa le Cordelier, & le serra si rudement, qu'il le mit non seulement hors d'état de lui faire du mal, mais lui fit tomber le poignard de la main. La femme s'en saisit d'abord, & le donna à son mari. Elle prit en même tems le Cordelier par le capuchon & le tint de toute sa force pendant que son mari lui donnoit plusieurs coups de poignard. Le Cordelier ne pouvant faire autre chose demanda quartier, & confessa le crime qu'il avoit fait. Le Gentilhomme lui donna la vie, & pria sa femme d'aller querir ses gens, & un chariot pour l'emporter : ce qu'elle fit. Elle quitta son habit de Cordelier, & courut tout en chemise & ses cheveux coupez jusques à sa maison. Tous ses gens coururent d'abord à leur maître, pour lui aider à mener le loup qu'il avoit pris. Il fut donc remené chez le Gentilhomme, qui le fit conduire en Flandres pour y être jugé par les Oficiers de l'Empereur. Non seulement il confessa son crime ; mais avoüa aussi un fait qui se trouva vrai aprés l'information faite sur le lieu par des Commissaires à ce députez ; qui est que plusieurs autres Demoiselles & belles filles avoient été menées à ce Convent de la même maniere que le Cordelier y avoit voulu mener celle dont nous parlons : & s'il n'y réüssit pas c'est un pur éfet de la bonté de Dieu qui prend toûjours la défense de ceux qui esperent en lui. Les filles & autres rapines qui se trouverent dans le Convent furent enlevées, & les Moines brûlez avec le Monastere, en memoire perpetuelle d'un crime si horrible. On

voit

voit par-là qu'il n'eſt rien de plus cruel que l'amour, quand le vice en eſt le principe, comme il n'eſt rien de plus humain ni de plus loüable quand il eſt fondé ſur la vertu.

Je ſuis bien fâché, Meſdames, que la verité ne nous fourniſſe pas autant de contes à l'avantage des Cordeliers, qu'elle nous en fournit contre eux. J'aime cet Ordre, & je ſerois bien aiſe d'en ſavoir quelqu'un où je puſſe les loüer. Mais nous avons tant juré de dire la verité, que je ne puis la cacher aprés le raport de perſonnes ſi dignes de foi, vous aſſûrant que ſi les Religieux d'aujourd'hui faiſoient quelque choſe digne de memoire qui leur fût glorieux, je le ferois valoir avec plus d'empreſſement, que je n'ai dit la verité de l'hiſtoire que je viens de vous conter. En bonne foi, Guebron, dit Oyſille, voilà un amour qu'on devroit nommer cruauté. Je ſuis ſurpris, dit Simontault, qu'il ne fît violence à la Demoiſelle, lors qu'il la vit en chemiſe, & en lieu où il étoit le maître. Il n'étoit pas friand, dit Saffredant; mais il étoit gourmand. Comme il avoit envie de s'en ſouler tous les jours, il ne voulut pas s'amuſer à en tâter. Ce n'eſt point cela, dit Parlamente, un furieux eſt toûjours craintif. La peur d'être ſurpris & de perdre ſa proye, lui fit emporter ſon agneau, comme le loup emporte ſa brebis pour la manger à ſon aiſe. Je ne ſaurois croire qu'il l'aimât, dit Dagoucin, & je ne conçois pas qu'une auſſi belle paſſion que l'amour puiſſe entrer

dans

dans un cœur si lâche & si vilain. Quoi qu'il en soit, dit Oysille, il en fut bien puni. Je prie Dieu que ceux qui font de pareilles actions soufrent aussi de pareilles peines. Mais à qui donnez-vous vôtre voix? A vous, Madame, dit Guebron ; car je sens que vous ne manquerez pas de nous faire un bon conte. Si les choses nouvelles sont bonnes, répondit Oysille, je vais vous entretenir d'un fait qui ne doit pas être mauvais, puisqu'il est arrivé de mon tems, & que je le tiens d'un homme qui en a été le témoin oculaire. Vous n'ignorez pas sans doute que la mort étant la fin de tous nos malheurs, on peut par consequent la nommer le commencement de nôtre felicité & de nôtre repos. Ainsi le malheur de l'homme est de souhaiter la mort, & de ne pouvoir l'obtenir. Le plus grand mal qu'on puisse faire à un criminel n'est pas de le faire mourir ; mais de le faire tant soufrir qu'il souhaite la mort ; par des soufrances si legeres quoi que continuelles, qu'elles ne soient pas capables d'avancer sa mort : c'est ce que fit un Gentilhomme à sa femme, comme vous l'allez voir.

XXXII. NOUVELLE.

Un mari ſurprend ſa femme en flagrant délit ; & la punit d'une peine plus rigoureuſe que la mort même.

LE Roi Charles VIII. envoya en Allemagne un Gentilhomme nommé Bernage, Seigneur de Civré prés d'Amboiſe. Ce Gentilhomme marchant nuit & jour pour avancer chemin, arriva un ſoir bien tard à la maiſon d'un Gentilhomme où il demanda à loger

ger, & ne l'obtint qu'avec peine. Le Gentilhomme neanmoins apprenant à qui il appartenoit, alla au devant de lui, & le pria d'excuſer la malhonnéteté de ſes gens, ajoûtant que certains parens de ſa femme qui lui vouloient mal, l'obligeoient de tenir ainſi ſa porte fermée. Bernage lui dit le ſoir le ſujet de ſon voyage, & en eut des ofres de rendre au Roi ſon Maître tous les ſervices poſſibles. Il le mena donc chez lui, où il fut logé & regalé ſplendidement. L'heure de ſouper étant venue, il le mena dans une ſale richement tapiſſée. La table étant ſervie, il ſortit de derriere la tapiſſerie la plus belle femme qu'il étoit poſſible de voir; mais elle avoit la tête tondue, & des habits noirs à l'Allemande. Aprés que le Gentilhomme eut lavé avec Bernage, on apporta l'eau à cette femme qui ſe lava auſſi, & fut ſe placer au bout de la table ſans parler à perſonne, ni perſonne à elle. Bernage la regardoit ſouvent, & la trouvoit l'une des plus belles qu'il eût jamais vûes, à cela prés que ſon viſage lui paroiſſoit bien pâle, & ſon air extrémement triſte. Aprés qu'elle eut un peu mangé, elle demanda à boire. Un domeſtique lui donna à boire dans un vaiſſeau bien ſingulier. C'étoit une tête de mort dont les trous étoient bouchez d'argent. Elle bût ainſi deux ou trois fois dans le même vaiſſeau. Aprés qu'elle eut ſoupé & lavé ſes mains, elle fit une reverence au Seigneur de la maiſon, & s'en retourna derriere la tapiſſerie ſans parler à perſonne. Bernage fut ſi ſurpris de voir

une

une choſe ſi extraordinaire, qu'il en devint tout triſte & tout penſif. Son hôte s'en apperçût, & lui dit. Je voi bien que vous étes ſurpris de ce que vous avez vû à table : mais l'honnéteté que j'ai trouvé en vous ne me permet pas de vous en faire un ſecret, afin que vous ne croyiez pas que je ſois capable de faire une telle cruauté ſans en avoir grand ſujet. Cette Dame que vous avez vûe eſt ma femme, que j'ai plus aimée que jamais homme n'aima la ſienne. J'ai tout riſqué pour l'épouſer, & je l'amenai ici malgré tous ſes parens. Elle me témoignoit auſſi tant d'amour, que j'euſſe hazardé mille vies pour l'avoir. Nous avons vécu long-tems avec tant de douceur & de plaiſir, que je m'eſtimois le Gentilhomme de la Chrétienté le plus heureux. Mais l'honneur m'ayant obligé de faire un voyage, elle oublia le ſien, ſa conſcience, & l'amour qu'elle avoit pour moi, & ſe rendit amoureuſe d'un jeune Gentilhomme que j'avois nourri ceans, peu s'en falut que je ne m'en apperçûſſe à mon retour. Cependant je l'aimois avec tant de paſſion, que je ne pouvois me défier d'elle. Mais enfin l'experience m'ouvrit les yeux, & je vis ce que je craignois plus que la mort. L'amour que j'avois pour elle ſe changea en fureur & en deſeſpoir. Je l'obſervai ſi bien, que feignant un jour d'aller à la campagne, je me cachai dans la chambre où elle demeure à preſent. Bien-tôt aprés mon prétendu départ elle ſe retira, & y fit venir ce jeune Gentilhomme, que je vis entrer, & prendre avec elle des

privautez qui n'auroient dû être que pour moi. Quand je vis qu'il vouloit monter sur le lit avec elle, je sortis de ma niche, l'allai prendre entre ses bras, & le tuai. Mais comme le crime de ma femme me parut si grand, que je ne l'aurois pas assez punie en la tuant comme j'avois fait son galant, je lui ordonnai une peine, qui lui est, je croi, plus insuportable que la mort ; c'est de l'enfermer dans la chambre où elle se retiroit pour dérober ses plus doux plaisirs. Je lui ai pendu dans une armoire tous les os de son galant, comme on pend quelque chose de precieux dans un cabinet. Et afin qu'elle n'en perde pas la memoire en mangeant & en beuvant, je lui fais servir à table au lieu de coupe vis-à-vis de moi la tête de cet ingrat, afin qu'elle voye vivant celui qu'elle a rendu par sa faute son ennemi mortel, & mort pour l'amour d'elle celui dont elle a préferé l'amitié à la mienne. Par ce moyen elle voit en dînant & en soupant les deux choses qui doivent l'affliger le plus, c'est à dire, l'ennemi vivant, & l'ami mort ; & tout cela par son crime. Au surplus je la traite comme moi, si ce n'est qu'elle est tondue ; car les cheveux sont un ornement qui ne sied pas mieux à l'adultere, que le voile à une impudique. Ainsi sa tête tondue marque qu'elle a perdu l'honneur & la chasteté. S'il vous plaît prendre la peine de la voir, je vous y menerai. Bernage accepta volontiers, & étant décendu il trouva qu'elle étoit dans une trés-belle chambre, assise toute seule auprés d'un bon feu. Le Gentilhomme

tilhomme tira un rideau qui couvroit une grande armoire, où il vit tous les os d'un homme pendus. Bernage avoit grande envie de parler à cette femme; mais il n'osa de peur du mari. Le Gentilhomme s'en étant apperçu lui dit : si vous voulez lui dire quelque chose, vous verrez comme elle s'exprime.

Si vôtre patience, Madame, lui dit alors Bernage, est égale au tourment, je vous regarde comme la femme du monde la plus heureuse. La Dame les yeux baignez de larmes, & avec une grace & une humilité sans pareilles, répondit : Je confesse, Monsieur que ma faute est si grande, que tous les maux que le Seigneur de ceans, que je ne suis pas digne de nommer mari, me sauroit faire, ne me sont rien au prix du regret que j'ai de l'avoir offensé: Et en disant cela, elle se mit à pleurer abondamment. Le Gentilhomme tira Bernage par le bras, & l'emmena. Il partit le lendemain au matin pour aller s'aquitter de la commission que le Roi lui avoit donnée. Cependant en prenant congé du Gentilhomme il ne pût s'empécher de lui dire. L'estime que j'ai pour vous, Monsieur, & les honnêtetez que vous m'avez fait chez vous m'obligent de vous dire, qu'il me semble, attendu la grande repentance de vôtre pauvre femme, que vous devez lui faire grace, d'autant plus que vous êtes jeune, & que vous n'avez point d'enfans. Il seroit dommage qu'une maison comme la vôtre tombât, & que ceux qui peut-être ne vous aiment pas fussent heritiers de vos biens. Le Gen-

tilhomme qui avoit resolu de ne pardonner jamais à sa femme, pensa long-tems à ce que lui avoit dit Bernage, & connut enfin qu'il lui avoit dit la verité. Il lui promit que si elle perseveroit dans cette humilité, il lui pardonneroit dans quelque tems. Bernage étant revenu à la Cour, fit ce conte tout du long au Roi, qui voulut s'en informer, & qu'il trouva tel que Bernage lui avoit dit. Le portrait qu'il fit de la beauté de cette Dame, plût tant au Roi, qu'il envoya son peintre nommé Jean de Paris pour la peindre au naturel; ce qu'il fit du consentement du mari. Aprés une longue penitence le Gentilhomme qui souhaitoit beaucoup des enfans, eut pitié de sa femme, qui recevoit cette penitence avec la même humilité, la reprit, & en eut depuis plusieurs beaux enfans.

Si toutes celles à qui pareille chose est arrivée, beuvoient à de semblables vaisseaux, je crains fort, Mesdames, qu'il y auroit bien des coupes de vermeil qui deviendroient têtes de morts. Dieu veüille nous en garder, car si sa bonté ne nous retient, il n'y a aucune d'entre nous qui ne puisse faire pis; Mais si nous avons confiance en lui, il gardera celles qui reconnoissent qu'elles ne peuvent pas se garder elles-mêmes. Celles qui se fient à leurs propres forces courent grand risque d'être tentées, & contraintes par l'experience de reconnoître leur infirmité. Je puis bien vous assûrer qu'il y en a eu plusieurs que l'orgueil a fait broncher en pareil cas, & que celles qui passoient pour moins sages se sont

ſauvées à la faveur de leur humilité. Auſſi le vieux proverbe dit, *que ce que Dieu garde eſt bien gardé.* Je trouve, dit Parlamente, cette punition tout à fait raiſonnable : Car comme l'ofenſe eſt pire que la mort, la peine doit être auſſi pire que la mort. Je ne ſuis pas de vôtre avis, dit Emarſuitte. J'aimerois mieux voir toute ma vie les os de tous mes Amans pendus dans mon cabinet, que de mourir pour eux. Il n'y a point de crime qui ne puiſſe ſe reparer ; mais à la mort point de retour. Comment pouvoir reparer l'infamie, dit Longarine ? Quelque choſe qu'une femme puiſſe faire aprés un crime de cette nature, vous ſavez qu'elle ne ſauroit reparer ſon honneur. Dites-moi je vous prie, repartit Emarſuitte, ſi la Madelaine n'a pas plus d'honneur maintenant parmi les hommes, que ſa ſœur qui étoit vierge. Je vous avouë, repliqua Longarine, que nous la loüons de l'amour qu'elle a eu pour Jeſus-Chriſt, & de ſa grande penitence ; mais cependant le nom de pechereſſe lui demeure toûjours. Je me ſoucie bien, reprit Emarſuitte, quel nom les hommes me donnent, pourvû que Dieu me pardonne, & à mon mari auſſi ; il n'y a rien pour quoi je vouluſſe mourir. Si cette Demoiſelle aimoit ſon mari comme elle devoit, dit alors Dagoucin, je ſuis ſurpris qu'elle ne mourût point de chagrin en regardant les os de celui que ſon crime avoit fait mourir. Comment Dagoucin, dit Simontault ? Etes-vous encore à ſavoir, que les femmes n'ont ni amour ni regret ? Ouï, dit-il, car je n'ai

jamais osé éprouver leur amour, de peur d'en trouver moins que je n'aurois souhaité. Vous vivez donc de foi & d'esperance, dit Nomerfide, comme le pluvier fait de vent: Vous êtes bien aisé à nourrir. Je me contente, repliqua-t-il, de l'amour que je sens en moi, & de l'esperance qu'il y a au cœur des Dames: Mais si j'étois bien sûr que cet amour répondît à mon esperance j'aurois un plaisir si extréme, que je ne saurois le soûtenir sans mourir. Gardez-vous de la peste, dit Guebron; Car pour de l'autre maladie je vous en garantis. Mais voyons à qui Madame Oysille donnera sa voix. Je la donne répondit-elle à Simontault, qui je sai n'épargnera personne. Il vaudroit autant dire que je suis un peu médisant, repliqua Simontault. Je ne laisserai pas neanmoins de vous montrer, que des gens qu'on regardoit comme médisans ont dit la verité. Je croi, Mesdames, que vous n'étes pas assez simples par ajoûter foi à tout ce qu'on vient vous dire, quelque air de sainteté qu'on lui donne, à moins que la preuve n'en soit si claire, qu'elle ne puisse être mise en doute. Aussi sous le nom de miracle il se glisse souvent bien des abus. C'est pourquoi j'ai fait dessein de vous conter une histoire qui ne sera pas moins glorieuse à un Prince fidele, que honteuse pour un méchant Ministre de l'Eglise.

TABLE

Des Contes & Nouvelles de Marguerite de Valois, Reine de Navarre.

I. JOURNE'E.

I. Nouvelle.

UNe femme d'Alençon ayant deux amans, l'un pour le plaisir, l'autre pour l'intérêt, fait assassiner celui qui s'en apperçût le premier. Elle eut grace pour elle, & pour son mari qui s'étant voulu mêler de diablerie, fut découvert & puni. Pag. 1

II. Nouvelle.

Triste & chaste mort de la femme d'un des Muletiers de la Reine de Navarre. 13

III. Nouvelle.

Un Roi de Naples fait cocu un Gentilhomme, & le Gentilhomme le fait cocu par represailles. 19

IV. Nouvelle.

Temeraire entrepriſe d'un Gentilhomme contre une Princeſſe de Flandres. La honte & le préjudice qu'il en reçût. 29

V. Nouvelle.

Une Bateliere échape à deux Cordeliers qui vouloient la forcer, & rend leur crime public. 40

VI. Nouvelle.

Adreſſe d'une femme qui fit évader ſon amant, & trompa la vigilance de ſon mari qui étoit borgne, & qui croyoit les ſurprendre enſemble. 46

VII. Nouvelle.

Un Marchand de Paris trompe la mere de ſa maîtreſſe pour couvrir leur faute. 51

VIII. Nouvelle.

Un homme couche avec ſa femme croyant que ce fût ſa ſervante, & y fit coucher ſon ami, qui le fit cocu ſans que ſa femme s'apperçût de l'équivoque. 55

IX. Nouvelle.

Triſte mort d'un Gentilhomme amoureux pour avoir fû trop tard les bons ſentimens que ſa maîtreſſe avoit pour lui. 65

X. Nouvelle.

Amours d'Amadour & de Florinde, où l'on voit diverſes ruſes & diſſimulations, avec la notable chaſteté de Florinde. 74

II JOURNE'E.

XI. Nouvelle.

Agreables pagnoteries d'un Cordelier prêchant. 120

XII. Nouvelle.

L'incontinence d'un Duc. Son impudence pour parvenir à ſes fins. Juſte punition de ſa mauvaiſe volonté. 126

XIII. Nouvelle.

Un Capitaine de Galere ſous ombre de dévotion ſe rend amoureux d'une Demoiſelle. Ce qui en arriva. 138

XIV. Nouvelle.

Adreſſe d'un amant qui faiſant le veritable ami, reçoit d'une Dame de Milan la recompenſe de ſes peines paſſées. 156

XV. Nouvelle.

Une Dame de la Cour ſe voyant mépriſée de ſon mari qui aimoit ailleurs, ſe venge par la même voye. 167

XVI. Nouvelle.

Une Dame de Milan approuva la hardieſſe & le grand cœur de ſon amant, & l'aima depuis avec affection. 187

XVII. Nou-

XVII. Nouvelle.

Le Roi François fit voir ſon grand cœur au Comte Guillaume qui vouloit le faire mourir. 196

XVIII. Nouvelle.

Une belle & jeune Dame éprouve un jeune Ecolier ſon amant avant que de lui rien accorder. 202

XIX. Nouvelle.

Deux amans n'ayant pû ſe marier ſe mirent de deſeſpoir en Religion, l'homme à ſaint François, & la fille à ſainte Claire. 211

XX. Nouvelle.

Un Gentilhomme trouvant ſa maîtreſſe cruelle entre les bras de ſon palfernier, ſe guerit incontinent de ſon amour. 227

III. JOURNE'E.

XXI. Nouvelle.

Amour vertueux d'une fille de qualité & d'un Bâtard d'une bonne & grande maiſon. Empéchement qu'une Reine fit à leur mariage. Sage réponſe de la Demoiſelle à la Reine. 234

XXII. Nouvelle.

Un Prieur contrefaiſant l'homme de bien, met tout en œuvre pour ſeduire une Religieuſe

gieuſe ; mais enfin ſa méchanceté fut découverte. 263

XXIII. Nouvelle.

Un Cordelier eſt la cauſe de trois meurtres, du mari, de la femme, & de l'enfant. 280

XXIV. Nouvelle.

Ingenieuſe invention d'un Caſtillan pour faire déclaration d'amour à une Reine, & ce qui en arriva. 291

XXV. Nouvelle.

Subtilité d'un grand Prince pour jouïr de la femme d'un Avocat de Paris. 305

XXVI. Nouvelle.

Plaiſante harangue d'un Seigneur pour débaucher une Dame de Pampelune. 313

XXVII. Nouvelle.

Temerité d'un Secretaire imprudent qui demanda la faveur à la femme de ſon hôte, & n'eut que la honte de l'avoir fait. 335

XXVIII. Nouvelle.

Un Secretaire penſant duper quelqu'un fut lui même la dupe. Ce qui en arriva. 339

XXIX. Nouvelle.

Un Villageois de qui la femme faiſoit l'amour avec ſon Curé, ſe laiſſa tromper aiſément. 344

XXX. Nouvelle.

Exemple notable de la foibleſſe humaine, qui pour couvrir un mal en fait un plus grand encore. 348

IV. JOURNE'E.

XXXI. Nouvelle.

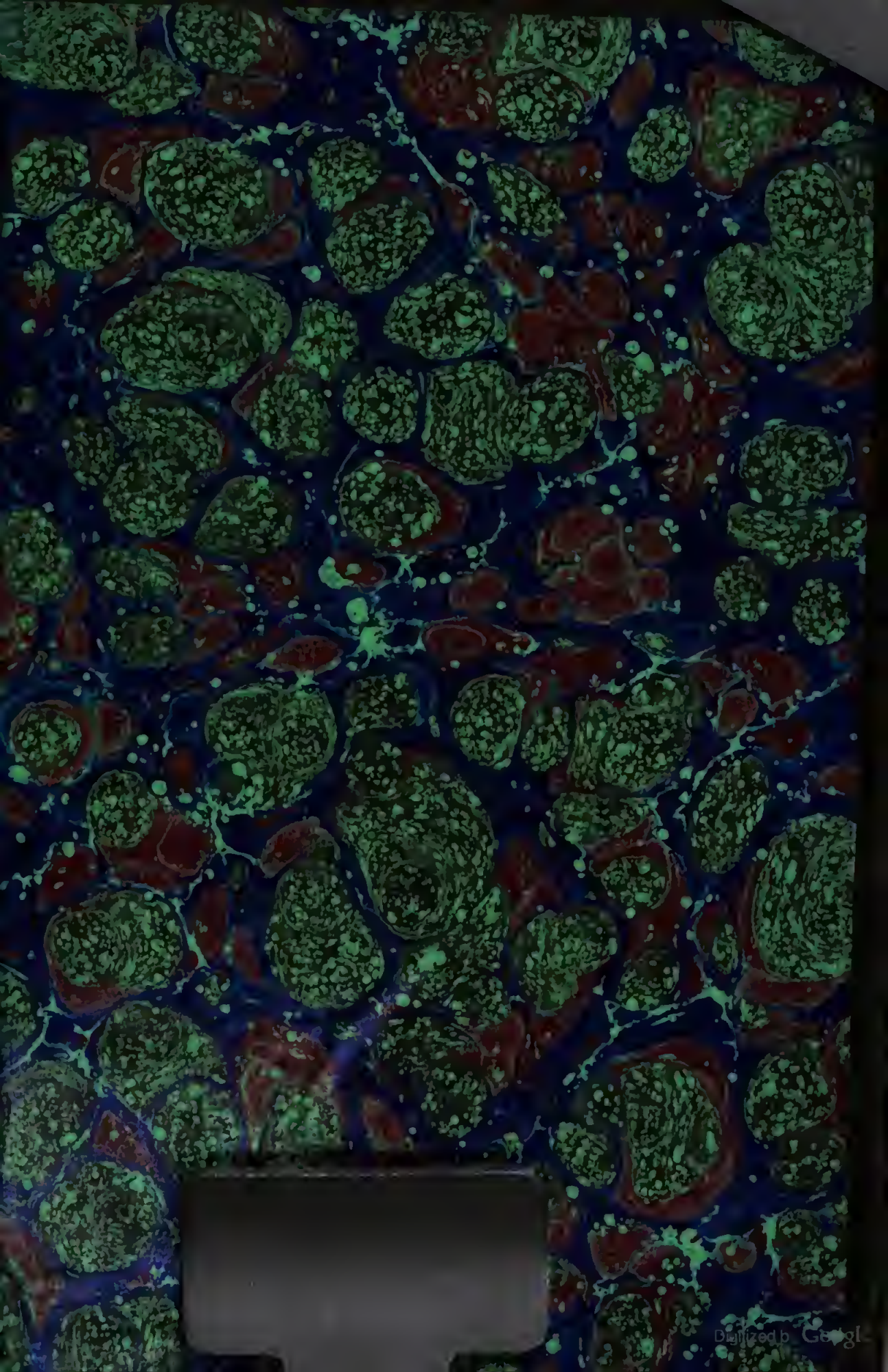
Horrible cruauté d'un Cordelier pour parvenir à ſa criminelle fin. Punition de cet infame. 359

XXXII. Nouvelle.

Un mari ſurprend ſa femme en flagrant délit, & la punit d'une peine plus rigoureuſe que la mort même. 367

Fin du premier Tome.

REGISTRATO
6038


Digitized by Google